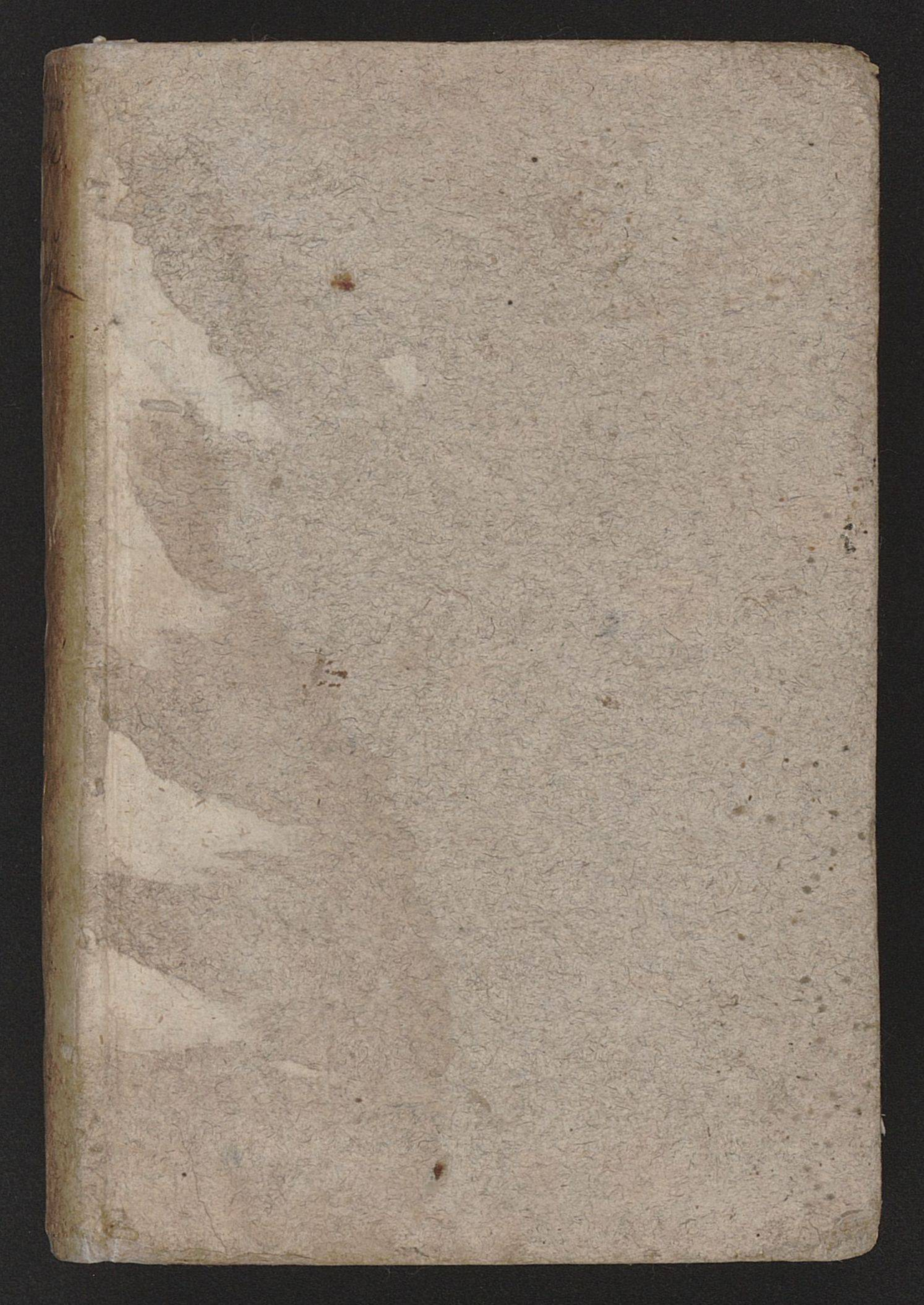


J. Fr. Duvoppet

4264409

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de

JANVIER ET FÉVRIER,

MDCCLII. [1752]

TOME V.

PREMIÈRE PARTIE.



A LEIDE,

DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.

MDCCLII. [1752]

Axa 22 5

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de JANVIER & FE'VRIER.

M D C C L I I.

ARTICLE I.

ME'MOIRES *de l'Académie Royale de Suède.*

QUATRIE'ME EXTRAIT. *

Le quatrième volume de la traduction de cet ouvrage, dont nous avons présentement à rendre compte, concerne l'année 1742. La liste des Membres s'y trouve accruë des personnes suivantes.

M. *Nils Hasseborn*, Professeur de Mathématiques à *Abo.*

M. *Antoine Swab*, Maître des Mines.

M. *Göran Wallerius*, Assesseur au Collége Royal des Mines.

M. *Da-*

* Voyez le prémier, le second & le troisième.

M. *Daniel Eckström*, Faiseur d'Instrumens.
M. *Pehr Adlerheim*, Notaire extraordinaire au Collége Royal des Mines.
M. *Eric Salander*, Commissaire.
M. *Olof Dandin*, Bibliothécaire de la Bibliothèque Royale.
M. *Detlof Heycke*, Maître des Mines au nouveau *Kupferberg*.

Les Mémoires de l'année 1742. sont

JANVIER, FÉVRIER & MARS.

I. *De l'utilité des lignes courbes, par M.* Drake.

II. *Description d'une mine d'argille, qui se trouve en Angleterre, par M.* Triewald.

III. *Observations sur la température de l'air à Upsal, par M.* Celsius.

IV. *Sur des racines, qui se sont changées en une terre déliée, par M.* Tilas.

V. *Sur une éponge particulière trouvée en Smoland, par M.* Rothmann.

VI. *Des herbes propres aux Teintures qui croissent dans le Gothland & l'Oeland, par M.* Linnæus.

VII. *Sur la manière de cultiver les prairies autour de Fahlun, par M.* Moræus.

VIII. *Sur le même sujet, par* Lotta Triven.

IX. *Sur les effets d'un coup de foudre, par M.* Tilas.

X. *Description d'une espèce de Chenilles, qui avoient paru abondamment en* Helsingeland, *&*

dans

dans les contrées adjacentes, en Mai, Juin & Juillet 1741. *par M.* Beek.

XI. *Sur les mêmes insectes aux environs d'Upsal, par M.* Strömer.

XII. *Sur les avantages du calcul décimal, ou par dixaines, par Mr.* Faggot.

XIII. *Calculs théorétiques sur les armes à feu par M.* Polhem.

XIV. *Description d'une machine utile pour le nivellement, par M. Nordenberg.*

XV. *Description d'un Moulin à bras, par M.* Brelin.

XVI. *Machine pour la brasserie, par* le même.

XVII. *Sur une sorte particulière de Ciment, par M.* Salberg.

XVIII. *Extrait d'une Dissertation de M.* Elvius, *concernant les machines que l'eau fait agir.*

AVRIL, MAI & JUIN.

I. *Sur le centre de gravité dans un vaisseau, par M.* Scheldon.

II. *Sur une espèce de Savon fait de cendre de fougère, par M.* Triewald.

III. *Remarques sur la fleur* Amaryllis, *par M.* Linnæus.

IV. *Comment on peut conserver dans les contrées méridionales de la Suède le blé qui croit dans les contrées septentrionales, par* Lotta Triven.

V. *Essai d'une manière de semer au Printems du blé d'hiver parmi le grain,* envoyé par lettre à l'Académie.

VI. *Autre essai dans la même vue*, *par M.* Cederhielm.

VII. *Autre essai semblable*, *par M.* Triewald.

VIII. *De l'utilité des lignes courbes dans la Méchanique*, *par M* Polhem.

IX. *De l'usage qu'on peut faire d'une herbe marine*, *dite* queuë de chat, *pour nourrir les pourceaux*, *par M* Wallner.

X *Suite du Mémoire de M.* Polhem *sur la liaison de la théorie avec la pratique dans la Méchanique.*

XI. *Manière dont on fait le fromage de Hollande*, *par M.* Nordenberg.

XII. *Sur la construction des Forges au marteau*, *par M.* Tisselius

XIII. *Addition à la Démonstration de M.* Elvius, *concernant les figures rectilignes inscrites dans un Cercle.*

XIV. *Sur la construction des Moulins & des Forges*, *par M.* Tisselius.

XV. *Sur l'herbe nommée en Suède* Salting, *par M.* Linnæus.

XVI. *Remarques sur les essais de tirage faits à l'Ecole d'Artillerie de* la Fere *en France*, *par M.* Polhem.

XVII. *Comment on peut nourrir le bétail avec la mousse des Rennes.*

JUILLET, AOUT & SEPTEMBRE.

I. *Suite du Mémoire de M.* Polhem *sur la liaison de la théorie avec la pratique dans la Méchanique*

II. *De deux dégrés constans sur le Thermomètre, par M.* Celsius

III. *Sur une tumeur extraordinaire à un œil, par M* Spöring.

IV. *Du Sel d'Ost-Bothnie, par* Iproclis.

V. *Moyens de détruire les Taupes dans les campagnes, par* Caspar Wohlgemeynt.

VI. *Sur les semences des herbes dont on fait le foin, par M.* Linnæus.

VII *Description d'une carrière de terre à potier, par M.* Tilas.

VIII. *Sur une sorte de Pois des Indes, par M.* Linnæus.

IX. *De la manière d'affermir la poix sur toutes sortes de toits*; envoyé à l'Académie.

X. *De quelques Arcs en Ciel extraordinaires, par M.* Celsius.

XI. *Description d'une machine utile pour fouler & préparer la terre grasse, par M.* Triewald.

XII. *Des Nacres de Perles, & de la pêche des Perles, par M.* Malmer.

XIII. *De la pêche des Perles en Ost-Bothnie, par* Iproclis.

XIV. *De la pêche des Perles dans les districts de* Sastmola *& de* Biörneborg.

OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE.

I. *Sur la construction des caves, par M.* Polhem.

II. *La longitude de l'ile de* Bourbon *déterminée, par M.* Celsius.

III. *Manière de conserver le bois de charpente avec une eau vitriolique*, par *M.* Salberg

IV. *Idées de M.* Schultze *sur les avantages que l'Agriculture retireroit du fumier des villes, si on le ramassoit soigneusement.*

V. *Relation & explication d'une mort subite*, *par M.* Spöring

VI. *Des nuits froides dangereuses en Ost-Bothnie*, *par* Iproclis.

VII. *De la véritable forme des Mortiers*, *par M.* Ehrensweerd.

VIII. *Sur une machine utile pour l'Architecture*, *par M.* Elvius.

IX. *Sur les causes d'une maladie épidémique dans les contrées de* Schonen & Wernsherad, *par M.* Linnæus.

X. *Sur du pain fait d'écorce & de racines*, *par M* Menander.

XI. *Sur le même sujet*, *par M* Wrede.

XII. *Moyens de perfectionner une machine à semer*, *par M.* Westbeek.

XIII. *Eloge de M.* Jean Moræus.

Nous nous arrêterons aux Mémoires XII. XIII. & XLV. du troisième trimestre, où il s'agit de la formation & de la pêche des Perles.

M. le Vice-Président, & Médecin du Corps, *Magnus de Bromell*, dans sa *Minéralogie* imprimée en 1730. avoit proposé les questions suivantes, comme méritant d'être éclaircies, si l'on se proposoit d'arriver à une connoissance ultérieure des Perles.

1. Quelqu'un est-il en état de prouver avec

une

une certitude suffisante, que les Perles soient l'œuf & les coquilles la matière de la Nacre, dans laquelle Nacre les jeunes coquilles sont conservées & prennent leur accroissement? Ou bien les Perles ne sont-elles que des excrescences pierreuses de la même nature que ce que l'on nomme *yeux* dans les Ecrevisses?

2. Quelle est la meilleure & la plus sure manière de pêcher les Perles, & la saison la plus favorable à cette pêche? Y a-t-il un tems où les Perles sont plus grosses & plus mûres, & un autre où ayant passé le point de maturité, elles commencent à se gâter:

3. Quelqu'un a-t-il observé d'une manière digne de foi, que pendant les jours caniculaires les Perles noircissent & se ternissent dans la coquille; & que la tempête, les éclairs & le tonnerre y causent quelque altération? Les ordures, & certaines herbes, sont-elles aussi capables de leur faire tort?

4 Y a-t-il dans la situation des coquilles sur le fond où elles reposent, dans leur figure extérieure, couleur, ou autre détermination sensible, des indices assurés, si la coquille renferme des Perles, ou non; si ces Perles sont mûres, ou ne le sont pas; ensorte qu'on n'ait pas besoin de prendre & d'ouvrir sans nécessité les coquilles steriles. Cette connoissance perfectionneroit infiniment la pêche des Perles.

5. Ne pourroit-on pas inventer des instrumens assez bien faits, & assez délicats pour

tirer les Perles mûres des coquilles, & rejetter ensuite celles-ci dans la mer sans autre dommage, pour prévenir la destruction de l'espèce que les voies ordinaires pourroient à la fin causer?

6. Est-il bien prouvé qu'en laissant dans la coquille les Perles qui ne sont pas encore mûres, & les exposant pendant quelque tems au Soleil sur le sable, elles s'améliorent & meurissent?

M. *Malmer*, Auteur du prémier des trois Mémoires dont nous rendons compte, ayant fait dans les années 1740. 1741. & 1742. un voyage dans les provinces maritimes de la Norwége, a pris toutes les informations qu'il a cru propres à l'éclaircissement des questions précedentes; & en voici le resultat.

Réponse à la prémière question. Il n'y a aucune raison de regarder la Perle comme une semence, puisque les coquilles, ou Nacres, renferment une semence différente, & reconnoissable à des caractères très-distincts. On en trouve de deux couleurs, d'un jaune rougeâtre, & d'un blanc jaunâtre. Au commencement du Printems, quand les glaces s'ouvrent, cette semence est si petite qu'à peine la peut-on appercevoir. En Juillet on la voit mais fort fine encore; & en Septembre elle grossit assez sensiblement: après quoi se fait le développement. Il est arrivé à des Pêcheurs de trouver de petites coquilles tout à fait molles renfermées dans les coquilles ordinaires; ce qui ne sauroit être attribué qu'aux

œufs

œufs susdits, & nullement aux Perles, dont les accroissemens se font suivant d'autres proportions & dans des tems tout différens, sans qu'il y paroisse jamais rien qui annonce un développement, & une génération. La comparaison des Perles avec les yeux d'Ecrevisse est donc mieux fondée, quoique la production de ces deux choses se fasse par des voies qui n'ont qu'une analogie éloignée.

Réponse à la seconde question. Elle se subdivise en quatre points. *Quelle est la meilleure manière de pêcher les Perles?* C'est avec la main; & cela en deux façons. Prémièrement, quand l'eau n'est pas haute en Eté, & qu'on peut y atteindre en se baissant; & en second lieu, lorsque l'eau étant plus profonde, le Pêcheur plonge, prennant avec soi une corbeille d'écorce de bouleau, où il met autant de coquilles qu'il se sent en état d'en rapporter. *Quel est le tems le plus convenable?* Généralement c'est dans les mois de Juin, Juillet & Août, les eaux étant alors & plus basses & plus claires. Les Pêcheurs de Perles diffèrent des autres; il ne leur convient pas de pêcher en eau trouble; plus le Soleil est lumineux, & meilleure est leur recolte, surtout dans les eaux profondes. *Les saisons de l'année mettent-elles de la différence dans la grosseur des Perles?* Non. Enfin *les Perles souffrent-elles d'un trop long séjour dans la coquille?* Ouï; elles s'y trouvent pressées, & perdent leur éclat.

Réponse à la troisième question. Elle se rappor-

porte encore à trois circonſtances. *Les Perles ſont-elles plus troubles dans certains tems de l'année?* Non; dés qu'elles ſont dans des coquilles fraiches & ſaines, les tems n'y font rien. Mais *les tempêtes & autres intemperies de l'air ne les altèrent-elles pas?* Voici tout ce qu'on remarque à cet égard. Quand les coquilles ont atteint leur plus haut dégré d'accroiſſement, il ſe forme en dedans des deux côtés une tâche d'un bleu foncé, qui augmente toujours juſqu'à ce que tout l'intérieur de la coquille s'en trouve tapiſſé. Les Pêcheurs croient alors que l'animal n'a plus guères à vivre, & diſent que ce ſont ſes entrailles qui ſe corrompent, quoique le changement en queſtion n'arrive effectivement que dans la coquille. On ne ſauroit dire avec préciſion combien dure l'accroiſſement de la coquille, & quel eſt le periode de ſa vieilleſſe; ſeulement on croit qu'elles durent fort longtems, & qu'à la fin elles ſe couvrent de mouſſe. Quoiqu'il en ſoit elles peuvent périr de vieilleſſe, ou par accident quand quelque ravine d'eau y jette avec force des matières dures qui les briſent, ou qu'elles ſe trouvent placées dans un endroit où l'eau vient à geler juſqu'au fond. Mais pour le tonnerre, les éclairs, & tout autre fracas des Météores, elles n'y prennent aucune part. *Les ordures les endommagent-elles, ou y a-t-il quelques plantes qui leur ſoient contraires?* On n'a pas eu occaſion de s'en convaincre.

Ré-

Réponse à la quatrième question. Les Pêcheurs ont bien remarqué, que plus les coquilles sont courbes, & pour ainsi dire défigurées, plus on doit compter d'y trouver des Perles. La chose ne réüssit pourtant pas toujours; il y a des coquilles fort unies qui ont des Perles; il y a de grosses Perles dans de petites coquilles, & de petites Perles dans de grosses coquilles: tout cela varie. Il est plus facile aux Pêcheurs de découvrir si les Perles contenuës dans la coquille encore fermée sont mûres, ou non. Mais c'est une espèce de sécret que personne ne s'est encore mis en devoir de communiquer exactement, & qui feroit pourtant autant d'honneur à celui à qui on en seroit redevable que de profit à la pêche.

Réponse à la cinquième question. La structure des coquilles, d'où l'on tire les Perles, est telle en effet qu'on pourroit avec un peu d'industrie soulever sur deux vis les deux pièces de la coquille, en tirer les Perles avec de petites pinces, & rejetter à la mer le tout sans dommage. Mais si l'on pense à la lenteur avec laquelle une pareille manœuvre s'exécuteroit, on reviendra bientôt de cette idée. Ce travail ne payeroit assurément pas la peine qu'il couteroit. En Norwége & en Laponie, il arrive souvent d'ouvrir une centaine, ou même jusqu'à un millier, de coquilles, avant que d'en trouver qui renferment des Perles. Et après tout il n'est rien moins que sûr que les coquilles

re-

rejettées dans la mer après l'opération deviennent encore fecondes.

Réponse à la sixième & dernière question. Les Pêcheurs de Perles sont généralement dans l'idée, qu'après la mort de l'animal qui habite la coquille, il n'y a aucune sorte d'exposition, au Soleil, à l'ombre, sur le sable, qui puisse améliorer & meurir les Perles.

M. *Malmer* ne s'en est pas tenu aux informations qui se rapportoient à la solution des questions précedentes; il a rassemblé toutes les autres connoissances qu'il a pu se procurer sur ce sujet, & elles se réduisent aux articles que voici.

1. Les fonds des eaux en West-Bothnie & en Laponie sont presque tout sable; & c'est là que les coquilles des Perles viennent le mieux, parce qu'il est rare que la gelée pénètre jusqu'à leur lit. Mais là où les fonds sont pierreux ou fangeux le contraire arrive, & l'on y trouve beaucoup plus de coquillages morts que vivans. Dans le sable les coquilles s'enfoncent d'un bon demi-doigt; ce qu'elles ne peuvent faire dans tout autre terrain.

2. Quand le sable des fonds est fin & ferme, il arrive de rencontrer jusqu'à trois couches de coquilles les unes sur les autres avec deux pouces de sable entre chaque couche; & l'animal est beaucoup plus blanc & plus frais que dans les coquilles qui reposent sur un sable grossier, & qui ne forment qu'une seule couche. Ce qui est encore bien remarquable,

ble, c'eſt que la couche ſupérieure eſt la plus ancienne, que les coquilles en ſont par conſéquent les plus groſſes, mais qu'il eſt fort rare d'y trouver des Perles, ou, quand cela arrive, qu'elles ſont gâtées. Auſſi les Pêcheurs ne s'y arrêtent point, & vont droit à la ſeconde couche: car la troiſième demeure ſterile, tant que la ſeconde eſt deſſus, & empêche les rayons du Soleil de percer juſqu'à elle.

3. En examinant attentivement la figure des coquillages, M. *Malmer* y a découvert des rayures comme aux cornes des bœufs, & en les comparant ſuivant leur groſſeur & le nombre de ces rayures, il s'eſt convaincu que ce nombre étoit égal à celui des années, de ſorte qu'il s'en forme chaque année une nouvelle, & qu'il ſuffit de les compter pour ſavoir l'age de la coquille. En ayant ouvert deux à dix-huit rayures, c'eſt-à dire, de dix-huit ans, il trouva dans chacune une Perle, mais ces Perles tenoient fermement à la coquille, & il n'y avoit que la moitié ſupérieure qui eût conſervé ſa clarté. De cet accroiſſement annuel des coquilles, notre Académicien infère qu'on pourroit les ſemer, en prennant les petites qui ſe trouvent dans des fonds peu favorables, & les mettant ſur d'autres fonds ſablonneux, tels qu'ils ont été déſignés ci-deſſus.

4. Enfin la Couronne de *Suède* s'étant approprié le droit de la pêche des Perles, & ayant interdit aux habitans des côtes de ra-

mas-

maſſer les coquilles qui peuvent en contenir, M. *Malmer* compare le profit que la Couronne retire avec la perte que le pays ſouffre, & croit qu'il ſeroit plus avantageux de lever cette défenſe. Les gens qui s'employoient à cette occupation, lorsqu'elle a été permiſe depuis 1723. jusqu'en 1731. n'étoient pas capables de rien faire de mieux. C'étoient, ou de jeunes enfans qui n'étoient pas encore propres au travail, ou des vieillards, des ſoldats, & d'autres perſonnes qui ſeroient demeurés oiſives ſans cette petite reſſource. Le payſan n'avoit garde de quitter la culture de ſon champ pour ce travail, au-moins cela ne lui arrivoit-il que, quand ſa ſemence étant gelée en terre, il avoit perdu l'eſperance de la recolte. Il paroit donc naturel de conſerver cette douceur à des gens qui en ont ſi peu dans la vie, & auxquels la nature a fourni des ſecours très-foibles contre la miſère. D'ailleurs quand même les ordres de la Cour ſeroient exécutés en Norwége, on ne peut guères ſe promettre qu'ils le ſoient en Laponie, n'étant pas poſſible d'établir dans cette vaſte contrée des ſurveillans ſur un peuple qui n'a d'autre occupation que de ſe transporter avec ſes Rennes d'un lieu à l'autre pour chercher du paturage. Et l'Etat a même fait une perte réelle par la défenſe; car, avant qu'elle exiſtât, les Lapons vendoient leurs Perles à bas prix aux Suédois, au-lieu qu'à préſent ils s'addreſſent aux Ruſſes.

Voilà le précis des idées de M. *Malmer*: les

les deux autres Mémoires, qui portent le nom d'*Iproclis*, renferment des détails ſur la pêche des Perles en certaines provinces qui ſont curieux & utiles par rapport aux habitans de ces provinces, & aux Suédois en général, mais qui ne nous paroiſſent pas convenir à cet Extrait. Nous allons le finir par l'Eloge d'un Académicien. Comme c'eſt le prémier qui ſe trouve dans ces Mémoires, on ſera bien aiſe de voir quelles ſont les fleurs que l'Académie Royale de Suède répand ſur le tombeau des Membres que la mort lui enlève.

ELOGE

De JEAN MORAEUS, *Docteur en Médecine, Praticien à* Kupferbergen, *Médecin de la ville de* Jahlun, *Aſſeſſeur du Collége Royal de Médecine, & Membre de l'Académie Royale des Sciences.*

S'IL eſt doux de poſſéder des avantages, il eſt d'autant plus ſenſible de s'en voir privé, lorsqu'on auroit lieu d'eſperer d'en voir encore durer la jouïſſance.

L'Académie a éprouvé l'une & l'autre de ces ſituations; la prémière, lorsqu'elle a aggrégé à ſon corps Mr. le Docteur & Aſſeſſeur *Jean Moraeus*; la ſeconde, à préſent qu'une mort prématurée vient de le lui enlever.

Dans cette conjoncture l'Académie, conformément à ſes Statuts, a voulu recueillir

les particularités qui concernent la naissance, la vie & la mort, de ce digne Membre.

Pierre Jonä de *Halsing*, Maître ès Arts, fut d'abord Pasteur à *Mora*, & ensuite Prevôt à *Fahlun*: ses enfans prirent le nom de *Morae*.

Daniel Isakson, Conseiller & Doyen du Tribunal des Mines à *Fahlun*, demeuroit dans cette ville: ses enfans furent nommés *Schwedberg*.

Jean Moraeus, Inspecteur à *Fahlun*, fils de *Pierre Jonä*, épousa *Barbara*, fille de *Daniel Isakson*, & en eut sept enfans. Il les laissa en bas âge, & sa veuve, dans une situation fâcheuse, par sa mort arrivée en 1678.

Jean Moraeus, dont il s'agit ici, étoit né le 9. Mars 1672. étant presque le plus jeune de la famille. Se trouvant orphelin à l'âge de 6. ans, & sa Mère n'ayant pas des moyens suffisans pour lui donner une éducation convenable, il auroit été entièrement négligé, si ses talens précoces & l'ardeur qu'il témoignoit pour s'instruire n'eussent engagé à le mettre dans une école, où l'on s'apperçut bientôt qu'il avoit toutes les dispositions nécessaires pour se distinguer un jour.

L'Evêque *Carlssohn*, visitant en 1685. l'école basse de *Fahlun*, démêla *Jean Moraeus* parmi tous ses camarades, & fut si content de sa gentillesse & de ses petits progrès, qu'il le fit monter de la sixième classe, où il étoit alors, tout d'un saut en quatrième.

M. *Jesper Swedberg*, qui étoit alors Mini-

stre

ſtre dans le Régiment des Gardes à *Stockholm*, ayant été voir ſa ville natale en 1686. fut ravi de trouver d'auſſi excellentes diſpoſitions dans le fils de ſa Sœur, & il le prit chez ſoi pour lui faire continuer ſes études.

Après que le jeune *Moraeus* eut paſſé un an & demi au Collége de *Stockholm*, ſon Oncle le mit chez l'Apoticaire *Swan*, pour y apprendre la Pharmacie. Il y paſſa huit ans & demi d'une manière aſſez deſagréable; & cependant les connoiſſances qu'il y acquit furent un acheminement aux avantages que la Providence lui deſtinoit.

En 1696. M. *Swedberg*, qui étoit alors prémier Profeſſeur en Théologie à *Upſal*, écrivit à ſon Neveu de s'y rendre pour ſervir de Précepteur à ſes enfans. Le jeune homme depuis bien des années n'avoit guères penſé à ſes livres: cependant il crut devoir accepter la vocation. Il laiſſa donc ſon Apoticairerie, & vint travailler à l'éducation de ſes Couſins; mais en même tems il s'appliqua de toutes ſes forces à la Médecine, aſſiſtant aux leçons des Profeſſeurs *Rudbeck* & *Roberg*, ſous leſquels il fit de rapides progrès.

La ville d'*Upſal* ayant été réduite en cendres par un incendie arrivé en 1702. M. *Moraeus* y perdit tous ſes livres & tous ſes papiers, avec le peu qu'il avoit amaſſé à grand' peine. Cependant il perſiſta dans ſon deſſein.

Le 12. Mai 1703. il donna la prémière preuve publique de ſon habileté, par une Diſ-

pute fur le Vitriol, qu'il foutint fous M. *Roberg.*

Le Docteur fon Oncle lui fit alors un préfent de cent écus, quoiqu'il eût lui-même été presque entièrement ruïné par le même accident. Il lui confeilla en même tems de faire des voyages dans les pays étrangers, pour achever de perfectionner fes connoisfances.

M. *Moraeus* déféra à ce confeil, & étant parti de *Stockholm* en Automne de la même année, une tempête le jetta d'abord fur les côtes de *Gothland*; mais enfuite le vaiffeau reprenant fa route, il arriva heureufement à *Amfterdam*. Peu de jours après il fe rendit à *Leide*, où il fut un an entier Auditeur affidu du grand *Boerhaave*, & vifitoit en même tems autant de malades qu'il lui étoit poffible. Il penfoit avec beaucoup de raifon que la théorie fans la pratique reffemble à un fondement fur lequel on n'éleveroit jamais d'édifice. Avec cela il trouvoit dans les profits des cures dequoi s'entretenir & fubvenir aux fraix de fes études. C'étoit à *Amfterdam* qu'il alloit faire ordinairement fa recolte pendant les féries.

En 1704. M. le Docteur *Swedberg*, devenu Evêque de *Skara*, lui donna de nouvelles marques de fon affection, en le rappellant, & lui envoyant cinquante écus pour fon retour. Mais M. *Moraeus*, qui vouloit encore aller plus loin dans l'Anatomie & l'art des accouchemens, s'excufa de revenir d'abord,

bord, & partit pour *Paris*, où il fréquenta les leçons de Mrs. *Petit* & *Lery*.

Le 10. Décembre de la même année, il reçut à *Paris* la patente du Roi de *Suède* qui lui accordoit la place de Médecin du pays dans la Seigneurie de *Skaraborg*.

En 1705. il alla à *Rheims*, où il fut reçu Docteur en Médecine le 14. Janvier, ayant pour Promoteur le Docteur *Egide Culeteau*.

Il reprit alors le chemin de sa patrie par la *Flandre* & la *Hollande*; mais comme il venoit d'un pays ennemi, il fut arrêté à *Sluis* par les Troupes Hollandoises, & détenu prisonnier pendant six semaines. Ayant été relâché, il alla d'*Amsterdam* à *Hambourg* par mer, & étant arrivé heureusement en *Suède*, il se mit en possession de son emploi.

Il passa quatre ans à *Skara*, demeurant chez son Oncle, où il étoit traité comme l'enfant de la maison. Au bout de ce tems-là il reçut la vocation pour être Médecin dans sa patrie, c'est-à-dire, à *Fablun*, & y succéder au Docteur *Belou*, en qualité de Médecin du district des Mines, à quoi l'on joignit en Février suivant 1709. le caractère de Médecin de la ville-même.

M. *Moraeus* épousa le 24. Février 1715. *Elisabeth*, fille aînée du *Hans Israëlssohn* Conseiller à *Kornäs*. Il eut sept enfans de ce mariage, dont quatre lui ont survêcu aussi bien que la Mère. L'ainée des filles a épousé le célèbre M. *Linnaeus*, Professeur à *Upsal*.

En 1720. M. *Moraeus* joignit à ses titres celui d'Assesseur. Il continua à se distinguer dans sa Profession, jusqu'à ce qu'en 1739. l'Académie des sciences s'étant formée, il en fut élu Membre; & quoiqu'il fût déjà vieux & cassé, il fit voir que son ardeur pour les sciences n'étoit point rallentie. Il fournit aux Mémoires de cette Académie pour l'année 1739 une Dissertation *sur le poison de la fleur d'Aconit*, & pour l'année 1742. des *Instructions sur la manière de cultiver les prairies de* Jahlun.

Cependant la fin de sa carrière approchoit; & diverses infirmités l'annonçoient. Les principales étoient des obstructions dans le foie & dans la ratte, qui ne lui permettoient plus guères d'application. Il s'y joignit au commencement de 1742. une petite fièvre qui l'affoiblit considérablement. La fièvre passa, mais les forces ne revinrent point. La difficulté qu'il trouvoit à reposer sur les côtés lui apprit que ses maux internes alloient en croissant. Il se servit des ressources de son art: mais elles sont inutiles contre la décadence d'un corps condamné à périr. Le malade s'affoiblit donc de jour en jour, & le dernier de sa vie fut le 29. Novembre 1742. Il mourut à *Sweden*, terre qu'il avoit auprès de *Jahlum*. Le 10. Décembre suivant il fut inhumé avec pompe dans la nouvelle église de *Jahlun*.

Telle fut la fin du docte & sage *Moraeus*, au bout de 70. ans d'une vie très-dignement employée.

Il

Il étoit d'une taille médiocre, d'une ſtature droite, & ayant beaucoup d'embonpoint.

Il avoit une parfaite intégrité : il conſerva ſes principes dans les ſituations fort différentes qu'il éprouva ; & la proſpérité ne le corrompit point. Sage & réglé dans ſes mœurs, ſa converſation & toute ſa conduite avoient une extrême décence. Il haïſſoit tout ce qui eſt leger, frivole, inconſtant, ſuperficiel. Il parloit volontiers des Savans & de leurs ouvrages, liſant beaucoup, ſur-tout par rapport à la Médecine pratique & à la Chymie.

Il ſuivoit dans ſon art les directions qu'il avoit reçues de *Boerhaave*, & y avoit joint une grande expérience. Il étoit un des Médecins les plus heureux de ſon tems ; ce qui lui attira beaucoup de réputation, & de confiance, & lui acquit en même tems une fortune conſidérable.

Un ſi beau caractère méritoit d'être honoré après la mort, & de paſſer à la poſterité.

ARTICLE II.

* INTRODUCTION *à la Théorie du Globe terreſtre par Mr.* Jean Lulofs.

DERNIER EXTRAIT.

Mr. Lulofs, après avoir conſidéré la Terre en elle-même, paſſe à cet amas fluïde de différentes matières qui l'enveloppe

pour ainsi dire, & que nous nommons *Atmosphère.* Cet Atmosphère est composé pour la plus grande partie d'air : quoique l'on n'ait pu pousser l'analise assez loin pour en tirer un air parfaitement pur, les expériences & les observations nous ont cependant mis en état de reconnoitre que l'air est un corps particulier, fin, fluïde, transparent, pésant & élastique : il n'est pas même décidé si les opérations chymiques ne pourroient pas à la fin nous mener à un air purifié de toute matière heterogène. Il faut remarquer pourtant, que toutes les expériences que nous avons pu faire pour decouvrir les propriétés de l'air, n'ayant pas été faites sur un air pur, mais seulement sur l'Atmosphère purifié autant qu'il étoit possible, il est assez naturel de douter si cet amas purifié de notre Atmosphère ne seroit pas un assemblage de certaines parties subtiles de différens corps qui s'élèvent continuellement en l'air, ou bien peut-être la partie subtile de l'eau.

Outre l'air, les vapeurs & les exhalaisons font partie des matières qui composent l'Atmosphère. Les vapeurs sont des parties subtiles de l'eau qui s'élèvent d'une manière qui nous est inconnue ; & les exhalaisons sont de même des parties subtiles d'autres corps solides & fluïdes.

La figure de l'Atmosphère est elliptique, cela resulte du mouvement de la Terre autour de son axe ; & peut-être que d'autres causes, telles que sont une plus grande chaleur sous l'Equateur que dans aucune autre partie

de

de la Terre, la gravité de la Lune, contribuent à faire perdre à l'Atmosphère la rondeur qu'il auroit sans cela.

Comme les parties supérieures de l'Atmosphère pressent les inférieures, il faut que celles-ci soient plus denses que celles-là. Aussi l'expérience nous prouve-t-elle cette vérité. Quelques Physiciens ont cru que la Logarithme pouvoit exprimer la densité à différentes hauteurs, mais les observations sont contraires à cette idée. *Maraldi* a posé cette règle. Si à 61. piés de hauteur au-dessus du rivage de la mer, le Mercure descend dans le Baromêtre d'une ligne, le Mercure indiquera une hauteur de 62. piés de plus, en descendant de deux lignes; & de 63. piés de plus, en descendant de trois lignes; & ainsi de suite: mais, quoique cette règle s'accorde assez bien avec plusieurs hauteurs mesurées, l'expérience prouve pourtant qu'elle n'est pas sure quand il s'agit de hauteurs plus considérables: *Cassini* a pris pour règle, que la dilatation de l'Atmosphère étoit en raison quarrée inverse des pésanteurs qui le compriment: mais il convient lui-même qu'elle ne peut être employée pour toutes les hauteurs. *Feuillé* en a donné une semblable à celle de *Maraldi*, avec cette différence qu'il fixe le Mercure à 28. piés au-dessus de la superficie de la mer; la faisant descendre d'une ligne à 60. p. plus haut; de 2. à 62. p. au de-là des 60. de 3. à 64. au de-là des 62. & ainsi successivement en augmentant toujours de deux

 piés.

piés. Cette règle n'a lieu non plus que dans les petites hauteurs & manque tout-à-fait dans les grandes. La methode, que Mr. *Bernouilli* a donnée pour meſurer les hauteurs au moyen du Baromêtre, & dont il a été parlé ci-devant, réüſſit en pluſieurs endroits. Suppoſant la hauteur du lieu où ſe fait l'obſervation x, l'élaſticité de l'air ſur la ſurface de la mer 1. cette élaſticité ſera dans cet endroit-là égal à $\frac{22000}{22000 + x}$. Notre Auteur déduit une règle plus facile de celle-ci: multipliant le numérateur de cette fraction par le nombre des lignes dont le Mercure a deſcendu à la hauteur donnée, & diviſant enſuite le produit par le nombre des lignes auxquels le Mercure demeure fixe dans ce même endroit, le quotient exprimera la hauteur déſirée x: il avoue pourtant que cette règle n'eſt pas générale, & que ſouvent on peut employer avec plus de ſuccès la nouvelle de Mr. *Bouguer*, qui néanmoins manque auſſi lorsque les hauteurs ſont conſidérables. Quand on réflêchit ſur la différente ſituation des couches qui forment l'Atmosphère, & ſur les différentes matières qui le compoſent, on n'a pas lieu de s'étonner que toutes ces règles ſont défectueuſes, & qu'elles ne puiſſent nous ſervir à trouver la hauteur de l'Atmoſphère-même. *Albazen*, *Kepler*, *Halley* & de la *Hire* ont voulu déduire cette hauteur des Crepuscules; mais leur methode eſt ſujette encore à de ſi grands inconveniens, qu'elle n'offre rien de ſûr.

Tout

Tout cela n'a pas empêché les Physiciens, tant anciens que modernes, de divifer l'Atmofphère en trois régions. La prémière s'étend de la furface de la Terre jusques à l'endroit où ils fuppofent que les rayons du Soleil ne peuvent revenir après avoir été réflêchis par la Terre: la feconde s'étend de cet endroit jusqu'à la cime des plus hautes montagnes, ou felon quelques autres jusques aux plus hautes nues; & la troifième eft comprife entre les nues & la fuperficie de l'Atmofphère. La prémière eft la plus chaude, & la dernière l'eft le moins.

Le vingtième chap. qui fait le dernier de la prémière partie de l'ouvrage de Mr. *Lulofs*; traite des mouvemens & des effets de l'Atmofphère. Ce corps étant un amas fluïde, expofé à différentes caufes qui peuvent alterer fon équilibre, il paroit affez qu'il doit être dans un mouvement perpétuel. Quand ce mouvement eft tel qu'il affecte nos fens, on le nomme *Vent*. Comme il n'y a aucun endroit de l'Atmofphère qui ne foit fufceptible d'alterations, plus ou moins grandes, il eft évident que les Vents font fujets à une infinité de directions & de viteffes. L'on a donné des règles pour déterminer ces viteffes, felon les différens changemens qui furviennent à l'Atmofphère, mais elles ne font guères d'ufage dans la pratique.

Un des principaux effets de l'Atmofphère eft la refraction. *Lowthorp* eft le prémier qui a prouvé cette propriété par l'expérience.

Les

Les obſervations aſtronomiques la manifeſtent évidemment. Il paroit aſſez que la refraction doit varier à l'infini, ſuivant la diſpoſition, l'arrangement, & la nature des différentes matières qui forment en différens tems les couches de l'Athmoſphère; qu'elle doit être plus grande lorſque les rayons viennent de côté que quand ils tombent à plomb; que par conſéquent la refraction doit être la plus grande lorſqu'ils dardent horizontalement. On pourroit, en obſervant celle des autres corps, ſe ſervir de cette refraction horizontale comme d'une baſe pour déterminer toutes les autres, ſi elle étoit égale à toutes les hauteurs, mais les Tables de *Bernouilli*, *La Hire*, *Newton*, *Halley*, *Flamſteed*, *Feuillée*, *Caſſini*, *Horrebow*, *Roſt* & *Bouguer*, font aſſez voir par leurs différences qu'à cet égard il n'y a rien de fixe.

Déjà dans le ſiècle paſſé les Phyſiciens ont été généralement d'opinion, que la refraction eſt plus grande vers les Poles que dans les autres endroits de la Terre: elle ſe trouve confirmée par des obſervations modernes qui ne varient que ſur le plus & le moins. On juge aiſément que la différence des couches de l'Atmoſphère y fait naitre en différens endroits des courbes de refraction différentes. Pluſieurs Phyſiciens, parmi leſquels on compte La *Hire*, *Herman*, *Taylor*, *Bouguer*, ont tâché de la déterminer; & la plupart ſe ſont ſervis pour cet effet de la règle de *Mariotte*; mais outre que cette règle eſt defe-

ctueu-

ctueuse, & qu'il n'y a aucune régularité sur laquelle on puisse se fonder, cette découverte seroit assez inutile, puisqu'à cet égard les expériences sont bien plus sures que tous les calculs dont on pourroit faire usage.

Nous passons à la seconde partie de l'ouvrage de Mr. *Lulofs*. Elle offre les phénomènes que la Terre présente par sa différente situation relative au Soleil & aux autres corps célestes. Après nous avoir donné dans le prémier chap. l'explication de quelques termes de Physique, Mr. *Lulofs* passe dans le second à la latitude des Lieux. Il nous y enseigne les différentes manières de tracer une Méridienne; & à ce sujet il relève un endroit de la Philosophie-Newtonienne de *Voltaire* : on sait que Mr. de *Chezelles* a trouvé que celle des Pyramides d'Egypte, qui est la plus grande, est construite de manière que ses quatre côtés répondent aux quatre points de l'Univers. De-là on tire un argument, pour décider la question si le Méridien est sujet à des changemens ou non. Il est assez naturel de penser, que les Artistes, & sur-tout des Artistes Egyptiens, n'ont pas donné cette disposition à la Pyramide au hazard; qu'ils l'ont construite ainsi dans la vue d'indiquer, par cette situation, l'Orient, l'Occident, le Nord & le Midi. Quelque fondée que soit cette opinion, Mr. *Voltaire* ne peut l'adopter: il demande si les Architectes d'Egypte n'auroient pas pu avoir rencontré cette justesse par hazard? L'observation, que Mr. *Picard* a faite à l'endroit où

où s'eſt trouvé autrefois Uranienbourg, favoriſeroit davantage l'opinion, qu'un Méridien varie, que ne fait la réflexion du Poëte François, ſi on ne ſavoit que la différence entre les Méridiennes de *Picard* & de *Tycho Brahé* doit plutôt être attribuée au peu d'exactitude avec laquelle *Tycho Brahé* a fait ſes obſervations.

On trouve dans ce chapitre pluſieurs manières de déterminer la latitude d'un endroit après en avoir fixé la Méridienne: notre Auteur nous en indique les défauts, & nous expoſe entre-autres celle de Mr. de *Maupertuis*, qui ſeroit bien la meilleure ſi on n'y trouvoit le même inconvénient auquel celle de Mr. *Maraldi* eſt ſujette; ſavoir qu'elle exige qu'on meſure exactement les azimuths, ce qui eſt très-difficile. Après cela Mr. *Lulofs* examine ſi la latitude des lieux ſubit des changemens. *Pline* eſt le prémier qui en a fait naitre le ſoupçon. *Dominique Maria*, Précepteur de *Copernic*, n'en a point douté, jugeant par ſes obſervations que le Pole arctique s'approchoit inſenſiblement de notre Zenith: cette opinion a été adoptée enſuite par *Jordan Brunus*, & *Antoine Magin*. D'autres au-contraire l'ont rejettée. Mr. *Lulofs* examine avec préciſion les fondemens ſur lesquels on appuie ces deux différentes opinions; & cet examen nous fait voir que ſur ce ſujet il n'y a rien de décidé encore.

Le troiſième Chapitre de cette partie traite

te des années & des saisons. L'axe de la Terre s'inclinant sur le plan du cercle qu'elle décrit par son cours autour du Soleil, il est visible que ce corps lumineux ne darde ses rayons directement sur l'Equateur qu'aux deux points de section, appellés Equinoxes, parce qu'alors les jours & les nuits sont partout également longs. Il resulte de-là, que la Terre faisant son cours autour du Soleil, y change continuellement sa position relativement à cet astre, de manière que nous voyons le Soleil s'approcher & s'éloigner tour-à-tour de nous. Ce phénomène nous fait diviser le chemin, que parcourt notre globe, en douze parties que nous nommons les signes du Zodiaque; & le tems qu'il met à le parcourir en quatre saisons, savoir le Printems, qui est le tems que le Soleil semble monter vers nous; l'Eté, qui est celui où il se trouve le plus près de nous; l'Automne où il paroit nous quitter; l'Hyver où il est le plus éloigné de nos plages: ces quatre saisons font l'année. Mr. *Lulofs* nous enseigne comment on peut déterminer la grandeur d'une année par le moyen des Equinoxes & des Solstices; la différence de l'année céleste, ou mathématique, à l'année terrestre, ou physique; le tems des différentes saisons à différentes latitudes; & passe ensuite à la succession continuelle du jour & de la nuit, dont il fait le sujet du quatrième chapitre.

Il faut remarquer d'abord, que le Soleil

sui-

surpassant le Terre en grandeur, éclaire toujours plus d'un Hémisphère; que la Terre tournant sur son axe, ce sont successivement des parties différentes qu'elle présente au Soleil; que son cours annuel formant une Ellipse, dont le Soleil occupe un des foyers, sa vitesse est sujette à des variations; & enfin que son axe incline sur l'Ecliptique. Il resulte de-là que les jours physiques, qui sans cela seroient égaux aux mathématiques, subissent des alterations, lesquelles sont cause que non-seulement les jours physiques diffèrent des mathématiques, mais qu'ils diffèrent même entre eux. Par jour mathématique l'on entend le tems de l'évolution de la Terre de l'Occident vers l'Orient, & par jour physique le tems qu'il met à revenir au Méridien qu'elle avoit quitté. Le vulgaire ne le conçoit pas ainsi; il nomme jour cette partie du jour naturel que le Soleil se trouve au-dessus de l'Horison, & nuit cette partie qu'il est au-dessous de l'Horison, divisant le jour & la nuit en 24. heures.

On s'attendoit sans doute à trouver ici comment l'inégalité des jours resulte de l'inclinaison de l'axe & de son mouvement inégal; comment en égalisant les tems on réduit le tems moyen au véritable & le véritable au moyen; mais comme ces choses se trouvent très-bien exposées dans l'ouvrage de Mr. *Keill*, que Mr le *Monnier* a donné en François, & dont notre Auteur a publié il y a quelques années une traduction Hollan-

landoise, enrichie de ses remarques, il renvoit ses compatriotes à cet ouvrage.

Les jours & les nuits (dans le sens vulgaire) se déterminent par les Horizons des différens lieux, qui coupant l'Equateur à angles droits, ou bien à angles plus ou moins aigus, font qu'on voit les corps célestes plus ou moins long-tems. Or il est visible que toutes les latitudes de la Terre, ayant une position différente relativement aux corps célestes & la latitude équinoxiale du Soleil variant aussi, les jours & les nuits ne doivent non-seulement varier selon cette position, mais que cette position influe encore sur l'aspect de tous les corps célestes. Notre Auteur expose toutes les variations qui en resultent: il communique à ses compatriotes les formules que M. de *Maupertuis* nous a données dans son *Astronomie nautique*, pour fixer la longueur des jours & des nuits, abstraction faite des Crepuscules: faisant entrer ensuite la refraction en ligne de compte, il nous fait voir d'abord, par le calcul différentiel & au moyen des formules algébriques de M. de *Maupertuis*, combien cette refraction augmente la longueur des jours aux différentes latitudes équinoxiales du Soleil, sans avoir égard à l'endroit de l'Horison où le Soleil se lève: combinant après cela toutes les causes qui peuvent augmenter cette longueur des jours, il indique le moyen de la déterminer au juste.

De-là on voit aisément de quelle manière on peut diviser les parties de notre sphère

en climats; mais cette divifion n'ayant aucune utilité, notre Auteur ne s'y arrête qu'autant qu'il le faut pour mettre fes lecteurs en état d'entendre ceux qui en ont parlé.

Les Crepuscules font le fujet du 5ᵉ. chap. On a donné ce nom à la clarté que produit notre Atmosphère par la refraction qu'il fait fubir aux rayons folaires. Il y a deux fortes de Crepuscules : la prémière commence quand le Soleil n'eft pas encore à 20. dég. au-deffous de l'Horizon: la feconde commence plutôt & finit plus tard. La reverberation a fait à cet égard l'unique objet des Anciens: *Kepler* y ajouta la refraction, par laquelle un rayon plié vers la Terre continue fon cours jusqu'à ce qu'une feconde reverberation le détermine vers notre globe. A cette refraction les Modernes en ajoutent une autre; & à confidérer l'Atmosphère comme un amas de couches toutes différentes, il eft clair que les rayons doivent fubir une continuelle refraction; on peut en augmenter le nombre à l'infini.

Mr. *Lulofs* nous enfeigne comment on découvre la durée des Crepuscules en général, leurs différences & celles de leur durée à un endroit déterminé, à une latitude donnée, en différens tems de l'année ou à différentes déclinaifons du Soleil. Il nous expofe la manière dont les Anciens fe font fervis pour réfoudre la queftion du plus court Crepuscule, & comment on parvient à cette folution par le calcul différentiel: comment on dé-

détermine le tems que les Crepuscules durent toute la nuit ; comment au même tems de l'année les Crepuscules diffèrent aux endroits de différentes latitudes, &c.

Quand à la seconde sorte de Crepuscules, on n'a pu encore jusques à présent en donner des règles fixes. *Noël* les décrit tels qu'on les observe aux endroits qui ne sont pas fort éloignés de l'Equateur: à sa description il faut juger que ce que Mr. *Noël* nomme Crepuscule est précisement cette lumière zodiacale que Mr. *Cassini* a décrite en 1683. Cette lumière ne se fait presque jamais voir dans nos parties septentrionales en Automne & au Printems. Mr. *Lulofs* nous apprend comment on rend raison de ce phénomène en supposant le Soleil entouré d'un Atmosphère; & propose ensuite les raisons qui l'empêchent d'adopter entièrement cette explication. Une de ces raisons est, que cette lumière ne s'est pas toujours fait voir, pas même dans ces tems de l'année où elle paroit autrement le plus : la seconde, c'est qu'il est très-difficile de comprendre comment l'Atmosphère, qu'on prête ici au Soleil, peut avoir une figure telle qu'on la suppose pour en déduire cette lumière.

Dans le 6e. chap. notre Auteur considère en général la chaleur que le Soleil produit sur la Terre. Supposant que cet astre fournit les parties lumineuses, qui pour la plupart sont ignées, il en considère d'abord l'action momentanée : cette considération lui

donne les règles par lesquelles on peut évaluer l'action momentanée du Soleil : il indique ensuite le moyen de combiner toutes ces actions momentanées & d'en trouver la somme totale. Prenant pour cet effet la formule de Mr. de *Maupertuis*, & suivant en grande partie la route que Mr *Simpson* nous a tracée dans son *Treatise of Fluxions*, il trouve qu'à Leide la chaleur du jour le plus court est à celle du plus long comme 1. à 6, 74385. Tout cela cependant ne satisfait guères, puisque dans ce calcul on ne fait aucune attention à l'obliquité des rayons, qui les fait agir plus ou moins sur un plan. On y suppose encore que la chaleur est en raison du nombre des rayons, & cela ne s'accorde pas avec les découvertes physiques, que notre Auteur fait succeder aux spéculations mathématiques & qui nous font voir qu'elle augmente aussi à mesure que les particules ignées sont plus proches les unes des autres : en second lieu ces spéculations supposent que toute la chaleur nait de la somme totale des actions momentanées, au-lieu que l'expérience nous prouve, que l'action postérieure, ajoutant à l'antérieure, produit une chaleur plus considérable qu'elle ne l'auroit fait seule : par ex. ce n'est pas à midi mais sur les deux heures qu'on a la plus grande chaleur du jour : ce n'est pas au tems des Solstices qu'on a les jours les plus chauds. La chaleur produite dans un corps s'y affoiblit mais ne se perd pas tout d'un coup : celle qui vient après se joint

à cette chaleur affoiblie & en fait naître une plus forte qu'elle n'auroit fait ſans cela. Il en eſt de même des autres qui ſuccèdent: ainſi toute la chaleur d'un jour n'eſt pas celle qui reſulte de la ſomme des chaleurs momentanées mais de celle de la chaleur affoiblie & de ſon accroiſſement ſucceſſif; outre les altérations que peuvent opérer les effets différens de l'action dont elles ſont la conſéquence & qui peuvent varier à l'infini ; outre les altérations qui reſultent de l'Atmosphère auxquelles on ne fait pas attention dans ces déterminations. On voit en gros, que la raiſon pourquoi il fait plus chaud l'après-midi que dans la matinée, eſt 1°. que les rayons tombent alors à plomb; 2°. qu'ils communiquent plus de chaleur qu'il ne s'en perd, 3°. qu'ils n'ont pas un ſi grand chemin à parcourir. Ces mêmes raiſons ont lieu pour la diverſité des chaleurs dans les différentes ſaiſons; mais les irrégularités, qui ſe préſentent ſur ce ſujet, nous prouvent aſſez, qu'outre l'action des rayons, que nous avons uniquement conſidérée ici, il y a d'autres cauſes encore auxquelles il faut attribuer l'augmentation ou la diminution de chaleur.

Paſſons au 7e. chap. qui traite de la diviſion de la ſuperficie de notre globe en *Zones.* On ſait que communement on en fixe cinq. Notre Auteur détermine leur étendue en lieues quarrées de Hollande d'une heure de chemin: la moitié de la Torride en a 3198792, 225931. la Tempérée 4104556,

312735. la Glaciale 663136, 754454. Ces déterminations font faites dans la fuppofition que la Terre eft d'une figure elliptique.

Les Egyptiens trompés par la grande chaleur qu'ils reffentoient, & s'imaginant qu'elle devoit être infupportable fous la Zone torride, en conclurent qu'elle ne pouvoit être habitée. Les Grecs prirent cette opinion des Egyptiens, & les Romains des Grecs; deforte qu'elle a été affez généralement adoptée par les Anciens. La navigation s'étant perfectionnée, on s'eft trouvé à même de connoitre de plus près les pays fitués entre les Tropiques & de fe détromper. En effet on trouve non feulement ces pays habités, mais ils furpaffent en général ceux des Zones temperées en fertilité. Des obfervations nous convainquent encore que la chaleur n'y eft pas fi exceffive que l'on fe l'imagineroit bien; quoiqu'il y aît des contrées, qu'une fituation particulière expofe à une chaleur infupportable pour des Européens. Il eft affez naturel de demander quelles font les caufes d'une chaleur fi tempérée, puisque les apparences femblent annoncer le contraire, & dépofer en faveur du fentiment des Anciens. Mr. *Lulofs* nous les apprend. 1°. Les jours & les nuits y font affez égaux: de-là la chaleur du jour diminue pendant un plus grand efpace de tems qu'elle ne le fait là où les nuits font plus courtes; & par conféquent elle perd de fa force: à ce fujet Mr. *Lulofs* nous donne un calcul, par lequel il paroit que

la

la chaleur du plus long jour à Leide eſt à celle d'un jour ſous l'Equateur, quand le Soleil ſe fait voir à l'entrée de ♈ ou ♎ comme 73239373 à 79940480. *Varenius* ajoute à la longueur des nuits le peu de tems que la Lune reſte dans ces pays au-deſſus de l'Horiſon, puisque par-là elle ne peut augmenter conſidérablement la chaleur par les rayons qu'elle réflêchit vers notre globe: cette raiſon eſt aſſez foible pourtant; car les miroirs ardens prouvent aſſez que l'augmentation, qui en pourroit reſulter, eſt de trop peu d'importance pour pouvoir entrer en ligne de compte: encore moins y peut-on faire entrer la ſplendeur des Etoiles comme le fait encore Varenius.

La ſeconde raiſon eſt que le Soleil, exerçant ſon action avec plus de force lorsqu'il darde à plomb, élève en même tems plus de vapeurs, qui portées en l'air forment les nuages, & ſervent en guiſe de voiles à couvrir la Terre contre l'effet des rayons du Soleil: ajoutez que ces mêmes nuages, changés en pluies après cela, ne manquent pas de rafraichir la Terre & ſes habitans. Ceci n'eſt pas une hypothèſe gratuite: les relations confirment que c'eſt une vérité.

Une troiſième raiſon, c'eſt que des Vents continuels ſe font ſentir dans la Zone torride: ces Vents ne refroidiſſent pas ſeulement les habitans, les animaux & les plantes, d'un pays, mais l'expérience nous apprend qu'ils portent avec eux des vapeurs, qui, rencon-

trant les montagnes dont la Zone torride eſt remplie, occaſionnent des pluies également rafraichiſſantes & agréables pour les habitans. Monſieur *Lulofs* ſe borne à ces raiſons comme étant les principales.

Après cela il détaille les différentes cauſes qui peuvent rendre la chaleur & le froid plus ou moins grands aux mêmes dégrés de latitude; il nous donne ſur ce ſujet une liſte conſidérable d'obſervations: ces obſervations nous apprennent des variétés au ſujet de la chaleur & du froid auxquelles l'on ne s'attendroit point & dont jusques à préſent on n'a pu trouver de raiſon. Les particules glaciales, imaginées par quelques Philoſophes & adoptées par Monſr *Muſſchenbroek*, pourroient bien ſervir à l'explication de pluſieurs phénomènes de froid, de gelée, &c. mais tout bien peſé, elles ne donnent rien de ſûr.

Voilà pour les Zones temperées: quant aux glaciales, il n'y a pas moyen d'en dire quelque choſe de précis, les voyageurs n'ayant pas pouſſé aſſez loin pour nous mettre au fait là-deſſus.

Après avoir épuiſé ce qui a raport à la latitude, Mr. *Lulofs* dans le penultième chap. de ſon ouvrage traite de la Longitude. Il nous en donne d'abord une idée: enſuite il nous apprend comment elle occaſionne la différence des heures du jour: comment on peut déterminer les Longitudes par les éclipſes lunaires, ſolaires, & par celles des Satellites de Jupiter: comment on peut les déterminer

ſur

ſur mer : comment *Huigens* a voulu les déterminer au moyen de ſa pendule : comment Mr. de la *Croix* a tâché d'y parvenir en obſervant la déclinaiſon & l'inclinaiſon de la Bouſſole : enfin il nous expoſe la manière dont Mr. *Picard* s'y eſt pris, & que Mr. de la *Condamine* a ſuivie pour y réüſſir : il nous indique les défauts auxquels ces methodes ſont ſujettes.

De-là notre Auteur paſſe à ſon dernier chap. à la diſtance des endroits ſur la ſuperficie de notre globe. Cette diſtance peut être latitudinaire, longitudinaire, ou bien à la fois longitudinaire & latitudinaire. Si la Terre formoit un globe parfait, il ſeroit aiſé de déterminer cette diſtance ; mais comme elle eſt d'une figure ſphéroïde, cela demande plus d'attention. Notre Auteur nous indique prémièrement les moyens de déterminer cette diſtance en ſuppoſant la Terre parfaitement ronde : enſuite il expoſe ceux qui ſuppoſent la Terre de figure elliptique : il nous montre les inconvéniens de ces différentes methodes : il expoſe celle de Mr. *Bouguer* d'une manière qui la rend plus facile à ceux qui ne ſont pas tout-à-fait rompus à ces matières.

C'EST par-là que Mr. *Lulofs* finit ſon ouvrage : peut-être en trouvera-t-on les Extraits que nous en avons donnés un peu longs, mais la quantité de matières qu'il embraſſe, la brièveté avec laquelle elles y ſont traitées, la préciſion qui y règne, le choix curieux des choſes qu'on y trouve, ſerviront

à nous disculper : outre que cet ouvrage renfermant entre autres l'Extrait d'une infinité de livres, il n'y auroit pas eu moyen d'en donner un plus abrégé qu'en traduisant la préface ; & cette préface auroit sans doute fait aspirer nos lecteurs à quelque chose de plus détaillé.

ARTICLE III.

TRAITÉ *des Maladies des Os, par* M. DU VERNEY, *Docteur en Médecine, Ancien Professeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin Royal, & Membre de l'Académie Royale des Sciences à* Paris, chez de Bure l'aîné 1751. in octavo Tom. I. pp. 454. sans la Préf. l'Eloge de M. *du Verney*, & la Table des Chap. qui en ont CCIV. Tom. II. pp. 541.

Guichard-Joseph du *Verney*, mort à Paris le 10. Septembre 1730. agé de 82. ans, a été un des plus grands Anatomistes, & des Observateurs les plus infatigables que son siècle ait produit. Il avoit un nombre infini de brouillons de différens Traités de sa composition ; Traités qu'il n'a jamais voulu faire imprimer de son vivant, parce qu'il ne leur a ja-

jamais trouvé le dégré de perfection qu'il souhaitoit de leur donner.

Quelque importante que soit la matière du traitement des maladies des os, il n'en existoit point de Traité *ex professo* avant 1705. M. *Petit* donna alors le sien, qui depuis ce tems jusqu'à 1741. a été réimprimé plusieurs fois avec des corrections & des augmentations. Le mérite de cet ouvrage n'empêchera pas celui de M. *du Verney* d'être favorablement accueilli. Le nom de l'Auteur est déjà un grand préjugé. Ce Traité-ci est d'ailleurs de la moitié plus gros que l'autre ; & du caractère dont nous avons représenté M. *du Verney*, il n'est pas à craindre qu'il l'ait grossi d'inutilités. Ses autres prérogatives sont, 1. d'être composé avec beaucoup de methode. Des trois livres, qui en font la division, le prémier est destiné aux fractures, le second aux luxations, & le troisième aux maladies de la substance des os & de leurs articulations. 2. On y trouve des matières traitées par M. *du Verney*, dont il n'y a aucun vestige chez les Auteurs qui l'ont précedé ; ou du-moins s'en faut-il de beaucoup qu'elles y soient aussi approfondies. Telles sont la fracture des grands os en long qu'on nomme fente ; la fracture de l'apophyse zygomatique, la formation du cal ; la perversion de la tête des os & des muscles ; les pieds-bots ; le relâchement des articles, la diastase, la commotion, la courbure de l'épine, & la formation des bosses ; la luxation

du

du rayon, & celle du pouce en particulier; enfin indépendamment d'un long chapitre sur le Rachitis, il recherche la cause de la mollesse & de la fragilité des os; toutes matières intéressantes, & qui font partie du sujet-même. 3. Enfin M. *du Verney* ne traite aucun sujet sans faire préceder les détails anatomiques nécessaires à son intelligence, sans y comprendre ceux qui ne le sont que pour connoitre à fonds la structure de la partie.

A toutes ces choses, qui recommandent l'ouvrage que nous annonçons, il faut joindre une Préface importante, qui est elle-même un Traité, & qui renferme des additions à ce qui concerne les fractures, les luxations, & les maladies de la substance des os, & de leurs articulations. Nous en détacherons tout l'article du *Cal*, qui est très-bien fait, & propre à figurer dans un Dictionnaire Encyclopédique.

Lorsqu'il y a eu des pièces fracturées, elles se soudent l'une avec l'autre par un suc qui suinte des fibres osseuses; & ce suc répare même la déperdition qui s'est faite de leur substance, non seulement quand on a été obligé de détacher quelques esquilles, mais aussi lorsqu'une partie considérable de l'os a été détruite par la cause de la fracture. Cette substance intermédiaire se nomme *Cal*. Il s'agit d'en examiner la formation.

Les Anciens s'imaginoient que le cal étoit une espéce de colle dont l'extrême viscosité réünissoit les parties séparées; mais on est re-

venu de cette erreur ; & l'on a prouvé très-solidement que la substance osseuse se régénère de la même manière que celle des chairs. Mais aussi, comme la régénération des chairs demande des liqueurs bien constituées, la même disposition est requise dans la formation du cal. De-là vient qu'il se forme si aisément dans la jeunesse, & si difficilement dans la vieillesse, supposé même que cet âge n'y apporte pas un obstacle insurmontable : dans la jeunesse les liqueurs sont plus tenaces, & en plus grande abondance ; ce qui est même quelquefois suivi d'un inconvénient, c'est de l'épanchement de la matière du cal, & de la formation d'un bourlet autour de la fracture. Ce bourlet, & l'épanchement, se font aussi par l'inattention des Chirurgiens, quand ils négligent de serrer suffisamment le bandage à l'endroit de la fracture. Dans la vieillesse les liqueurs sont pésantes & grossières ; & de plus l'obstruction d'une quantité des vaisseaux, destinés à porter le suc nourricier aux parties, est cause que leur conservation-même est languissante. Il n'est donc pas étonnant que les parties recroissent avec tant de peine. La grossesse est aussi souvent un obstacle à la génération du cal ; & les vices généraux des liqueurs ne l'empêchent pas moins de se former.

Lorsque le cal ne se forme point à cause des vices généraux de la masse du sang, il n'y a point d'autre ressource que de la purifier assez pour lever l'obstacle, sauf à ache-

ver la cure après la guérifon de la fracture. Si c'eft la groffeffe qui y met obftacle, il faut attendre patiemment le tems de la délivrance, fans cependant négliger tout ce qui peut contribuër à accélerer la cure, puisque l'on a des exemples que la groffeffe n'empêche pas quelquefois qu'elle ne s'achève heureufement.

Quand c'eft l'âge avancé qu'il faut accufer de la lenteur de la génération du cal, il eft très-difficile de la procurer, & fouvent même impoffible. Comment en effet donner de la volatilité à des liqueurs à qui la nature la refufe? Comment rendre aux vaiffeaux le reffort qu'ils ont perdu, & qui eft le principal inftrument de cette volatilité? Sur tout, comment rétablir la circulation dans des canaux qui fe font bouchés en conféquence des loix de l'œconomie animale, qui eft tellement arrangée, que tout doit avoir non feulement une fin, mais que chaque mouvement y conduit, dés que le tems de l'accroiffement eft paffé, & que depuis cette époque,

Chaque pas que l'on fait eft un pas vers la mort.

On a cherché des reffources contre cet inconvénient; & pour y réüffir, *Fabrice d'Aquapendente* a imaginé qu'il falloit nourrir le bleffé de farineux, & des parties des animaux qui fourniffent une efpèce de glu. On a auffi employé l'Oftéocolle, à laquelle on a attribué de grandes vertus. Mais *Fabrice de Hilden* a obfervé fort judicieufement que ce régime

gime ne pouvoit qu'être nuiſible, ſur-tout pendant que le corps eſt condamné à une inaction néceſſaire, parce que ces alimens de leur nature ſont difficiles à être digérés. Et ſi cet Auteur a obſervé dans un homme de quarante ans, & bien conſtitué, qu'il étoit devenu ictérique, & enfin qu'il étoit mort d'hydropiſie pour avoir ſuivi ce régime, ne ſera-t-il pas infiniment plus contraire dans la vieilleſſe ?

Quant à l'Oſtéocolle, dont *Fabrice* vante ſi fort l'application intérieure & extérieure, M. *van Swieten* n'en fait pas grand cas, & avec raiſon. En effet, ſi ſa vertu étoit ſpécifique dans les fractures, elle réüſſiroit toutes les fois qu'on en fait uſage : or il paroit par les obſervations de *Fabrice* même, qu'il l'a employée ſans ſuccès intérieurement & extérieurement dans une fracture d'une femme groſſe. D'ailleurs, malgré la confiance que l'Auteur avoit dans ce remède, il ne négligeoit point d'en employer d'autres, dont l'efficace a ſans doute beaucoup plus contribué à la guériſon. Ayant eu en effet à traiter un homme de 70 ans, il lui ordonna un régime nourriſſant, & en même tems favorable à la digeſtion ; & il fit tous les jours ſur la partie une onction avec un onguent aromatique irritant, & la couvrit enſuite régulièrement avec un emplâtre de même caractère. Il eſt vrai qu'il ſaupoudroit le tout d'Oſtéocolle ; mais pourquoi attribuër la guériſon uniquement à cette pierre, s'il eſt bien démontré

que

que le régime, que suivoit le malade, étoit par lui-même propre à produire l'effet désiré; & qu'une legère irritation d'une partie du corps est très-propre à y ranimer la nutrition défaillante? Cette remarque est nécessaire pour empêcher qu'une trop grande confiance, en un nom aussi respectable que celui d'*Hildanus*, ne fasse adopter un prétendu remède, dont tout l'avantage est peut-être de pouvoir être employé sans danger.

Avant que de quitter les obstacles qui s'opposent à la formation du cal, il est bon de remarquer, que la trop grande compression de la partie peut en être un. Dans ce cas le remède est aisé: il faut tenir le bandage plus lâche. Mais *Hippocrate* a imaginé un expédient, qui peut être utile non seulement dans cette circonstance mais dans d'autres où la génération du cal se fait d'une manière languissante. Après avoir conseillé de faire moins de tours de bande, & de les moins serrer qu'au commencement, il veut que quand on lève l'appareil, on arrose d'eau chaude le lieu de la fracture; & *Galien* remarque dans son Commentaire sur ce passage, qu'*Hippocrate* étoit dans l'usage de mettre beaucoup de bandes les prémiers jours, & de les serrer plus fort; qu'après avoir appliqué les attelles, ce qu'il faisoit le septième jour, il laissoit la fracture jusqu'au vingtième sans y toucher, afin que le cal prît de l'accroissement; & qu'alors il y faisoit des fomentations d'eau chaude pour y attirer la matière du cal, après

l'a-

l'avoir d'abord empêché d'y couler en serrant & multipliant les bandes.

Paul d'Eginete parlant de la même matière, remarque „ qu'il y a des fractures où le cal „ ne se forme point dans le terme ordinaire, „ ce qui vient des résolutifs qu'on s'obstine à „ y appliquer, de l'excès des fomentations, „ du mouvement donné mal à propos à „ la partie, de la trop grande quantité „ de bandes, ou de l'atrophie de tout le „ corps, à laquelle participe la partie fractu- „ rée. Il faut donc, *continuë ce célèbre Méde-* „ *cin*, s'attacher à écarter toutes ces causes, „ & remédier sur-tout à l'atrophie, soit en „ employant des alimens chauds, qui attirent „ la matière du cal vers le lieu de la fractu- „ re, soit en accordant une nourriture plus „ ample au blessé, soit en le baignant, & „ lui procurant de la gaieté. Il y a plusieurs „ signes de la formation du cal, mais le prin- „ cipal est que les bandes soient mouillées de „ sa matière, quoique la peau conserve son „ intégrité. "

Le moyen de prévenir l'épanchement du cal produit par l'abondance du suc nourrissier, est de diminuër la quantité de ce suc; c'est ce que fait un régime austère & peu nourrissant. Quoiqu'en général il ne soit pas nécessaire que ce régime soit si exact dans les fractures simples, sur-tout lorsque le sujet est d'un bon tempérament, il ne faut point perdre de vue le danger que traîne après elle l'inflammation; & par conséquent on doit or-

donner un régime propre à prévenir cet accident, régime qui consiste à retrancher des alimens, au-moins dans les dix prémiers jours, comme *Hippocrate* le conseille, & à éviter tout ce qui peut donner au sang trop de mouvement ; ce qui n'exclut pas l'usage de la saignée, lorsqu'elle est indiquée ; & à donner au malade des alimens qui lui lâchent doucement le ventre. Il est pourtant à propos d'observer que, comme dans la jeunesse on supporte plus difficilement l'abstinence, il faut qu'elle soit moindre que chez les adultes; mais il faut aussi remarquer que cette circonstance ne change guères le traitement médicinal, lorsque l'inflammation est déclarée; sur-tout si elle est considérable, & qu'il y ait une enflûre notable avec de vives douleurs.

Lorsque l'épanchement du cal ne vient que de ce que le bandage est trop peu serré, le remède est aisé à connoitre & à appliquer. Si l'on s'est apperçu trop tard de cet accident pour que la pression, augmentée de la part du bandage, puisse y remédier, il faut recourir à des moyens indiqués par *Celse*, & dont nous parlerons tout à l'heure.

Enfin s'il s'est formé un bourlet à l'endroit de la fracture, il faut examiner ce qui l'a produit; car, outre l'abondance de la matière du cal, qui est commune dans la jeunesse, surtout quand il y a fièvre; abondance qui aura été suivie de son épanchement, lequel est si considérable quelquefois, suivant la remarque de *Galien*, que la matière du cal transpire à

tra-

travers la peau de manière à mouiller les compresses. Ce peut être aussi l'effet de l'imprudence qu'aura eu le malade de faire trop-tôt usage de la partie blessée, sur-tout lorsque la fracture est celle d'un os qui porte le poids de tout le corps, comme, par exemple, la cuisse. Il est clair en effet que, si l'on veut marcher avant que le cal ait acquis une solidité suffisante, les bouts de la fracture, qu'il ne tient pas écartés d'une manière assez solide, s'approchent nécessairement, & exprimant la matière du cal, donnent naissance au bourlet. Voyons de quelle manière on peut remédier à ces accidens.

Le remède dans le prémier cas est de diminuër la quantité des liqueurs, & de les détourner de la partie. Il faut donc employer la saignée & les purgatifs qui agissent sans augmenter le mouvement du sang, & prescrire un régime propre à en diminuër la quantité. Il faut aussi faire de legères frictions sur la partie pour occasionner la résolution de la matière empêchée, & sa transpiration ; enfin il faut y mettre un bandage serré, pour donner plus de ressort aux vaisseaux relâchés. Telle est à-peu-près la doctrine de *Celse*, dont voici les propres termes : *Il faut frotter longtems la partie de l'huile où l'on aura mis du sel & du nitre*; (ce nitre étoit chez les Anciens un sel alcali plutôt que neutre, comme celui qu'on emploie aujourd'hui,) *faire souvent des fomentations d'eau chaude salée; couvrir la partie de remèdes digestifs; & y appliquer un ban-*

bandage plus serré que de coutume. Il faut d'ailleurs mettre le malade à l'usage de simples légumes, & le faire vomir, parce que c'est le moyen de diminuër le cal & l'embonpoint. Il n'est même point mal d'appliquer un cataplasme de figues & de moutarde sur une autre partie, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait commencé à mordre, afin qu'il détourne la matière de ce côté-là. Quand la grosseur sera diminuée, on reviendra au régime ordinaire.

Lorsque le bourlet s'est formé par l'imprudence qu'a eue le malade de se servir trop tôt de la partie, il faut faire une nouvelle extension ; & lorsqu'elle a repris sa longueur naturelle, appliquer un appareil capable de la contenir dans cet état. Pour connoitre si le cal a acquis une solidité suffisante afin qu'on puisse, par exemple, se soutenir sur la cuisse, quand cet os a été cassé, ce n'est point par le tems de la réduction qu'on en peut juger, puisque le tems de la formation du cal est plus ou moins long suivant la disposition des liqueurs des malades; mais voici l'expédient qu'on peut mettre en usage Pendant que le Chirurgien fera donner des mouvemens modérés à la partie blessée par deux serviteurs, dont l'un la tiendra au-dessus, & l'autre au-dessous de l'endroit fracturé, il appliquera les doigts sur le lieu de la fracture, & s'il sent vaciller l'os, ou qu'il remarque qu'il plie le moins du monde, ce sera une preuve que le cal n'est point assez solide, & qu'il faut encore tenir la partie en repos pendant quelque tems.

tems. Mais cette opération demande beaucoup de prudence de la part de ceux qui ſont chargés de ſonder la partie fracturée.

Il n'y a eu jusqu'en 1741. que deux ſentimens accrédités ſur la formation du cal. Le prémier eſt celui des Anciens, qui ont prétendu que cette ſubſtance étoit formée par un épanchement d'un ſuc quelconque, dont ils ne diſoient pas l'origine; lequel en manière de glu, ou de colle, ſoudoit les deux bouts de l'os fracturé, à-peu-près comme les plombiers ſoudent avec l'étain deux bouts de tuyaux. Ce ſentiment a eu longtems la vogue, & on l'a enfin perfectionné, en y ajoutant ſeulement l'origine de ce ſuc, qu'on a ſuppoſé transſuder de l'os-même, ou des parties voiſines. Les auteurs, ou partiſans, du ſecond ont cru que les extremités des fibres oſſeuſes s'allongeoient par le mouvement qui produit la circulation dans les fibres des os, & qu'elles ſe réüniſſoient quand elles ſe touchoient, de la même manière qu'il arrive aux parties molles.

M. *du Hamel*, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, eſt auteur d'un troiſième ſentiment dans un Mémoire lu à l'Académie en 1741. & imprimé parmi les Mémoires de la même année Il rapporte pluſieurs obſervations & expériences, qui prouvent que c'eſt le perioſte ſeul qui réünit les os. Cette membrane ſe tuméfie d'abord, & s'épaiſſit vis-à-vis de l'endroit où l'os a été rompu: elle devient enſuite cartilagineuſe, & enfin oſſeuſe;

ce qui forme le cal, ou cette eſpèce de virole, qui entoure l'endroit rompu, & qui aſſujettit les deux bouts de la fracture. M. *du Hamel* a été conduit à cette découverte par l'étude particulière qu'il a faite de l'écorce des arbres, laquelle leur eſt perioſte, & fait pour les végétaux les mêmes fonctions que le perioſte pour les os. Or, c'eſt par un allongement de l'écorce que les fractures ou les plaies des arbres ſe rempliſſent, & non par l'allongement de leurs fibres ligneuſes, ou l'effuſion du ſuc nourricier, qui ſuinte de leurs bouts rompus. L'écorce ſe tuméfie, s'épaiſſit ſur la plaie, & y forme enfin un cal très-ſemblable à celui qui ſe fait ſur les os par l'oſſification du perioſte. L'Académicien remarque que le perioſte interne paroit concourir avec l'externe à la formation de la virole; & qu'une compreſſion trop forte de l'endroit de la fracture empêche la formation du cal, en empêchant le perioſte de ſe tuméfier. Dans un ſecond Mémoire, il prouve par pluſieurs obſervations, que le bandage ne ſert qu'à aſſujettir le membre dans la ſituation où on l'a mis par la réduction, puiſque, outre les fractures du crâne qui ſe réüniſſent ſans le ſecours du bandage, il y a des obſervations certaines qui établiſſent, que des fractures conſidérables des extremités ſe ſont réünies de même.

ARTICLE IV.

SUITE DES OBSERVATIONS *sur les causes & les accidens de plusieurs Accouchemens laborieux, avec des Remarques sur ce qui a été proposé ou mis en usage pour les terminer, & de nouveaux moyens pour y parvenir plus aisément, par M.* LEVRET, *Maître en Chirurgie, &c. à Paris*, *chez* De la Guette, 1751. *gr.* in octavo. pp. 427. *sans la Préf. & la Table des Art. qui en ont* XXXVI.

Tout ce qui intéresse l'humanité en général mérite une attention particulière; & l'ouvrage de M. *Levret* est en droit d'y prétendre par cette raison. En écartant des choses qui ne sont que de pure controverse, on y en trouve d'usage, & d'un usage d'où dépend la vie d'un très-grand nombre & d'enfans, & de Mères. Nous en indiquerons deux ou trois des principales dans cet Extrait.

Le lieu naturel, & par conséquent celui qui devroit être le plus ordinaire de l'attache du *Placenta*, se trouve au milieu de la voûte de la matrice. Cependant il est très-probable que cela arrive rarement, parce que le fond de la matrice étant dans tous les tems

beaucoup plus ſpacieux dans ſa ſuperficie que ne l'eſt celle du *Placenta* qui s'y attache, il en doit néceſſairement reſulter que plus le centre du *Placenta* ſera éloigné de la voûte de la matrice, quoique placé dans le fond de cet organe, & plus le fond de ce viſcère aura de propenſion du côté de l'attache du *Placenta*; enſorte que de dix perſonnes à peine y en a-t-il une où il n'y ait plus ou moins de déviation.

La ſituation du *Placenta* dans le fond de la matrice ne préſerve pas non plus toujours cet organe de l'inclinaiſon de ſon fond vers les points de la circonférence. Comme il eſt même décidé que dans les prémiers mois de la groſſeſſe, le *Placenta* eſt bien plus conſidérable que l'Embryon, & qu'au-contraire dans les derniers mois, c'eſt l'enfant qui l'emporte en volume ſur le *Placenta*, il en doit reſulter de toute néceſſité, que le lieu du fond de la matrice, où ſe trouve attaché le *Placenta*, ne peut s'étendre autant que les autres endroits de ce même fond où le *Placenta* n'a point d'adhérence. Il doit donc arriver que le centre de la voûte de la matrice ne peut plus ſe trouver dans le milieu du fond de ce viſcère, mais qu'il eſt panché du côté où le *Placenta* a pris racine: ce qui forme une raiſon de plus pour que le *Placenta* paroiſſe ſitué plus lateralement qu'il ne l'eſt en effet. Ainſi l'on voit, que quand le centre du *Placenta* n'eſt pas placé ſur le centre du fond de la matrice, non ſeulement la matrice perd

ſa direction naturelle, mais auſſi ſa figure; ce qui doit lui donner, à quelque choſe près, la forme du corps d'une cornuë ou retorte, au-lieu d'avoir celle du corps d'une cucurbite.

Mais, ſi lorsque le centre du *Placenta* n'eſt pas d'accord avec le centre du fond de la matrice, quoique ſitué dans ce même fond, la matrice perd ſa forme & ſa direction naturelles, que ne doit-il pas arriver à cet organe, lorsque le *Placenta* aura pris racine dans quelques-unes des parois de ſon corps? Auſſi eſt-ce alors que la ſituation oblique de la matrice eſt très-décidée, & que l'accouchement devient ſouvent très-laborieux. Il importe donc beaucoup de reconnoître avant l'accouchement, ſi le *Placenta* eſt ſitué latéralement dans la matrice; & voici les ſignes particuliers qui, ſuivant M. *Levret*, peuvent en inſtruire, avant que les membranes de l'enfant ſoient ouvertes.

1. Le ventre de la malade, ſoit que ſon volume ſoit très-gros, ſoit qu'il ne ſoit que médiocre, ou même qu'il ſoit petit, eu égard à la vraie groſſeſſe & au terme préfix de l'accouchement, n'eſt pas en pointe, ou en boule, il eſt un peu applati.

2. Il ſemble comme ſéparé en deux parties, à-peu-près comme dans le cas où la femme eſt groſſe de deux enfans; mais ce qui fait eſſentiellement diſtinguer le prémier cas du ſecond, c'eſt que la ſéparation ne ſe trouve pas poſitivement au-milieu, ni ſuivant la

rectitude du corps, mais plûs d'un côté que de l'autre, & un peu obliquement. D'ailleurs, si on interroge la femme, elle avouëra que dés les prémiers mois de sa grossesse elle a senti une grosseur avec dureté, dans l'un ou dans l'autre côté de son ventre.

3. Cette dureté, ou cette grosseur, aura toujours été en augmentant, & elle n'aura jamais changé de côté.

4. Ce côté est l'endroit le plus douloureux de tout son ventre, & celui où elle sent remuër le moins son enfant.

5. On distinguera aisément que le côté de la tumeur fixe est moins gros que le côté opposé.

6. Enfin on sait que, vers les derniers mois de la grossesse, les femmes sont sujettes à des engourdissemens dans les cuisses, & à des enflures aux piés & aux jambes; mais dans le cas en question elles n'ont ces enflures & ces engourdissemens que d'un côté, qui est celui où l'enfant se porte le plus, & elles n'en ont point dans l'autre, parce que, de ce côté, l'enfant comprime le tendon du muscle Psoas, le muscle & la veine iliaques, & le nerf ischiatique; au-lieu que du côté opposé le *Placenta* ne fait pas à beaucoup près, ni dans le même endroit, une compression aussi forte; car le plus souvent il se trouve dans l'un des hypocondres, ou au-moins bien près de l'une ou de l'autre de ces régions.

Si à toutes ces inductions on ajoute l'in-

ef-

efficacité des douleurs pour le progrès du travail, on sera non seulement assuré que l'enfant est situé lateralement dans la matrice; mais on connoitra aussi de quel côté il est placé, & l'on jugera par conséquent que sa tête pourra se présenter suivant l'attitude & la direction de son corps; si l'on joint, dis-je, ces connoissances à celles qu'un Accoucheur doit avoir sur la figure & sur la direction de l'orifice de la matrice pendant le travail, on se décidera sans peine à percer les membranes, & à terminer l'accouchement, parce qu'on sera guidé par des signes aussi surs qu'il est moralement possible d'en trouver.

C'est alors un vrai coup de maître à faire que d'aller chercher les piés de l'enfant pour en faire l'extraction, parce qu'on évite par ce moyen tous les risques que la Mère & l'enfant courent, quand on laisse engager la tête obliquement. En supposant donc que par la connoissance des signes précedens on se soit déterminé à ouvrir les membranes, aussitôt qu'on aura jugé l'orifice de la matrice suffisamment éminé & dilaté pour permettre l'introduction de la main, & qu'on aura tiré, suivant les règles de l'art, l'enfant par les piés, il faut alors sans aucun délai, dés la première petite trenchée que ressent la femme, la délivrer, pour éviter que le *Placenta* ne se chatonne, en cas que son attache se trouve au-dessous du niveau d'une des trompes de la matrice, c'est-à dire, dans l'une des parois du corps de cet organe, & non dans le

le fond. Mais comme en ce cas le cordon ombilical ſe trouve implanté vers la partie déclive de la maſſe de l'arrière-faix, il arrive fort ſouvent que cette maſſe paroit très-adhérente, lorsqu'on en tire le cordon à l'ordinaire, parce qu'alors on ne tend pas plus à décoller aucun point de ſa circonference, que ſi on vouloit tirer à ſoi en gliſſant un papier façonné en raquette, mouillé & appliqué ſur un plan parallèle à ſes ſurfaces: car on arracheroit plutôt l'appendice du papier, que de le décoller en entier; au-lieu que ſi on ſoulève l'appendice pour le détacher, ſur le champ toute la ſurface du papier quittera très-aiſément le plan où il eſt attaché.

Donnons encore un échantillon de l'habileté de M. *Levret*. Je prendrai pour cet effet ce qu'il dit ſur la cauſe la plus ordinaire de la mort ſubite & inopinée de quelques femmes, très-peu de tems après l'accouchement; ſur les ſignes qui peuvent faire preſſentir qu'elles ſont menacées de ce malheur, & ſur les moyens convenables pour le prévenir.

On ſait que l'état d'une femme groſſe eſt plein d'écueils ſouvent inévitables. Perſonne n'ignore qu'elle eſt expoſée à des risques innombrables dans l'accouchement, & qu'elle n'en eſt pas même exemte longtems après ſa délivrance; mais on eſt toujours ſurpris de voir une femme, qui, après être heureuſement arrivée à ſon terme, ſera accouchée très-promtement & ſans aucun accident, mourir ſubitement peu de tems après ſon ac-

cou-

couchement: & le plus ſouvent on ne prévoit ce malheur que lorſqu'il n'eſt plus tems d'y remédier.

Il procède ordinairement alors de pluſieurs circonſtances réünies, qui ſont toutes ſéparément connuës des gens de l'art : mais la combinaiſon de leur concours fortuit ne l'eſt pas également de tous les Patriciens, & principalement des Sages-Femmes. qui preſque toutes dénuées de ces connoiſſances, ſont abſolument hors d'état & incapables de prévoir cet accident funeſte, dont les femmes ſont quelquefois les victimes au grand étonnement des aſſiſtans, dont les eſperances paroiſſoient des mieux fondées.

Avant que de détailler ces circonſtances, & de démontrer que c'eſt leur aſſemblage imprevu qui eſt la cauſe la plus commune de la mort inopinée des femmes en couche, il faut rappeller quelques axiomes inconteſtables, qui ſervent de baſe à toute la théorie, d'où dépend le développement de ces vérités.

1. La matrice eſt un muſcle creux, & conſéquemment ſuſceptible de ſouffrir dilatation, & de ſe contracter ſpontanément.

2. Cet organe eſt compoſé, comme toutes les autres parties de notre corps, d'une multitude innombrable de vaiſſeaux de différens genres, dont les principaux ſont des nerfs, des artères & des veines ſanguines & lymphatiques.

3. Le diamêtre des vaiſſeaux ſanguins de ce viſcère devient d'autant plus conſidérable, que

que la femme avance dans sa grossesse; en sorte que tel vaisseau, qui n'étoit que capillaire avant la conception, devient quelquefois gros comme le tuyau d'une plume à écrire, lorsque la femme est arrivée au terme naturel de l'accouchement.

4. Le point de la matrice, où s'est d'abord implanté le *Placenta*, est aussi celui où les vaisseaux sanguins ont le plus de diamêtre: c'est de ces mêmes endroits que s'écoule ordinairement le sang uterin dans l'accouchement, & sur-tout après que la femme est délivrée.

5. Pour que les muscles creux puissent se contracter, il ne faut pas qu'ils aient souffert une trop grande dilatation; sans quoi ils deviennent paralytiques, sinon en totalité & pour toujours, au-moins dans leur plus grande partie, & pour un certain tems.

Conséquemment à ces axiomes, une femme, dont la matrice aura été démésurément dilatée, soit par la trop grande quantité des eaux de l'enfant, soit par le volume excessif, ou par le nombre de ceux-ci, (c'est-à-dire, des enfans,) soit enfin par la réünion de ces causes différentes, est menacée de perdre la vie par l'hemorragie qui pourra survenir après que le *Placenta* sera détaché de la matrice; & cet accident sera d'autant plus à redouter qu'elle accouchera promtement. En effet d'une part, (suivant l'axiome 3.) plus la matrice aura acquis de volume, & plus aussi ses vaisseaux auront de calibre; & d'autre part,

(sui-

(ſuivant l'axiome 5) plus cet organe aura été diſtendu, & plus il lui faudra de tems, non ſeulement pour ſe contracter, mais même pour en acquérir la puiſſance, ou dumoins pour la recouvrer: car la matrice ne peut alors ſe reſſerrer que par des dégrés trop lents, pour que les embouchures des vaiſſeaux, qui ſont reſtées béantes, puiſſent ſe contracter aſſez promtement, & pour qu'il n'arrive pas une trop grande perte de ſang, qui produit un affaiſſement ſi général & ſi ſubit, que la prémière foibleſſe touche de près le dernier moment de la vie du malade. Cet accident arrivera ſur-tout, ſi, comme on l'a déjà obſervé, l'accouchement a été très-promt: évènement que le public regarde ordinairement comme très-favorable, tandis qu'un connoiſſeur peut prévoir & annoncer même que la malade eſt alors presque ſans reſſources, & particulièrement ſi le détachement du délivre a ſuivi de près la ſortie de l'enfant.

Ces connoiſſances ætiologiques conduiſent directement aux pathologiques, & doivent ſervir de guide dans des circonſtances qui méritent d'autant plus d'attention que ſans ces lumières le ſuccès eſt des plus douteux. Ainſi, toutes les fois qu'on voit une femme extrêmement groſſe, il faut ſe tenir en garde contre un accouchement précipité.

1. En défendant à la malade, auſſi tôt que les douleurs de l'enfantement ſe déclareront, de ſe tenir levée, afin d'en éviter l'accélération.

2. En

2. En perçant de bonne heure les membranes qui renferment les eaux, c'eſt-à-dire, avant que l'orifice de la matrice ſoit ſuffiſamment dilaté, pour permettre à l'enfant de paſſer tout de ſuite; & par cette methode réflêchie, on ſera le maître de procurer par dégré leur écoulement, & conſéquemment de donner à la matrice le tems de ſe contracter peu à peu. On pourra favoriſer cette contraction par quelques cueillérées de vin d'Alicante, & de bon bouillon, que l'on fera prendre à la malade de tems à autre & alternativement, dans la vuë de ranimer les eſprits, & d'exciter l'action organique des ſolides.

3. En ne ſe preſſant pas d'extraire le *Placenta*, ſuppoſé qu'il ſoit encore adhérent à la matrice.

4. En portant la main dans ce viſcère, pour en tirer les caillots qu'on ne manque pas d'y trouver, & dont la préſence, comme corps étrangers, s'oppoſe néceſſairement & toujours à la contraction de cet organe.

5. En faiſant enfin, dès qu'on aura délivré l'accouchée, des frictions douces & legères avec les mains ſur le ventre, en le ramenant, pour ainſi dire, de derrière en devant, & en y appliquant auſſitôt une ſerviette trempée dans du vinaigre, qu'on maintiendra par le moyen d'un bandage du corps médiocrement ſerré.

Il ne faut abſolument négliger aucun de ces ſecours; car ils concourent tous au but qu'on doit ſe propoſer en pareil cas.

ARTICLE V.

NOUVEAU SYSTÊME DE L'UNIVERS, *ſous le titre de* CHROA-GENESIE, *ou Critique des prétendues découvertes de* NEWTON. *Dédié au Roi.* Par M. GAUTIER, *Penſionnaire de ſa Majeſté, Auteur du nouvel art d'imprimer les Tableaux.* A Paris, chez *Antoine Boudet,* in octavo 1750. Tome I. pp. 560. ſans la Dédic. & la Préf. Tom. II. 1751. pp. 300. ſans l'Avantpr. & la Table. A la fin il y a un Supplément de 68. pages. avec figures.

C'eſt quelque choſe de bien ſingulier que ces refontes de l'univers dont les hommes s'aviſent de tems en tems. Placés, nichés, tapis dans un petit coin de l'immenſité, d'où ils ne font qu'entrevoir ce que le Créateur a mis à leur portée relativement à leurs beſoins, ils font & défont le grand Tout avec autant de confiance qu'ils détruiroient ou conſtruiroient ici-bas une miſérable chaumière. Cela vérifie continuellement le mot de la ſageſſe : *Deus mundum tradidit eorum Diſputationibus.*

Il n'y a pas grande apparence que M. *Gautier* ait plus de prérogatives que ſes dévan-

ciers dans la fonction d'architecte de l'univers. La justice veut pourtant qu'on l'écoute, après avoir donné son attention aux autres. Ce sera ensuite aux initiés dans les autres systèmes à en faire la comparaison avec celui-ci, pour voir s'il doit s'établir sur leurs ruïnes, ou se briser contre eux.

On ne sauroit non plus refuser au nouvel Auteur ce qu'il demande au sujet de l'exemtion de tout préjugé. Quoique les noms de *Newton* & de *Gautier* ne semblent pas faits d'abord pour entrer en rivalité, une décision sur cette simple étiquette seroit prématurée. Faisons parler M. *Gautier* lui-même, on comprendra mieux jusqu'où vont ses prétentions & sur quoi il les fonde.

„ J'äi, *dit-il*, un systême à produire &
„ Newton à attaquer. Téméraire ! s'écrieront
„ la plupart, & presque tous, quelle auda-
„ ce ! . . . Le coup est hardi, je l'avouë ;
„ mais heureuse hardiesse, si elle vient à bout
„ de faire triompher la vérité ? Je la mon-
„ tre toute nuë & sans fard cette vérité : je
„ n'emploie, pour la faire entrevoir, ni le
„ choix des mots, ni le tour des phrases,
„ ni la sublimité des pensées. Pour parvenir
„ à elle, la nature est ma boussole, l'expé-
„ rience ma règle, la raison mon compas.

„ Point de préjugés de la part de mes le-
„ cteurs : qu'ils considèrent, je les prie, que
„ les plus beaux génies ont payé le tribut à
„ l'humanité. L'extraordinaire Newton n'a
„ pas même été dispensé de cette loi com-
„ mune.

„ mune. Il trouva le ſécret de rajeunir un „ ſyſtème, que les rides de l'antiquité avoient „ depuis longtems fait négliger ; & ce ſy„ ſtème fut reçu comme une découverte. Il „ ſe déchaîna contre les qualités occultes ; „ & dans ſes principes mathématiques il a „ recours à la *gravitation*, à l'*attraction*, &c. „ Il expoſe au Public une philoſophie natu„ relle ; & ce naturel ne conſiſte que dans „ l'exclusion de toute cauſe primitive, de tou„ te raiſon phyſique. Il prétend enfin *ne fein„ dre aucune hypothèſe* ; tandis que tous ſes „ ouvrages en fourmillent.

„ Jamais homme plus partiſan que moi de „ cet habile Mathématicien ! Entraîné par la „ foule, je brûlois avec une eſpèce de ſu„ perſtition mon encens à cette idole des „ Savans. Après bien des hommages, je „ me raviſai ſur mon culte un peu trop aveu„ gle à la vérité : je lus, j'examinai, j'ap„ profondis, & le réſultat de mes réflexions „ me conduiſit à douter, & même à me dé„ tacher tout-à-fait d'une découverte appa„ rente, qui, ſous le nom de *Principes ma„ thématiques de la Philoſophie naturelle*, en „ a impoſé à tant de Philoſophes. La princi„ pale raiſon qui me détermina à un ſi promt „ changement, fut les contradictions que je „ trouvois dans cette Philoſophie naturelle. „ Tantôt Newton veut que *l'attraction* ſoit „ *un certain effort* que font les corps pour „ s'approcher mutuellement par l'émiſſion de „ leurs eſprits ; tantot que cet effort ſoit oc-

„ casionné par l'*Ether*, ou par l'*air*, ou par „ *un milieu quelconque*, *soit corporel ou incorporel*, qui pousse les corps les uns vers les „ autres. Dans les trois prémières propositions de son troisième livre, il se sert de „ la force centripete pour retenir les Planettes „ dans leur orbe, & les empêcher de décrire „ des lignes droites; mouvement, qui, selon „ moi, demande une force réelle & impulsive. Néanmoins cette force, dans le sens „ de ce Philosophe, bien loin d'être réelle, „ n'est que mathématique ou composée, „ comme on le voit dans la seconde proposition de prémier livre.

„ Ce n'est pas le tout: il démontre que „ l'attraction du Soleil fait décrire à la Terre „ une ellipse autour de son centre par des „ aires proportionnées aux tems avec l'exactitude la plus mathématique: il veut encore que la même attraction du Soleil „ (qui est, à son avis, une force accélératrice égale) soit cause que la Lune accompagne avec la même exactitude la Terre „ dans son orbite, tandis que l'attraction de „ la Terre fait aussi décrire une ellipse à la „ Lune par des aires également proportionnées aux tems; de sorte qu'en conséquence de cette exactitude mathématique, l'égalité des attractions du Soleil & de „ la Terre suffiroient à la production du „ mouvement de la Lune, si son mouvement étoit absolument régulier. Mais puisqu'il s'en faut beaucoup qu'il le soit, M.

„ New-

„ Newton auroit dû découvrir la cauſe de
„ ces irrégularités, avant même de nous par-
„ ler de ces deux attractions, dont l'égalité
„ produiroit un mouvement régulier, & dé-
„ truiroit par conſéquent les irrégularités
„ que nous obſervons dans l'ellipſe de la
„ Lune.

„ De ces exemples il eſt naturel d'inférer
„ que les cauſes, ou les forces attractives &
„ mathématiques de M. Newton, excédant
„ toujours les effets qui en reſultent, ne
„ peuvent être que ſuppoſées, & même mal
„ ſuppoſées. Ces cauſes ſont pourtant le
„ fondement de la Philoſophie Newto-
„ nienne.

„ La compreſſion des parties ignées, leur
„ impulſion & leur réimpulſion ſuffiront, ce
„ me ſemble, non ſeulement à expliquer les
„ irrégularités de la Lune, mais même tous
„ les mouvemens que font les Planettes, ſoit
„ autour de leur axe, ſoit dans leurs orbes. Le
„ Soleil & les Etoiles fixes ne brillent enco-
„ re qu'à la faveur de ces particules. Tous
„ ces corps lumineux en ſont le point d'ap-
„ pui, comme le Soleil qui eſt le centre
„ principal de notre ſyſtème. Dans cette
„ ſituation avantageuſe où le Créateur l'a poſé,
„ par l'impulſion continuelle des parties ig-
„ nées qui le compoſent, & dont il ſura-
„ bonde, il ſe prête à tous les beſoins de la
„ Terre; il donne lieu à tous les phénomènes
„ que nous y admirons; il produit tous les
„ effets ſenſibles qui nous étonnent. Quoi

„ de plus digne de la providence d'un Dieu !
„ Quoi de plus convenable à la ſimplicité
„ de la Nature !

„ Des principes philoſophiques & mathé-
„ matiques de M. Newton, ſi nous paſſions
„ à l'examen de ſon Optique, nous n'y ren-
„ contrerons pas moins de difficultés. Son
„ ſyſtème ſur les couleurs, en me frappant,
„ me fit naître l'envie de l'approfondir : les
„ expériences, que j'oppoſai aux ſiennes, me
„ portèrent inſenſiblement à demêler le vrai
„ d'avec le faux ; & mes réflexions, en ache-
„ vant de me convaincre, m'ont fait apper-
„ cevoir qu'il étoit homme. Je ſuis homme
„ comme lui, beaucoup même inférieur à
„ ce grand Philoſophe, plus facile donc à
„ me tromper. Mais raſſuré, je le repète,
„ par la conduite de la Nature que j'ai tou-
„ jours eu en vuë, j'oſe me flatter de n'a-
„ voir point relevé une mépriſe par une au-
„ tre mépriſe.

„ Ma *Chroa-Geneſie* eſt fondée ſur la trans-
„ parence de la lumière ſur l'ombre, & de
„ l'ombre ſur la lumière : cette oppoſition de
„ *clair* & *d'obſcur* ſont, comme le ſavent
„ tous les maîtres de l'art, le fonds & l'ame
„ de l'image. Que ſeroit un tableau compo-
„ ſé de ſimples couleurs & de traits . . . .
„ Dépourvu de la dégradation du *blanc* & du
„ *noir*, du mêlange de ces deux contraires,
„ & des *demi-teintes* que ce mêlange occaſion-
„ ne, loin d'être la copie du naturel, il ne ſeroit
„ qu'un parquet bigarré de diverſes couleurs.

„ Voi-

„ Voilà en peu de mots le plan de mon „ ouvrage. Heureux, s'il peut être utile au „ Public, plus heureux, s'il eſt agréable aux „ Savans!" (Il ſemble que ce double vœu ne ſoit pas dans la gradation convenable.)

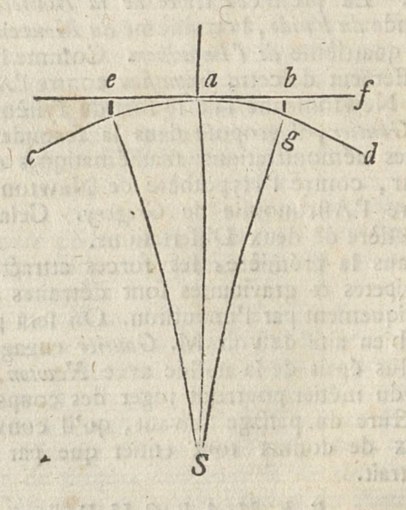
Le prémier volume eſt arrangé de la maniere ſuivante. La prémière partie eſt compoſée de quatre Diſſertations *ſur les cauſes phyſiques qui établiſſent la génération des couleurs*. La prémière traite *de la Matière*, la ſeconde *du Vuide*, la troiſième *du Mouvement*, & la quatrième *de l'Impulſion*. Comme le rétabliſſement de cette *Impulſion* contre l'*Attraction* Newtonienne fait le fort du ſyſtème de M. *Gautier*, il propoſe dans la ſeconde partie des démonſtrations mathématiques en ſa faveur, contre l'Hypothèſe de Newton, & contre l'Aſtronomie de *Gregory*. Cela fait la matière de deux Diſſertations.

Dans la prémière, les forces attractives, centripetes & gravitantes ſont détruites géométriquement par l'impulſion. On ſera peut-être bien aiſe de voir M. *Gautier* engagé ici au plus épais de la mêlée avec *Newton*: les gens du mêtier pourront juger des coups par la lecture du paſſage ſuivant, qu'il convient mieux de donner tout entier que par voie d'Extrait.

REMARQUE
Contre la I. Propoſition des principes mathématiques de M. Newton.

Je ſuppoſe le corps *a*, attiré par la force

du rayon *a*S, & réellement pouſſé vers *b* par une force quelconque; je dis que ſi la force impulſive eſt égale à la force qui le retient en *S*, il ne ſauroit ſe mouvoir & continuer vers *b*, ni vers *g*. Je vais prouver cette vérité mathématique de deux façons, pour détruire la propoſition de M. Newton que nous venons d'expoſer. (Voyez d'abord la figure.)



1. Si on admet les forces proportionnées aux diſtances, alors ſi un corps commence ſon mouvement depuis le point *e* pour parcourir la ligne *eabf*, ou la tangente du cercle

cle *cagd*, moyennant une certaine force égale à la force centripete *a*S, il ne sauroit être détourné de son prémier mouvement depuis le point *e* jusqu'au point *a*. Il est évident que la force centripete n'agit qu'au point où la tangente coupe le cercle, & arrête le corps à ce point, sans pouvoir l'obliger de parcourir la ligne *agd*, comme le prétend M. Newton; parce que la force du mouvement de *eaf* = S. Cette force S, dirigée vers *b*, ne peut l'obliger de changer sa direction vers *g*, sans qu'il y ait une inégalité de mouvement & de force entre la force *rectiligne*, imprimée au corps *e*, & la force centripete *a*S; parce qu'alors le mouvement, qui devoit se faire de *e* en *b*, seroit entraîné par la ligne *bg* + *g*S. Ainsi la raison naturelle des loix du mouvement veut que si deux forces égales de deux directions opposées se rencontrent à un point, elles restent inébranlables au point de leur rencontre; car il est impossible alors que l'une de ces forces n'entraîne l'autre que par l'inégalité. Si on admet cet axiome incontestable, il faut donc convenir que si le corps *a* est mis en mouvement dans la tangente d'un cercle par une force égale à celle qui est imprimée au rayon du cercle, ce corps ne sauroit continuer son mouvement, s'il rencontre cet obstacle. Or si M. Newton veut que cet obstacle soit la force centripete S, & de son rayon *a*S; il faut donc, comme les tangentes ne rencontrent les cercles qu'à un point, &

que le point *a* est celui seulement où la force du rayon *a*S peut agir avec la tangente, qu'alors la force centripete *a*S soit supérieure à la force rectiligne *eabf*, si le corps attiré vers S quitte le point *a* pour décrire la ligne *ag*, puisqu'il déclineroit de la ligne *ab* par la ligne *bg*, & qu'alors la force centripete seroit S*a* + *bg*; & cela ne pouvant être, le corps étant arrivé au point *a* sera attiré vers S, en suspendant la force qui lui étoit imprimée de *c* en *f*, par la force qui lui est opposée de S en *a*.

2°. Si on suppose que les forces agissent à toutes distances, la difficulté est alors bien plus considérable; c'est ce que nous allons voir. Je me sers de la même tangente *abf*, ou ligne droite, dans laquelle le corps *e* a été mis en mouvement, & de la même force centripete du centre S. Si celle-ci agit à toute distance du corps *e*, & que les distances *e*S, *a*S, *bg*, soient indifférentes à l'action de la force centripete; donc le corps *e* peut parcourir la ligne droite *ef*, & aller à l'infini, sans que la force S puisse l'obliger de décrire aucune courbe autour du centre S; & la prétendue attraction de *e* en S, sera comme de *a* à S; ce qui fait alors une très-grande inutilité. Ainsi tout le brillant de la prémière proposition de M. Newton se réduit à démontrer que la force imprimée au corps *a* n'a été commencée qu'à ce point; & dès-lors il faut supposer qu'avant que le corps *a* fût mis en mouvement, pour décri-

crire la courbe *cagd*, il y avoit au centre une force *centripete*, qui tiroit *a* vers S, & une autre force *anti-centripete*, qui empêchoit le corps *a* de se réünir avec le corps S, & qui le faisoit demeurer immobile au point *a*, en attendant le mouvement qu'on voudroit lui imprimer, & alors ce corps n'a pu être poussé qu'en un mouvement circulaire. Cela étant il faut supposer nécessairement trois forces différentes dans les corps qui tournent autour du centre: 1. une force d'*action*, qui les tient vers le centre: 2. une force de *réaction*, qui les éloigne du centre autant qu'ils en sont attirés; & 3. une autre force *impulsive*, qui les pousse continuellement autour du centre pour les faire mouvoir, laquelle force est celle qu'on veut nommer *rectiligne*, & qui ne peut jamais l'avoir été par les raisons que je viens de donner, qui sont incontestables. La seule ressource qui reste aux Newtoniens, est de dire que tout corps qui tourne autour d'un centre, s'efforce de quitter la circonférence pour s'enfuir en une ligne droite. Mais cela ne prouve pas que le corps ait été réellement mû en ligne droite avant de décrire une courbe, comme nos Auteurs le supposent dans leur Hypothèse.

Après avoir ainsi ruïné l'attraction, M. *Gautier* établit sa propre doctrine, qu'il renferme dans les cinq Théorèmes suivans. 1. *La seule impulsion est la cause du mouvement de la Terre.* 2. *Les corps Planétaires peuvent tracer par la seule impulsion différentes courbes*

dans un même plan, ou dans plusieurs plans. 3. *La Lune peut se mouvoir autour de la Terre par la seule impulsion des parties ignées qui se compriment du Soleil à la Lune, & de la Terre à la Lune.* 4. *Les corps, qui sont voisins de la Terre, sont poussés vers sa surface, selon leurs grandeurs & leurs densités.* 5. *Le flux & le reflux de la Mer n'est causé que par l'impulsion du Soleil & la réimpulsion de la Lune.*

La seconde Dissertation de la seconde partie est destinée à fournir la démonstration des principaux phénomènes de la Nature par l'impulsion. On y passe en revüe les Comètes, le Tonnerre, l'Electricité, & la vertu magnétique, au sujet de laquelle l'Auteur forme ce sixième Théorème; que *la direction de l'aiguille aimantée vient des réimpulsions de la Terre.*

Suit la troisième partie, qui renferme des observations sur le sentiment des Anciens & des Modernes, concernant la nature de la lumière & des couleurs. Elle est encore divisée en deux Dissertations. La prémière, après avoir rapporté les principales opinions sur la lumière, donne des notions générales de sa nature & de ses propriétés, selon le systême de l'impulsion. Et comme cette théorie dépend de celle des loix du mouvement selon l'impulsion des particules ignées, M. *Gautier* en prend occasion de traiter des loix du mouvement tant en général qu'en particulier. La seconde Dissertation concerne les couleurs selon les Anciens & les Modernes, depuis

Pla-

Platon & Démocrite jusqu'au P. *Castel* & à l'Abbé *Nollet*.

Passons au second volume. On y trouve un Avant-propos, où M. *Gautier* fait tous ses efforts pour établir qu'il n'est point disciple de *le Blond* dans le nouvel art de graver & imprimer les tableaux, mais qu'il a un système pratique tout différent de celui de cet Artiste, & fort supérieur, à ce qu'il prétend, en ce que celui-ci dérivant des principes Newtoniens, ne peut jamais réüssir, au-lieu que l'art dont il est l'Auteur est fondé sur une théorie certaine & évidente. On peut lire le système de M. *Gautier* à la fin de son Avant propos : nous ne croyons pas devoir nous y arrêter.

Tout ce second volume, après quelques notions préliminaires, est une suite d'expériences Anti-Newtoniennes, où l'on a pour but de détruire l'Hypothèse des rayons colorés, en prouvant que les couleurs ne se forment que de l'interposition de l'ombre à la lumière, ou de la lumière à l'ombre ; & que cette interposition est occasionnée dans nos sens par le brisement des rayons. Voici ce que l'Auteur donne pour une *Démonstration qui prouve l'impossibilité du système de M. Newton.*

Faites tomber sur un prisme, ou sur un vaisseau prismatique (de 15. pouces de long, par exemple, sur trois ou quatre de large à chaque face) par une ouverture assez grande faite au volet d'une chambre noire, les rayons

du Soleil ſur toute l'étendue de l'une de ſes ſurfaces : combien de milliers de rayons, que je ſuppoſe, ſi l'on veut, comme un cheveu, traverſeront à la fois les ſurfaces de ce priſme? Et ſi chaque rayon ſimple contient ſept autres rayons colorés, il faut alors, ſelon les loix géométriques, que chaque point de la ſurface refringente du priſme qui reçoit un de ſes rayons, réfracte également les ſept rayons colorés, prétendus, qui ſont contenus dans chacun de ces ſimples rayons, ſelon leurs différens dégrés de réfrangibilité ; ce qui produiroit une confuſion, & non un ordre de couleurs, tel qu'on le trouve ſur l'image lumineuſe de la chambre noire. Cela eſt inconteſtable ; deux rayons ſeulement ſont capables d'y porter cette confuſion.

Je ſuppoſe, continuë M. *Gautier*, au bas de la face du priſme un rayon ſimple, qui réfracte ſept autres rayons colorés, qu'il contient, ſelon M. Newton : le rayon rouge, ou rubrifique, comme le moins réfrangible, ſe portera à la partie la plus baſſe de l'image, & le violet, comme le plus réfrangible à la partie la plus élevée, ou, ſi on veut, au centre de l'image. N'eſt-il pas vrai pour-lors, que le rayon ſimple le plus élevé, qui donne ſur la partie ſupérieure de cette ſurface, c'eſt-à-dire, quatre pouces plus haut, ſi la face du priſme a quatre pouces de largeur, & qu'il ſoit poſé horizontalement, ce ſimple rayon, qui eſt plus élevé, ne doit-il pas également réfracter les ſept autres rayons colorés qu'il

con-

contient, comme le prémier rayon ſimple que nous venons d'examiner ; & par conſéquent le rayon rouge de ce ſecond rayon ſimple ne doit-il pas porter ſa réfraction plus haut que celle de celui qui part de la partie inférieure de la ſurface refringente? Si cela eſt, le rayon rouge du rayon ſimple ſupérieur doit croiſer au centre de l'image le rayon violet, le bleu, & même le verd de ceux qui ſont produits par le rayon ſimple inférieur; ce qui devroit produire dans cet endroit une confuſion de couleurs, au-lieu d'une réünion, comme le prétend M. Newton : car les lignes qui ſe croiſent ne ſe réüniſſent qu'à leur foyer. Il eſt donc impoſſible de trouver ici les foyers réünis de tous ces rayons colorés, ou prétendus colorifiques, ſur une même ligne perpendiculaire à l'Horizon, à tout point de diſtance; & la confuſion des couleurs ſeroit bien plus grande, ſi dans l'intervalle de ces deux rayons il y en avoit un millier : ce qui arrive effectivement lorſque le priſme eſt en plein Soleil.

Donc, ſi l'image lumineuſe, que donne ce priſme en plein Soleil dans une chambre noire, eſt ordonnée par des bandes de couleurs parallèles au nombre de ſept, qui ne comprennent chacune qu'une ſeule couleur, & qu'elles ne ſoient pas confuſes, ou mêlées d'une infinité de lignes colorées des ſept couleurs, comme cela devroit être, ſi le ſyſtême de M. Newton étoit véritable, on conclurra, ſuivant l'Antagoniſte du Philoſophe Anglois,

que

que les couleurs s'engendrent par un autre principe, ſavoir par la ſimple oppoſition de l'ombre & de la lumière.

Comme c'eſt par le *prisme* que ſe font la plupart des expériences ſur la lumière & les couleurs, nous ajouterons encore, pour terminer cet Extrait, *la manière de conſtruire les vaiſſeaux prismatiques*, telle que M. *Gautier* la fournit.

1. Le *prisme*, ou le vaiſſeau prismatique *iſocelle*; (nous conſervons l'Orthographe de l'Auteur) eſt celui qui eſt compoſé d'une grande face qui ſert de baſe, à laquelle on donne quatre pouces de largeur ſur quinze de longueur, & les autres côtés ſont ſeulement de trois pouces de large.

2. Le *prisme équilateral* eſt compoſé de trois faces égales, de trois pouces & demi chacune, ſur quinze pouces de long. C'eſt celui dont Newton s'eſt ſervi.

3. *Le prisme lenticulaire*, ou convexe, eſt ou iſocelle, ou équilateral, de même longueur & largeur que les précedens, compoſé d'une ſurface lenticulaire. Pour la faire, il faut conſtruire un baſſin de fer, qui ſoit concave, & fait d'une portion de cercle de quatre piés, ſur la longueur & ſur la largeur, d'un calibre de trois piés de foyer, ou de deux piés, ſi l'on veut, & proportionner ce baſſin à la grandeur de la glace qu'on veut tailler.

On peut encore ſe ſervir d'un baſſin convexe ſeulement, ſur la largeur de tel foyer

que

que l'on jugera à propos, le précedent vaut cependant mieux.

4 Le *prisme mi-parti*, ou vaisseau prismatique double, est un prisme composé de trois pièces de glace, jointes, ainsi que dans ceux dont on vient de parler, par des bizeaux faits dans les angles & sur le long de chaque surface; que l'on assemble avec une composition faite avec de la cire blanche, le blanc de *Pruse*, broyé à l'huile, & un peu d'huile sécative, dite huile grasse; après laquelle opération, sur l'épaisseur extérieure, qui reste dans la jointure des glaces, on fait couler, par le moyen d'un fer chaud, un mastic fait avec la poix-*resine* & la poix grèque; & sur le milieu de ce prisme, on fait une cloison mince de plâtre blanc, par le secours d'un carton que l'on arrache ensuite, pour couler avec un cornet un lit de mastic sur chaque côté de cette cloison: ensuite aux deux bouts de ce prisme on met des emboîtures de laiton mastiquées, où il y a un petit trou garni d'un col, comme une espèce de virole, qui sert pour l'introduction des différentes liqueurs colorées. Ce prisme mi-parti serviroit à mesurer les différens dégrés de réfrangibilité, s'ils avoient jamais existé.

ARTICLE VI.

Herrn Hellot, &c. Färbekunſt,

c'eſt-à-dire,

Traité de l'Art de la Teinture, par M. Hellot, *de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de la Société Royale de Londres, traduit du François par M.* Abraham Gothelf Kæstner, *Profeſſeur de Mathématiques à Leipſig, Membre de l'Académie Royale de Pruſſe, de la Société Royale de Göttingen, de l'Inſtitut de Bologne, & des Sociétés de Leipſig & de Jena.* 1751. *in octavo.* à Altembourg chez Paul Emanuel Richter. pp. 454. ſans la Préface.

Nous n'avons pas deſſein de faire connoitre l'ouvrage de M. *Hellot*: il l'eſt déjà ſuffiſamment. Mais il convient de rendre juſtice au travail de M. *Kæſtner*, qui continuë à faire part à ſes compatriotes des richeſſes que la connoiſſance des autres langues lui permet d'emprunter ailleurs. Son zèle à cet égard ne ſauroit être plus grand, puiſqu'il a appris la langue Suédoiſe dans la ſeule vuë de traduire les Mémoires de l'A-

cadémie Royale de Suède. Auſſi les volumes qu'il publie ſe ſuccèdent avec beaucoup de rapidité ; & les traductions ne l'empêchent pas de compoſer lui-même des ouvrages dignes d'être traduits. Ses Préfaces ſont auſſi toujours fort bien faites : ce ne ſont point des généralités inutiles, elles préparent d'une manière inſtructive à lire l'ouvrage qu'elles précèdent. Nous ne remplirons cet Article que des réflexions que nous offre la Préface du Traité de M. *Hellot.*

On a dit que les peuples ſeroient heureux ſi les Philoſophes étoient Rois. Il n'y auroit pas moins de raiſon à dire, que le bonheur de la ſociété prendroit des accroiſſemens conſidérables, ſi les Philoſophes étoient Artiſtes, & ſi deſcendant du haut de leurs ſublimes ſpéculations, ou de leurs calculs à perte de vuë, ils s'attachoient à perfectionner les arts & à faciliter le ſuccès de toutes les opérations qui ſe rapportent aux beſoins & aux commodités de la vie. Ils n'acquerroient peut-être pas ce dégré de dextérité que l'uſage donne à la main de l'ouvrier ; mais cela n'eſt pas néceſſaire, l'ouvrier demeureroit toujours l'inſtrument, & le Philoſophe ſeroit le principe, l'ame, qui le dirigeroit. Heureuſement il y a déjà beaucoup d'exemples de gens de Lettres qui ont ſenti l'importance de cette vocation ; & M. *Hellot* mérite une place honorable parmi eux.

Il ne conviendroit pourtant pas de ſe mettre d'entrée à cette tâche : il faut auparavant ſe

ſe procurer pluſieurs connoiſſances indiſpenſables, & ſur-tout celles qui appartiennent à la phyſique, ou du-moins aux doctrines phyſiques, dont les arts qu'on veut perfectionner ſont des dépendances. Prenons pour exemple la Teinture-même. M. *Hellot* auroit-il pu donner les inſtructions que ſon Traité renferme, ſi une étude approfondie de la chymie ne l'avoit inſtruit lui-même de pluſieurs manœuvres, de pluſieurs propriétés de divers ſels, des ſolutions dont ils ſont ſuſceptibles, & de quantité d'autres choſes ſemblables, dont il a fait l'application à ſon ſujet?

Le projet d'une phyſique liée aux arts eſt donc un des plus intéreſſans auxquels l'eſprit humain puiſſe s'appliquer. Cela demande deux choſes principales; l'une qu'on repaſſe, pour ainſi dire, ſur tous les faits, afin d'en déterminer les circonſtances, même les plus petites, avec le dernier dégré de préciſion, & d'écarter toutes celles que l'inattention ou l'impoſture ont accréditées; la ſeconde d'étudier les raiſons de ces faits, & de les étudier, comme ſi elles étoient encore entièrement inconnuës, & que perſonne n'eût propoſé aucunes vuës, aucun ſyſtème. Ce ſeroit le moyen de ſe tenir en garde contre toute fauſſe hypothèſe, qui partant de l'erreur ne peut mener qu'à l'erreur; mais en même tems ce ſeroit infailliblement la route propre à rencontrer pluſieurs pratiques utiles à la ſociété, à découvrir pluſieurs ſécrets très-

très-réels, qui ſe dérobent aux Artiſtes, parce qu'ils ne ſont pas Philoſophes, & aux Philoſophes, parce qu'ils ne ſont pas Artiſtes.

Qu'on ne croie point que ce ſoit une tâche trop forte pour un ſeul homme que de réünir ces deux qualités : il n'y a qu'à n'embraſſer qu'autant de terrain qu'on en peut cultiver. Mais j'entrevois le principal obſtacle : il naît de l'orgueil littéraire & philoſophique. On croit n'avoir tiré aucun fruit de ſes connoiſſances, lorſqu'on ne paſſe pas pour être à-peu-près univerſel ; on a une eſpèce de honte de ſe produire comme ſimple Aſtronome, Chymiſte, Botaniſte, &c. & ſi l'on fait par état profeſſion de quelqu'une de ces ſciences, il n'eſt pas rare que ce ſoit celle qu'on cultive le moins, pour faire dans les autres des excurſions auxquelles on n'eſt point appellé. Et cela pourquoi ? afin de paſſer pour Savant dans toute l'étendue de ce mot. Cette folie des prétendus Savans eſt nourrie par la folie de ceux au milieu deſquels ils vivent. Les Grands & les Petits ont un foible commun ; c'eſt d'écouter & d'admirer un homme qui parle de tout, quoique de la manière la plus ſuperficielle, tandis qu'ils négligent & mépriſent preſque celui qui, ſachant à fonds la ſcience qu'il profeſſe, peut en parler en maître, & donner des idées diſtinctes de tout ce qui y appartient.

Il ne faut rien diſſimuler. Une choſe fait tort à ceux qui ſe ſont bornés à une ſeule

étude, afin de la pouſſer auſſi loin que leur génie le permet : ils contractent pour l'ordinaire un air & un ton de pédanterie. Resſerrés dans leur ſphère, ou bien ils parlent avec une voix rude & des expreſſions peu ornées de ce qu'ils ſavant, ou bien ils ſont muets & interdits dés que la converſation tombe ſur d'autres matières. C'eſt-tout-au plus une curioſité de les voir, pour dire qu'on les a vus; mais, à moins qu'on n'ait beſoin de les conſulter, on les tient pour bien vus, & l'on ne penſe pas à les revoir.

Or les Grands, dont il s'agit ſur-tout parce qu'ils ſont les principaux arbitres de la reputation & de la fortune; les Grands n'aiment pas à s'ennuyer. Bonnement on ne ſauroit leur en faire un crime. S'ils paſſent plus agréablement leur tems avec un jaſeur, dont le caquet eſt diverſifié, aſſaiſonné de ſaillies, & qui les promène hardiment de ſcience en ſcience & de climat en climat, quoique le plus ſouvent dans les eſpaces imaginaires, ſi de pareilles gens leur ſont faire du bon ſang, non ſeulement ils ſont bien de les préférer à tout autre, mais en cas qu'ils viennent à les congédier, un Médecin prudent devroit leur donner la recette de les rappeller, comme le fit celui du Cardinal de Richelieu, quand il écrivit en forme d'Ordonnance : *Recipe Bois-Robert.*

N'y auroit-il pourtant point un milieu, & une eſpèce d'accommodement à propoſer? Que les gens ſtudieux reſtent à leur ouvra-

vrage ; quand ils ſont véritablement ſtudieux, ils ne ſe ſoucient guères de ſortir de leur cabinet ou de tout autre laboratoire ; & l'honneur d'approcher des Grands les tente peu. Mais que les encouragemens aillent les trouver au fond de ce cabinet ; que les diſtinctions qui conviennent à leur état, que quelques recompenſes ou penſions propres à améliorer leur fortune, que tout ce qui peut les dédommager du tems & des fraix qu'ils conſacrent à des travaux véritablement utiles, (car c'eſt l'utilité qui en doit régler le prix) que tous ces motifs, dis-je, les ſoutiennent & les animent. Alors les Philoſophes deviendront Artiſtes, & feront gloire de l'être.

ARTICLE VII.

LEONARDI OFFERHAUS Compendium Hiſtoriæ univerſalis, in quo res ſacræ & profanæ indè à primâ rerum origine ad ſœculum à nato Chriſto decimum octavum, in Orbe & Eccleſia geſtæ, ordinè chronologico quam breviſſimè exhibentur, ſuis locis & temporibus adſtringuntur, & Hiſtoricorum teſtimoniis muniuntur,

c'eſt-à-dire,

Abrégé d'Hiſtoire univerſelle ſacrée & pro-

 fane,

fane, depuis la création du monde jusqu'au XVIII. siècle de l'Ere Chrétienne, par M. Léonard Offerhaus; *à Groningue, chez* Haiön Spandaw. 1751. gr. *in octavo.* pp. 856. ſans la Déd. & la Préf.

Il eſt fort rare que les livres deſtinés à l'inſtruction de la Jeuneſſe aient le double uſage de pouvoir auſſi tenir rang parmi ceux que les Savans recherchent, & dont ils font uſage. Le plus célèbre ſans contredit de tous les ouvrages en ce genre que ce ſiècle a produits, c'eſt cette ſuite de volumes ſur l'hiſtoire ancienne & ſur l'hiſtoire Romaine que M. *Rollin* a publiée. Ce reſpectable Auteur eſt entré dans une auſſi vaſte carrière à un âge déjà avancé; & l'on peut dire qu'il en eſt ſorti à ſon honneur. Mais ce qu'il a écrit ne ſauroit convenir après tout qu'aux jeunes gens, ou aux perſonnes qui ne font pas profeſſion d'étude. Un Auteur de quelque poids ne daigne pas ouvrir *Rollin*, ſoit parce qu'il n'y apprend rien, ſoit parce que c'eſt un garant qu'il n'oſeroit citer. Il en eſt de même du *Spectacle de la Nature* dans ſon genre. Le ſuccès de ces ouvrages ne les tire point de la claſſe des écrits ſubalternes, où ils ſeront, ſi l'on veut, les prémiers, mais ſans pouvoir pouſſer leurs prétentions au de-là. Et c'eſt déjà un aſſez rare talent que de s'approprier in-

ingénieusement des travaux qui ont couté beaucoup de peines & de recherches, pour les présenter d'une manière aisée & attirante, & qui en inspirant le goût des sciences, sache y joindre celui de la vertu & de la religion.

On ne disconviendra pourtant pas, je m'assure, qu'un Auteur, qui sauroit allier à la netteté & à la simplicité, qui fait le caractère essentiel des livres d'usage, toute l'étendue de l'érudition & toute la précision de la critique; qui en indiquant les faits, découvriroit en même tems les sources les plus pures où l'on peut en puiser une connoissance ultérieure & complette; en un mot qui feroit un Repertoire pour le maître comme pour l'apprentif; on ne disconviendra pas, dis-je, qu'un tel Auteur ne fût fort supérieur à ceux dont nous venons de faire mention. Or cet Auteur, j'estime qu'il existe en Mr *Offerhaus*; & l'ouvrage, auquel cet Article est destiné, me paroit accompli autant qu'un ouvrage peut l'être, sous quelque face qu'on l'envisage. Au-moins ceux qui ont eu la vogue jusqu'ici n'en approchent-ils assurément pas. Le *Tursellin* n'est qu'un canevas sans preuves, & le *Petau* un ouvrage d'érudition, où l'on est forcé, pour ainsi dire, de se livrer à des discussions dont les trois quarts des lecteurs n'ont que faire. Ici vous trouvez pour texte un fil historique aussi méthodique que net, dégagé de toute discussion sèche; & au bas de ce tex-

te des citations, non de passages à la faveur desquels l'Auteur auroit pu faire plusieurs *in folio*, mais simplement des Ecrivains, avec une indication exacte du Traité, du Livre, du Chapitre, &c. Je suis seulement surpris d'y voir très-souvent la page indiquée, sans rencontrer une table des éditions dont l'Auteur s'est servi. Quoiqu'il en soit, je ne veux pas que le lecteur s'en rapporte à mon autorité; mais je vais placer ici deux chapitres de cet Abrégé, dont le choix ne déplaira peut-être pas; le prémier d'histoire ancienne & profane; le second d'histoire moderne & ecclesiastique; avec les citations qui en dépendent. Ce n'est point pour allonger cet Extrait, ni pour m'épargner de la peine que je transcris ces deux chapitres; en fait de fatigue, toute autre occupation m'en auroit moins donné; mais je serois fâché que le livre de M. *Offerhaus* demeurât ignoré, & comme enséveli au fond de la province qui l'a vu naître. Il lui convient de se répandre, & de devenir le manuel de tous ceux qui aiment l'histoire.

L I-

NB. Les Renvois marqués d'*a*, *b*, &c. se trouvent dans l'original en forme de notes au bas des pages; & ceux qui sont marqués d'une *, †, &c. en marge. N'ayant pu observer ici cet arrangement, j'ai divisé en deux colomnes les citations *a*, *b* &c. & j'ai placé les notes marginales dessous, sans les déviser. Cette petite distinction suffira pour les faire remarquer au Lecteur. N. d. L'Imp.

LIBRI QUARTI
CAPUT IV.

De *Tyriis* Regibus, *Carthaginis* conditu, *Lycurgo* Legiſlatore & *Macedonum* initiis.

§. 1.

(*) Tyrus *ea quæ in continenti fuit* Sidoniorum *colonia, annis ut* Euſebius (*a*) *&* *Chronicon* Alexandrinum (*b*) *adteſtantur, trecentis quinquaginta & uno, ſive ut* Joſephus (*c*) *auctor eſt, ducentis & quadraginta ante fundatum a* Salomone *Templum condita fuit; cadit hoc tempus in* Gideonis *præfecturam, & annum ante* Chriſtum 1246. *illud in prima* Othnielis. *Sed priorum* Tyri *Regum memoriam vetuſtas obliteravit. Primus memoratur* Abibalus *ejusque filius* Hiramus, *qui* Davidis *&* Salomonis *ætate vixit, & cum utroque fœdere amicitiâque junctus fuit* (*d*).

(†) §. 2. *Octavus ab hoc regnaſſe proditur* Ithobalus Aſtartæ *Sacerdos, qui* Sidonem *quoque tenebat, cujus filiam* Jezabelem *in matrimonium accepit impius* Achab, Iſraelitarum *Rex* (*e*).

(*) §. 3.

(*a*) Chronico Canone Græco p. 125. (*b*) Chron. Alex. p. 189. (*c*) Joſeph. Antiq. VIII. c. 3. §. 1. (*d*) 2 Sam. V. 11. 1 Chron. XIV. 1. 1 Reg. IX. 10. Joſeph. contra Apion I. §. 17. 18. Antiq. VIII. c. 2. §. 6. 7. (*e*) 1 Reg. XVI. 31.

(*) A. 3993. Per. Jul. ad 4185. A. Chriſt. 721. ad 529. Tyriorum origines.

(†) Ithobalus.

(*) §. 3 *Undecimus ab eodem* Hiramo *censetur* Pygmalion, *qui sororis* Didonis *sive* Elissæ *conjugem* Sicharbam, *opibus ejus inhians vitâ privavit. At* Dido, *gazâ omni clam in naves impositâ, nec paucis fugæ comparatis sociis, navigavit in* Africam, *ubi, ab* Iarba, Maurusiorum *Regulo, agrum mercata, arcem, quam* Botzram *dixit*, Carthagini *addidit* (*f*). *Ea profectio tribuitur* Pygmalionis *anno septimo, qui ex* Josephi (*g*) *calculo erat* 144 *post Templum inchoatum, Per. Jul.* 3851. *Ut adpareat* Virgilium *tantum operis ornandi caussâ æqualem* Æneæ Didonem *fecisse, quam trecentis annis post bellum* Trojanum *vixisse constat inter Annales.*

(†) §. 4. *Paullo antequam in* Africam *navigaret* Dido, Lacædemoniorum *in* Græciâ *Rempublicam saluberrimis fundavit legibus* Lycurgus, Eunomi *filius, ex* Proclidarum *stirpe* (*h*). *Hic cum fratri* Polydetto *postumum filium, prudenter elusâ feminæ cupiditate, servasset, ac recentem à partu, in throno collocatum regio, principem destinasset, regno se abdicans, pro tutore procuravit Rempub. posteà adsectati principatûs suspicionem vitans, peregrè profectus, variorum ex usu populorum confectam legum*

(*f*) Appian. in Punic. p. 1. Solin. c. 27. Euseb. Chron. an 805.

(*g*) Joseph contra Apion. L. 1. §. 18.

(*h*) Plut. Lycurgo. T. II. p. 40.

(*) Pygmalion & Dido.

(†) A. 3387. Per. Jul. ad 4354. Ante Christ. 1327. ad 360. Lycurgus Legislator.

gem ac civilis disciplinæ formam reportavit in patriam (*i*). *Inprimis hæreditatum sortes æquavit, auri argentique usum sustulit; cives publicè & parcè epulari jussit* (*k*). *Hæc aliaque mandanti gravis orta seditio pene interitum adtulit: sed eâ compositâ, ut publicè receptis legibus æternitatem daret,* Delphos *se ad oraculum proficisci velle denunciat, ac sacramento cives adigit, nihil eos de legibus suis mutaturos, antequam rediisset. Sic in* Cretam *abiens, ibi ad obitum usque permansit* (*l*): *hunc circa annum ducentesimum nonagesimum ab* Ilii *excidio, qui erat Per. Jul.* 3820. *floruisse scribit vetustus auctor* Dieuchidas *apud* Clementem Alexandrinum (*m*). *ut non sine causâ veteres ipsum æqualem faciant* Iphito, *qui ludos Olympicos annis* 108. *prius, quam* Corœbus *stadio vicit, instauravit* (*n*).

(*) §. 5. *Æqualis* Lycurgo, *aut eo paullo posterior,* Caranus (*o*) Argivus, *frater* Phidonis *ejus, qui mensuras & pondera primus constituisse dicitur* (*p*), *imperium* Macedonum *fundavit. Horum genus ab* Hercule *deductum, à quo* Caranus, *aut* Phidon, *undecimus fuit, non*

(*i*) Plut. Lycurgo. T. II. p. 40. 41. (*k*) Plut. l. d. p. 44. 45. (*l*) Plut. Lyc. p. 59. (*m*) Clem. Strom. I. p. 390. (*n*) Pauf. L. V. c. 4. Plut. Lyc. T. II. p. 39. Phlegon in Fragm. Olymp. in Thes. Gronov. T. IX. p. 1291. Euseb. in Chron. (*o*) Marsh. Chron. Sec. XV. (*p*) *Strab.* VIII. p. 358. Marm. Arund. Schol. Pind. Olymp. 13.

(*) Caranus Regni Macedonici Auctor.

non decimus sextus, *ut* Vellejus *tradidit* (*q*). *Hic contracta ex omni* Peloponneso *manu in* Macedoniam *superiorem venit*, *ibique regnum auspicatus est* (*r*): *quamvis* & in inferiore sive maritimâ aliquamdiu regnatum sit, unde ea in numero & ordine Regum diversitas orta videtur (*s*). *Initium* Carani *ex* Eusebii *Chronico competit in annum* Abrahami 1204 (†) *qui est octavus & tricesimus ante primam* Olympiadem. *Postremus* Macedonum *Rex* Perseus, Philippi *filius*, *captus est à* Romanis *anno urbis conditæ* 586. *Ita regnatum fuit annis* 646. *ab anno Per. Jul.* 3900. *ad* 4546. *Sed principio angustis clausi finibus obscura cum finitimis* Illyriis & Thracibus *bella gesserunt. Quo tempore* Europo, *vel* Aeropa *Rege in cunis prolato de* Illyriis *victoria reportata est* (*t*). *Cæteri ad* Philippum & Alexandrum *usque Magnum nullâ re ferè celebres exstiterunt. Quia verò Reges hi à* Carano Heraclidâ *orti creduntur*, *Reges* Macedoniæ, & *dein* Alexandrini, *ab* Lagidâ Ptolemæo Macedone *oriundi*, Heraclidæ *esse atque haberi voluerunt.*

L'Autre morceau du livre de M. *Offerhaus*, que nous produirons ici, appartient à l'histoire

(*q*) Dexippus in Excerpt. Euseb. Gr. p. 57. Marm. Arund. Syncell. p. 198. (*r*) Vell. l. c. 6. (*s*) Dexip. l. d. Liv. XLV. 9. Vell. 1. 6. Plut. Alex. p. 665. (*t*) Dexip. l. d. Liv. XLV. 9. Vell. I. 6. Plut. Alex. p. 665.

(†) A. 3387. Per. Jul. ad 4354. A. Christ. 1327. ad 380.

re de la Réformation. Le chapitre entier seroit trop long; nous nous bornerons au recit de la Réformation d'Allemagne jusqu'à l'année 1555

LIBRI SEXAGESIMI

CAPUT XL.

De rebus Ecclesiasticis & Ecclesiæ Reformatione: ab anno 1500. ad 1555.

§. 1.

(*) *T*andem diu desideratum inluxit seculum, quo Deus Ecclesiam suam gravi institutionum humanarum jugo laborantem respexit, & ad lucem revocavit. Cùm enim Pontifices, sub initium hujus seculi viventes, Alexander VI profligatâ vitâ, Julius II. ambitione bellicisque studiis, Leo X. profusione pecuniasque undique conradendi studio; monachi perditâ vitâ, ignorantiâ (u), & eruditorum odio (v) bo-

(u) Videatur Cornelii Aurelii Gaudani Apocalypsis, sive visió mirabilis super miserabili statu matris Ecclesiæ apud Burmannum in Analectis historicis de Hadriano VI. p. 245. & seqq. Hadrianus Papa apud Sleid. L. IV. p. 34. Sarp. p. 29. Santacrucius L. II. n. 25. Mezeray T. III. p. 63.

(v) Testimonio esse possunt quæ Reuchlino & Erasmo contigerunt.

(*) A. 6212. Per. Jul. ad 6268. A. Christ. 1500. ad 1555. Indulgentiæ publicatæ Reformationi occasionem dant.

bonos omnes offenderent, *non tantum* Ulricus Zwinglius (*w*) *inter suos* Einsidlenses *anno* 1516. *Evangelium à commentis hominum liberum*, *solâ scripturarum collatione prædicare* (*x*), *&* *de pontifice dejiciendo cogitare cœpit* (*y*), *sed etiam majori nominis celebritate* Martinus Lutherus (†) *anno* 1517. *impudentissimæ* Indulgentiarum *nundinationi se objecit*, *monens homines ut prudenter agerent*, *neque merces istas tanti emerent* (*z*), *publicatis in illum finem pridie Kal.* Novembres XCV. *thesibus*, *quibus omnem commovit* Germaniam (*a*), *paulloque post*, Tezelii, Prieratis *aliorum scriptis provocatus*, *alia quoque Ecclesiæ* Romanæ *capita concutere cœpit* (*b*): ita tamen, ut sub initium, *pro insitâ* Romanæ *sedis reverentiâ*, *sua Pontificis arbitrio submitteret*, *ac silentium polli-*

ce-

(*w*) Zwinglius in explanatione Articuli XVIII. Operum T. I. p. 37. & in responsione ad Valentinum, ibid. p. 230. (*x*) Capito in epistola ad Bullingerum apud Hotting, H. Eccl. Sæc. XVI. P. II. p. 207. (*y*) Schultet. in Ann. p. 6. Verheiden Elog. Theol. p. 174. Seckendorf Histor. Luther. L. 1. §. 5-7. (*z*) Exstant in Gerdesii Introduct. ad Hist. Reform. inter documenta Num. XI. (*a*) Sleidan. L. 1. p. 1. 2. Chytræus p. 196. 197. 216. Seckend. Hist. Luth. L. 1. §. 29. & seqq. Gerdes. Hist. Reform. T. 1. §. 84-87. § 90-92. Du Pin, Bibl. T. XIII. c. 2. (*b*) Epistolar. Lutheri Tom. 1. p. 68. 152. Sleidan. L. 1. p. 2. 5. 8.

(†) A. 6213. Per. Jul. ad 6268. A. Christ. 1500. ad 1555.

ceretur, modo adverſarii ampullas continerent (*c*).

(*) § 2. *Id cùm impetrari non potuiſſet, ipſeque menſe* Octobri, *anno* 1518. *cauſſam apud* Cajetanum Auguſtæ Vindelicorum *dixiſſet* (*d*), *Papa autem* 9 Novembris *novo edicto Indulgentias probaret* (*e*), Lutherus 28. *ejusdem menſis provocat ad Concilium* (*f*). *Secuta anno* 1519. *diſputatio* Lipſienſis *à* 27 Junii *ad* 15. Julii *inter* Joh. Eccium, *Theologum* Ingolſtadienſem, Lutherum & Caroloſtadium *inſtituta* (*g*). *Papa ſequenti anno* 1520. Junii 15. Lutherum *damnat, ſcripta cremari jubet* (*h*): *ille vicem reddens* 10. Decembris *jus Pontificium in ignem mittit* (*i*) Leo *terribili decreto* 3. Januarii, *anno* 1521 Lutherum anathemate notat (*k*): Lutherus *acriùs inſtans ip-*

(*c*) Sleid L. 1. p. 3. 4. Sarp. L. 1. p. 8. 9. Seckend. L. 1. §. 33-37. (*d*) Exhibet Kappius in collectione ad Indulgentias p. 422. & ſeqq. Sleid L. 1. p. 7. Sarp. L. 1. p. 9. (*e*) Sleid. L. 1. p. 7. Sarp. L. 1. p. 10. (*f*) Sleid. L. 1. p. 13. Seckend. L. 1. §. 54. & ſeqq. Gerdeſius Hiſt. Reform, T. 1. p. 105. & in relatione hiſtoricâ de Andreâ Bodenſtein dicto Caroloſtadio §. 15. (*g*) Sleid. L. II. p. 20. Bulla ipſa in Bullario magno T. 1. p. 610. & inter documenta Gerdes. T. 1. n. XIV. Sarp. L. 1. p. 12-14. (*h*) Sleid. L. II. p. 22. Sarp. L. I. p. 15. Gerdes. T. II. §. 8. (*i*) Bullarium magnum T. I. p. 614. Gerdes. T. II. § 9. & inter documenta num. IV. (*k*) Sleid. L. II. p. 20. Seckend. L. I. §. 73. Du Pin Bibl. T. XIII. c. 2. §. 9 p. 58. 59.

(*) Lutherus à Papâ damnatus apertè cauſſam ſuſcipit.

ipsam jam potestatis Pontificiæ arcem concutit, & libro de captivitate Babylonicâ *mense* Augusto, *anno* 1520. *edito, Papatum regnum* Babylonis *esse contendit* (*l*), *quâ occasione* Henricus VIII. Angliæ *Rex, calamum contrà* Lutherum *sumens, splendidum* Defensoris fidei *titulum à Pontifice meruit* 11. Octobris, *anno* 1521. (*m*).

(†) §. 3. *Inter hæc* Carolus *Imperator, seriò id agens, ut cœpta* Lutheri *in herbâ opprimeret, ipsum mense* Aprili *anno* 1521. *fide publicâ* Wormatiam *venire jubet* (*n*): *cedere, nisi error monstretur, recusantem* Wormatiensi *edicto* 8 Maji *proscribit* (*o*). Lutherus *dimissus, jussu* Friderici *sapientis Electoris* Saxonis *in* Thuringicam *arcem* Wartburgum *abductus*, menses 10. latuit: *audiens verò* Wittebergæ *per absentiam suam à* Carolostadio *ejusque Collegis, properato consilio, nec re cum* Luthero *communicatâ, missam abrogari, imagines removeri, injussu Electoris* 8. Martii, *anno* 1522. Wittebergam *redit* (*p*), *acriùsque in talia ausos*

(*l*) Du Mont T. IV. p. 1. p. 355. 357. 393. Sleid. L. III. p. 29. Seckend. L. I. p. 184. 188. 189. Burnet Hist. Reform. L. I. p. 57. 58. (*m*) Sleid. L. III. p. 23. 24. Sarp. L. I. p. 15. (*n*) Du Mont T. IV. P. I. p. 335. Sleid. L. III. p. 25. 27. Sarp. p. 17. (*o*) Sleid. L. III. p. 28. Chytræus p. 222. (*p*) Sleid. L. III. p. 28. 30. Chytræus p. 247. 248. & seqq. 279. & seqq.

(†) A. 6213. Per. Jul. ad 6268. A. Christ. 1500. ad 1555. A. Cæsare proscriptus cum Carolostadio litigatur.

ſus invectus, tantùm non communionis ſub unâ ſpecie, & imaginum patrocinium ſuſcipit (*q*); *initium funeſtæ litis de modo preſentiæ corporis & ſanguinis* Chriſti *in Sacrâ Cenâ, quæ* Lutheri & Zwinglii adſeclas deindè lugendum in modum diſſociavit (*r*).

(*) §. 4. *Cùm verò Cæſar, abſens licet, edicti* Wormatienſis *executionem urgeret* (*s*), Saxo & Haſſus *anno* 1526 *in fœdus mutuæ defenſionis coeunt* (*t*); *eodemque anno in Conventu* Spirenſi, *menſe* Junio *habito, decretum obtinent, ut Princeps quisque in ditione ſuâ res Religionis ità moderetur, ut commodam ejus rationem Deo & Cæſari reddere queat* (*u*). *Sed cum ab aliquo tempore plures in* Germaniâ *Principes & Civitates iis ſe partibus adgregasſent, resque eorum florerent, anno* 1529. *aliud edictum* Spirenſe *doctrinæ Evangelicæ iniquum con-*

(*q*) Seckend. L. I. §. 121. 129. 130. Gerdes. Hiſt. Reform. T. II. §. 31. & vita Caroloſtadii. §. 22. & ſeqq. in Scrinio Antiquario T. I. P. I. Ottius Hiſt. Anabapt. p. 9. 14. Godfr. Arnold. Hiſt. Eccl. & Hæret. T. II. L. XVI. c. 19. §. 11--14. (*r*) Sleid. L. V. p. 58. 59. Seckend. L. I. §. 174. p. 302. (*ſ*) Sleid. L. IV. p. 44. V. p. 58. Seckend. L. II. §. 15. Addit. I. p. 41. (*t*) Du Mont T. IV. P. I. p. 449. 455. Seckend. l. d. lit. b. & Addit. II. lit. b. p. 44. 45. Gerdes. T. II. §. 67. (*u*) Seid. L. V. p. 61-63. Sarp. L. I. p. 40. 41. Seckend. l. d. lit. c. p. 45. Du Mont Suppl. T. II. p. 77. & ſeqq.

(*) Edictum Spirenſe, & Proteſtantium nomen.

conditur (*v*), *cui cum subscribere nollent purioribus sacris addicti*, (†) 19. Aprilis *solemnem protestationem interserunt: undè iis* Protestantium *nomen hæsit* (*w*). *Eodemque anno auctoritate* Philippi Hassiæ *Landgravii colloquium* Marburgense *litium de S. Cœnâ componendarum caussâ habitum fuit* (*x*). *Quo tempore Cæsar cum Pontifice de hæreticis per vim & arma in viam reducendis paciscebatur* (*y*).

(*) *Anno igitur sequente* 1530. *postquam in publico Principum consessu*, Augustam Vindelicorum *indicto*, *Protestantium fidei confessio*, *inde* Augustana *dicta*, *publicè lecta fuerat* (*z*), *atrox in Protestantes edictum conditum*, *minæque*

(*v*) Sleid. L. VI. p. 71. Pallavic. Hist. Conc. L. II. c. 8. (*w*) Sleid. L. VI. §. 71. 72. Sarp. L. I. p. 53. 54. Chytræus p. 314. Thuan. L. I. p. 26. *Heut. Austr.* L. IX. c. 4. *Seckend.* L. II. §. 44. (*x*) Sleid. L. VI. p. 73. Sarp. L. I. p. 54. 55. Seckend. L. II. §. 47. p. 137. & seqq. Gerdes. T. II. §. 84. Arnold. T. II. L. X. c. 17. §. 13. & in annexis p. 1203. & seqq. Löscher Hist. motuum L. I. c. 6. p. 154. & seqq. (*y*) Sarp. L. I. p. 52. Sleid. L. VII. p. 74. Gerdes. T. II. p. 216. 217. du Mont T. IV. P. II. p. 5. (*z*) Sleid. L. VII. p. 76--68. Chytræus L. XIII. p. 318. Heut. Austr. L. X. c. 5. Sarp. L. I. p. 59. & seqq. Seckend. L. II. §. 65. Struv. Per. X. Sect. IV. §. 43.

(†) A. 6213. Per. Jul. ad 6268. A. Christ. 1500. ad 1555.

(*) Augustana Confessio. Facta Protestantium in Germaniâ ad pacem Ecclesiæ dandam.

que intentatæ (*a*), *à quo tempore omnia ad bellum spectare cœperunt fœderibus utrimque initis* (*b*): *sed* Turcis *anno* 1532. *ingruentibus*, *in Comitiis imperii* 23 Julii *religionis* Augustanæ *libertas & publica pax ad usque liberum, generale &* Christianum *Concilium sancita fuit* (*c*); *& in universum, quamdiu Cæsaris frater* Ferdinandus, *ipseque* Carolus *Protestantium auxilio ad bella* Turcica *&* Gallica *indigebant, usi sunt Cæsare non admodum iniquo, ut etiam anno* 1544 *in conventu* Spirensi *decretum Protestantibus æquum de Ecclesiæ emendatione & libero Concilio in* Germaniâ *cogendo scriptum fuerit* (*d*). *Verùm, re cum exteris compositâ, successit contrà Protestantes bellum* Smalcaldicum (*e*) *eo, quo supra vidimus, exitu gestum: ut denique Confessionis* Augustanæ *libertas per* Germaniam *sancita fuerit anno* 1555.

A R-

(*a*) Sleid. L. VII. p. 80--83. Chytræus p. 324. Sarp. L. I. p. 64. Abscheid des Reichstags zu Augsburch von anno 1530. §. 1. & seqq. Seckend. L. II. §. 69. Mieris T. II. p. 334--341. Struv. Per. X. Sect. IV. §. 44. (*b*) Du Mont T. IV. P. II. p. 141. 147. 162. 164. (*c*) Sarp. L. I. p. 70. Leodius in vitâ Friderici II. Palatini L. VIII. p. 154. Heut. Austr. L. X. c. 6. 7. Du Mont T. IV. P. II. p. 87. 89. (*d*) Thuan. L. II. p. 43. Sleid. L. XV. p. 184. Sarp. L. I. p. 119. Abscheid des Reichs tags zu Speyer anno 1544. §. 77. & seqq. (*e*) Thuan. L. II. p. 43. & seqq.

ARTICLE VIII.

HISTOIRE DES HUNS, *& des Peuples qui en ſont ſortis, où l'on voit l'origine des* Turks, *des* Hongrois, *des* Mogols *& des* Tatars, *&c. leurs migrations, leurs conquêtes & leurs établiſſemens dans l'Aſie, l'Europe & l'Afrique, avant & depuis J. Chriſt jusqu'à préſent.* Ouvrage tiré des Livres Chinois, & des Manuſcrits Orientaux de la Bibliothèque du Roi. *Par* M. DE GUIGNES, *Interprête du Roi pour les Langues Orientales*, à Paris, chez *de Bure* l'ainé 1751. *in quarto.* pp. 20.

Ce n'eſt ici qu'un ſimple projet, mais qui, tel qu'il eſt, mérite autant d'attention que bien des ouvrages formels, & qui fait ſouhaiter que l'Auteur rempliſſe heureuſement, & auſſi promtement que le permet un pareil travail, le plan qu'il s'eſt tracé. En voici l'origine & les principales diſpoſitions.

La Bibliothèque du Roi de France contient tout ce que les Orientaux Turks, Arabes, Perſans & Chinois, ont de plus curieux. M. *de Guignes*, appliqué dès l'enfance à l'étude des langues de ces peuples, & appellé pré-

présentement par devoir à la cultiver, a lu avec attention ces ouvrages, & en particulier les Historiens Chinois. Avec eux il a suivi les Turks dans toutes leurs expéditions; & il a recherché leurs migrations vers les pays Occidentaux. Comme alors les Turks devinrent moins connus aux Chinois, à cause de leur trop grand éloignement, M. *de Guignes* a eu recours aux auteurs Arabes. Les détails immenses, qui se sont offerts à lui, en réünissant ces deux sortes d'Ecrivains, lui ont fait naître le dessein de composer une Histoire générale des Turks; & il est parvenu à former un ample Recueil sur ces matières. Son but est de rapporter les grandes conquêtes de ces peuples, leurs établissemens dans l'Asie, l'Europe & l'Afrique, la suite de leurs Princes, leurs mœurs, leur Religion, leur commerce avec les Nations voisines; & de donner la connoissance la plus exacte qu'il est possible des pays qu'ils ont habités.

Les Turks se sont tellement répandus que leur Histoire se trouve liée à celle de presque toutes les Nations, & les intéresse par conséquent. En Asie, les Chinois, les Indiens, les Arabes, les Persans; en Europe, les Grecs, les Romains, les François, les Polonois, les Hongrois, & les Russes, ont eu souvent des guerres avec les Turks; c'est-à-dire, non avec ceux qui forment aujourd'hui les Sujets de l'Empire Ottoman, mais avec ces anciens Turks, ou Huns, qui se

ſont établis en différens tems dans la plupart de ces régions.

Pour faire connoitre toute l'étenduë de ſon ouvrage, & mettre le public à portée de juger des matières qu'il renferme, & de la methode qu'il y a obſervée, M. *de Guignes* donne les diviſions de ſon Plan. Il prie les Savans de lui faire part de leurs lumières, de lui procurer de nouveaux ſecours, & de l'inſtruire des changemens, ou des augmentations qu'ils jugeront néceſſaires. C'eſt pour concourir à ſes vuës, en répandant de plus en plus ce Plan, que nous allons l'inſérer tout entier dans ce Journal; & l'extrême variété des objets qui y ſont preſentés le rendra ſans doute intéreſſant pour les Lecteurs même qui ne ſont pas juges compétens.

PLAN.

PREMIERE PARTIE.

Les Huns dans la Tartarie, la Chine & l'Europe.

Deſcription de la Tartarie Ancienne & Moderne.

LIVRE I.

DEUXIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS CHRIST.

Origine des Huns ou Turks; leurs Hordes. Hiſtoire de leurs Tanjou ou Empereurs, leurs conquêtes dans la Chine & du côté de l'Occident. Les Succeſſeurs d'Alexandre dans la Bactriane. Le Royaume des Ouſiun

ſion proche le fleuve I-li. Paſſage de Ta-yeu-chi dans la Bactriane. Expéditions des Chinois dans l'Empire des Huns & vers la Mer Caſpienne. Leur deſſein de pénétrer dans l'Empire Romain. Défaite des Huns en Tartarie, leur établiſſement au Nord de la Mer Caſpienne, & aux environs du Volga; leur paſſage en Europe; leurs guerres avec les Romains; leurs incurſions en France, en Italie & en Germanie.

LIVRE II.

QUATRIE'ME SIE'CLE APRE'S J. C.

Hiſtoire des Huns Euthalites, leurs guerres avec les Rois de Perſe de la Dynaſtie des Saſſanides. Leurs alliances avec les Romains.

LIVRE III.

PRE'MIER SIE'CLE APRE'S J. C.

1°. Hiſtoire des Huns Méridionaux reſtés ſur les frontières de la Chine; leurs Empereurs, & leurs guerres avec les Chinois.

TROISIE'ME SIE'CLE.

2°. Hiſtoire d'une Dynaſtie des Huns établis en Tartarie & dans la Chine ſous le nom de Tcien-Tchao. Religion de Fo; Doctrine de ce Philoſophe & des Samanéens.

LIVRE IV.

QUATRIE'ME SIE'CLE.

1°. Hiſtoire des Huns Heou-Tchao en Tartarie & dans la Chine.

QUATRIE'ME SIE'CLE.

2°. Hiſtoire des Huns Pe-Lang dans la Chine & la Tartarie.

CINQUIE'ME SIE'CLE.

3°. Histoire des Huns Hia en Chine & en Tartarie.

SECONDE PARTIE.

Les Huns sous le nom de Turks dans la Tartarie, la Chine & l'Europe.

LIVRE I.

SIXIE'ME SIE'CLE APRE'S JESUS-CHRIST.

Histoire du rétablissement de la Nation des Huns en Tartarie; leur nom de Turks. Destruction de l'Empire des Tatars Joui-gen; leur passage en Europe, où ils prennent le nom d'Avares. Empire des Turks; leurs Khans, leurs guerres avec la Chine. Ambassadeurs envoyés à ces Khans par les Romains. Division de ces Turks en Orientaux & Occidentaux. Histoire des prémiers; leur destruction.

LIVRE II.

SIXIE'ME SIE'CLE.

Histoire des Turks Occidentaux, leurs guerres avec les Chinois & les Persans, leurs incursions dans le Nord. Détrônement de Hormoz Roi de Perse. Alliances, commerce & guerres de ces Turks avec les Romains. Jazdejerd défait par les Arabes; sa fuite chez les Turks. Marche de l'armée Chinoise pour le remettre sur le trône. Autres petites Principautés Turques sur les bords de la Mer Ca-

Généraux des Khalifs. Précis de l'Hiſtoire d'Egypte avant le règne des Hoei ke ſous le nom de Thouloūnides.

1°. Hiſtoire des Thoulounides en Egypte. Les Carmathes.

DIXIÈME SIÈCLE.

2°. Hiſtoire des Turks Akhſchidites en Egypte; leur deſtruction par les Khalifs Obeïdites ou Phathimites. Origine de ces derniers.

LIVRE II.

DIXIÈME SIÈCLE.

Hiſtoire des Turks Ghaznevides ; leurs conquêtes dans les Indes, la Perſe, le Maouarennahar & le Turkeſtan. Les Bouïdes. Deſtruction des Samanides, & abrégé de leur Hiſtoire.

LIVRE III.

ONZIÈME SIÈCLE.

Origine des Seljoukides ; leur établiſſement dans le Maouarennahar ; leurs guerres avec les Ghaznevides & les Bouïdes. Deſtruction de ces derniers. Conquête de la Perſe & de l'Empire des Khalifs. Guerres des Seljoukides avec les Romains. Conquête de l'Ibérie. Origine des Mardaſchides. Priſe de l'Empereur Romain Diogènes. Cruautés exercées ſur les François. Troubles dans l'Empire des Seljoukides. Origine des Aſſaſſins ; leur Colonie en Syrie ; leurs conquêtes. Irruption des Uzes ou Ghozz dans le Khoraſan. Deſtruction de l'Empire des Seljoukides.

Hi-

Hiſtoire des Turks Seljoukides du Kerman en Perſe.

LIVRE IV.

ONZIE'ME SIE'CLE.

Hiſtoire des Turks Seljoukides d'Iconium; leurs guerres avec les Empereurs de Conſtantinople. Origine des Croiſades. Expéditions de Pierre l'Hermite, de Godefroy de Bouillon & des autres Croiſés. Deſtruction de ces Turks par les Mogols.

LIVRE V.

ONZIE'ME SIE'CLE.

Hiſtoire des Turks Seljoukides d'Alep, des Rois de Damas & de Mouſſoul; leurs guerres. Conquête de la Syrie par l'armée Françoiſe. Guerre des François contre ces Turks. Rois de Khelath; leur deſtruction.

LIVRE VI.

DOUZIE'ME SIE'CLE.

Hiſtoire & origine des Turkomans. Turkomans dans le Khariſme & l'Arménie. Turkomans Ortokides en Syrie; leurs guerres avec les François.

LIVRE VII.

DOUZIE'ME SIE'CLE.

Hiſtoire des Turks Atabeks dans la Syrie; leurs guerres avec les François & les autres Croiſés. Expédition de Louïs VII, Roi de France. Origine des Ayoubites & de Selaheddin.

Hiſtoire des Atabeks de Perſe dits Salgouriens,

riens, & des Atabeks de l'Adherbijan dits Pehlevanides.

LIVRE VIII.

ONZIE'ME SIE'CLE.

Hiſtoire des Turks Khareſmiens; leurs guerres avec les Khitans. Etabliſſement de ces derniers vers Kaſchghar; précis de leur Hiſtoire. Alliance des Khareſmiens avec les Naimans. Conquête des Indes. Deſtruction des Ghaurides. Irruption de Genghiz-khan dans le Khariſme. Conquête de la Perſe & de la Géorgie par le Sulthan de Khariſme. Etabliſſement des Cara-khitans en Perſe. Défaite du Sulthan de Khariſme par les Mogols. Paſſage des Capitaines Khareſmiens en Syrie; leurs guerres avec les François. Mort du Comte de Brienne.

QUATRIE'ME PARTIE.

Les Turks Mogols.

LIVRE I.

TREIZIE'ME SIE'CLE.

Origine des Turks Mogols. Hiſtoire de Genghiz-khan & de ſes Succeſſeurs. Conquête des Mogols dans la Chine, la Tartarie, la Perſe, la Syrie, la Ruſſie, la Pologne & la Hongrie. Ambaſſades de ſaint Louïs & du Pape vers le Grand Khan.

LI-

LIVRE II.

TREIZIE'ME SIE'CLE.

Divifion de l'Empire des Mogols. Hiftoire des Mogols de la Chine appellés Yuen. Les Moungales & les Calmoucs.

LIVRE III.

TREIZIE'ME SIE'CLE.

Hiftoire des Mogols de Perfe; leurs alliances avec les Princes Chrétiens. Guerres de Syrie & d'Egypte. Hiftoire des Gioubaniens & Ilkhaniens.

LIVRE IV.

TREIZIE'ME SIE'CLE.

Hiftoire des Mogols Zagatayens dans le Maouarennahar & à Kafchghar.

LIVRE V.

TREIZIE'ME SIE'CLE.

Hiftoire des Mogols du Captchac. Conquête de la Ruffie. Deftruction de la prémiere branche des Grands-Ducs. Etabliffement de la feconde. Guerres des Khans du Captchac avec les Grands-Ducs. Conquête de Caffa par les Génois. Irruption de Tamerlan dans le Captchac. Démembrement & deftruction de cet Empire. Origine & Hiftoire des Khans de Crimée. Royaumes de Cafan & d'Aftrakhan; leurs guerres avec les Tzars de de Ruffie. Les Nogais, les Kubans, les Budziacs.

LIVRE VI.

TREIZIE'ME SIE'CLE.

Hiftoire des Mogols dans le Touran. Etablis-

tie des Captchacs. Leur paſſage en Ukraine; leurs guerres avec la Pologne & la Ruſſie.

LIVRE II.

QUATORZIE'ME SIE'CLE.

Hiſtoire des Captchacs tranſportés en Egypte; leur nom de Mamluks-Baharites. Deſtruction de la famille de Selah-eddin. Captivité de ſaint Louïs. Rétabliſſement des Khalifs Abbaſſides en Egypte. Guerres des Mamluks avec les Mogols. Les François & autres Croiſés chaſſés de la Terre-Sainte. Deſtruction des Aſſaſſins.

LIVRE III.

QUATORZIE'ME SIE'CLE.

Mamluks-Circaſſes, ou Borgites en Egypte; leurs guerres avec les Chrétiens de Chypre & les Princes d'Aſie; leur deſtruction par les Ottomans.

LIVRE IV.

QUATORZIE'ME SIE'CLE.

1°. Hiſtoire des Turkomans, qui avoient pour enſeigne un mouton noir.

QUINZIE'ME SIE'CLE.

2°. Hiſtoire des Turkomans, qui avoient pour enſeigne un mouton blanc.

LIVRE V.

TREIZIE'ME SIE'CLE.

Hiſtoire des Turks Ottomans qui règnent à préſent à Conſtantinople.

ARTICLE IX.

LETTRE DE Mr. DE HALLER A Mr. DE MAUPERTUIS

Sur une brochure de Mr. de la M.

avec la Réponſe DE Mr. DE MAUPERTUIS.

Avertiſſement de l'Editeur.

L*a mort de* M. de la M. *qui arriva le jour-même, que* M. de HALLER *s'en étoit plaint, rend la publication de ces lettres plus néceſſaire que jamais.* M. de la M. *n'eſt plus, il ne peut plus réparer le tort qu'il venoit de faire. L'accuſation ſubſiſte, elle pourroit nuire à* M. de H. *partout où il n'eſt pas connu perſonnellement. Il eſt pleinement juſtifié par la réponſe de* M. de MAUPERTUIS; *& je publie ces deux lettres avec d'autant plus de plaiſir, qu'elles diminuent en même tems le tort de* M. de la M. *Ses ſatires, ſon irréligion, n'ont été qu'un vertige & qu'une débauche d'eſprit. Il a fait plus de mal qu'il n'avoit deſſein d'en faire.*

LET-

LETTRE DE M DE HALLER.

MONSIEUR,

La place, que j'ai l'honneur de remplir dans Votre Académie, me donne un droit marqué sur Votre faveur, & sur la protection du ROI. L'intention gracieuse, que l'auguste chef de cette illustre Société a marquée à mon égard, & dont des engagemens antérieurs ne m'ont pas empêché de sentir tout le prix, & la bonté que Vous avez eu de m'en instruire, m'encouragent à soumettre à Vos lumières supérieures les raisons de plainte, qu'un autre membre de l'Académie vient de me donner.

Vous connoissez, Monsieur, & mieux que moi, l'auteur d'une brochure publiée depuis peu (*a*), il ne s'est pas donné la peine de se cacher. Il s'y donne à la vérité pour mon ami, pour mon auditeur, pour le compagnon de mes plaisirs. Mais cet ami aime d'une manière si extraordinaire, que c'est de son amitié-même que je vais me défendre.

Il y a quatre ans qu'il me fit l'honneur inespéré de me dédier un livre (*b*), dans lequel il attaque le principe commun de toutes les religions, l'existence d'un Etre suprême. On fut surpris, & à Paris, & dans ma pa-

(*a*) *Le petit homme.*
(*b*) *L'homme machine.*

patrie, de me voir des liaiſons avec un auteur, qui ménage ſi peu ce que le reſte des hommes croit le plus ſacré. On me marqua cette ſurpriſe: Seroit-ce un homme ſemblable à Mr. de la M. diſoit-on? J'étois actuellement occupé à un ouvrage deſtiné à défendre cette même religion qu'attaquoit ce médecin (*c*). Sa dédicace & mes ſentimens faiſoient un contraſte, que je crus devoir lever. J'en écrivis à Mr. de REAUMUR, qui publia ma lettre, écrite dans les termes les plus méſurés, & dans laquelle je me contentois d'aſſurer le public, que je n'étois ni l'ami ni le précepteur d'un homme dont les principes étoient ſi oppoſés aux miens, que je n'avois jamais vu, & avec lequel je n'avois jamais eu de commerce.

Il paroit que cette lettre, publiée dans le *Journal des Savans* (*d*), a irrité mon prétendu diſciple. La brochure, que j'ai devant moi, eſt écrite apparemment dans l'intention de me punir de la manière dont j'ai reçu ſes éloges.

Vous me direz, que c'eſt un *perſiflage*, un badinage, qui ne doit pas porter coup, parce que le faux en ſaute aux yeux, que l'auteur ne croit rien de ce qu'il dit, & qu'il a laiſſé à chaque page de quoi empêcher le lecteur

(*c*) La traduction d'un ouvrage de Mrs. de Crouſaz & Formey contre le ſcepticisme, publiée en 1751.

(*d*) Mai 1749.

ƈteur de ſe tromper à mon desavantage.

Mais il y a toujours eu des *Bayles*, il y aura toujours des colleƈteurs d'anecdotes, qui trouvent leur compte à les rendre les plus piquantes, & les plus contraires qu'il ſe puisſe au caraƈtère dont un auteur a fait profesſion. Quelle contradiƈtion que d'écrire pour la religion, dans le tems-même qu'avec un *Démétrius* je précherois l'athéisme dans des compagnies ſi peu aſſortiſſantes au ton général de ma vie.

Vous ſentez jusqu'où pourroit aller la vangeance de Mr. de la M. Elle ne viſe pas à moins qu'à me rendre également odieux & aux Chrétiens, avec lesquels je vis, & aux libertins auxquels il m'aſſocie.

Quelle inſulte & pour les hommes, & pour l'Etre ſuprême, que de prétendre le tromper avec eux, en affeƈtant des ſentimens de religion, que mon cœur démentiroit, & que j'aurois l'imprudence de démentir en préſence d'un homme ſi disposé à ſe prévaloir contre moi de mon imprudence. Pourroit-on ne pas mépriſer un homme tel que Mr. de la M. a fait de moi; & quel cruel état que celui d'un homme mépriſé par la partie la plus eſtimable du public, par tous ceux qui aiment la vérité & la vertu.

Me dérober quelques piſtoles, c'eſt me priver de la centième partie de mon bien, d'un centième aiſé à recouvrer, & dont le centuple-même n'eſt pas irréparable. Me rendre odieux à tous les amis du bon & du vrai,

 c'eſt

c'eſt m'ôter tout ce qui peut rendre l'exiſtence ſupportable, c'eſt me faire des ennemis de tous les hommes généralement dont j'ambitionne l'amitié.

J'en appelle à Vous, Monſieur, puis-je ne pas ſouhaiter de deſarmer un ennemi auſſi dangereux, du-moins par ſes intentions? Puis-je mépriſer aſſez mon caractère, pour ne pas le défendre quand il eſt mis de niveau avec les hypocrites & les ſcélerats?

Mon ſilence-même auroit un air de conviction, & contre un ami, qui ſent tout le faux de la ſatire, il y a dix hommes eſtimables, qui comme Vous, Monſieur, ne me connoiſſent pas perſonnellement, & dont l'eſtime eſt le préſent le plus précieux de la Providence.

Mr. de la M. m'a vu, connu, entendu mes leçons dit-il en 1735. (e) il a demeuré avec moi en 1736, il a même longtems vêcu avec moi (f). Il a eu ſes raiſons pour cette date apparemment. Il paroit, qu'après cette année il eſt retourné en France, où il a fait imprimer dés 1735. ſon ſyſtème des maladies vénériennes & d'autres ouvrages dans les années ſuivantes.

Mais ſi l'année 1735. quadre avec ſon hiſtoire, elle ne quadre pas avec la mienne. Comment a-t-il pu me voir & prendre mes leçons à Göttingue en 1735. puisque je n'y ſuis

(e) p. 38.
(f) p. 50.

ſuis venu que vers la fin de 1736? D'ailleurs ſon nom ne ſe trouve nulle part ſur nos regîtres; & un François, qui fréquente une Académie d'Allemagne, eſt un phénomène trop peu commun, pour qu'on puiſſe ne pas s'en apperçevoir.

Il a défendu, dit-il (g), ſous moi en 1736. une thèſe, il en marque même le contenu. Je n'ai point défendu de thèſe en 1736. & je n'en ai jamais défendu qui ait du raport aux hémorrhoïdes.

J'ai introduit M. de la M. chez ce M. Steiguer, que lui ſeul a fait connoitre, & que je n'ai jamais connu. Il a oublié apparemment qu'il ma vu à Göttingue, & que M. St. a toujours vêcu en Suiſſe. Il m'étoit difficile de l'introduire chez un homme dont nous étions, ſelon M. de la M. lui-même, l'un & l'autre éloignés de 150 lieues.

Lui & ſon ami imaginaire a fait la débauche avec moi, il a ſoupé avec des la . . . (h). Cette hiſtoire eſt affreuſe, il faut bien de la patience, pour ne lui pas donner le titre de calomnie. Quelque idée qu'aient bien des gens d'eſprit ſur les mœurs, la mienne a toujours été qu'elles doivent aſſortir nos diſcours; & quand j'aurois voulu penſer moins régulièrement, ma ſanté toujours foible, & traverſée par de grandes maladies, m'auroit rappellé les idées de ſobriété, qui ont

(g) p. 39.
(h) p. 42.

ont formé le plan de ma vie. Je l'ai paſſée presque entièrement dans la ſolitude, que m'impoſoient mes occupations & le ſoin de ma ſanté. Pour l'année 1751. que déſigne M. de la M. en me faiſant citer ma préface de la traduction de Mr. *de Buffon* (*i*), il eſt cruel aſſurément de m'attribuër des ſoupers *en filles*, comme il les appelle. Mon âge, le nombre de mes enfans, le contraſte qu'une débauche publique feroit avec les mœurs, & le ton de la vie de Göttingue, petite ville où rien ne ſe cacheroit, la profeſſion que j'ai toujours faite d'une vie réglée, l'état de ma ſanté nouvellement affoiblie, comme vous ne l'ignorez pas, Monſieur, par une maladie dangereuſe, tout concourt à former une contradiction avec le conte de notre auteur, qui lui fera donner autant de démentis qu'il y a de citoyens ou d'étudians à notre Univerſité. Sera-t-il permis, Monſieur, d'attribuër à un homme des mœurs ſi contraires aux ſiennes, & de fouler aux piés les droits ſacrés de la vérité? Le bien public ſouffre-t-il des gens, qui paſſent leur vie à peindre ceux qu'ils trouvent bon de haïr, de toutes les couleurs que puiſſe leur prêter une imagination échauffée?

La harangue, que M. de la M. a la bonté de me prêter, a heureuſement conſervé ſes marques: il n'a pas reuſſi à imiter mon langage. La fortune de Mr. Bouillac & de quelques

(*i*) p. 46.

ques autres médecins de la Cour de France, eſt l'objet des ſatires de la Penelope. Mais quelle raiſon aurois-je d'envier leurs places à des hommes dont la fortune eſt ſéparée de mes eſperances par des barrières inſurmontables, par la différence de la patrie & de la religion, à des hommes qui n'ont pas écrit, ou dont du-moins les écrits ne ſont pas parvenus jusqu'à moi. La diſtance, qui ſépare la France des pays où j'ai vêcu, me ſervira d'excuſe à l'égard de ces médecins, quand je dirai que je n'ai jamais entendu prononcer leur nom : ils peuvent être très-eſtimables ſans être connus d'un profeſſeur de Göttingue, mais aſſurément ils ne ſauroient exciter ſon envie.

Des éloges de la *Bibliothèque raiſonnée*, que M. de la M. met ſur mon compte (*k*), il n'y a pas une ligne de ma plume. Quel ridicule de ſe vanter ſoi-même ! quand on ſeroit vain, on entendroit mal ſes intérêts en le paroiſſant. En ſe payant à ſoi-même le tribut de la loüange on en diſpenſe le public. C'eſt Mr. Maſſuet qui a fait le ſeul panégyrique que j'y connoiſſe (*l*), il s'eſt déſigné en citant ſes ouvrages.

Pour mon ſavoir, & la juſte valeur de mes productions, je les abandonne au jugement du public. Peu de perſonnes peuvent me connoitre, & s'aſſurer par elles-mêmes de

(*k*) p. 37.
(*l*) *Bibl. raiſ.* T. 46. p. I. p. 169.

de mon caractère. Mais tout le monde peut lire mes ouvrages & en juger. Si j'avois une apologie à faire contre des expressions bien impolies, ce seroit M. de la M. que j'opposerois à lui-même. Lui, dont le goût est si fin, si difficile, auroit-il traduit six volumes de mes ouvrages, s'il ne les avoit trouvés *excellens*? (*m*) Et ce *double fils d'Apollon*, dont il a tant chanté le mérite, (*n*) n'a-t-il plus en 1751. ce qui lui a attiré tant d'éloges de la part de Mr. de la M. en 1747?

Sera-t-il nécessaire après cette réflexion de demander à Mr. de la M. les passages de mes poésies où il a trouvé le matérialisme? (*o*) Il l'y trouvera desapprouvé dans le caractère d'un philosophe sceptique, entre lequel & le superstitieux (*p*) je place le milieu, que je trouve être le parti du Sage ou qui du-moins est le mien. Il y trouvera le contraire à chaque page (*q*) lorsque je parle d'après moi-même.

Il est peu nécessaire de me défendre sur ma Doris, dont Mr. de la M. a fait une espè-

(*m*) C'est son expression dans la traduction de mes commentaires sur les institutions de BOERHAAVE, qu'il a donnée en 7 ou 8 vol. en 12.

(*n*) Dans la dédicace de *l'homme machine*.

(*o*) p. 36.

(*p*) Dans *les réflexions sur la religion & la superstition*.

(*q*) *Sur l'origine du mal* par exemple.

eſpèce de paraphraſe (*r*). Si une déclaration d'amour me rendroit ridicule à mon âge, elle étoit excuſable dans un jeune homme de vingt ans, qui chante ſa maîtreſſe quatre ou cinq mois avant ſon mariage.

Je ne ſais pas, Monſieur, ſi après ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer, Vous me permettrez de vous demander Vos bons offices pour *réhabiliter* la réputation d'un Académicien, & d'un homme que vous avez honoré de Votre correſpondance & de Votre amitié. Il me paroit qu'il ſeroit digne de Vous d'obliger un auteur badin & leger, qui fait peut-être plus de mal qu'il n'a deſſein d'en faire, à me rendre juſtice, & à deſavouer les particularités ridicules qu'il lui a plu de mettre ſur mon compte, & dont il ſait mieux que perſonne la fauſſeté. S'il prétend conſerver à l'irréligion des ménagemens avec la vertu, & avec les devoirs les plus inſéparables de la vie civile, je ne crois pas qu'il puiſſe ſe cacher à lui-même, qu'il en a agi avec moi contre des loix que l'intérêt du genre humain feroit faire quand même la religion ne ſeroit plus.

Je ſuis avec la plus parfaite eſtime, &c.

Göttingue le 10. Novembre 1751.

(*r*) A la tête de *l'art de jouïr*.

RE-

RE'PONSE DE M. DE MAUPERTUIS.

J'ai reçu, Monſieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & n'avois pas attendu jusque là à être indigné de l'écrit dont vous vous plaignez. Vous faites trop d'honneur à de pareils ouvrages, ſi vous croyez qu'ils puiſſent porter la moindre atteinte à votre reputation: mais vous faites tort au caractère de la Mettrie, ſi vous penſez qu'il ait mis dans ce qu'il a écrit le dégré de méchanceté qui y paroit. Ceci eſt un paradoxe pour tous ceux qui ne l'ont pas connu perſonnellement, mais l'amour de la vérité me force à l'avancer. Il eſt mort, & s'il vivoit encore, il Vous feroit toutes les réparations que vous pourriez ſouhaiter, avec autant de facilité qu'il a écrit contre vous. Il m'a juré cent fois qu'il n'écriroit jamais rien de contraire à la religion ni aux mœurs, & bientot après réparoiſſoit quelque ouvrage de la nature de ceux dont nous nous plaignons.

Vous avez raiſon de dire que je le connois mieux que vous : nous ſommes de la même ville : cette raiſon ſeule auroit ſuffi pour que je lui vouluſſe du bien. Je ne me cache pas de l'avoir ſervi du peu de crédit que j'avois en France: il n'a pu s'y ſoutenir dans un aſſez bon poſte, que ſes amis lui avoient fait obtenir; & par des ouvrages inconſidérés s'étant exclu de ſa patrie, il ſe retira

en Hollande, où le mécontentement de ses Parens, & de ceux qui l'avoient jusque là protégé, le laissèrent longtems dans un état déplorable. Un Roi, qui pardonne les fautes, & qui met en valeur les talens, voulut le connoitre, & m'ordonna de lui écrire de venir. Je reçus l'ordre sans l'avoir prévu; je l'exécutai; & La Mettrie fut bientot ici. Peu de tems après j'eus le chagrin de voir la licence de sa plume augmenter de jour en jour. Je me reproche toujours cet écrit qu'il a mis au devant de son Senèque: je connoissois sa fureur d'écrire, & en rédoutois les suites: je l'avois engagé à se borner à des traductions, l'en croyant plus capable que d'autres ouvrages, & pensant brider par-là sa dangereuse imagination. Le hazard, qui lui fit trouver Senèque ouvert sur ma table, lui fit choisir le chapitre de la vie heureuse. Je partois pour la France; à mon retour je trouvai sa traduction imprimée, & précedée d'un ouvrage aussi détestable que le livre, qu'il avoit traduit, est excellent. Je lui en fis les reproches les plus forts: il fut touché; promit tout ce que je voulus, & recommença.

Il faisoit ses livres sans dessein, sans s'embarrasser de leur sort, & quelquefois sans savoir ce qu'ils contenoient. Il en a écrit sur les matières les plus difficiles sans avoir ni réflêchi, ni raisonné: il a écrit contre tout le monde, & auroit servi ses plus cruels ennemis: il a excusé les mœurs les plus effré-

nées,

nées, ayant presque toutes les vertus sociables : enfin il trompoit le public d'une manière toute opposée à celle dont on le trompe d'ordinaire. Je sens combien tout ce que je vous dis est peu croyable, mais il n'en est pas moins vrai : & l'on commençoit à en être si persuadé ici, qu'il y étoit aimé de tous ceux qui le connoissoient.

Tout ceci, Monsieur, ne seroit point une réparation, s'il vous avoit fait quelque tort : mais ses plaisanteries ne pouvoient pas plus vous en faire qu'elles n'en ont fait aux vérités qu'il a attaquées : ceci n'est donc que pour détendre son cœur, rejetter ses fautes sur son jugement, & vous faire connoître l'homme. Tout le monde sait qu'il ne vous a jamais ni vu ni connu, il me l'a dit cent fois. Il ne vous avoit mis dans ses ouvrages que parce que vous étiez célèbre ; ou que les esprits qui couloient au hazard dans son cerveau avoient rencontré les syllabes de votre nom.

Voilà, Monsieur, ce dont je puis vous assurer & assurer le public. Je souhaite qu'il vous tienne lieu de la satisfaction que vous étiez en droit de prétendre, & qu'il serve de témoignage autentique du respect que j'ai pour vos mœurs, pour votre esprit, & pour toute votre personne. J'ai l'honneur d'être, &c.

MAUPERTUIS.

De Berlin du 25 Novembre 1751.

A R-

ARTICLE X.

Discours preliminaire *des Editeurs de l'*Encyclopédie, &c. *à la Haye*, *chez* Jean Neaulme, 1751. *in octavo*. pp. 166.

Il y avoit déjà dans le monde trois ou quatre préfaces récommendables par leur excellence : celle-ci va en augmenter le nombre, & il y a même apparence qu'elle occupera la prémière place. On en sera moins surpris si l'on pense que M. d'*Alembert*, son Auteur, est l'homme de France, qui a l'avantage de réüner au plus haut point la profondeur des sciences les plus abstraites avec la délicatesse & les graces du plus beau génie. Aussi le Discours que nous annonçons n'a plus besoin de ce secours : il a été dévoré par tous ceux qui sont en état de lire de semblables ouvrages ; & c'est pour satisfaire à l'avidité du Public qu'on en donne à présent des éditions séparées. Si pourtant quelqu'un des Lecteurs de ce Journal ne le connoissoit pas encore, nous allons lui en faire naître le goût, & lui mettre, pour ainsi dire, l'eau à la bouche par un seul échantillon, qu'il suffira de prendre au hazard.

„ On peut en général donner le nom

„ d'Art

„ d'ART à tout ſyſtème de connoiſſance „ qu'il eſt poſſible de réduire à des règles „ poſitives, invariables & indépendantes du „ caprice ou de l'opinion; & il ſeroit permis „ de dire en ce ſens que pluſieurs de nos „ ſciences ſont des Arts, étant enviſagées „ par leur côté pratique. Mais comme il y „ a des règles pour les opérations de l'eſprit „ ou de l'ame, il y en a auſſi pour celles du „ corps; c'eſt-à-dire, pour celles qui bor- „ nées aux corps extérieurs, n'ont beſoin „ que de la main ſeule pour être exécutées. „ De-là la diſtinction des Arts en *libéraux* & „ en *méchaniques*, & la ſupériorité qu'on ac- „ corde aux prémiers ſur les ſeconds. Cette „ ſupériorité eſt ſans doute injuſte à pluſieurs „ égards. Néanmoins, parmi les préjugés, „ tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en „ eſt point qui n'ait ſa raiſon, ou pour par- „ ler plus exactement, ſon origine; & la „ philoſophie, ſouvent impuiſſante pour cor- „ riger les abus, peut au-moins en démêler „ la ſource. La force du corps ayant été le „ premier principe qui a rendu inutile le droit „ que tous les hommes avoient d'être égaux, „ les plus foibles, dont le nombre eſt toujours „ le plus grand, ſe ſont joints enſemble pour „ la réprimer. Ils ont donc établi par le ſe- „ cours des Loix, & des différentes ſortes de „ Gouvernemens, une inégalité de convention, „ dont la force a ceſſé d'être le principe. Cette „ dernière inégalité étant bien affermie, les „ hommes, en ſe réüniſſant avec raiſon pour

„ la

„ la conſerver, n'ont pas laiſſé de reclamer
„ ſécrettement contre elle par ce déſir de ſu-
„ périorité que rien n'a pu détruire en eux.
„ Ils ont donc recherché une ſorte de dé-
„ dommagement dans une inégalité moins
„ arbitraire ; & la force corporelle, enchaî-
„ née par les Loix, ne pouvant plus offrir
„ aucun moyen de ſupériorité, ils ont été
„ réduits à chercher, dans la différence des
„ eſprits, un principe d'inégalité auſſi natu-
„ rel, plus paiſible, & plus utile à la ſocié-
„ té. Ainſi la partie la plus noble de notre
„ être s'eſt en quelque ſorte vengé des pré-
„ miers avantages que la partie la plus vile
„ avoit uſurpés ; & les talens de l'eſprit ont
„ été généralement reconnus pour ſupérieurs
„ à ceux du corps. Les arts méchaniques
„ dépendant d'une opération manuelle, &
„ aſſervis, qu'on me permette ce terme à u-
„ ne eſpèce de routine, ont été abandonnés
„ à ceux d'entre les hommes que les préju-
„ gés avoient placés dans la claſſe la plus
„ inférieure. L'indigence, qui a forcé ces
„ hommes à s'appliquer à un pareil travail,
„ plus ſouvent que le goût & le génie ne les
„ y ont entraînés, eſt devenuë enſuite une
„ raiſon pour les mépriſer, tant elle nuit à
„ tout ce qui l'accompagne. A l'égard des
„ opérations libres de l'eſprit, elles ont été
„ le partage de ceux qui ſe ſont crus ſur ce
„ point les plus favoriſés de la nature. Ce-
„ pendant l'avantage que les arts libéraux
„ ont ſur les arts méchaniques par le tra-

„ vail que les prémiers exigent de l'esprit, „ & par la difficulté d'y exceller, est suffi- „ samment compensé par l'utilité bien supé- „ rieure que les derniers nous procurent pour „ la plupart. C'est cette utilité-même qui „ a forcé de les réduire à des opérations pu- „ rement machinales, pour en faciliter la „ pratique à un plus grand nombre d'hom- „ mes. Mais la société, en respectant avec „ justice les grands génies qui l'éclairent, ne „ doit point avilir les mains qui la servent. „ La découverte de la Boussole n'est pas „ moins avantageuse au genre humain que „ ne le seroit à la physique l'explication des „ propriétés de cette aiguille. Enfin, à con- „ sidérer en lui-même le principe de la di- „ stinction dont nous parlons, combien de „ Savans prétendus dont la science n'est pro- „ prement qu'un art méchanique? Et quel- „ le différence réelle y a-t-il entre une tête „ remplie de faits sans ordre, sans usage, & „ sans liaison, & l'instinct d'un Artisan ré- „ duit à l'exécution machinale?

Quiconque sait lire de pareils morceaux avec le goût qu'ils demandent, est bien heureux; mais il est aussi à plaindre, car presque tout ce qui découle à torrens de la plume des Ecrivains ordinaires, lui devient parfaitement insipide.

AR.

ARTICLE XI.

Serenissimæ, Potentissimæ ac Invictissimæ Russiarum Imperatricis Elizabethæ, Petri Magni filiæ Augustissimo Nomini sacrum diem Academia Scientiarum publico conventu die VI. Septembris solemnibus sermonibus celebrat;

c'est-à-dire,

Solemnités célébrées par l'Académie Impériale de Russie, à l'occasion de la fête du nom de S. M. Imp. l'Impératrice Elizabeth. à St. Pétersbourg, 1751. *in quarto*, pp. 38. sans la Préface.

Les sciences commencent à former dans le Nord une Aurore Boréale, dont l'éclat augmente tous les jours de vivacité. L'Académie Imperiale de Russie est, pour continuer l'allusion, une des colomnes de cette Aurore, dont les jets sont les plus abondans & les plus lumineux. C'est ainsi qu'on peut envisager plusieurs volumes de mémoires qu'elle a publiés, & qui lui font beaucoup d'honneur. Placée dans des circonstances qui augmentent de plus en plus

son lustre, par l'auguste protection de l'Impératrice, & par les soins vigilans de son Chef, M. le Comte *de Rasoumowski*, que son mérite a fait parvenir rapidement au faîte des honneurs; cette Académie, non contente de redoubler ses efforts & son application, veut encore, & avec raison, signaler sa joie & sa reconnoissance par toutes les voies qui conviennent à une semblable Compagnie. C'est ce dont nous avons la preuve dans la dernière fête qu'elle vient de célébrer, le 6. Septembre de cette année.

Il y a eu ce jour-là une assemblée publique, à laquelle ont assisté, outre tous les Académiciens, un grand nombre de personnes de la prémière distinction, M. *Augustin-Nathanaël Grischow*, qui faisoit la fonction de Sécrétaire perpetuel, ouvrit la séance par le rapport de la pièce qui avoit été jugée digne de remporter le prix proposé pour cette année. Le sujet en avoit été indiqué en 1749. & l'on demandoit aux Astronomes & aux Géomètres la solution de ce problême;

Si toutes les inégalités, qu'on observe dans le mouvement de la Lune, peuvent être conciliées avec la Théorie de Newton, ou non? Et quelle est la vraie Théorie de ces inégalités, par laquelle on puisse déterminer avec la dernière exactitude le lieu de la Lune pour un tems quelconque?

On avoit envoyé plusieurs Dissertations au concours, mais il ne s'en est trouvé aucune qui pût entrer en comparaison avec celle qui avoit pour dévise; - - *Qua*

—— — *Qua causa argentea Phœbe*
Passibus haud æquis graditur, cur subdita nulli
Hactenus Astronomo numerorum fræna recuset,
Cur remeant nodi curque auges progrediuntur.
Edm. Hallei.

L'Auteur de cet écrit victorieux est M. *Alexis Clairant*, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, qui a véritablement répondu à la question proposée. Le point de cette question regardoit le mouvement de l'Apogée de la Lune, qu'on voit avancer tous les ans suivant l'ordre des signes de 40. dégrés. Or tous ceux qui jusqu'à présent se sont efforcés d'accommoder la Théorie de Newton au mouvement de la Lune, n'ont pu en tirer au de-là de 20. dégrés pour le mouvement annuel de l'Apogée; & leur calcul paroissoit si précis qu'on étoit dans l'idée que la Théorie en question, par cette seule circonstance, se trouvoit en contradiction avec les phénomènes de la Lune. M. *Clairaut* a découvert l'erreur de cette conclusion, & a mis en évidence que la Théorie de Newton satisfait pleinement au mouvement de l'Apogée de la Lune; discussion des plus profondes & des plus épineuses, mais en même tems des plus importantes, & qui ne sauroit manquer d'apporter de très-grands accroissemens à la Théorie de l'Astronomie.

Par rapport aux autres irrégularités qu'on observe dans le mouvement de la Lune, on n'a jamais douté qu'elles ne fussent concilia-

bles avec la Théorie de Newton, quoique l'extrême difficulté du calcul ait empêché de les en déduire formellement. M. *Clairaut* a encore rendu de grands ſervices à cet égard; il a déduit de la Théorie pluſieurs inégalités du mouvement de la Lune, qui étoient encore inconnuës, & il a fait voir qu'elles s'accordoient aſſez bien avec cent obſervations, qu'il a placées à la fin de ſa Diſſertation. Cependant il a eu la prudence de ne point ajouter à ſa Théorie de Tables pour calculer les lieux de la Lune, comprenant bien que les obſervations, ſur lesquelles il pourroit la fonder, ſont encore en trop petit nombre pour en déduire de pareilles Tables. Avant que d'en venir là, il faut que les Aſtronomes fourniſſent encore une longue ſuite d'obſervations

Après avoir ainſi rendu compte de la pièce victorieuſe, M. *Griſchow* indiqua le ſujet de phyſique, propoſé pour l'année 1753. & dont les pièces deſtinées à concourir doivent être remiſes avant le 1. Juin de cette année là. En voici l'énoncé en Latin

Separationem auri ab argento ope aquæ regiæ inſtituendam ex phyſicis & chymicis principiis explicare: aptioremque methodum, quæ minore opera & pretio ad hæc duo metalla ſecernenda indiget, oſtendere.

M. *Chriſtian Gottlieb Kratzenſtein*, Profeſſeur de Méchanique & Docteur en Médecine, prenant enſuite la parole fit un Diſcours dans lequel il rendit compte des nouvelles inven-

ventions & découvertes qu'il a faites par rapport à la navigation. Telles sont une manière encore inconnuë & tout-à-fait facile de déterminer le cours de l'Océan, & une nouvelle machine propre à trouver la hauteur du Pole, lors même que le ciel est couvert de nuages. L'Académicien parla aussi d'un sécret qu'il a trouvé pour animer en quelque sorte davantage l'aiguille de la Boussole, & pour déterminer avec plus de sureté qu'on n'a pu le faire jusqu'à présent la longitude de la mer par un tems obscur. Enfin il annonça une Horloge de mer, qu'il a fait exécuter par un ouvrier d'une manière qui lui donne lieu d'esperer que ni l'agitation des ondes, ni la violence-même de la tempête, ne pourront point en altérer les mouvemens.

M. *Grischow* répondit au non de l'Académie à ce Discours; & la réponse renferme une espèce d'histoire des progrès qu'on a fait dans la détermination des longitudes & des latitudes sur mer. C'est un morceau travaillé avec beaucoup de soin & digne de l'habileté de l'Auteur.

Enfin M. *Michel Lomonosow*, Conseiller & Professeur de Chymie, termina la séance par un fort beau Discours en langue Russe sur l'utilité de la science qu'il professe.

ARTICLE XII.

ELOGE HISTORIQUE (*) de Madame *du Chastellet*, pour mettre à la tête de la Traduction de *Newton*, par M. *de Voltaire*.

Cette Traduction que les plus savans hommes de France devoient faire, & que les autres doivent étudier, une Dame l'a entreprise & achevée, à l'étonnement & à la gloire de son pays. *Gabrielle-Emilie de Bréteuil*, épouse du Marquis *du Chastelet-Lomont*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, est l'Auteur de cette Traduction, devenuë nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connoissances dont le monde est redevable au grand Newton.

C'eut été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel. On sent assez qu'il falloit que Madame la Marquise du Chastellet fût entrée bien avant dans la carrière que Newton avoit ouverte & qu'elle

(*) Comme l'édition de l'ouvrage posthume de Madame *du Chastellet* se fait trop attendre, on a obtenu de Mr. de *Voltaire* la permission de placer ici ce morceau digne d'elle & de lui.

le possédât ce que ce grand homme avoit enseigné. On a vu deux prodiges, l'un que Newton ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une Dame l'ait traduit & l'ait éclairci.

Ce n'étoit pas son coup d'essai; elle avoit auparavant donné au public une explication de la philosophie de Leibnits, sous le titre d'institutions de phisique addressées à son fils, auquel elle avoit enseigné elle-même la géométrie.

Le Discours préliminaire, qui est à la tête de ces Institutions, est un chef d'œuvre de raison & d'éloquence, elle a répandu dans le reste du livre une methode & une clarté que Leibnits n'eut jamais, & dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les refuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnits intelligibles, son esprit, qui avoit acquis encore de la force & de la maturité par ce travail-même, comprit que cette métaphisique si hardie, mais si peu fondée, ne méritoit pas ses recherches. Son ame étoit faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades & l'harmonie pré-établie dévoient être mises avec les trois élemens de Descartes, & que des systèmes, qui n'étoient qu'ingénieux, n'étoient pas dignes de l'occuper. Ainsi après avoir eu le courage d'embellir Leibnits, elle eut celui de l'abandonner, courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion, mais qui ne couta guères d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout espoir de sistème, elle prit pour sa règle celle de la Société Royale de Londres, *nullius in verba*, & c'est parce que la bonté de son esprit l'avoit renduë ennemie des partis & des sistèmes, qu'elle se donna toute entière à Newton. En effet Newton ne fit jamais de sistème, ne supposa jamais rien, n'enseigna aucune vérité qui ne fût fondée sur la plus sublime géométrie, ou sur des expériences incontestables. Les conjectures, qu'il a hazardées à la fin de son livre sous le nom de recherches, ne sont que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il seroit presqu'impossible que celui, qui n'avoit jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en effet digne de ce nom: ce sont les prémiers ressorts de la nature inconnus avant lui; & il n'est plus permis de prétendre à être phisicien sans les connoitre.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un sistème, c'est-à-dire, comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avoit encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile & la matière canellée, pour dire que la Terre est un Soleil encrouté, que la Lune a été entrainée dans le tourbillon de la Terre, que la matière subtile fait la pésanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions Romanesques substituées à l'igno-

gnorance des Anciens, on diroit: cet *homme est Cartésien*, s'il croyoit aux monades, on diroit: il est *Leibnitien*, mais on ne dira pas de celui qui sait les élemens d'Euclide qu'il est *Euclidien*, ni de celui qui sait d'après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il est *Galiléiste*; aussi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitesimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les loix de la gravitation, ne sont point appellés *Newtoniens*, c'est le privilége de l'erreur de donner son nom à une secte. Si Platon avoit trouvé des vérités, il n'y auroit point eu de Platoniciens, & tous les hommes auroient appris peu-à-peu ce que Platon auroit enseigné, mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachoient à une erreur, les autres à une autre, on combattoit sous différens étendarts; il y avoit des Peripatéticiens, des Platoniciens, des Epicuriens, des Zénonistes, en attendant qu'il y eût des Sages.

Si on appelle encore en France Newtoniens les Philosophes qui ont joint leurs connoissances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'est que par un reste d'ignorance & de préjugé. Ceux qui savent peu & ceux qui savent mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginèrent que Newton n'avoit fait autre chose que combattre Descartes, à-peu-près comme avoit fait Gassendi; ils entendirent parler de ses découvertes, & ils les prirent pour un sistème nouveau.

veau. C'eſt ainſi que quand Harvée eut rendu palpable la circulation du ſang, on s'éleva en France contre lui, on appella Harvéiſtes & Circulateurs ceux qui oſoient embraſſer la vérité nouvelle que le public ne prenoit que pour une opinion. Il le faut avouër, toutes les découvertes nous ſont venuës d'ailleurs, & toutes ont été combattuës. Il n'y a pas jusqu'aux expériences, que Newton avoit faites ſur la lumière, qui n'aient eſſuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'eſt pas ſurprenant après cela que la gravitation univerſelle de la matière ayant été démontrée, ait été auſſi combattuë.

Les ſublimes vérités que nous devons à Newton, ne ſe ſont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avoient vieilli dans les erreurs de Descartes. Car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.

Madame du Chaſtellet a rendu un double ſervice à la poſterité en traduiſant le livre des Principes, & en l'enrichiſſant d'un commentaire. Il eſt vrai que la langue latine, dans laquelle il eſt écrit, eſt entenduë de tous les Savans. Mais il en coute toujours quelques fatigues à lire des choſes abſtraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le Latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques

ques & phisiques qui manquoient aux Anciens.

Il a fallu que les Modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées : c'est un grand inconvénient dans les livres de science, & il faut avouër que ce n'est plus guères la peine d'écrire ces livres dans une langue morte à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnuës à l'Antiquité & qui peuvent causer de l'embarras. Le François, qui est la langue courante de l'Europe, & qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles & nécessaires, est beaucoup plus propre que le Latin à répandre dans le monde toutes ces connoissances nouvelles.

A l'égard du Commentaire Algébrique, c'est un ouvrage au-dessus de la Traduction. Madame du Chastellet y travailla sur les idées de Monsieur Clairaut, elle fit tous les calculs elle-même, & quand elle avoit achevé un chapitre, Monsieur Clairaut l'examinoit & le corrigeoit. Ce n'est pas tout; il peut dans un travail si pénible échapper quelque méprise. Il est très-aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. Monsieur Clairaut faisoit encore revoir par un tiers les calculs quand ils étoient mis au net, de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention ; & ce qui le seroit du-moins autant, c'est qu'un ouvrage, où Monsieur Clairaut a mis la main, ne fût pas excellent en son genre.

Au-

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandoit de si grandes lumières & un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée : elle n'avoit pas encore entièrement terminé le Commentaire, lorsqu'elle prévit que la mort alloit l'enlever. Elle étoit jalouse de sa gloire, & n'avoit point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paroitre mépriser ce qu'on souhaite & à vouloir paroitre supérieur à cette gloire véritable, la seule recompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes ames, qu'il est beau de rechercher & qu'on n'affecte de dédaigner que quand on est incapable d'y atteindre.

C'est ce soin qu'elle avoit de sa réputation qui la détermina quelques jours avant sa mort à déposer à la Bibliothèque du Roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, & jamais personne ne mérita moins qu'on dît d'elle : c'est une femme savante. Elle ne parloit jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'instruire, & jamais n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espèce de Tribunal où l'on juge son siècle, par lequel en recompense on est jugé très-sévèrement. Elle a vêcu longtems dans des

so-

ſociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit, & elle ne prenoit pas garde à cette ignorance.

Les Dames, qui jouoient avec elle chez la Reine, étoient bien loin de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du Commentateur de Newton. On la prenoit pour une perſonne ordinaire, ſeulement on s'étonnoit quelquefois de la rapidité & de la juſteſſe avec laquelle on la voyoit faire les comptes & terminer les différens; dés qu'il y avoit quelques combinaiſons à faire, la Philoſophe ne pouvoit plus ſe cacher. Je l'ai vuë un jour diviſer jusqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête & ſans aucun ſecours, en préſence d'un Géomètre étonné, qui ne pouvoit la ſuivre.

Née avec une éloquence ſingulière; cette éloquence ne ſe déployoit que quand elle avoit des objets dignes d'elle; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'eſprit, ces petites fineſſes, ces tours délicats, que l'on donne à des penſées ordinaires, n'entroient pas dans l'immenſité de ſes talens. Le mot propre, la préciſion, la juſteſſe & la force étoient le caractère de ſon éloquence. Elle eut plutôt écrit comme Pascal & Nicole que comme Madame de Sévigné. Mais cette fermété ſévère & cette trempe vigoureuſe de ſon eſprit ne la rendoit pas inacceſſible aux beautés de ſentiment. Les charmes de la poëſie & de l'éloquence la pénétroient, & jamais oreille ne fut plus ſenſible à l'harmonie. Elle ſavoit par cœur les meilleurs vers, & ne pouvoit ſouffrir les médiocres. C'étoit un avantage qu'el-

qu'elle eut ſur Newton d'unir à la profondeur de la Philoſophie le goût le plus vif & le plus délicat pour les belles lettres. On ne peut que plaindre un Philoſophe réduit à la ſécheresſe des vérités, & pour qui les beautés de l'imagination & du ſentiment ſont perduës.

Dés ſa tendre jeuneſſe elle avoit nourri ſon eſprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avoit commencé une traduction de l'Eneïde dont j'ai vu pluſieurs morceaux remplis de l'ame de ſon auteur, elle apprit depuis l'Italien & l'Anglois. Le Taſſe & Milton lui étoient familiers comme Virgile. Elle fit moins de progrès dans l'Eſpagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guères dans cette langue qu'un livre célèbre & que ce livre eſt frivole.

L'étude de ſa langue fut une de ſes principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuſcrites, dans leſquelles on découvre, au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la grammaire, cet eſprit philoſophique qui doit dominer par-tout & qui eſt le fil de tous les labirintes.

Parmi tant de travaux, que le Savant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croiroit qu'elle trouvât du tems, non ſeulement pour remplir tous les devoirs de la ſociété, mais pour en rechercher avec avidité tous les amuſemens. Elle ſe livroit au plus grand nombre comme à l'étude. Tout ce qui occupe la ſociété étoit de ſon reſſort, hors la médiſance. Jamais on ne l'entendit relever

un

un ridicule. Elle n'avoit ni le tems ni la volonté de s'en appercevoir; & quand on lui disoit que quelques personnes ne lui avoient pas rendu justice, elle répondoit qu'elle vouloit l'ignorer. On lui montra un jour je ne sai quelle misérable Brochure dans laquelle un Auteur, qui n'étoit pas à portée de la connoitre, avoit osé mal parler d'elle. Elle dit que si l'Auteur avoit perdu son tems à écrire ces inutilités, elle ne vouloit pas perdre le sien à les lire; & le lendemain ayant sû qu'on avoit renfermé l'Auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur sans qu'il l'ait jamais sû.

Elle fut regrettée à la Cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays, où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont connuë particulièrement, & qui ont été à portée de voir l'étenduë de son esprit & la grandeur de son ame.

Il eut été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les Savans vont jouïr. On peut dire d'elle en déplorant sa destinée, *periit arte suâ*,

Elle se crut frappée à mort longtems avant le coup qui nous l'a enlevée: dés-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyoit lui rester à finir ce qu'elle avoit entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardoit comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtrété du travail, des veilles continuelles dans un tems où le repos l'auroit sauvée, amenèrent enfin cet-

cette mort qu'elle avoit prévuë. Elle sentit sa fin approcher, & par un mélange singulier de sentimens qui sembloient se combattre, on la vit regretter la vie & regarder la mort avec intrepidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeoit sensiblement son ame, & la Philosophie dont cette ame étoit remplie lui laissoit tout son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille désolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le foible Portrait de sa douleur & de sa fermété, desorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers momens, sentoient doublement sa perte par leur propre affliction & par ses regrets, & admiroient en même tems la force de son esprit qui mêloit à des regrets si touchans une constance si inébranlable.

Elle est morte au Palais de Luneville le 10. Août 1749. à l'âge de 43. ans & demi, & a été inhumée dans la Chapelle voisine.

ARTICLE XIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

Rome.

Les chaînes de l'Apôtre S. Pierre, qu'on prétend exister encore ici, à la reserve de quelques chaînons, dont divers Rois ou Prin-

ces ont été favorisés, & à l'honneur desquels on a bati une Eglise (*de S. Pierre aux liens*) ont donné lieu à la Dissertation Epistolaire, dont voici le titre: D. Michaelis Angeli Monsacrati, *Abbatis ex Ord Canonic. regularium S. Salvatoris, de Catenis S. Petri Dissertatio ad* Benedictum XIV. P. O. M. grand *in quarto* de 7. feuilles. L'Auteur s'y attâche à maintenir l'authenticité de ces Reliques, & répond à Calvin, à Mr. *Basnage*, & à d'autres Protestans qui l'ont contestée.

Il y a eu un Auteur, qui s'étoit chargé d'une tâche bien difficile; c'est de justifier l'infaillibilité de tous les Pontifes qui ont occupé le S. Siége, & de détruire tout ce qu'on a avancé des erreurs de *Vigilius*, de *Liberius*, d'*Honorius*, & de quelques autres. Son ouvrage a paru, depuis sa mort, chez *Jerome Maynard*, sous ce titre: *Vindiciæ Romanorum Pontificum*, SS. D. N. Benedicto XIV. P. O. M. *dicatæ*, *Autore* Francisco - Antonio Cavalcanti, *ex Clericis regularibus*, *Archiepiscopo* Consentino. *Opus posthumum*, in folio. 4 alph. 7 f.

Milan.

M. Philippe Argelati, qui a travaillé, de concert avec feu M. *Muratori*, au grand Recueil des *Scriptores rerum Italicarum*, vient de répandre une Lettre Latine, par laquelle il avertit qu'il délivre le dernier Tome de ce magnifique ouvrage, qui est le XXV. en ordre, mais le XXVIII suivant les chiffres, parce que les deux prémiers sont divisés chácun en

deux volumes. Ce XXV. Tome aura auſſi deux parties. La prémière contient douze pièces qui appartiennent encore à la Collection, & ſix Tables différentes. La ſeconde partie ne conſiſte que dans la Table générale des matières. Il n'eſt pas beſoin de faire connoitre le prix de cet ouvrage, qui eſt un des plus importans & des mieux exécutés qu'il y ait dans ſon genre.

Véniſe.

Le Docteur *Gio. Fortunato Bianchini*, Profeſſeur de Médecine à Naples, a fait imprimer ici, en un volume *in octavo* de 15. f. le Recueil d'Expériences de M. l'Abbé *Nollet*, concernant la Médecine Electrique.

Naples.

On a raſſemblé pluſieurs petits Traités intéreſſans ſur la nature & les propriétés de l'air dans un ouvrage qui a pour titre: *Dell' Aria e de' Morbi dall' Aria difendenti Trattato di* Gioſefo Moſca, *Dottor di Medicina e Filoſofia.* Dans la ſeconde partie on examine ſpécialement les effets de l'air ſur le corps humain & les maladies qui en reſultent, en y joignant l'indication des remèdes propres à les guérir.

Breſcia.

Rizzardi a imprimé : *Diſcours ſur les Bibliothèques publiques, prononcé dans l'Académie Royale de la Rochelle, par le* R. P. Valois, *de la Compagnie de Jéſus, Profeſſeur d'Hydrographie, & Directeur de la même Académie ; addreſſé par l'Auteur à S. E. Mgr. le Cardinal* Querini, *Bibliothécaire de la S. E. R. & Evêque de* Breſcia. grand

grand *in octavo*, de 5. f. avec trois Planches.

Luques.

Une société de cette ville, ou plutôt de Palerme, a fait imprimer à ses fraix le troisième Tome du bel ouvrage, intitulé : *Lampas, sive fax artium liberalium, hoc est, Thesaurus Criticus, quem ex otiosa Bibliothecarum custodia eruit, & foras prodire jussit* Janus Gruterus ; *in eo infinitis locis Theologorum, Jurisconsultorum, Medicorum, Philosophorum, Oratorum, Historicorum, Poetarum, Grammaticorum, Scripta supplentur, corriguntur, illustrantur, notantur*, &c. Ce volume est de 4. alph. & 20 f. *in folio.* L'ouvrage avoit été commencé autrefois par l'Abbé *Jean-Felix Palesi*, & continué après sa mort par le savant *Théatin*, *François Tamburini.* Il y a eu un long intervalle entre la publication du second volume, & celle du troisième, l'Editeur en allègue les raisons.

Florence.

On peut parcourir avec agrément le Tableau des plaisirs & de la magnificence de cette ville au XVI.e siècle que présente l'ouvrage réimprimé sous le titre de *Tutti i Triomfi, Carri, Mascherate, o Canti Carnascialeschi andate per Firenze dal tempo del Magnifico Lorenzo de Medici fino all'anno* 1559. *In questa seconda edizione corretti, con diversi MSS. collazionati, delle loro varie lezioni arricchiti, notabilmente accresciuti, e con Ritratti di ciascun Poeta adornati.* 2 voll. gr. *in octavo* 1 alph. 18 f. & 43. figures.

FRANCE.

Paris.

Il ne faut pas négliger de dire à l'honneur des Universités d'Allemagne, qu'on a réimprimé ici, avec de grandes marques d'approbation, le Traité *de Materia Medica*, de M. *Cartheuser*, Professeur en Médecine, & actuellement Recteur Magnifique de l'Université de Francfort sur l'Oder. Il y a à la fin du prémier Tome une Approbation du Collége de Médecine, où cette Illustre Faculté s'exprime de la manière la plus avantageuse pour Mr. *Cartheuser*. L'Avertissement de l'Editeur est sur le même ton. C'est dommage que les termes Allemands, qui entrent dans ce Traité n'aient pas été imprimés fort correctement dans cette édition de Paris.

Si M. *de la Condamine* n'a pas gagné de vitesse son célèbre Associé, j'aurois presque dit, Antagoniste, il aura aux yeux des Juges éclairés un mérite préférable à la diligence, c'est l'exactitude. Pour s'en convaince, il n'y a qu'à lire avec quelque attention sa *Mesure des trois prémiers dégrés du Méridien dans l'Hémisphère austral, tirée des Observations de Mess. de l'Académie Royale des Sciences, envoyés par le Roi sous l'Equateur.* Fuit alter, descripsit radio medium qui gentibus Orbem. C'est un grand *in quarto*, de l'Imprimerie Royale, d'un alph. & 16. f. avec trois Planches.

M. *Chompré* continuë un livre d'usage très-bien exécuté, & dont il y a lieu de croire

que

que tous les Collèges sentiront le prix. Il vient de donner la *Traduction des modèles de Latinité, tirés des meilleurs Ecrivains*, dont le prémier Recueil consiste en Extraits de Plaute & de Terence, *à l'usage de la jeunesse Chrétienne.*

Cela conduit à parler d'un petit cours de Morale, tiré des Ecrits de Ciceron, sous le titre de *Selecta è Cicerone præcepta moribus informandis idonea, in gratiam & ad captum studiosæ juventutis conquisita, ad usum Scholarum inferiorum.*

M. l'Abbé *Debonaire* a fait paroitre *l'Esprit des Loix quintessencié par une suite de Lettres analytiques*, en deux volumes *in* 12.

On a imprimé ici, sous le titre d'Utrecht, trois Brochures exécutées avec beaucoup de propreté, savoir :

1. *Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les loix. Par l'Auteur des* Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg; *à laquelle on a joint l'examen de l'usure; suivant les principes du Droit naturel. Par* M. Formey.

2. *Système du vrai bonheur, par* M. Formey.

3. *Essai sur la perfection, pour servir de suite au système du vrai bonheur, par M.* Formey.

Des noms fameux, & des anecdotes intéressantes, feront rechercher les *Lettres choisies de M.* de la Rivière, *Gendre de M. le Comte* de Bussi-Rabutin, *avec un Abrégé de sa vie & la Relation du procès qu'il eut avec son Epouse*

& son Beau-Père, en 2. volumes *in* 12. L'Auteur de ces Lettres est mort à l'institution de l'Oratoire de Paris en 1738. agé de 94. ans.

M. l'Evêque *du Puy* a donné un ouvrage digne de son rang & de ses talens. Ce sont des *Questions diverses sur l'incrédulité.* Elles réünissent le mérite de l'importance du sujet & des beautés de l'exécution.

Il y a peut-être bien des Livres qui ont des objets plus frappans, mais qui satisferont moins que la *Vie de Pelage*, *contenant l'Histoire des ouvrages de S Jerôme & de S. Augustin contre les Pelagiens.* C'est la production d'un habile Théologien, d'un Critique judicieux, & d'un Ecrivain plein de force & de netteté.

La Question proposée par l'Académie de *Dijon* a excité une Controverse qui se traite avec toute la solidité & toute la décence qu'on peut souhaiter. Ceux qui ont lu avec plaisir le Discours de M. *Rousseau*, qui a remporté le Prix, n'en goûteront pas moins dans la lecture de ses *Observations sur la Réponse qui avoit été faite à ce Discours.*

Le *Traité sur la manière de lire les Auteurs avec utilité*, en trois volumes *in* 12. remplit fort bien l'idée que le titre en donne, & peut être associé aux ouvrages de feu M. *Rollin*, sur des matières à-peu-près du même genre.

Il y a lieu de louër les bonnes intentions de l'Auteur des *Lettres sur M. de Fontenelle* ; mais il auroit tort de se flatter qu'elles ajouteront quelque chose à la gloire de ce Nestor

du

du Parnaſſe. C'eſt lui-même qui veut encore faire voir à la République des Lettres qu'il ſe ſouvient d'avoir été l'Auteur *des Mondes*, par une *Déſenſe de Des-Cartes*, qu'il a miſe ſous la preſſe, & où il réhabiliteroit aſſurément la cauſe dont il ſe charge, ſi l'eſprit & toutes les fineſſes de l'art pouvoient ſuffire à cette entrepriſe.

ANGLETERRE.

Londres.

Jean & *Paul Knapton* ont imprimé une Brochure de trois feuilles *in quarto*, qui contient une liſte raiſonnée des Ecrits du célèbre M. *Gibſon*, Evêque de Londres: *Some Account of the Right-reverend Dr.* Edmond Gibſon, *late Lord Bishop of London.* Il a fourni la carrière d'Auteur depuis 1691. juſqu'en 1738. & a rempli avec honneur le Siége Epiſcopal pendant 33. ans; étant mort à l'âge de 79. ans le 6. Septembre 1748.

M. *Martyn*, qui nous avoit donné en 1742. une édition des Georgiques de Virgile, qui avoit été fort bien reçuë, vient de publier les Bucoliques, qui mériteront le même accueil. P. Virgilii Maronis *Bucolicorum Eclogæ decem. The Bucoliks of Virgil, with an English Tranſlation and Notes. By* John Martyn, T. R. S. *Profeſſor of Botany in the Univerſity of Cambridge.* gr. in quarto, avec quelques Cartes.

On a réimprimé chez *Dodley* la *Vie de Socrate*, en Anglois, par *M. Jean Gilbert Coo-*

per, 11. f. *in octavo*, petit ouvrage bien fait & instructif.

Notre Journal n'a pas encore annoncé la mort du Professeur *Thomas Shaw*, arrivée le 15. Août de l'année passée à Oxford. C'est celui dont on a ce voyage d'Egypte, si estimé.

NORD & ALLEMAGNE.

Dantzig.

M. *Michel-Christophle Hanow*, Professeur de Philosophie & Bibliothécaire, a fait une Dissertation curieuse, où il rapporte toutes les Expériences qui concernent ces petites phioles de verre, qui resistent extérieurement aux coups les plus violens, & que la chûte intérieure d'une très-petite pierre dissipe en éclats. Il explique ensuite ces phénomènes d'une manière détaillée, qui indique une connoissance fort étenduë de la Physique & de la Géométrie. C'est un ouvrage Allemand *in quarto* de 48. pages.

Stettin.

Les Lettres firent une perte ici le 15. Octobre dernier, par la mort de *M. George-Nathanaël Kistmacher*, Professeur en Eloquence & en Poësie, qui a rempli ce poste pendant 24. ans avec distinction, & d'une manière fort utile à la jeunesse.

M. *de Perard*, Chapelain du Roi, a été aggrégé depuis peu aux Sociétés de *Königsberg* & de *Jena*. Cet empressement, que toutes les compagnies savantes témoignent à en faire leur Associé, est une justice qu'elles rendent

dent aux qualités de ſon eſprit & de ſon cœur.

Strasbourg.

L'Imprimerie de *Kürſner* a donné en un volume *in folio* de 3. alph. & 15. f. un ouvrage fait avec beaucoup de ſoin, & très-utile dans ſon genre, ſavoir; *Catalogus librorum impreſſorum, in Bibliotheca Eminentiſſimi Ordinis S. Johannis Hieroſolymitani aſſervatorum, ordine alphabetico, novaque grata methodo contextus à* Joanne Nicolao Weiſlinger, *Definitore venerabilis Capituli ruralis Otterſwirani, & Parocho Capellis infra Rodeck in Brisgoia Diœceſis Argentinenſis.*

Francfort en Mein.

On a réimprimé ici un livre d'uſage qui avoit déjà paru en 1721. & en 1737. Ce ſont les Joan. Chriſt. Franckii J. U. D. *Inſtitutiones Juris cambialis ex legibus cambialibus diverſarum gentium, indole negotiationis, moribus campſorum, ac jure communi, nova methodo collectæ, uſuique Academico & forenſi accommodatæ, cum præfatione* Henrici Brokes, *D. Sereniſſimi Ducis Saxo-Gothani atque Altemb. Conſiliarii Aulici, Pandect. P. P. Ordin. Cur. Prov. ac Scab. Aſſeſſoris, h. t. Academiæ Protectoris, atque Facultatis Juridicæ Decani; adjectus eſt Index copioſus.* in octavo 3. alph. 5. f.

Göttingen.

M. le Profeſſeur *Jean-David Michaëlis*, a donné un *Eſſai Poëtique de Traduction de l'Eccléſiaſte de Salomon*, en Allemand, dont

dont la Poësie est fort belle. Il y a joint une Préface critique sur ce Livre sacré, & des Remarques préliminaires fort instructives. C'est un volume *in octavo* de 19. f.

Dresde.

Le Libraire *Walther* a sous presse deux éditions, l'une des *Oeuvres de M* de Maupertuis, qui sera fort belle, en deux volumes *in quarto*; l'autre en plus petit format des *Oeuvres de M.* de Voltaire, avec plusieurs corrections & additions.

Il a aussi donné une seconde édition de l'ouvrage de *M. Aubert de la Chenaye*, imprimé pour la prémière fois en 1742. sous le titre de *Dictionnaire militaire, ou Recueil alphabétique de tous les termes propres à la Guerre sur ce qui regarde le Tactique, le Génie, l'Artillerie, la subsistance des Troupes*, &c. Cette nouvelle édition a été revuë, corrigée & considérablement augmentée par M. E. Colonel Ingénieur au service de S. M. le Roi de Pologne. 2 Tomes gr. *in octavo.*

M. *d'Arnaud*, que S. M. le Roi de Pologne a honoré du caractère de Conseiller de Légation, est universellement aimé & estimé ici, & continuë à exercer ses talens Poëtiques sur des sujets dignes de l'occuper. Les principaux Poëmes qu'il a faits depuis son séjour ici sont, *La mort du Maréchal Comte de Saxe*, une Ode *sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne*, qui lui a valu les loüanges les plus flatteuses de la part de l'auguste Mère, qui a fait ce riche présent à la

Fran-

France, & une *Ode ſur l'anniverſaire* de la naiſſance du Prince *Fréderic-Auguſte*, petit fils du Roi. L'édition qu'on a publiée à Paris des Oeuvres de *M d'Arnaud*, lui a infiniment déplu; & quand ſes ennemis l'auroient procurée & dirigée pour le décrier, ils ne s'y feroient pas pris autrement. Auſſi en prépare-t-il une nouvelle, qui le vengera de ce monſtre Typographique. Nous aurons occaſion alors de faire retomber ſur d'injuſtes & frivoles Cenſeurs les mauſſades critiques dont ils ſe ſont armés contre *M. d'Arnaud* & ſes ouvrages.

Berlin.

L'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de cette ville, quoiqu'accoutumée aux ſolemnités brillantes, n'en avoit point célébré encore de plus remarquable que celle du Mécredi 19 Janvier. L'Aſſemblée publique s'étant tenue ce jour-là, à l'occaſion de la naiſſance du Roi, elle fut honorée de la préſence du Prince *Fréderic-Guillaume*, fils aîné de Monſeigneur le Prince de Pruſſe, du Prince *Henri*, Frère du Roi, de LL. AA. RR. & SS. Monſeigneur le Duc, & Madame la Ducheſſe de *Brunswick*, Madame la Princeſſe *Amelie*, Madame la Princeſſe de *Darmſtadt*, Meſſeigneurs les Princes *Ferdinand* & *François* de *Brunswick*, les Princes de *Würtemberg*, le Prince de *Lobkowitz*, &c. Il y avoit auſſi une quantité extraordinaire de Seigneurs & Dames de la prémière diſtinction. L'ouverture de la ſéance ſe fit par l'Elo-

l'Eloge de *M. de la Mettrie*, dont M. le Conseiller-Privé *Darget* fit la lecture. *M. de la Lande*, Astronome envoyé à Berlin par la Cour de France, pour faire les opérations correspondantes à celles que M. l'Abbé *de la Caille* exécute au Cap de Bonne-Esperance, prononça ensuite un Discours de remerciement sur son aggrégation à l'Académie, auquel M. le Président *de Maupertuis* fit une réponse, dans laquelle il entra dans un détail également instructif & intéressant sur les opérations dont on vient de parler. La séance fut terminée par un Discours de *M. Formey*, Sécrétaire perpetuel, *sur l'obligation de se procurer les commodités de la vie, considérée comme un devoir de la morale.*

Les *Conseils d'un Père à sa fille*, en Anglois & en François, ouvrage du célèbre Lord *Halifax*, viennent d'être réimprimés chez *Haude & Spencer*. *Mr. Formey*, qui en est l'Editeur, & qui a refondu la Version Françoise, qui étoit déjà surannée, a dédié ce livre à S. A. R. Madame la Margrave de *Schwedt*, Sœur du Roi.

On est si attentif à présent aux opérations qui regardent les monnoies, qu'il y a tout lieu de croire que le public recherchera avec avidité l'ouvrage suivant, sur lequel le Libraire *de Bourdeaux* fait actuellement rouler la presse. *Lettre de M.* Grauman, *ci-devant Directeur de la Monnoie à* Brunswick, *à présent Conseiller Privé des Finances, & Directeur-Général des Monnoies au service de S. M. le Roi*

Roi de Pruſſe ; *concernant les Monnnoies de diverſes Nations principalement celles d'Allemagne, & en particulier celles du Duché de* Brunswick. Traduit de l'Allemand. L'ouvrage avoit été fort goûté en Allemand ; & la Traduction eſt de bonne main. Ce ſera un volume *in octavo* de quinze à ſeize feuilles.

HOLLANDE.

De la Haie

Pierre van Cleef, Libraire ſur le *Spuy*, avertit les amateurs de belles Eſtampes, que depuis le 15. de Février juſqu'à la fin de Juin 1752. il abandonnera, pour le prix de 4. Ducats ou 21. Florins, *les Impoſtures innocentes du célèbre* Bernard Picart, *ou ſes Eſtampes d'après les Peintres les plus illuſtres, tels que* Raphaël, *les* Carraches, *le* Guide, *l'*Albane, *le* Pouſſin, *&c.*; *gravées ſelon le goût particulier de chaçun d'eux, précedées d'un* Diſcours ſur les préjugés touchant la gravûre, *& ſuivies de ſon* Eloge, *& du* Catalogue de ſes ouvrages. Ce magnifique Recueil de plus de LXXX. belles Planches *in folio*, de grand papier & de très-belles épreuves, y compris les doubles & ſon *Portrait*, s'eſt toujours vendu 25 Florins par ſa Veuve ; & après le terme fixé ci-deſſus écoulé, on le remettra au même prix. Le papier moyen, & le petit papier, ſe donneront pour dix-huit Florins.

TABLE
des Articles.

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de

MARS ET AVRIL,

MDCCLII.

TOME V.

SECONDE PARTIE.



A LEIDE,

DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.

MDCCLII.



BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de MARS & AVRIL.

M D C C L I I.

ARTICLE I.

Η ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ. NOVUM TESTAMENTUM GRÆCUM, Editionis receptæ, cum Lectionibus variantibus Codicum MSS. Editionum aliarum, Versionum & Patrum; nec non Commentario pleniore ex Scriptoribus veteribus, Hæbræis, Græcis & Latinis Historiam & vim verborum Illustrante. Opera & studio JOANNIS JACOBI WETSTENII.

c'est-à-dire,

NOUVEAU TESTAMENT GREC, *Edi-*

tion publiée par M. WETSTEIN, *à* Amſterdam, *de la Librairie de* Dommer, 1751. in folio. Tome I. *qui contient les quatre Evangiles.* pp. 966. *dont les Prolégomènes en font* 222 ſans la Dédic.

Cette Edition du Livre par excellence, promiſe depuis longtems, & impatiemment attenduë, remplit parfaitement l'idée que s'en étoient formée ceux qui connoiſſent le ſavoir diſtingué & le travail infatigable de M. *Wetſtein.* Si ce digne ſucceſſeur du célèbre M. *Jean Le Clerc*, dans la chaire des Remontrans à Amſterdam, n'a pas enrichi la République des Lettres d'autant de volumes que lui, il n'en mérite pas moins le ſurnom de *Phereponus*, pour avoir ſoutenu le faix d'une auſſi grande entrepriſe que l'eſt celle de cette Edition du N. T. & pour s'en être acquitté avec tant de ſuccès. Il eſt ſi rare de trouver des Savans qui aient & le fonds & l'art de le mettre en œuvre, au point où M. *Wetſtein* poſſède ces deux choſes, que nous ne craignons point de voir notre jugement ſur cet ouvrage démenti, ni par les Contemporains, ni par la Poſtérité. En tout cas il eſt au-moins dicté par l'eſprit le plus *impartial*; & c'eſt le réſultat de l'impreſſion vive & agréable qu'a produit ſur nous l'examen attentif de cet ouvrage dans toutes ſes parties.

Pour ſe convaincre qu'il ne convenoit à per-

personne mieux qu'à notre ſavant Profeſſeur de ſe charger de cette tâche, dans laquelle il laiſſe bien loin derrière lui les *Mills*, les *Hammonds* , les *Le Clercs*, &c. il n'y a qu'à lire ſes Prolégomènes. C'eſt un traité complet & des plus attachans, qui épuiſe non ſeulement ce qui a été dit ſur les Verſions & les Editions du N. T. mais qui eſt plein d'obſervations nouvelles , & où chaque pas eſt guidé par une critique également éclairée & judicieuſe. Notre Extrait n'en pourra donner qu'une idée fort imparfaite ; & il nous ſemble qu'on devroit faire paroitre ces Prolégomènes , ſéparément , & qu'on pourroit, en les traduiſant en François , y faire quelques changemens, qui rejettent dans des notes les citations & quelques autres détails de critique , pour donner un texte ſuivi & dégagé. Une pareille traduction bien exécutée ſeroit aſſurément reçuē d'une manière favorable.

Après avoir remarqué que les deux conditions requiſes dans un Interprête, c'eſt qu'il détermine les véritables termes de ſon Original, & qu'il en explique enſuite le vrai ſens, M. *Wetſtein* entreprend de faire voir qu'il n'a manqué , ni des connoiſſances , ni des ſecours néceſſaires, pour remplir l'une & l'autre de ces conditions.

Il traite d'abord des Manuſcrits Grecs du Nouveau Teſtament, & des marques caractériſtiques, auxquelles on reconnoit leurs différens dégrés d'ancienneté. Il parle de la for-

me des Lettres, & des Abbréviations, dont il maintient l'antiquité contre M. *Mill.* Il donne aussi des preuves incontestables qu'on s'est servi dés le commencement de chiffres, ou lettres numériques, pour exprimer les nombres, au-lieu de les écrire tout-du-long. En voici un exemple singulier. *Methodius*, dans la *Bibliothèque* de *Photius* 237. dit, que „ le Royaume des Cieux est comparé à dix „ vierges, parce que la lettre *iota*, qui mar-„ que leur nombre, indique aussi par sa fi-„ gure qu'elles avoient embrassé le même „ genre de vie." On peut y joindre l'erreur grossière qui s'est glissée dans les Editions de Clement d'Alexandrie, parce que ce Père voit exprimé qu'*Asa* avoit régné XLI. ans, en disant Ἀσὰ μα, on en a fait un Roi *Asama*, quon ne sait où placer.

Il y a très-peu de MSS. qui renferment le N. T. complet. La plupart n'ont que les IV Evangiles, dont la lecture étoit la plus fréquente dans l'église: d'autres n'ont que les Actes des Apôtres avec les Epitres Catholiques: d'autres y joignent les Epitres de S. Paul: il y en a très-peu où l'on trouve l'Apocalypse. Cette remarque mérite de l'attention, parce que bien des Théologiens se sont trompés, en croyant que les XVI. MSS. sur lesquels *Robert Etienne* rapporte qu'il fit son Edition, étoient autant de MSS. complets.

Tous les MSS. qui ont une antiquité considérable ont perdu quelques pages, ou même quelques cahiers par l'injure du tems, ou

la

la négligence des hommes. Par exemple, dans le fameux MS. d'Alexandrie, dont nous parlerons au long, les XXIV. prémiers Chapitres de S. Matthieu manquent ; & cependant *Friccius*, d'ailleurs bon Critique, a avancé que la *Doxologie* de l'Oraison Dominicale s'y trouve. L'Auteur se rappelle à cette occasion d'avoir ouï un Prédicateur François en Hollande dire dans un sermon, que le passage I. *Jean.* V: 7. existoit dans le MSS. de Cambridge, qui a appartenu à *Beze*, quoique ce MSS. ne renferme que les Evangiles & les Actes.

Les MSS. ne sont pas toujours tout entiers de la même main. Il y a des corrections & des ratures visiblement postérieures : il y a même des pages entières, qui ayant été perduës ont été copiées depuis. D'habiles Critiques, tels que *Beze & Simon*, s'y sont laissés prendre, & ont donné pour authentiques des citations tirées de ces endroits postiches.

Un autre genre de méprise qu'il faut éviter, c'est de multiplier un seul & même MSS. en plusieurs, & de le citer ainsi sous différentes dénominations, comme si c'étoient autant de garans. *R. Simon* a bien raillé le P. *Amelotte* d'avoir appellé, *prémier MSS. d'Etienne*, *MSS. de Complute*, *MSS. du Cardinal Ximenès*, *MSS. de Cisneros*, & *MSS. d'Alcala*, non pas un seul & unique MSS. mais bien pis encore, une seule & même Edition imprimée.

Par rapport aux collations des MSS. il n'y faut pas faire plus de fonds qu'il convient. Outre les erreurs inévitables dans une occupation auſſi pénible, il y a peu d'Editeurs qui aient donné toutes les *variantes* qu'ils avoient obſervées ; ils en ont fait un choix, & par conſéquent il faut s'en rapporter à leur goût & à leur diſcernement. Si l'on joint en cela les fautes ſans nombre des Correcteurs d'Imprimerie, on verra que la critique, malgré ſes yeux perçans, eſt ſouvent forcée de marcher à tâtons, ou de refaire ſur nouveaux fraix ce dont d'autres ſemblent avoir épargné la peine. M. *Wetſtein* provoque à l'Edition de *Florus* par M. *Duxer*. En y jettant les yeux on voit que dans un auſſi petit livre que *Florus*, d'auſſi grands Critiques que *Pruter* & *Saumaiſe*, ayant l'un & l'autre ſous les yeux les mêmes MSS. en ont cité plus de cent fois des leçons qui ne s'accordent point. Il faut après cela ſe ſentir les reins bien forts pour courir la même carrière avec l'eſpérance d'un meilleur ſuccès.

Notre ſavant Editeur, après ces remarques ſur les MSS. en général, paſſe en revuë les anciens MSS. Grecs des Evangiles. Comme celui d'Alexandrie eſt à la tête, & que cette préférence, qu'on croit communement lui être duë, ne laiſſe pas d'être fort ſujette à conteſtation, nous allons rapporter au long ce que l'on en dit ici, afin que ce morceau mette les Lecteurs véritablement au fait de la manière dont M. *Wetſtein* procède dans la diſcuſſion des

des sujets qu'il traite. Bien loin que la longueur de ces détails puisse rebuter, nous nous persuadons qu'on prendra le même plaisir à les lire que nous en goûtons à les rédiger.

On appelle *MSS. d'Alexandrie* celui dont *Cyrille Lucar*, Patriarche de Constantinople, fit présent à Charles I. Roi d'Angleterre, & que *Thomas Roe*, au retour de son Ambassade de Turquie, rapporta en 1628. à Londres, où il fut déposé dans la Bibliothèque Royale, & y existe jusqu'à ce jour, désigné N. III. *b*. C'est un MSS. Grec du Vieux & du Nouveau Testament *in folio* sur du parchemin; les pages sont divisées en deux colomnes, & chaque colomne est d'environ 50 lignes. Le Bibliothécaire *Patricius Junius* donna la prémière connoissance de ce MSS. à *Usher*, à *Grotius*, à *Hammond*; & elle parvint par ceux-ci à *Pricæus*, & à *Courcelles*. Ensuite *Alexander Huyss* en recueillit exactement les diverses leçons, & les insera dans la Polyglotte de Londres; & depuis il a été collationné par Mr. *Mill*, par Mr. *Bentley*, & par M. *Wetstein* même.

Ce MSS. n'est pas parvenu entier jusqu'à notre tems. Tout le commencement de S. Matthieu y manque; & les prémiers mots sont ceux du Ch. XXIV. vs. 6. ὁ νυμφίος ἔρχεται. Il est ensuite mutilé depuis *Jean* VI: 50. ἵνα τὶς ἐξ αὐτοῦ jusqu'à VIII. 52. εἰ προφῆται καὶ σὺ; & enfin depuis 2 *Cor*. V. 13. ἐπίστευσα jusqu'à XII. 7. Il y a à la tête du V. T. les *Hypothèses* d'Eusèbe sur les Pseaumes, &

dans les Evangiles les Τίτλυς & Κεφάλαια du même. Avant les Pseaumes on trouve écrit de la même main dont est le MSS. des livres sacrés : Ἀθανασίυ Ἀρχιεπισκόπυ Ἀλεξανδρείας ἐπιστολὴ πρὸς Μαρκελλῖνον : après quoi sont placés les Κανόνες ἡμερινοὶ καὶ νυκτερινοὶ τῶν ψαλμῶν, *item* les ὀρθρινοὶ καὶ λυχνικοὶ, c'est-à-dire, quels Pseaumes il faut réciter à toutes les heures des offices. A la fin on lit Προσευχὴ Μαρίας τῆς Θεοτόκυ. Dans le Cantique des Cantiques, le dialogue de l'Epoux & de l'Epouse est distingué par du vermillon, toutes les fois que l'un des deux reprend la parole ; ce que M. *Wetstein* a aussi observé dans quelques MSS. Latins. Enfin le MSS. porte aussi les souscriptions des Epitres, comme πρὸς Κολασσαεῖς ἀπὸ Ῥώμης, &c.

Si l'on veut s'en rapporter à *Junius*, à *Walton*, à *Grabe*, à *Mill*, à *Bentley*, à *Whiston*, & à la plupart des Anglois, ce MSS. est d'un prix & d'une perfection, qui exigent qu'on s'en rapporte à lui sur toutes les diverses leçons, & qu'on corrige les autres sur les siennes. Voici comment M. *Mill* s'en est exprimé dans ses Prol. 1341. *Textum ipsum quod spectat, ut est exemplaris N. T. omnium toto orbe longe vetustissimi, ita certe jam ab ipsis fere Canonis incunabulis vix extitisse censeo, qui Archetypum Evangelistarum & Apostolorum ipso fidelius expresserit . . . . Textus Alexandrinus mirifice accuratus videtur, & ad ipsam Apostolorum, ut ita dicam, amussim compositus.* M. *Wetstein* avouë que lorsqu'il se mit à écrire

crire ſes Prolégomènes en 1729. il s'étoit laiſſé emporter par le zèle Anglois pour ce MSS. Mais depuis ce tems-là il a conçu divers ſoupçons qui lui ont fait rabattre conſidérablement de l'idée qu'il en avoit conçuë, & qu'il ſe propoſoit d'en donner. Il y a douze ans, qu'à la réquiſition de M. *Porter*, alors Ambaſſadeur de la Grande Brétagne à la Porte, il fit part de ſes doutes à quelques ſavans Anglois, & même à l'Archevêque de Cantorbery. Mais trouvant ici l'occaſion favorable pour les mettre dans tout leur jour, il examine par qui, où, quand & comment ce MSS. eſt parvenu à l'exiſtence. Ces discuſſions également neuves & intéreſſantes méritent que nous le ſuivions pié à pié dans leur expoſé.

1. Le MSS. d'Alexandrie, après la Table des livres ſacrés, a quelques mots écrits en Arabe d'une main plus recente, dont le ſens eſt; qu'*on prétend que ce livre eſt écrit de la main de* Thecla *Martyre*. Cette ſuppoſition eſt abſurde, puisque *Thecla*, diſciple de S. Paul, & prémière martyre, étoit morte avant qu'on ait penſé à rédiger en un ſeul volume les livres du N. T. Tout au-moins n'auroit-elle pu écrire la Lettre de S. Athanaſe & les Canons d'Euſèbe. Pour éviter cet anachronisme, le Patriarche *Cyrille Lucar* a raconté : „ Que ce volume de l'Ecriture „ ſainte du V. & du N. T. fut écrit de la „ main de *Thecla*, noble Egyptienne, il y „ a environ 1300 ans, un peu après le Con-

„ cile

„ cile de Nicée." Ce n'eſt pas là ſuivre les Traditions, c'eſt en forger de nouvelles & contraires aux anciennes. *Thecla* n'étoit point *Egyptienne*; née à *Iconium*, elle ſouffrit le martyre à *Seleucie* dans la Piſidie. M. *Grabe* ne s'eſt pas mieux tiré d'affaire, en voulant trouver la *Thecla* imaginaire de *Cyrille*; il prétend l'avoir rencontrée dans l'endroit de *S. Grégoire de Nazianze*, où ce Père parle des Vierges qui vivoient à Seleucie dans le monaſtère conſacré à *Thecla*. Mais y a-t-il quelque apparence de raiſon à confondre ce monaſtère, fondé vers la fin du IV. ſiècle, avec celle dont il portoit le nom, & des Vierges de Seleucie avec une noble Egyptienne: ſans compter que, pour arranger ſon calcul, M. *Grabe* eſt obligé de reconnoitre que *Thecla* auroit eu alors au-moins cent ans; & celle dont *Grégoire* parle, il la qualifie Κόρη, *jeune fille*.

Quel que ſoit l'Ecrivain de ce MSS il s'eſt donné beaucoup de liberté dans ſon travail. Il a ſouvent oſé changer l'ordre des mots, pour en rendre le ſens plus clair; il a même diverſement interpolé le texte, & il paroit qu'il n'ignoroit pas le Latin; ce qui donne lieu de croire que c'étoit un homme plutôt qu'une fille en particulier que *Thecla*. M. *Wetſtein* ſe range au ſentiment de *Caſimir Oudin*, auquel les heures des offices marquées dans ce MSS. ont perſuadé qu'il avoit été écrit par un Moine *Acoëmite* pour l'uſage de ſon monaſtère.

2. *Patricius Junius* ayant dit le prémier dans ſa Préface des Epitres de S. Clement, „ que

„ que Cyrille en quittant le siège d'Alexan- „ drie, avoit emporté d'Egypte à Constan- „ tinople, une grande quantité de livres, „ & entre autres le MSS. de *Thecla*," on a cru communement que ce MSS. avoit été trouvé & écrit à Alexandrie. M. *Wetstein* a rencontré pourtant un recit du fait fort diffé- rent, & il le donne ici tiré des Lettres MSS. de son Grand-Oncle Mr. *Jean-Rodolphe Wet- stein* à Mr. *Martin Bogdanus*, Médecin de Berne. Une de ces Lettres, datée du 14. Janvier 1664. porte; „ Que *Patricius Junius* „ lui avoit dit à la vérité à lui-même, dans „ la Bibliothèque Royale de Londres, que „ ce MSS. avoit été donné au Roi Charles „ I. par Cyrille, Patriarche de Constantinople, „ mais qu'il avoit eu pour Maître en Langue „ Grecque à Bâle un certain *Matthieu Mut- „ tis*, Cypriot, Diacre de ce même Patriar- „ che, qui lui avoit assuré que ce MSS. avoit „ été trouvé au mont *Athos*, dans l'enceinte du- „ quel il y a XXII. monastères, qui sont com- „ me autant de petits Forts de Moines, aux- „ quels les Turcs n'ont jamais touché, mais „ qui se conservent en payant tribut." Et dans une autre Lettre du 11. Mars de la mê- me année, M. *J. R. Wetstein* confirme la même chose. Notre savant Editeur ne voit aucune raison de révoquer en doute le témoi- gnage de *Muttis*, d'autant plus qu'il peut ê- tre aisément concilié avec le rapport de *Pa- tricius Junius*. En effet, comme on sait que *Cyrille Lucas* avoit d'abord été au mont A- thos,

thos, ensuite à Alexandrie, & enfin à Constantinople, la supposition qu'il a trouvé ce MSS. au mont Athos, & l'a porté de-là à Alexandrie, & d'Alexandrie à Constantinople, est tout aussi naturelle que celle qui en place la découverte à Alexandrie.

Mais nous n'avons pas encore tout ce que nous cherchons. Quand même il seroit prouvé que Cyrille a trouvé ce MSS. au mont Athos, s'ensuivra-t-il de-là qu'il ait été écrit sur ce mont, & qu'il y soit demeuré caché pendant onze siècles? On pourroit soupçonner que c'est un MSS. de Constantinople plutôt que d'Alexandrie, parce que l'une de ces villes est tout autrement voisine d'Athos que l'autre, & qu'on sait d'ailleurs que plusieurs MSS. de Constantinople ont été effectivement portés dans ces monastères. De plus si le MSS. a été celui de *Thecla*, ou des *Acoëmites*, il ne faut chercher ni lieu consacré à *Thecla*, ni monastère des *Acoëmites* en Egypte; mais on trouvera l'un & l'autre à Constantinople, comme on en fournit ici les preuves.

Cela ne suffit pourtant pas encore pour déterminer M. *Wetstein* à renoncer à l'opinion reçuë. D'autres considérations l'y retiennent. Prémièrement la figure des Lettres est élégante & d'Alexandrie. On ne peut pas nier que des écrivains plus modernes & dans d'autres lieux auront peut-être imité cette Ecriture; mais dans le cas de doute les apparances sont pour l'antiquité & l'authenticité du caractère, qui a beaucoup de rapport a-

vec

vec l'écriture Coptique, c'est-à-dire, Egyptienne. En second lieu, l'Orthographe y est négligée, comme dans les autres MSS. qui nous sont venus d'Egypte. Enfin il a les mêmes leçons qu'on trouve dans Cyrille d'Alexandrie, dans la Version Copte faite en Egypte, dans les Evangiles en Arabe & en Grec, que M. *Wetstein* indique n. 6. de ses *Evangelistaires*, & à la marge de la Version Syriaque postérieure, qui fut conférée avec le MSS. Grec d'Alexandrie en 615.

3. Si le MSS. en question a été écrit par un *Acoëmite*, il ne sauroit être plus ancien que du V. siècle; car ces Moines durent leur Institut à *Marcellus*, Evêque d'*Apamée*, ou plutôt à *Alexandre* son successeur, qui fleurissoit vers l'an de N. S. 420. comme le témoigne M. *du Cange* dans son *Glossaire*. Les dénominations de Θεοτόκος, & d'*Archevêque* qui s'y trouvent, ne furent non plus usitées qu'au V. siècle à l'occasion des disputes de *Nestorius* & de *Cyrille*. Ainsi M. *Wetstein* croit avec M. *Mill* qu'il faut placer le tems où cet Exemplaire a été écrit à la fin du V. siècle. M. *Grabe* l'a fait remonter un siècle plus haut, se fondant sur ce qu'après l'an 396. un Evêque partagea les Epitres de S. Paul en Chapitres, & qu'après l'an 498. le Diacre *Euthalius* en fit autant pour les Actes & les Epitres Catholiques; d'où il tire la conséquence que notre MSS. s'il étoit postérieur à ces deux dates, auroit les titres des Chapitres dans les Actes & dans les Epitres, com-

comme il a ceux d'Eusèbe dans les Evangiles. La conclusion n'est pas juste: les Canons d'Eusèbe sont faits avec beaucoup d'art, & leur utilité est très-sensible: au-lieu qu'on peut fort bien se passer de la division des Epitres, dans laquelle *Euthalius* avoit introduit des détails & des subdivisions, dont les MSS. se sont très-rarement chargés. Il y a pourtant des vraisemblances que l'Ecrivain de notre MSS. a connu le travail d'*Euthalius*: il a marqué comme lui dans quels lieux S. Paul avoit écrit ses Epitres aux Colossiens, aux Thessaloniciens, à Timothée & à Tite; il a placé comme lui l'Epitre aux Hébreux avant celles à Timothée, à Tite & à Philémon: il a même suivi souvent les leçons d'*Euthalius*, telles que nous les connoissons par l'Edition que M. *Zacagni* en a donnée.

C'est une extremité insoutenable que celle où s'est jetté *Oudin*, en soutenant que ce MSS. ne pouvoit être antérieur au X. siècle, sous prétexte que l'Epitre de S. Athanase à Marcellin qu'il renferme est un pièce fausse, qui n'a été forgée que vers ce tems-là. Au X. siècle on séparoit les mots, & on mettoit les accens; ce que ne fait point notre MSS. Il n'y a non plus aucune vraisemblance que ce MSS. dont les interpolations sont prises de la Version Italique, ait été écrit depuis que l'Edition de S. Jerôme eut été reçuë, & après le schisme des Grecs. Une autre raison, c'est que s'il étoit seulement postérieur au VI. siècle & aux tems du Ma-

Mahométisme, on ne fauroit préfumer que les *Sarrasins*, ou *Agaréniens*, euffent été inconnus à l'Ecrivain: cependant il paroit n'en avoir aucune idée, lorsqu'il met 1 *Chron.* V: 20. οἱ ἀγοραῖοι pour Ἀγαραῖοι, ou fuivant d'autres MSS. οἱ Ἀγαρηνοὶ. Enfin M. *Wetstein* foupçonne fortement, qu'outre l'habile homme, qui en 615. confera la verfion Syriaque poftérieure à Alexandrie avec les MSS. Grecs, & nota les diverfes leçons à la marge, il y en a eu un autre plus ancien qui a inferé dans le texte-même de cette verfion les diverfes leçons marquées par des *obeles* & des *afterisques*, & qui avoit fait ufage de ce même MSS. d'Alexandrie, qui a ces leçons, lesquelles lui font propres.

4. La grande queftion, qui refte à déterminer, c'eft celle de l'autorité de ce MSS. & du dégré de foi qu'il mérite. M. *Wetftein*, comme nous l'avons vu, n'a rien déguifé de ce qui peut le rendre recommandable: mais il eft également en droit & même dans l'obligation d'indiquer ce qui en diminuë le prix. Et d'abord le Copifte a fait tant de fautes, qu'on ne peut le regarder que comme un homme fort négligent, ou qui ne faifoit pas de fon travail le cas qu'il en devoit faire. Il a mis, par exemple, 1 *Rois* XXI: 1. Ἰσραὴλ pour Δαυὶδ XXII: 18. ἀπεστράφη pour ἐπεστράφη. XXVIII: 14. ὄρθελον pour ὄρθιον. 2 *Rois* I: 18. Ἰούδα pour Ἰσραήλ. II: 30. ἀπέστρεψεν pour ἀνέστρεψεν. V. v. dern. γάζης pour γῆς. XIII: 7. ἄδου pour αὐτοῦ. XXI: 2. αἵματος pour ἐλλείμματος. XXIII: 9.

ἀνεβόησεν pour ἀνεβόησεν. 4 *Rois* XIV: 2. Ἰσραὴλ pour Ἱερουσαλὴμ. XVIII: 21. τρυγήσει pour τρήσει. XXV. 14. ἱμάτια pour ἰαμίν. 1 *Chron.* IX: 37. Μακεδὼν pour Μακελώθ. VIII: 13. Ἀδὰμ pour Αἰλὰμ. XVI: 3. ἀρτοκοπιακὸν pour ἀρτοκοπικόν, &c. méprises qui ne peuvent venir que d'une distraction impardonnable. Il est évident aussi que le Copiste ne confrontoit point d'une manière suivie & exacte sa Copie avec l'Original, puisque s'étant trompé en marquant du chiffre LXXVI. le Pseaume LXXVII. il a continué tout de suite jusqu'au Pseaume XCIII. où s'étant apperçu du desordre, il n'a pas voulu prendre la peine de changer & corriger tous les Pseaumes mal numerotés, mais il a cru rétablir suffisamment les choses, en mettant le même chiffre à deux Pseaumes, & continuant ainsi. Tout cela ne donne pas une haute idée de son travail.

Une singularité frappante, & qui a longtems occupé M. *Wetstein*, c'est le merveilleux accord de ce MSS. avec la version Latine. En effet si on est dans l'idée universellement reçuë par tous les Savans, & par toutes les sociétés Chrétiennes, à l'exception de l'Eglise Latine, que les livres sacrés ont été traduits de Grec en Latin avec beaucoup de négligence & non moins d'ignorance, il faut que ce reproche retombe sur le MSS. d'Alexandrie, qui s'écarte de tous ou presque tous les autres MSS. Grecs, pour s'accorder avec la version Latine. Notre Savant

vant n'a pas voulu s'en fier aux collations faites par d'autres; il a trouvé le loisir & a eu la patience d'en faire lui-même une très-exacte. Il a vu avec étonnement que rien n'étoit plus parfait & plus constant que cet accord du MSS. d'Alexandrie avec la version Italique; c'est-à-dire, avec cette version qui se trouve dans le MSS. de Cambridge de Beze, & dans celui d'Oxford de Laud, & que S. Jerôme, obligé de céder aux conjonctures, a conservée en grande partie. De cent Variantes du MSS. d'Alexandrie à peine y en a-t-il une qui n'aille pas de concert avec la version Italique; & si nous avions des Exemplaires en plus grand nombre & plus entiers de cette version, nous trouverions peut-être que toutes les diverses leçons ont passé d'elle au MSS. en question. Car enfin il faut que ce soit la version Italique qui ait suivi le MSS. d'Alexandrie, ou ce MSS. qui ait suivi la version; mais si l'on vouloit affirmer le premier, il faudroit expliquer comment il est possible que non seulement aujourd'hui les leçons de presque tous les autres MSS. Grecs soient différentes, mais encore qu'il n'y ait pas la moindre trace des leçons du MSS. d'Alexandrie dans les Pères Grecs. Si ce MSS. est la source pure & légitime, qui est-ce qui l'a empêchée de couler chez les Grecs, & l'a détournée toute entière chez les Latins? Qu'on dise encore comment il est possible que l'Interprête Latin ayant corrompu souvent les noms propres des hom-

mes & des villes par des inflexions conformes à sa langue, le MSS. Grec renferme ces altérations qui sont contraires à la sienne, & qu'il ait suivi cette version en une infinité d'autres écarts qui ne peuvent être attribués qu'à un Interprête, & qui ne doivent exister dans le texte original qu'autant qu'ils s'y sont glissés d'après la version Latine. C'est ce dont M. *Wetstein* rapporte ici une liste d'exemples de cinq pages *in folio*, tirée du seul livre des Actes, assurant qu'il en est de même de tous les autres & en produisant quelques endroits remarquables.

Le *P. Hardouin* s'étoit apperçu de cette conformité, & dans son Commentaire sur le N. T. imprimé en 1741. il s'exprime en ces termes dans sa note sur le v. 5. de l'Epitre de St. Jude: *In Græco vulgato pro* Jesu Κύριος Dominus. *In MSS. tamen Alexandrino* Ἰησοῦς, *quoniam ex Vulgata fere concinnatum istud exemplar est.* Et il repète souvent cette remarque. Si ce savant Critique s'en étoit tenu là, & qu'il se fût abstenu de l'étrange supposition que tous les livres du N. T. ont été originairement écrits en Latin, & ensuite mal & infidèlement traduits en Grec, il n'auroit rien dit de repréhensible. *Richard Simon* avoit eu déjà le même soupçon; car il dit, dans *son Histoire Critique du N. T.* ch. XXXII.
„ Qu'il n'oseroit assurer que le MSS. d'A-
„ lexandrie, & même celui du Vatican, ne
„ soient pas du nombre des anciens MSS. é-
„ crits par des Copistes Latins.

Mais,

Mais, dira-t-on, y auroit-il eu à Constantinople un Moine *Acoëmite*, ou à Alexandrie un Copiste, qui fussent assez savans dans la langue Latine, pour traduire les livres sacrés de cette langue en Grec, & assez téméraires pour en former l'entreprise? Quand on ne pourroit rien répondre à cette question, les choses n'en seroient pas moins telles qu'on vient de les représenter; & cette conformité ne pouvant passer pour fortuite, supposeroit une cause, quelle qu'on veuille l'imaginer. Cependant une connoissance exacte de la langue Latine n'étoit pas alors aussi étrangère aux Grecs qu'on le prétend. En consultant l'Histoire Ecclésiastique, on voit que l'Eglise Grecque s'étant divisée en deux partis, plusieurs Docteurs allèrent à Rome, pour s'insinuër dans les bonnes graces des Papes & des Evêques Latins, par le moyen desquels ils prévalurent en effet sur leurs adversaires. C'est dans de semblables circonstances que S. *Athanase* se rendit à Rome bien accompagné, & il y passa plusieurs années: son successeur *Pierre* fit le même voyage, aussi bien que *Jean*, Evêque d'Alexandrie, au cinquième siècle. *Evagre* témoigne que vers le même tems, *Simeon*, Moine *Acoëmite*, fut envoyé de Constantinople à Rome. Ces voyages & ces séjours de tant de Grecs à Rome ne permettent pas de douter qu'ils n'y aient appris pour la plupart la langue Latine. Il est aussi fort naturel qu'ils aient rapporté chez eux quelques exemplai-

res de la version Italique ; & il est possible qu'après leur retour ils se soient occupés à réformer, ou plutôt à corrompre les MSS. Grecs d'après le Latin, soit dans la pensée d'obliger par-là les Latins, soit par desœuvrement, car, dit M. *Wetstein*, qu'y a-t-il de si ridicule qui ne puisse venir dans l'esprit d'un Moine oisif?

Voici le jugement que deux savans Anglois d'une habileté reconnue ont porté sur le MSS. d'Alexandrie. Le prémier c'est *Thomas Gatakes*, qui *p.* 25. de ses *Advers.* dit: *Codex ille tot in novi instrumenti locis mendosus, mutilatus, implicatus, interpolatus deprehenditur, ut adversus receptam vel istic vel alibi lectionem exilis admodum, aut nullius omnino ponderis esse videatur.* Et plus bas, *p.* 58 *Manuscripti illius non est tanta αὐθεντία, quæ tot Græcorum τῶν πάνυ καὶ παναρχαίων etiam repugnantium testimoniis disertissimis objiciatur. Certe enim habet exemplar illud vitiosa haud pauca, glossemata vero interjecta passim quam plurima.* L'autre jugement est de *Thomas Brunon*, Chapelain de Marie, Mère du Roi Guillaume, & depuis Chanoine de Windsor, qui dans une Lettre à *Isaac Vossius*, du 3 Décembre 1660, qui existe dans la Bibliothèque des Remontrans à Amsterdam, parle ainsi à son ami : *Codicem illum* Alexandrinum, *de quo nos sæpius inter nos, & habeo jam apud me, Serenissimi mei Regis indultu, & per duos pene menses habui. Sed frequentibus occupatus negotiis illo uti non potui. Hoc tantum in aurem tibi, me non habere illum*

adeo

adeo vetuſtum , prout vulgo fertur. Verum eſt, omnes litteras eſſe unciales & continuas, adeo ut moleſtiam lectori non exercitato ſatis abunde præſtent. Sed uno vel altero ſeculo poſt Athanaſium librum fuiſſe exaratum ampliſſime conſtat. Tomo quippe Pſalmorum præfigitur Epiſtola Athanaſii ad Marcellinum, ipſiſſimo charactere.

M. *Wetſtein* ayant mis dans un jour parfait toutes les diſcuſſions critiques qui concernent le MSS d'Alexandrie, dit qu'il ne ſauroit quitter cette matière, ſans parler encore du célèbre paſſage I. Tim. III. 16. & de la queſtion müe par M. *Mill* à cette occaſion. Le cas, qui fournit ici la ſolution de cette queſtion, eſt d'un ordre ſi ſingulier, que nous nous croyons obligés de le mettre ſous les yeux du Lecteur.

Il s'agit des mots θεὸς ἐφανερώθη. M. *Mill* avoit avancé que ΟΣ s'étoit gliſſé dans le texte à la place de ΘΣ, abbréviation connuë de ΘΕΟΣ, parce que la petite ligne tirée dans le *Theta*, étoit pour l'ordinaire trop mince, & échapoit à la vuë. Surquoi il allègue le MSS. d'Alexandrie, dans lequel au prémier coup d'œil, il lui avoit ſemblé voir ΟΣ, remarquant bien qu'une ligne épaiſſe d'encre avoit été tracée depuis par quelque main téméraire ; mais qu'enſuite il avoit pourtant retrouvé des traces certaines de l'ancienne ligne, qui ſeroient encore bien plus ſenſibles ſans la nouvelle.

M. *Wetſtein* ayant examiné cet endroit, il y a 34 ans, & ayant aſſuré à ſes amis, qu'il lui a-

avoit été impoſſible de faire la même découverte dont M. *Mill* s'étoit vanté, on l'avoit attaqué rudement là-deſſus dans un ouvrage Allemand, à la cenſure duquel il fait une réponſe fort ſolide, mais dont nous ne dirons rien, pour venir droit au fait, qui eſt d'un ordre peu commun.

Trente ans après, M. *Wetſtein* ſe trouvant à la Bibliothèque Royale de Londres avec un ancien ami, le pria de regarder bien attentivement le mot en queſtion, & cet ami y ayant employé toute la force de ſes yeux, & des lunettes de plus d'une ſorte, proteſta qu'il ne pouvoit y avoir eu de la première main que ΟΣ. Là-deſſus M. *Wetſtein* ſe mit en devoir de bien regarder auſſi, & apperçut à gauche dans l'O une petite ligne, mais quand il voulut la montrer à ſon ami, il ne la retrouva pas : il la revit enſuite, puis ne la vit plus. Tout ceci paroitroit un jeu peu décent, ſi nous ne hâtions de donner l'explication. Ce fut l'ami de M. *Wetſtein* qui la trouva. A la page immédiatement au deſſous de celle où eſt le texte 1 *Tim.* III: 16 & préciſement vis-à-vis d'ΟΣ eſt le mot καὶ εὐσέβειαν. 1 *Tim.* VI: 3. La première lettre d'εὐσέβειαν dans le caractère du MSS. eſt ainſi faite Ε Le papier étant transparent, quand l'Ο eſt appliqué ſur le Ε de la page ſuivante le trait du milieu de cette dernière lettre ſe montre dans l'Ο, mais du côté gauche ſeulement, n'étant pas aſſez long pour le traverſer tout entier. Dès que les deux feuillets

ces-

cessent d'être exactement appliqués l'un sur l'autre, la ligne disparoit, pour se remontrer ensuite, quand en regardant de près on appuye la main sur le papier. Tout cela est aussi simple & naturel que vrai. Cependant voilà les traces de cette fameuse ligne que Mill & d'autres Critiques soutiennent à cor & à cri d'avoir vuë, & qu'ils ont vuë en effet, mais non pas pour ce qu'elle est. Voilà en même tems l'image fidèle de tant de disputes, où l'on s'est enroüé, & quelquefois égorgé, pour de pareils sujets. *Hæc est*, dit M. *Wetstein*, *illa Helena*, *pro qua digladiabantur Phrygii*. *Perpende hæc mecum*, *Lector benevole*, *&* *mirere tantos fluctus in simpulo excitari potuisse*.

Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire, ni de pousser plus loin cet Extrait, ni d'inviter tous ceux qui, par leur profession, ou par goût, s'attachent au genre d'étude dans lequel est cet ouvrage, d'en faire l'usage & le cas qu'il mérite. Dans le reste des Prolégomènes M. *Wetstein* continuë à traiter avec la même force & la même érudition toutes les matières qui appartiennent à son plan. La clôture à la vérité paroit un peu étrangère à ce plan, & discordante avec l'ouvrage à la tête duquel elle se trouve; c'est un ample recit, mais intéressant dans son genre & fort bien fait, des affaires suscitées à M. *Wetstein* par quelques Théologiens de Bâle, qui ont occasionné une longue suite de procedures peu utiles aux progrès de la vérité & fort

contraires à l'amour de la paix & à la charité. Après y avoir pourtant bien pensé, nous ne saurions blâmer M. *Wetstein* d'être entré dans ces détails personnels. En supposant l'exactitude des faits, & la sincérité de sa relation, il lui convenoit, par-là même qu'il se chargeoit d'une fonction aussi importante que celle d'Editeur & d'Interprête de nos saints livres, de mettre son honneur, ses intentions, son savoir-même & sa capacité, à l'abri de tous les soupçons & de tous les reproches qui auroient pu decréditer son travail, & en lui faisant perdre d'un côté le fruit de tant d'années, faire perdre de l'autre au Public cette confiance, sans laquelle des ouvrages de la nature de celui-ci demeurent parfaitement inutiles.

Il faudroit plusieurs Extraits pour tirer des Notes tout ce qu'elles ont de remarquable; mais c'est assez d'avoir mis sur la voie ceux qui voudront aller puiser à la source.

ARTICLE II.

Alberti v. Haller, M. Phil. D. Consil. Aul. & Archiatri Reg. & Elect. Med. Anat. Chir. Bot. P. P. O. Præs. Coll. Chir. Præsidis Societatis Reg. Scient. Gotting. Acad. Imp. N. Cur. & Regg. Brit.

Brit. Boruſſ. Suec. & Upſ. Sod. in Supremo Senatu Reip. Bernenſis Ducentum Viri, primæ Lineæ Phyſiologiæ in uſum Prælectionum Academicarum auctæ & emendatæ;

c'eſt-à-dire,

ELE'MENS DE PHYSIOLOGIE, PAR M. DE HALLER: à Göttingue chez *la Veuve d'Ab. van den Hoeck*, *Libr. de l'Acad.* 1751. in octavo. pp. 567.

La prémiére Edition de cet ouvrage eſt de 1747. Après avoir fait pendant vingt-quatre ans ſes leçons Académiques ſur les écrits du grand *Boerhaave*, M. *de Haller* s'eſt cru obligé de ſe faire un Cours de ſa propre compoſition, parce que depuis l'année 1725. où *Boerhaave* a écrit ſes Inſtitutions, certaines parties des ſciences qui y ſont traitées ont fait des progrès conſidérables, & qu'en particulier ce célèbre Médecin n'a pu connoitre & mettre en œuvre les admirables deſcriptions Anatomiques de M. *Winſlow* C'eſt donc avec ces nouveaux ſecours, & ſa propre expérience, que M. de *Haller* a écrit la Phyſiologie, dont voici une ſeconde Edition, où il a fait des changemens très-conſidérables. Son nom ſeul eſt un garant du prix de cet ouvrage. Il en promet un plus conſidérable, qu'il

qu'il annonce en ces termes. *Expectate majus opus, in quod nunc maxime me demergo. Eodem nempe ordine, sed pleniori omnino dictione & continua, absque notarum aut citationum interpositione, enarrare constitui ea omnia, quæ ad rem physiologicam hactenus collata sunt, ut ea quæ vera sunt, quæ probabilia, quæ infirma, sincerus ubique indicem, quantum quidem imbecillitas humana, meique imprimis ingenii limites permittunt.*

Comme la matière de la génération est fort à la mode depuis quelque tems, nous allons tirer de cette Physiologie l'exposé que M. *de Haller* fournit à ce sujet.

Après avoir donné une description exacte des parties naturelles de l'homme, il continuë en disant, que la liqueur déposée d'abord dans les vésicules séminales, devient jaunâtre & plus fluïde ou aqueuse dans les testicules. Elle a une odeur particulière dans chaque animal; & quant à la pésanteur, elle l'emporte sur toutes les autres liqueurs du corps humain. Sans l'entrée de cette liqueur dans *l'Uterus*, il ne sauroit y avoir de fécondation pour les espèces d'animaux qui sont partagés en deux sexes. La raison en a été ignorée, jusqu'à ce que les Microscopes ont enseigné, que cette liqueur, dans l'homme & dans tout autre animal, étoit pleine d'animaux vivans, semblables à de petites anguilles, avec une grosse tête; & que ces animalcules se trouvent toujours dans la semence d'un homme sain, depuis qu'il a atteint l'âge

de

de puberté. On reconnoit que ce ſont de petits animaux par la diverſité de leurs mouvemens: ils évitent de ſe heurter, ils retrogradent, ils changent de viteſſe. On dit qu'en vieilliſſant ils diminuent, & perdent leurs queües.

L'utilité réelle de ces animalcules à cauſé de grands doutes, parce qu'on ne trouvoit rien de ſemblable dans aucune autre liqueur du corps humain; mais depuis on a fait des découvertes pareilles ailleurs, & presque dans toutes les décoctions & infuſions des parties des animaux. Pluſieurs ont cru que ces animaux ne ſervoient qu'à l'irritation, & qu'ils étoient comme des aiguillons au plaiſir. Cependant la plus grande partie des Anatomiſtes ſe ſont accordés à admettre l'hypothèſe qui établit que le petit ver ſéminal eſt l'origine de l'homme, & en contient les rudimens. On a confirmé ce ſentiment par l'extrême reſſemblance qui ſe trouve entre l'animalcule ſpermatique & le fetus dans ſon prémier état après la conception. On a ajouté que les animaux, qui naiſſent de la copulation des deux eſpèces, ont plus de reſſemblance avec le Père qu'avec la Mère; enſorte que les défauts corporels & les infirmités paſſent ſouvent de mâle en mâle par une longue ſuite de générations. Enfin on a remarqué qu'il arrivoit aſſez communement dans les Inſectes des évolutions pareilles à celle par laquelle le vermiſſeau devient fetus, & le fetus homme; & que comme ces ver-

vermisseaux dominoient en quelque sorte dans tout le règne des animaux, il falloit qu'ils fussent destinés à quelque usage très-important.

Les objections, par lesquelles on a combattu ces preuves, ont été prises de ce que la génération des parties du corps humain se fait, non tout à coup, mais par une succession lente; & de ce que la ressemblance avec la Mère a lieu, & même fréquemment; ce qui fait juger que la formation de l'individu n'est pas dépendante de quelque particule qui ait appartenu au corps du Père seul, ou de la Mère seule. On s'est encore récrié sur cette effroyable multitude de vermisseaux existens à pure perte, puisqu'entre des millions il n'y en a qu'un seul qui puisse parvenir au dévelopement, & sur la trop grande petitesse de chacun d'eux en comparaison du fetus, de ses membranes, &c.

Toutes ces considérations pésées, M. *de Haller* trouve qu'il règne encore une obscurité profonde sur le mystère de la génération. Seulement la probabilité favorise la succession dans la manière dont se forme le corps humain, vu qu'il y a certainement des parties très-importantes, qui sont tout-à-fait autres dans le fetus nouvellement conçu & dans l'enfant qui vient au monde. La découverte des Polypes, & tout ce qui arrive aux animaux, qui, après avoir perdu certaines parties, les recouvrent, peut tenir lieu de démonstration que la nature a des moyens de for-

former & de rétablir des pièces organisées, considérables & fort composées, sans aucun rudiment préexistent. Ce n'est pas non plus un médiocre argument que celui qu'on emprunte d'une formation certaine & palpable que l'on observe dans les coquillages, où des parties dures & solides se produisent par la simple inspissation successive d'une humeur gélatineuse. A cela se joint l'analogie des Plantes, où il est manifeste que d'un fluïde condensé dans une fabrique celluleuse, se forme le bois, & toute la variété des autres parties: force de production qui est répanduë dans toute la Plante, de chacune des parties de laquelle la racine & la fleur peuvent renaître.

Où en sommes-nous donc venus à la faveur de tant d'expériences & de raisonnemens? A cette alternative que nous exprimerons dans les propres termes de l'Auteur. *An* (vermiculi) *rudimenta hominis, sed ejusmodi, ut multa mutatione, & incremento quarundam partium, aliarum evolutione, nonnullarum jactura, demum in figuram humanam perficiatur, successive structus. An omnino nihil serii huic invento inest, sed vermiculi visi sunt, naturales humano semini, ut aliæ anguillæ aceto, ut sua infusis herbarum animalcula, in loco calente, putredini vicinarum in intestino crasso fæcum, & urinæ proximæ exposito?*

Rapprochons de ce morceau le dernier paragraphe de l'ouvrage; & soit à cause des matières qui y sont traitées, soit pour ne rien

fai-

faire perdre de l'énergie des expressions de M. *de Haller*, donnons le encore en Latin.

Quæ causa struendi fetus? An anima propria? Nimis ea ignara sui & prævisorum finium & officiorum futurorum, ad quæ fetus membra parantur. An delineata in ovo materno, in semine virili, stamina unicæ evolvuntur, ab adfluente uberius liquido distenta, exporrecta? Neque in matre delineatio hæc reperitur (§. 826) *neque in paterno semine* (§. 788.) *An adeo vis adtractrix viscidum liquidum primo in fila aliqua, ea in fibras, in membranulas, in vasa, in musculos, in ossa contrahit, in artus format? Magis hoc quidem probabile videtur. Sed quanam regitur sapientia hæc adeo sapiens, adeo constans, adeo diversa ad proprios fines structio? Divinis procul dubio legibus, quæ suo modo glacialia spicula, crystallos salium, tum miculas & laminas metallicas, deinde globulos lapidum terreos, arenosos crystallulos, porro lichenum pulvisculos, byssorum fila, fungorum gelatinam inde plantarum succos, cellulosos utriculos, fibras, denique animalium simplicissimorum gluten, nobiliorum fila, fibras, cellulosas telas, in corpus ejus speciei jubet coagmentari, quæ sola, per eas leges, ex ea materia, sub iis conditionibus, parari potest. Nonne demonstrant veram sententiam artus fetui, sensim ut Polypo efflorescentes, tubercula primum, deinde longiores eminentiæ, non gracilia fila, quæ unice crescant, dum dilatantur: cordis in pullo generatio successiva ex tabo* (p. 788.) *ejus cordis nudi receptio sub costas, omnis denique, adtento animo facta, se-*

series incrementorum in Polypo, Pullo & Homine, Plantisque? An certa dies partui fixa? supra undecimum mensem vix extendi, intra sexti initium vix contrahi, vitalis fetus partium collecta exempla docent. An naevi structricem potestatem animæ demonstrant? Deficiunt viæ, quibus matris anima in fetum potentiam suam exerceat, materies quam eo mittat, motus qua propellat, conscientia sui & sapientia, qua ordinet; & ipsa demum experimenta, aut vana sunt, aut ad leves fetus morbos cutaneos pertinent, quorum causam, dum anxie matres quærunt, terrores inveniunt, quibus tribuant. Unde monstra? An a commissis fetubus semi-perfectis? An quod continuo talis fabrica structa sit, qualis additur; neque unquam alia fuerit. Persuadent hanc sententiam veriorem esse cordis, non absque funesto eventu lædendi, coalitus varii, intestinorum in bipartito fetu longissimum syrma, summa cum constantia ordinis in unum tubum connatum: novæ & insolitæ partes ad destinatos fetuique monstroso proprios usus formatæ, partes superfluæ solitariæ in sano fœtu. An superfetatio possibilis, cum tamen osculum uteri clausum, tubæ breves, pendulæ ineptæ adcomplectenda ovaria, uterus suo ovo plenus repugnet? In principiis gestationis superfetari posse certissimum est, cum toties uterus semi-plenus priori, contabescente, gypseo fetu, vel sceleto conceperit, fetum ediderit; & fetus sane perfectus aliquot septimanis, vel mensibus, post sanum & perfectum fetum partu editus sit. Quinam terminus fecunditatis humanæ? Quadrigemini rarissimi, quinque fetus uno partu editi semel vel bis apud veros auc-

tores leguntur. Quæ causa picæ gravidarum? Aliquam nauseam facit primo ipsum, ut videtur, resorbtum in sanguinem semen masculum, aliam deinde compressus ab utero ventriculus, menses retenti. Reliqua ferax malorum otium & imaginatio addit.

ARTICLE III.

ALSATIA ILLUSTRATA Celtica, Romana, Francica. Auctor Io. DAN. SCHOEPFLINUS Consil. & Historiographus Regius, Histor. & Eloq. Professor Argentor. Regiæ Inscriptionum, ut & Angl. Petropolit. ac Corton. Academiarum socius;

c'est-à-dire.

L'ALSACE ILLUSTRÉE PAR M. SCHOEPFLIN. *A Colmar: de l'imprimerie Royale*, in folio. 9 *Alphab.* & 10 *f.* *avec* 24 *Planches & une Carte Géograph.*

C'Est ici une de ces grandes entreprises, dont l'exécution demande les recherches les plus longues & les plus pénibles, jointes à de rares talens pour les mettre en œuvre. Il y a aussi bien des années que les Amateurs des Lettres, tant en France qu'en Allemagne, attendoient avec impatience le bel ouvrage de M.

M. *Schoepflin*. Leur attente eſt à préſent remplie ; ou du moins la publication de ce prémier Tome leur eſt un gage que les autres le ſuivront bientôt. Il a déjà eu des ſuites bien agréables pour ſon Auteur. Ayant eu l'honneur de le préſenter lui-même au Roi de France à Compiegne, ce Monarque l'a reçu de la manière la plus favorable ; & aux aſſurances de ſa protection Royale, il a joint des effets réels, en accordant à M. *Schoepflin* une penſion de deux mille livres. Toute la Cour de France, à l'exemple de ſon auguſte Maître, a comblé notre illuſtre Savant des diſtinctions les plus flatteuſes. Cette fois ci la fortune s'eſt trouvée d'accord avec tous les genres de mérite.

L'Alſace illuſtrée ne frappe pas moins agréablement les yeux qu'elle occupe l'eſprit. Le papier, les caractères, les figures ſont dans toute la perfection de l'art. C'eſt en effet à de pareils ouvrages qu'il faut prodiguer ces ornemens, & non à des livres frivoles, ou même dangereux, qui en ſont le plus fréquemment les mieux pourvûs.

Le titre que M. *Schoepflin* a donné à ſon ouvrage, eſt trop ſimple, contre l'ordinaire de ces titres pompeux, qu'on enfle de liſtes rélatives à des matières qui ſont à peine efleurées dans l'ouvrage. On ſe tromperoit, ſi l'on croyoit ne trouver dans celui-ci qu'un Recueil des Antiquités de l'Alſace. Il n'y a qu'à le parcourir quelques momens pour y découvrir bien d'autres richeſſes. Comme

 l'origi-

l'origine des principales Nations qui possèdent aujourd'hui l'Europe, tient étroitement à l'Histoire Romaine, & à celle d'Allemagne, M. *Schoepflin* fournit les discussions les plus intéressantes, & les solutions des difficultés les plus épineuses sur l'ancienne Histoire de ces Nations, & sur la forme de leur Gouvernement. C'est une espèce d'Océan où il nous est impossible d'entrer, & nous nous bornerons à l'indication générale des sujets principaux.

On trouve d'abord une description de l'Alsace en général, dans laquelle on détermine ses limites anciennes & modernes, avec tout ce qui s'y rapporte. On parle de ses Forêts, de ses Montagnes, de ses Fruits, de ses Animaux, de ses Mines d'autrefois & d'à-présent, de ses Eaux minerales, de ses Fleuves, Etangs & Lacs, en un mot de toutes les particularités de l'Histoire Naturelle de cette Province.

Après ce coup d'œil général, l'Auteur vient à ce qu'il appelle l'*Alsace Celtique*, & passe en revüe les différens Peuples qui l'ont habitée, avec les lieux & contrées de leurs habitations, leur manière de vivre, leur langue, leurs mœurs, leurs usages, leurs armes, leurs Divinités, & quantité d'autres matières semblables, dont la plupart fournissent occasion d'éclaircir divers points intéressans des Antiquités Germaniques. M. *Schoepflin* met sur le tapis bien des choses qui ont déjà été traitées par le P. *Pezron*, par M. *Pelloutier*, & par d'autres Savans, les soumettant de nou-

veau

veau à la critique, mais avec autant de modestie que de solidité. Il traite en particulier de la fameuse excursion des Celtes, & propose là-dessus une hypothèse toute nouvelle, qui fait envisager les Celtes comme un Peuple entièrement différent des anciens Germains. C'est ce qu'il promet de déveloper bientôt à fonds dans un ouvrage particulier, qui aura pour titre, *Vindiciæ Celticæ*. Ici il se borne à conduire le fil des Evènemens historiques qui concernent l'Alsace, jusqu'à l'an 58 avant N. S.

Dans le second livre où il s'agit de l'*Alsace Romaine*, l'Auteur commence par une Description Géographique, qui fait naître une infinité de discussions sur les Villes & Châteaux, qui ont été bâtis dans ce Pays sous la domination des Romains, sur leur véritable situation, & sur leurs noms. M. *Schoepflin* prouve ici, contre Pline & Ptolomée, qu'Auguste, dans sa division des Gaules, n'en avoit point détaché les *Sequani*, les *Rauraci*, & les *Helvetii*, pour les joindre à la Belgique, mais qu'il s'en étoit tenu à l'ancienne division de Cesar, par laquelle ces Peuples appartenoient aux Gaules. Il croit donc que, suivant toute vraisemblance, c'est à Constantin le Grand qu'il faut attribuer la dernière division des Gaules. Il montre ensuite que les *Triboci*, qui sont les plus anciens Habitans Germains de l'Alsace d'aujourd'hui, ne se sont pas étendus vers le Midi au delà de *Rappoltsweiler*, & qu'ainsi il n'y a eu proprement que l'Alsace inférieure qui ait appartenu à la *Germania*

prima, au-lieu que l'Alſace ſupérieure étoit du reſſort de la *Gaule Lyonnoiſe*. L'Hiſtoire de l'Alſace eſt pouſſée ici juſqu'à l'année 496 de J. C. vers lequel tems le Pays tomba au pouvoir des Allemans. On ne ſauroit déterminer des époques bien fixes à cet égard, auſſi bien qu'à celui de la Domination Bourguignonne en Alſace, parce que les Allemans ne furent jamais dans une poſſeſſion paiſible, & que les Bourguignons n'occupèrent qu'une fort petite partie du Pays.

La Géographie d'Alſace eſt ſuivie de la Conſtitution politique ſous les Romains, qui comprend les Magiſtratures, les Loix, & la manière de rendre les Jugemens. On revient auſſi aux mœurs & au culte des Habitans Payens d'alors : ce qui mène à l'origine & à l'établiſſement du Chriſtianiſme, dont on fait le recit. On parle auſſi de la Hiérarchie qui y fut établie.

Le reſte de ce ſecond livre offre des Annales, où les faits expoſés hiſtoriquement plus haut, ſont rangés dans l'ordre chronologique ; & enfin une explication circonſtanciée & pleine d'une profonde érudition des Monumens & des Inſcriptions qui ſe ſont conſervés de ces tems là.

Le troiſiéme livre, ou l'*Alſace Françoiſe*, commence de même par une Deſcription Géographique, qui donne une idée fort exacte de tous les Cantons, Diſtricts, Comtés, Seigneuries, Villes, Châteaux & Villages, avec les noms & dignités des principaux Prin-

Princes & Seigneurs de l'Alſace pendant ce Période, qui commence à la Bataille de *Zulpich*, où Clovis ayant battu les Allemands, ſoumit l'Alſace à la Monarchie Françoiſe, & va juſqu'à l'an 870, où cette Province échut à la France Orientale, c'eſt-à-dire, à l'Allemagne d'aujourd'hui. Les autres matières de ce livre ſont les mœurs, uſages, Loix, Evêchés, Cloîtres, Revenus, changemens dans la Langue, Ecrivains, Edifices, Monnoies, &c.

M. *Schoepflin* continuera ſa carrière, en nous donnant l'Alſace Allemande, l'Alſace redevenuë Françoiſe, l'Alſace ſacrée, l'Alſace Littéraire, l'Alſace Diplomatique, & les *Scriptores Rerum Alſaticarum*; après quoi cette Province pourra bien ſe vanter d'être la mieux décrite qu'il y ait ſur notre Globe.

ARTICLE IV.

THEATRE DE M. DANCHET *de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions & Belles Lettres.* A Paris, *chez* Prangé, Robuſtel *&* le Loup. 1751. in octavo. Tome. I. pp. 352. *ſans le Diſcours préliminaire qui en a* XVI. Tome II. p. 400. Tome III. pp. 414. Tome IV. *qui contient les Oeuvres mêlées*, pp. 280.

UNE des principales deſtinations des Journaux me paroit être de conſerver cette partie de la Littérature, que preſque tout le

monde s'accorde à reconnoitre pour la plus agréable, celle qui concerne les détails rélatifs à la vie & aux ouvrages des Auteurs, qui ont acquis quelque célébrité. J'ajoute cette clause, *qui ont acquis quelque célébrité*, parce qu'il n'y a rien de plus assommant que ces longues vies de Pédans obscurs, d'Auteurs ignorés, & dignes de demeurer dans l'oubli, dont on ne laisse pas de former tous les jours d'énormes compilations. M *Danchet* n'est assurément pas dans le cas de cette espèce de proscription littéraire, à laquelle nous voudrions condamner bon nombre de Citoyens de la Republique des Lettres. Sans être au prémier rang, on peut figurer; & les qualités du cœur n'ayant pas rendu M. *Danchet* moins estimable que celles de l'esprit, son caractère & son exemple méritent à double titre d'être transmis à la postérité. Le Mémoire qui sert de Préface à cette Edition de ses Oeuvres, est si bien écrit, que nous n'avons rien de mieux à faire que de le placer ici.

ANTOINE DANCHET nâquit à *Riom* en Auvergne le 7 Septembre 1671, d'*Antoine Danchet* & de *Lucrèce Mandounet*, Bourgeois de cette ville, très-honnêtes gens, mais d'une fortune assez médiocre.

Ses Parens persuadés que l'éducation est le meilleur patrimoine qu'on puisse laisser aux Enfans, firent leurs efforts pour le faire étudier. Ils le mirent au Collége des Pères de l'Oratoire, où bientôt il se distingua par son goût & ses heureuses dispositions pour les Let-

tres.

tres. Une brouillerie avec ſon Régent lui fit naître le deſſein de venir à Paris, ou il comptoit trouver du ſecours pour continuer ſes études. Il étoit d'un tempérament robuſte : il ſoûtint aiſément les fatigues d'un voyage qu'addoucit toujours la curioſité, ſur-tout lorſqu'elle eſt conduite par l'eſpérance.

A ſon arrivée à Paris, il alla trouver un Religieux qu'il avoit connu dans ſa Province. Ce Religieux le plaça dans une maiſon, où le jeune Danchet fut chargé de conduire quelques Enfans dans leurs premières études ; ce qui le mit lui-même à portée d'achever au Collége des Jéſuites celles qu'il avoit commencé à Riom.

Sa douceur, ſon application, & une exactitude infinie à remplir tous ſes devoirs lui gagnèrent l'affection des perſonnes chez qui la Providence l'avoit placé. Les mêmes qualités, ſoutenuës de la plus heureuſe mémoire & d'une extrême ardeur pour l'étude, lui donnèrent en peu de tems une ſupériorité marquée ſur ſes camarades. Il étoit en poſſeſſion des prémières places, & remportoit preſque tous les prix.

Le goût qu'il avoit naturellement pour la Poëſie, & le ſuccès de quelques Poëmes Latins, par leſquels il s'eſſaya, déceloient dès-lors le talent qui s'eſt dévelopé depuis.

Sur la lecture d'un de ces Poëmes, le célèbre M. *Herſan*, chargé de l'éducation de M. l'Abbé *de Louvois*, voulut voir le jeune Danchet, ſoit pour examiner ſi ſon caractère répondoit à tout le bien qu'on lui en diſoit, ſoit

pour s'assurer s'il étoit véritablement l'Auteur des Vers Latins qu'il avoit vus. Dès qu'il le connut, il l'associa sans balancer au petit nombre d'Ecoliers choisis qu'il rassembloit de tems en tems auprès de son Elève, pour animer par leur exemple, & par la vuë de leurs progrès, le goût naturel que ce jeune Abbé avoit pour les Lettres.

Au milieu des soins les plus importans du ministère, M. le Marquis de Louvois, esprit né pour suffire à tout, trouvoit le tems d'assister à tous ces exercices qui se faisoient le plus souvent à *Meudon*, & il recompensoit en Ministre ceux qui s'y distinguoient. Dans une de ces Conférences le jeune Danchet ayant recité de suite tout Horace, reçut une gratification de trente Louïs-d'or.

Il étoit en Rhétorique sous le Père *Jouvency*, en 1691, & les Vers Latins sur la prise de Mons qu'il addressa au Père *de la Chaise*, l'emportèrent au jugement des connoisseurs sur le grand nombre de ceux qui parurent dans le même tems à cette occasion

A peine son année de Rhétorique fut-elle finie, que le Père *Jouvency*, bon juge en fait de talens littéraires, le proposa malgré sa jeunesse, pour remplir une Chaire de Rhétorique dans la ville de *Chartres*. Ainsi M. Danchet agé au plus de 21 ans, passa presque sans intervalle du rang de Disciple à celui de Maître. Il se distingua dans cet emploi par diverses actions publiques, par des morceaux de Poësie Latine, & même par quelques Vers Fran-

François, addreſſés pour la plupart à M. *Godet Deſmarêts*, Evêque de Chartres, à qui le P. *Jouvency* l'avoit préſenté. Cependant il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il devoit chercher un autre Théatre ; & convaincu que les talens ne peuvent être dans tout leur jour que dans le ſein de la Capitale, il remit ſa Chaire, & vint à Paris en 1696.

Madame *de Turgis* le choiſit alors pour veiller à l'éducation de ſes deux Enfans qu'elle vouloit mettre au Collége *du Pleſſis*, dont M. *Durieux* étoit Principal. M. Danchet s'attacha à la conduite de ſes jeunes Elèves avec l'attention ſingulière qu'il eut toute ſa vie, pour ce qu'il regardoit comme un devoir. Madame *de Turgis*, qui connoiſſoit le prix de ſes ſoins, étant tombée malade en 1699, lui fit promettre qu'il n'abandonneroit point ſes Enfans, & lui aſſura par ſon Teſtament une penſion viagère de 200 livres.

Juſques-là M. Danchet n'avoit fait que de legers eſſais de ſon talent pour la Poëſie Françoiſe. Des Vers qu'on lui demanda pour un Ballet repréſenté devant Monſeigneur, lui firent connoitre ſes forces, & il ſe crut en état de faire un Opera. *Heſione*, ſon prémier ouvrage en ce genre, parut en 1700. & eut un très-grand ſuccès. Mais ce ſuccès-même allarma la famille de ſes Eleves. Ceux qui depuis la mort de Madame *de Turgis* préſidoient à leur éducation, voulurent par délicateſſe exiger de lui une promeſſe ſolemnelle de ne plus travailler pour le Théatre. Il réfuſa

fuſa de prendre un engagement qu'il ſe ſentoit peu diſpoſé à tenir. Sur ſon refus, non ſeulement on lui ôta ſes Elèves, mais on prétendit encore le priver de ſa penſion viagère. Comme cette penſion, malgré ſa modicité, étoit un témoignage de l'eſtime que Madame *de Turgis* avoit eu pour lui, & que le prétexte qu'on prenoit pour l'en dépouiller, avoit quelque choſe d'offenſant, il ſe vit obligé de défendre ſes droits en juſtice.

La ſingularité de ce procès excita la curioſité du Public, & fixa ſon attention ſur Mr. Danchet. C'eſt ordinairement dans ces occaſions d'éclat qu'il eſt avantageux, ſur-tout pour un Poëte, d'avoir encore plus de mœurs que de talens.

Les témoignages que ſes amis, c'eſt-à-dire, tous ceux qui le connoiſſoient, s'empreſſerent de rendre de ſon caractère & de ſa conduite, intéreſſerent en ſa faveur. Le célèbre *Dumont*, qui étoit alors l'Aigle du Barreau, ſe chargea, comme autrefois Ciceron pour *Archias*, de plaider ſa cauſe, & l'ayant gagnée en 1701, le Poëte paya des fruits de ſa veine l'éloquence de l'Orateur.

Les détails où l'on vient d'entrer, en rendant compte d'une jeuneſſe qui promettoit tout ce que le Poëte a tenu dans ſa maturité, paroitroient peut-être frivoles, ſi la qualité du ſujet ne les rendoit indiſpenſables. On ſait que la vie des gens de Lettres n'eſt ordinairement remplie que d'évènemens aſſez ſimples, & qu'elle a peu d'éclat par elle-même.

On

On ne peut donc former le tiſſu d'une pareille Hiſtoire que des faits littéraires qu'on a ramaſſés ; & s'ils ne ſont pas tous intéreſſans, ils ſont utiles pour la jeuneſſe, à laquelle il faut des exemples, tirés principalement de ſon âge.

M. Danchet, encouragé par le ſuccès de ſon prémier Opera, parut ſe vouër d'abord à ce genre, & enſuite il ſe partagea entre le Lyrique & le Tragique. Il courut quelque tems ces deux carrières à la fois ; mais le goût dominant l'emporta toujours, & pour quatre Tragédies Françoiſes, on a de lui treize ou quatorze Operas.

Devenu libre, & tout à ſoi, par l'incident qui lui avoit ôté ſes Élèves, il ne s'attacha plus qu'à former & cultiver des liaiſons, dont les ſoins de ſon prémier Emploi l'avoient éloigné juſqu'alors ; & ſon caractère lui fit des amis de preſque tous ceux qui le connurent. On pourroit en nommer un grand nombre dignes d'honorer ſa mémoire. Mais il ſuffira de citer M. l'Abbé *Bignon*, nom ſi cher aux Lettres, & M. *Bignon* aujourd'hui Bibliothécaire du Roi. Protecteurs nés de tous les talens, c'eſt-à-dire, des talens réünis aux mœurs, il étoit trop ſelon leur cœur pour échaper à leur connoiſſance & à leurs bienfaits. Auſſi conſerva-t-il pour eux un attachement que rien ne put jamais affoiblir.

Il perdit ſon Père d'aſſez bonne heure, mais ſa Mère ayant vêcu fort long-tems, dès qu'il eût commencé à recueillir quelques fruits de

ſes

ſes travaux littéraires, il ſe hâta de les partager avec elle, retranchant encore ſur un néceſſaire déjà très-borné. Lorſque du produit de ſes Pièces de Théatre, il ſe fût aſſuré quelque revenu, il la fit venir à Paris, & lui abandonna une portion de ſa petite fortune. Il auroit cru manquer aux égards qu'il conſerva toute ſa vie pour elle, s'il ne l'eût pas renduë indépendante de lui.

Les ſentimens que la Nature doit inſpirer, quoiqu'elle ne les donne pas toujours, n'étoient pas le ſeul principe de ce qu'il fit dans cette occaſion. La ſource en étoit encore un fonds de déſintéreſſement & de reſpect pour tous ſes devoirs, & pour ſes moindres engagemens, dont il ne s'eſt jamais écarté.

On n'en rapportera qu'un ſeul exemple. Lorſqu'il étoit auprès de MM. *de Turgis*, une perſonne du prémier rang (*) ſouhaita de l'attacher à l'éducation de ſon Fils unique, qui étoit deſtiné par ſa naiſſance aux plus grandes dignités. Les avantages actuels qui accompagnoient cette place, l'aſſurance d'une penſion aſſez conſidérable, & l'eſpérance d'une protection puiſſante, ne purent ébranler M. Danchet. Il témoigna combien il étoit ſenſible à l'honneur que lui faiſoit une ſemblable propoſition : mais il ajouta qu'il ne pouvoit l'accepter, ſans s'en rendre indigne, puiſqu'il ſe

(*) Madame *de Chatillon*, Mère de M. le Duc *de Chatillon*, ancien Gouverneur de M. le Dauphin.

ſe verroit obligé de manquer par des vuës d'intérêt à des engagemens antérieurs.

Il entra dans l'Académie des Inſcriptions en 1705, & monta dès l'année ſuivante au rang d'Aſſocié. Quoique ſon goût pour la Poëſie Françoiſe, & les ouvrages de Théatre dont il étoit alors occupé, ne lui euſſent pas permis de s'appliquer aux études & aux recherches qui ſont l'objet de cette Compagnie, il fut pendant pluſieurs années très-exact à remplir les devoirs d'Académicien. On le voit par pluſieurs Diſſertations qui font partie de ſes ouvrages, & qui ſont autant de tributs Académiques.

Il fut reçu en 1712, à l'Académie Françoiſe, à la place de l'Abbé *Tallement*. Ce nouvel engagement plus conforme à ſon génie & à ſes occupations, parut le détacher un peu de l'Académie des Inſcriptions. On le vit en effet plus rarement aux Aſſemblées de la dernière, où juſqu'alors il avoit été très-aſſidu. Les charmes de la Poëſie l'entraînoient dans une Société, dont elle eſt autant l'objet que l'éloquence. Mais M. Danchet ſe reprochoit à lui-même cette eſpèce d'infidélité. Ce fut pour ſe mettre l'eſprit en repos ſur l'inobſervation de ſon premier engagement, qu'il prit le parti de demander la vétérance au commencement de 1713, & de renoncer à la penſion, quoique ſon ancienneté l'en rapprochât tous les jours, & qu'il ne fût pas aſſez riche pour abandonner aucun de ſes droits. Sa vétérance cependant

ne lui fit pas négliger entièrement l'Académie des Inſcriptions. Il aſſiſtoit le plus ſouvent qu'il pouvoit à ſes Aſſemblées ; & s'y rendoit toujours avec le même plaiſir qu'il reſſentit la première fois.

Quant à l'Académie Françoiſe, il s'y livra tout entier. Les liaiſons particulières qu'il y avoit, la nature de ſes talens & de ſon travail, les emplois Académiques dont il étoit ſouvent chargé, tout l'attachoit à cette Compagnie.

Un caractère comme celui de M. Danchet n'eſt pas difficile à peindre. Il fut toujours tel qu'on l'a vu déjà crayonné par quelques traits, ſimple, uni, ſage, réglé, plein d'égards pour tout le monde, & de réconnoiſſance pour ſes Bienfaiteurs ; Fils tendre & reſpectueux, bon Père & bon Ami, ſongeant à ſe ſervir toujours moins utilement pour lui que pour les autres des protections dont il étoit honoré ; pour tout dire en un mot, il étoit d'une probité dont on voit peu d'exemples. La candeur de ſon ame étoit ſi bien peinte ſur ſon viſage, qu'elle lui attiroit quelquefois des railleries qui ne lui font qu'honneur. Sans fiel contre ſes ennemis, il reſiſta conſtamment & ſans effort à la tentation ſi délicate pour un Poëte de ſe venger par ſes propres armes ; il les employa pourtant une ſeule fois, mais d'une façon qui prouve bien qu'il étoit incapable d'en abuſer. Un homme de mérite, que de faux rapports avoient indiſpoſé contre lui, l'ayant attaqué dans une ſatyre

tyre avec autant d'amertume que d'injustice, il répondit par une Epigramme, qui auroit couvert le Satyrique d'un ridicule ineffaçable, si elle eût été répanduë. M. Danchet lui en fit remettre une Copie, en lui déclarant qu'il en étoit l'Auteur. Celui-ci prit sagement le parti de s'expliquer avec lui. M. Danchet le rassura, en lui disant que l'unique Copie de cette Epigramme lui avoit été remise, qu'il ne l'avoit montrée à personne, que son dessein n'avoit point été de lui nuire, mais seulement de lui faire sentir par sa propre expérience l'injustice de son procédé, & combien il étoit facile de se venger par ces sortes de voies. Les meilleurs amis de M. Danchet ont toujours ignoré avec qui cette avanture lui étoit arrivée.

La santé de M. Danchet, qui pendant longtems avoit été très-ferme & très-égale, commença de se déranger en 1746. Peut-être l'altéra-t-il encore par la continuité & la variété des remèdes auxquels il se livra; sorte d'impatience ordinaire à ceux qui ayant toujours joui d'une santé constante, n'ont pas contracté avec la douleur une sorte de familiarité. Un Rhumatisme qui le tourmentoit depuis deux ans l'accabla enfin tout-à-fait; & il mourut le 20 Février 1748. dans sa 77. année.

Il avoit épousé en 1728. *Marie-Therèse de la Barre*, dont il a eu plusieurs enfans.

Après avoir fait connoitre l'Auteur, il faut parler de ses Ouvrages. Le Théatre de M. Dan-

Danchet tient le prémier rang dans l'ordre de ses Ecrits ; & ses Opéras ont sans doute le même rang dans l'ordre de son Théatre.

On sait que le succès du genre Lyrique ne dépend plus depuis long-tems du mérite du Poëme. On remarque cependant que les Opéras, qui se font lire avec quelque satisfaction, sont ceux qu'on revoit le plus volontiers. Tels sont *Hesione* & *Tancrede*, Poëmes trop connus pour en faire observer l'art & les beautés.

On convient généralement, si ce n'est peut-être ceux qui ont intérêt de ne convenir de rien à cet égard, on convient, dis-je, que personne n'a plus approché de Quinaut que M. Danchet.

La Motte, dont la Dévise étoit *Justesse & Justice*, disoit hautement qu'après *Quinaut*, qui nous a donné les modèles avec les essais, & qui par-là est hors de rang, il falloit regarder Danchet comme le prémier de nos Poëtes Lyriques. Ce jugement porté par un homme qui couroit la même carrière, & dont on ne peut soupçonner le discernement, est bien décisif. Mais *la Motte* étoit un homme extraordinaire ; il sentoit avec plaisir tout le mérite de ses Rivaux, & il aimoit à le faire sentir aux autres

On ne prétend pas soutenir que tous les Opéras de M. Danchet soient dignes de la supériorité que lui accordoit *La Motte*. Mais sans entrer dans les détails, il est certain que ses Opéras même les plus foibles montrent des

des vestiges d'une assez belle imagination, nourrie de la lecture des Anciens, & qui nous en rétrace souvent d'heureuses images. Il est vrai qu'on dédaigne aujourd'hui de puiser dans de pareilles sources : mais aussi nos Lyriques pour la plûpart en sont bien punis par leur propre vuide, qui les réduit, ou à se répéter sans cesse, ou à travestir insipidement les idées les plus rébattuës, & les sujets les plus usés.

Les Tragédies de M. Danchet n'ont pas été si généralement applaudies que ses Opéras. Ces deux espèces de productions ont chacune leur style, & par conséquent demandent chacune un tour d'esprit particulier, ensorte qu'il est assez difficile qu'un même homme réüssisse également dans les deux genres. Les Tragédies même de Quinaut sont bien subordonnées à ses Opéras.

Cyrus fut le coup d'essai de notre Ecrivain, & la Tragédie Latine du P. *la Rue* lui en fournit le sujet.

La Tragédie des *Tyndarides*, qui suivit de près, eut ses Censeurs & ses Partisans. Les deux autres, entre lesquelles il y eut un intervalle considérable, eurent les diverses destinées que leur firent le goût du tems, sujet à des variations continuelles, la cabale, la faveur, & d'autres circonstances : car tout cela concourt à Paris, ou à la chûte, ou au succès des compositions Théatrales.

Ceux qui ramassent tout en ce genre, depuis long-tems en possession des Opéras & des Tragédies de M. Danchet, n'avoient

plus qu'à désirer qu'on les réünît, pour en faire un corps à l'*instar* des autres Théatres. Mais il y avoit du même Auteur bien des Pièces fugitives en Vers & en Prose, dont on demandoit une Collection, & comment pouvoir recouvrer tous ces petits morceaux épars dans les Cabinets de ses amis ? M. Danchet avant sa mort y avoit pourvu. Comme il se disposoit à donner lui-même une Edition complette de ses Ouvrages, il avoit rassemblé dans ce dessein toutes ses productions ; & le Recueil, que nous annonçons dans cet article, n'est point suspect de mêlange qu'on reproche si justement à toutes les Collections posthumes.

Les morceaux de Poësie consistent en Odes, Cantates, Epitres, &c. On trouvera dans cette partie un grand nombre de Pièces dictées par la reconnoissance & par l'amitié, ou destinées à l'amusement des sociétés dans lesquelles vivoit l'Auteur. Ce qui fait le prix de ces sortes d'ouvrages, où l'on ne pense guères au Public, & où l'on n'écrit que pour ceux dont on est intimement connu, c'est que le Poëte s'y montre toujours tel qu'il est effectivement, & qu'il se peint sans le vouloir, souvent même sans le savoir.

Les Pièces fugitives en Prose sont des Dissertations & des Mémoires faits pour l'Académie des Inscriptions. Le Mémoire *sur les Fêtes de Cerès*, dont il lut la prémière partie en 1709 est resté imparfait, par les nouvelles occupations que lui donna son entrée à l'Académie Françoise. Au

Au reste toutes ces Dissertations ne roulent que sur des sujets agréables, & propres à plaire au plus grand nombre de Lecteurs, qui dans ces sortes de morceaux cherchent autant à être amusés qu'à s'instruire. *La Chasse & les Festins des Anciens*, les *Fêtes*, ou *Cérémonies de l'Hymen*, voilà la matière de ces Discours, qui ne laissent rien à désirer pour la netteté, l'élégance & les graces du style.

ARTICLE V.

HISTOIRE LITTERAIRE *du Règne de Louïs XIV. dédiée au Roi, par M. l'Abbé* LAMBERT, en trois Volumes *in quarto*. A Paris, chez Prault, Guillyn & Quillau. 1751. Tome I. pp. 588.

QUELLE que soit l'exécution de cet Ouvrage, il a l'air trop important, pour nous borner à la simple annonce que nous en avons faite dans les Nouvelles Littéraires. Voyons d'abord ce que l'Auteur promet, avant que de juger de ce qu'il a tenu.

Suivant son Plan, mis à la tête de l'Ouvrage, cette Histoire Littéraire de la France renferme les Eloges Historiques de toutes les Personnes illustres de l'un & de l'autre sexe, qui se sont distinguées dans les Arts & dans les Sciences, sous le Règne de Louïs le Grand.

Grand. On ne s'eſt pas contenté d'indiquer leurs principaux Ouvrages ; on s'eſt encore attaché à en faire l'analyſe, & à rapporter les différens ſuccès dont ils ont été ſuivis, & les divers jugemens qui en ont été portés.

Cet Ouvrage eſt diviſé en autant de Livres qu'il y a de Claſſes différentes d'hommes illuſtres, qui ſe ſont rendus célèbres dans les Arts & dans les Sciences. Chaque Livre eſt précedé d'un Diſcours, où après avoir expoſé dans quel état étoit ſous les Règnes précedens tel Art, ou telle Science, dont il eſt traité dans ce Livre, on fait voir les progrès que cet Art ou cette Science ont fait ſous le Règne de Louïs XIV. & juſqu'à quel dégré de perfection ils ont été portés.

Dans la prémière Claſſe ſont compris les Théologiens Scholaſtiques, Moraux, Myſtiques, les Controverſiſtes & les Canoniſtes. La ſeconde renferme les Orateurs ſacrés & profanes & les Juriſconſultes. La troiſième Claſſe eſt pour les Hiſtoriens. Dans la quatrième ſont contenus les Eloges des Philoſophes ; & dans cette Claſſe ſont compris les Phiſiciens, les Mathématiciens, les Géomètres, les Aſtronomes, les Ingénieurs, les Méchaniciens, les *Naturaliſtes*, les Médecins, les Anatomiſtes, les Chimiſtes & les Botaniſtes. On a placé dans la cinquième Claſſe les Poëtes Latins & François, les Poëtes tragiques, comiques, lyriques, ſatyriques, & les Muſiciens. La ſixième eſt pour les Philologues ; tels que les Critiques, les Grammai-

mairiens, les Lexicographes, les *Bibliographes*, les Géographes, les Interprêtes, les Commentateurs, les Traducteurs, les Mythologistes, les Généalogistes, les Chronologistes, les *Blasonistes*, les Antiquaires, les Médaillistes, & autres qui ont excellé dans quelque genre particulier de Littérature. La septième Classe comprend les Dames illustres, qui par leur esprit & leur science ont fait la gloire de leur sexe & de leur siècle. Enfin la huitième & dernière contient les Eloges des Architectes célèbres, des Peintres, des Graveurs, des Sculpteurs, des Monétaires, des Machinistes, & généralement de tous les Grands Hommes, qui ont perfectionné quelque Art particulier.

A toutes ces richesses, on ajoute un dernier trésor, ce sont les Médailles qui ont été frappées à l'honneur de Louïs XIV. & la courte explication qu'on en donne, forme une espèce d'abrégé de l'Histoire Civile & Militaire du Règne de ce grand Roi.

Pour réduire à présent cet étalage à sa juste valeur, cette vaste compilation ne consiste qu'en un dépouillement de tous les Journaux, Eloges faits par les Académies, & autres Ouvrages Biographiques, qui concernent les Auteurs plus ou moins célèbres du Règne de Louïs XIV. Il n'en a coûté d'autre peine que de feuilleter les Volumes où ces Articles se trouvent, & de les faire copier. Il est rare que M. l'Abbé *Lambert* ait cité les sources où il a puisé; & cependant on lui auroit

plus d'obligation de les avoir exactement indiquées, parce qu'on auroit mieux sçu à quoi s'en tenir sur l'authenticité des faits. Tous ces jugemens & toutes ces analyses d'Ouvrages qu'il promet, n'entrent que fort incidemment dans ses vies, suivant que ses guides les lui ont fournies. On ne remporte de cette lecture aucune idée de l'Histoire Littéraire du Règne de Louïs XIV. On voit seulement par les dattes des Naissances & des Morts qu'il s'agit de Gens de Lettres, qui ont été contemporains de ce Monarque ; & du reste autant vaudroit aller chercher ces articles dans Moreri, Niceron, ou tel autre Ecrivain. Il ne faut point attribuër non plus de style propre à l'Auteur de cet Ouvrage ; il a ceux de Mrs. de Fontenelle, de Boze, des Journalistes de Paris ou de Trévoux, &c. Si on le rencontre lui-même quelque part, c'est tout au plus dans les Discours qu'il a mis à la tête de chaque Classe ; mais ce sont des morceaux bien foibles à tous égards. Au-lieu d'un dévelopement simple & net, d'un point de vüe exact & judicieusement donné, qui fasse voir quel est le véritable caractère de la science dont il s'agit, qui détermine jusqu'où l'on avoit été avant Louïs XIV. & les progrès qu'on a faits sous son Règne, M. l'Abbé *Lambert* se hâte d'expédier sa besogne en cinq ou six pages, & les remplit encore de généralités & de déclamations, qui ne doivent point l'avoir jetté dans des méditations propres à l'épuiser. Quelle différence entre de pareils

Ou-

Ouvrages, & ceux où les matières fonduës & liées enſemble avec art & avec agrément, forment un Tout ſuivi & intéreſſant ! Mais auſſi de pareils Ouvrages ne ſe font point à la toiſe ; & il faut des années accumulées pour les amener à leur maturité. Tout ceci au reſte eſt dicté par la Critique la plus *impartiale* ; & nous ne croyons pas paſſer la fonction & le devoir d'un Journaliſte, qui doit empêcher ſes Lecteurs de donner dans les panneaux perpétuels que tant d'Auteurs & de Libraires leur tendent en leur offrant pompeuſement des Ouvrages fort chers, & dont il n'y a preſque aucune utilité à tirer.

Le prémier Volume contient quatre Diſcours, ſur les progrès des Sciences Sacrées, de l'Eloquence de la Chaire, de l'Eloquence du Barreau, auquel on joint ceux de la Juriſprudence, & de l'Hiſtoire. Ce ſont les ::réfaces de quatre Livres, dont le prémier contient quarante-ſept vies de Théologiens Moraux, Myſtiques, Polémiques (*) & Canoniſtes ; le ſecond, dix-neuf vies d'Orateurs ſacrés, le troiſième, ſoixante vies d'Orateurs prophanes & Juriſconſultes, & le quatrième, trente quatre d'Hiſtoriens célèbres. Nous allons mettre

(*) Toutes les fois que M. l'Abbé *Lambert* écrit deux lignes de lui-même, on voit qu'il ne connoit pas les noms & les termes. Il écrit *Hypocrate*, & ici *Polémyques*. Nous en avons trouvé quelques autres de cette force par-ci par-là ; mais rarement parce qu'il ne perd guères ſes guides de vuë.

tre ici une de ces vies ; & nous choisirons une des plus intéressantes & des moins connuës.

JEAN LE BOUTHILIER DE RANCÉ.

Le célèbre Abbé de la Trappe, Don *Armand Jean le Bouthilier de Rancé*, Neveu de *Claude le Bouthilier de Chavigni*, Sécrétaire d'Etat & Surintendant des Finances, nâquit à Paris le 9. Janvier 1626, de *Denis le Bouthilier*, Seigneur de *Rancé*, Conseiller d'Etat, & de *Charlotte Joly*. Les heureuses dispositions qu'il apporta en naissant, engagèrent ses Parens à prendre un soin particulier de son éducation. Il fut d'abord destiné à la profession des armes ; mais la mort de son Frère aîné, qui étoit engagé dans l'état Ecclésiastique, fit changer cette destination ; le jeune de *Rancé* fut consacré à l'Eglise, & se vit en fort peu de tems Chanoine de Notre-Dame de Paris, Abbé de la Trappe, de Notre-Dame du Val & de S. Symphorien de Beauvais, Prieur de Boulogne près de Chambord, de l'Ordre de Grammont & de S. Clémentin en Poitou, Archidiacre d'Outremaine dans le Diocèse d'Angers, & Chanoine de Tours. Son engagement dans l'état Ecclésiastique fut pour lui un motif de se livrer tout entier à l'étude ; il y fit de si grands progrès que n'étant agé que de douze à treize ans, il donna au Public une nouvelle Edition des Oeuvres d'Anacreon, qu'il accompagna d'un Commentaire Grec, qui mérita au jeune

jeune Auteur les suffrages de tous les Savans. Une Traduction Françoise qu'il donna du même Poëte, ne fut pas reçuë avec moins d'approbation.

De l'étude des Belles-Lettres, l'Abbé *de Rancé* passa à celle de la Philosophie, où il eut tout le succès qu'on avoit lieu d'attendre de la vivacité & de la pénétration de son esprit ; mais son extrême avidité de savoir le fit donner dans un piége dangereux Persuadé que la destinée des hommes est écrite dans les Astres, il s'entêta de l'Astrologie judiciaire, & voulut en approfondir tout les mystères.

L'étude de la Théologie suspendit pour un tems de si pernicieuses recherches. L'Abbé *de Rancé*, que la gloire animoit, crut qu'il ne pouvoit trop s'appliquer à une science, qui plus que toutes les autres pouvoit le faire briller dans l'état qu'il avoit embrassé. Cependant, quelque étenduë qu'elle fût, elle ne suffit pas pour occuper toute la vivacité de son esprit. Doüé de toutes les qualités qui forment les grands Orateurs, il étudia l'éloquence de la Chaire, & prêcha souvent avec les plus glorieux applaudissemens. Ses études finies, il reçut l'Ordre de la Prêtrise, & trois ans après, savoir en 1654, il reçut le Bonnet de Docteur. Environ ce tems-là il réfusa l'Evêché de Laon, parce que toutes ses vuës tendoient à être nommé Coadjuteur de l'Archevêque de Tours, son Oncle, qui le fit recevoir en survivance de sa Charge de pré-

mier

mier Aumônier de S. A. R. le Duc d'Orléans; après l'avoir fait élire Député de la Province pour l'Assemblée générale du Clergé qui se tint en 1655. & qui ne finit que deux ans après.

Cependant il s'en falloit bien que la vie de l'Abbé *de Rancé* eût été jusqu'alors telle que l'exigeoit la sainteté de son état. L'ambition, l'amour du plaisir, avoient été ses passions dominantes, & il n'étoit occupé que du soin de les satisfaire, lorsqu'il plut à Dieu de le retirer de ses égaremens. On a parlé diversement des motifs de sa conversion. Quelques-uns l'ont attribuée à la mort du Duc d'Orléans, & à celle d'une Duchesse fameuse par sa beauté (*); mais M. l'Abbé *Marsolier* dit que M. *de Rancé* étoit converti avant la mort de ce Prince, & qu'il dut sa conversion à diverses marques d'une protection singulière dont Dieu l'avoit honoré. Quoiqu'il en soit, son retour à la vertu fut sincère. Après avoir fait une retraite à l'Institution des Pères de l'Oratoire de Paris, il se retira en sa belle maison de Veret en Touraine, & là il ne s'occupa que d'œuvres de piété. Pour se déterminer enfin sur l'état qu'il devoit embrasser, il consulta les Evêques d'Aleth, de Pamiers, de Châlons & de Comminges, qui tous lui conseillèrent de se démettre de ses Bénéfices.

De retour du voyage qu'il venoit d'entreprendre, il pensa sérieusement à mettre la dernière

(*) Mme. de Monbazon.

nière main au grand Ouvrage qu'il avoit si heureusement commencé. Non seulement il refusa la Coadjutorerie de l'Archevéché de Tours qui lui fut offerte, mais de tous ses Bénéfices il ne conserva que son Abbaye de la Trappe, où il avoit dessein d'introduire la Réforme ; mais n'ayant pu en venir à bout, il fit avec les Religieux de cette maison un concordat, par lequel il fut réglé que les Moines de l'étroite Observance de Cîteaux seroient mis en possession de ce Monastère.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, l'Abbé *de Rancé*, résolu de se dépouiller de tout ce qui pouvoit le tenir attaché au monde, se défit de sa belle Terre de Veret, & généralement de tous ses autres biens, & en donna le prix à l'Hôtel-Dieu, & à l'Hôpital général de Paris. Ayant ensuite obtenu du Roi un Brevet pour tenir son Abbaye de la Trappe en règle, il prit l'habit de Religieux dans l'Abbaye de Notre-Dame de Perseigne, & y fit profession le 26 Mai 1664. Le lendemain il se rendit à la Trappe, où il travailla avec un zèle infatigable à rétablir les anciens usages de Cîteaux & de Clervaux.

Peu de tems après il fut député à Rome avec l'Abbé du Val-Richer, pour travailler à la défense de l'étroite Observance ; mais ce voyage n'eut pas malheureusement le succès que l'Abbé *de Rancé* sembloit avoir lieu de s'en promettre. De retour en France, il se vit obligé de protester contre un Bref donné par le Pape Alexandre VII, qui fut suivi d'un au-

tre

tre encore moins favorable à la Réforme ; ce qui obligea les Religieux de l'étroite Obſervance d'en appeller comme d'abus, & d'avoir recours à l'autorité du Roi, qui nomma des Commiſſaires pour régler les difficultés que les Monaſtères de l'étroite Obſervance avoient avec l'Abbé & le Chapitre de l'Ordre de Cîteaux ; mais les Religieux de la commune Obſervance obtinrent un Arrêt favorable, qui portoit néanmoins que l'Abbé de la Trappe exerceroit la charge de Viſiteur & de Vicaire-Général de la Réforme, dignité que ſon humilité, jointe à un grand amour pour la retraite, ne lui permirent pas d'accepter.

Les ſoins qu'il avoit pris pour étendre la Réforme dans ſon Ordre n'ayant pu lui réüſſir, il s'appliqua fortement à l'établir à la Trappe dans ſa plus grande rigueur ; & les Religieux, par un renouvellement de vœux, s'engagèrent à la maintenir juſqu'au dernier moment de leur vie. L'application qu'il avoit à la conduite de ſa maiſon, ne l'empêchoit pas de donner bien des momens à l'étude. En 1684. on le força en quelque façon de rendre public ſon excellent Traité de la ſainteté & des devoirs de l'état Monaſtique, composé des diſcours & des exhortations qu'il faiſoit à ſes Religieux ; Ouvrage écrit avec autant de vivacité que de pureté. Les penſées en ſont nobles, les expreſſions fortes & ſublimes, & la doctrine, qui y eſt établie, eſt uniquement tirée de l'Ecriture & des Ouvrages des Saints. Cet Ouvrage cependant, quelque parfait qu'il fût,

fût, eut ses contradicteurs. On proposa à l'Auteur plusieurs difficultés ; & ce fut pour y satisfaire, qu'il composa un troisième volume, sous le titre d'éclaircissemens sur quelques difficultés que l'on a formées sur le livre de la sainteté & des devoirs de l'état Monastique. Il est de 1685.

L'année suivante, il donna une Traduction des Oeuvres de Sainte Dorothée, & publia quelques tems après un Commentaire sur la Règle de S. Benoît, qui fut suivi d'une nouvelle version de la même Règle.

Environ le même tems parut le Traité du Père *Mabillon* sur les Etudes Monastiques. Le Saint Abbé de la Trappe, qui craignoit que, si ce livre tomboit entre les mains de ses Religieux, il ne fît quelque impression sur leur esprit, crut y devoir faire une réponse, où il réfute toutes les raisons & les autorités alléguées (M. *Lambert* dit attaquées) par le savant Bénédictin, pour autoriser ou pour justifier les études des Moines. Il prétend qu'il suffit à un Supérieur d'avoir assez de science pour appliquer à ceux qui sont sous sa conduite les instructions contenuës dans le nouveau Testament, & dans les Ouvrages ascétiques des Saints Pères. Il prétend que les Abbés ne sont pas obligés par leur état à assister aux Conciles ; & que, s'ils y ont été appellés, ç'a été l'estime qu'on faisoit de leur vertu, & que pour trente Moines, qui ont paru dans ces saintes assemblées, trente mille sont demeurés dans l'obscurité de leur Cloitre

&

& ont ſoutenu l'Egliſe par la fermété de leur foi, par l'ardeur de leurs prières, & par la mortification de leur eſprit & de leurs ſens, pendant que les Paſteurs la ſoutenoient par la pureté de leurs lumières, & par la ferveur de leur zèle. Il avoue que les Religieux élevés à la Cléricature doivent avoir une ſcience plus étenduë que ceux qui ſont dans le rang des Laïques; mais il croit que cette ſcience doit ſe terminer à l'intelligence de l'Ecriture, aux principes de la Religion, & aux maximes de la Morale. Aux exemples des Moines, qui par leur ſcience ont rendu ſervice à l'Egliſe, il répond qu'entre les Moines qui ſe ſont diſtingués par leur doctrine, les uns ſont ſortis d'eux-mêmes de leur état contre l'eſprit de leur règle, & que les autres en ont été tirés par une Providence extraordinaire; mais que les uns & les autres ont été en petit nombre, en comparaiſon de ceux qui ont perſévéré dans le ſilence juſqu'à la mort; il ajoute, que s'il y a eu des Moines qui aient ſervi l'Egliſe par leurs écrits, il y en a eu pluſieurs autres, dont il fait le dénombrement, qui ont altéré la pureté de la doctrine par leurs erreurs; ce qui ne ſeroit pas arrivé, s'ils avoient conſervé l'eſprit de leur règle.

L'Abbé de la Trappe juge que l'étude des Sciences a été un des effets & des ſignes du relâchement parmi les Moines; & en effet, tant qu'ils ont eſtimé leur état, & qu'ils ſe ſont fidèlement acquittés de leurs devoirs, ils

ils ont trouvé leur ſanctification dans l'obſervation de leur règle; mais dès qu'ils ont perdu l'eſprit de leur inſtitut, & qu'ils ſe ſont dégoûtés de la retraite, du ſilence, de la prière, des ſaintes lectures, du travail des mains, ils ont eu recours aux Livres pour remplir le vuide de leur vie. Il convient que les écoles ſont anciennes dans l'Ordre de S Benoît; mais tout ce que cela prouve ſelon lui, c'eſt que les Moines n'y ont pas été longtems ſans ſe tirer de la règle, & qu'ils ont préféré l'étude qui entretient la curioſité, donne de la reputation, & flatte l'orgueil, au travail qui mortifie le corps & l'eſprit. Si les Papes ont favoriſé l'établiſſement de l'étude dans les Ordres Religieux, ils ne l'ont fait que dans le tems où les Ordres étoient relachés & où le travail, qui devoit remplir la plus grande partie de la vie des Moines, leur étoit devenu inſupportable. Il falloit néceſſairement les occuper à quelque choſe, & il y avoit moins d'inconvénient à leur permettre l'étude que le jeu ou la chaſſe. Quant aux études que les Moines peuvent faire, le vertueux Abbé croit que l'Hiſtoire ſainte ſuffit pour les deſabuſer de l'amour du monde, de la vanité & des plaiſirs. Il ſoutient que la Philoſophie n'eſt propre qu'à leur enfler le coeur, & qu'à inſpirer un eſprit de diſpute à des hommes qui ne ſont faits que pour ſe ſoumettre & obeïr; que l'étude des Belles-Lettres, & ſur-tout celle des Poëtes, ne leur eſt pas moins dangereuſe.

D'autres Ouvrages dictés par la piété succedèrent à cette refutation du Traité des études Monastiques, publié par le P. Mabillon. En 1693. parurent les Instructions de l'Abbé de la Trappe sur les principaux sujets de la Morale Chrétienne ; & quatre ans après, la Conduite Chrétienne qu'il avoit composée pour S. A. R. Mlle. de Guise. En 1699. il donna son excellent Livre intitulé l'Abrégé des obligations des Chrétiens, avec des réflexions sur les quatre Evangiles ; ses Conférences ou Instructions sur les Epitres & Evangiles des Dimanches & des principales fêtes de l'année furent publiées en 1690. de même que ses deux Volumes de maximes Chrétiennes & Morales. Dans ses Lettres, qui ne furent imprimées qu'après sa mort, „ on voit, „ dit M. Du Pin, cet esprit de piété dont il „ étoit pénétré, ce zèle ardent dont il étoit „ possédé pour l'observation régulière, la „ douleur dont il étoit touché des déréglemens des Monastères, ces grandes idées „ qu'il avoit de la Religion, sa science & „ sa prudence pour la conduite des ames, „ combien il étoit instruit des devoirs & des „ obligations de tous les états, la parfaite „ connoissance qu'il avoit des voies du salut, & sur-tout cette sublimité de génie, „ & cette facilité de s'exprimer noblement, „ qui lui étoient si naturelles. "

Cependant la santé du saint Abbé s'affoiblissoit chaque jour ; & il tomba enfin dans une maladie qui l'obligea de passer le reste

de ſes jours dans l'Infirmerie. Hors d'état de remplir les fonctions de ſa charge, il donna la démiſſion de ſon Abbaye, & obtint pour ſucceſſeur un Religieux de ſa Maiſon; mais le nouvel Abbé mourut presque auſſitôt que ſes Bulles eurent été expédiées. Celui qui lui ſuccéda, & qui fut auſſi un Religieux de la Trappe, mit le trouble & la diviſion dans cette Maiſon, & le calme n'y fut rétabli que lorsqu'on l'eut en quelque façon obligé de donner ſa démiſſion; celui qui le remplaça rendit la Paix à la Trappe. Cependant les infirmités de l'ancien Abbé augmentèrent, & l'emportèrent enfin le 27 du mois d'Octobre de l'an 1700. à l'âge de ſoixante & quinze ans, après en avoir paſſé plus de trente-ſept dans la ſolitude & dans l'exercice de la pénitence la plus auſtère.

ARTICLE VI.

ESSAI, *ſur la* CAUSE *de la* COULEUR DES NÈGRES *en général*, *&* *en particulier de celle des* NÈGRES BLANCS, *ou mouchetés.*

Des hommes qui ont une couleur ſi différente de la nôtre, même dans ſes principes, ſont un phénomène qui ſe reproduit

 tous

tous les jours à nos yeux, & qui nous eſt cependant toujours nouveau. Le Phiſicien a fait tous ſes efforts pour en découvrir la cauſe, & peut-être eſt-il allé dans cette matière auſſi loin qu'il étoit permis. Je hazarde cependant quelques réflexions à cet égard d'autant plus volontiers que je les préſente à une Académie célèbre, qui jugera avec diſcernement s'il en eſt quelqu'une digne de ſon attention.

CHAPITRE I.

Ancienneté des Nègres ſur la terre. Le premier homme étoit blanc.

Les Nègres ſont peut-être auſſi anciens ſur la terre que les Blancs; près de ſix mille ans, qui nous ſéparent du premier homme, ne nous permettent pas de ſavoir s'il étoit blanc plutôt que noir. L'Hiſtoire Sainte eſt abſolument muette à cet égard. Ce qui doit cependant nous déterminer à croire qu'il étoit blanc, c'eſt en premier lieu, qu'on ne voit guères de Nègres que dans les terres ſituées entre les deux Tropiques; au-lieu qu'Adam fut créé & vêcut quatre cents lieues plus au Nord que celui du Cancer.

En ſecond lieu, rarement, ou plutôt jamais,

jamais, on n'a vu le teint des Nègres s'éclaircir en changeant de climat; au-lieu que celui des Blancs ſe bazanne d'autant plus qu'il approche de la Zone Torride. Cette ſeule réflexion ſuffiroit pour faire décider avec certitude que les Blancs ne tirent point leur origine des Noirs; mais, que les Noirs ont du naître des Blancs, & acquerir par la ſucceſſion des ſiècles cette teinte ſi chargée qui les diſtingue de nous.

En troiſième lieu, les Nègres ſont en bien moindre quantité que les Blancs: on connoit à-peu-près tous les pays qui ſont habités par les Noirs, ils comprennent environ deux millions de lieues quarrées: ceux qu'habitent les Blancs en contiennent plus de huit millions; & comme les prémiers ſont remplis de vaſtes déſerts, & de plaines abſolument infertiles, on peut dire que le nombre des Nègres eſt à celui des Blancs, tout-au-plus, comme un eſt à douze.

CHAPITRE II.

Divers ſyſtèmes ſur la cauſe de la couleur des Nègres.

Tout le monde eſt aſſez d'accord que le ſiége de la couleur des Nègres réſide dans cette membrane réticulaire qui couvre tout le corps humain, & qui eſt placée entre la peau & la ſurpeau; c'eſt la ſeule partie

tie qui distingue essentiellement les Nègres de nous : elle est noire chez les premiers, mais du plus au moins ; c'est ce qui cause les différentes nuances de couleur qu'on apperçoit en eux. En général, l'Epiderme affoiblit tant soit peu la force de la teinte : elle est plus foncée quand ce leger reseau vient à être enlevé.

Mais dire le siége de la couleur des Nègres n'est pas en expliquer la cause, & pour la découvrir, que n'a-t-on pas imaginé? nous ne trouvons guères d'éclaircissemens à cet égard dans les ouvrages des Anciens. La chaleur prodigieuse que répandit sur la terre la funeste chûte de Phaéton, brûla les Africains & leur imprima cette couleur ineffaçable : telle est la fiction ingénieuse du Père de la Mithologie (1).

Supposer deux prémiers hommes de couleur différente, ce seroit trancher la difficulté, elle s'évanouïroit ; mais ce sentiment est trop contraire à l'Ecriture & à la Tradition pour être admissible : il repugne à ce que nous avons dit plus haut. D'ailleurs il faudroit, comme Mr. de Maillet (2) admettre autant de premiers hommes qu'il y a de Peuples qui ont quelque différence sensible d'un autre Peuple. Les Iroquois, les Samojèdes, les Peruviens, les Chinois auroient chacun une origine différente.

Quel-

(1) Métamorph. d'Ovide. liv. 2.

(2) Telliamed ou Entretiens d'un Philosophe Indien, &c. 6me journée.

Quelques auteurs ont cru trouver la cause de la noirceur des Nègres dans les suites de la malédiction que Noé, justement irrité de l'indiscrétion de son fils Cham, donna à Chanaan son petit fils & à sa postérité : on regarde cette opinion comme d'autant mieux fondée que l'on croit trouver des preuves de l'établissement de Chus, fils de Cham, sur le bord du grand fleuve Niger en Afrique : mais comment la noirceur auroit-elle pu être l'effet de cette malédiction? Elle ne fut donnée qu'à Chanaan & à sa postérité, & Chus étoit son frère. D'ailleurs cette couleur ne peut être une marque de reprobation que pour des gens accoutumés à ne voir que des Blancs : il est telle Negresse qui, par la légèreté & l'élégance de sa taille, la régularité de ses traits, la finesse & le velouté de sa peau, l'exacte proportion de tout son corps, pourroit le disputer à la plus belle de nos Françoises.

La servitude, dans laquelle la plupart des Nègres sont réduits, seroit plutôt la suite de l'imprécation de Noé : elle ne portoit même précisement que sur ce point ; aussi les Nègres du Sénégal, qui de tous les habitans de la Zone Torride en Afrique, sont ceux qui ont le plus de connoissances, disent-ils avoir appris par une Tradition qui se perpetue parmi eux, que leur esclavage est une suite du péché de leur *Papa Tam* qui se moqua de son Père (1).

Le

(1) Histoire de St. Domingue du P. Charlevoix. tom. 2. liv. 12. p. 498.

Le Docteur Barrère (1), grand Naturaliſte, a cru trouver la cauſe de cette noirceur dans la Bile des Nègres qu'il ſuppoſe noire, & répandue entre leur peau & leur ſurpeau. Mais comment cet épanchement de Bile ſeroit-il continuel? D'ailleurs la Bile étant étrangère à la peau, ſon ſéjour, quelque long qu'il fût, ne ſauroit la teindre; au-lieu que la couleur noire y eſt intimement adhérante. Mr. Littre en fit l'épreuve (2), il mit un morceau de peau de Nègre dans les plus puiſſans diſſolvants, ſa couleur ne s'altéra jamais. Mais, quand toutes les expériences ne ſeroient pas contraires au ſentiment de Barrère, il reſteroit toujours la queſtion de ſavoir la cauſe de la couleur de la Bile, & de ſon épanchement continuel.

L'ingénieux Auteur du *Spectacle de la Nature* avance dans les derniers volumes de ſon ouvrage (3) que les Nègres viennent des Deſcendants d'Iſmaël, qui, après s'être répandus dans toute l'Arabie, & avoir formé les Ethiopiens, les Sarraſins, &c. paſſerent en Afrique par la Mer Rouge, ou l'Iſthme de Suez, & donnèrent naiſſance à cette race d'hommes noirs qui habitent principalement vers l'Occident de cette partie du monde. Il pen-

(1) Obſervations de Médecine de la Société d'Edimbourg, tom. 7. p. 36.

(2) Hiſtoire de l'Acad. des Sciences de Paris, année 1702. p. 31.

(3) Tom. 8. part. 1. p. 162. 173. &c.

penſe que peu-à-peu les principes, dont l'air qu'ils reſpiroient étoit chargé, leur communiquèrent cette couleur diſtinctive. Cette opinion eſt aſſez vraiſemblable: il la prouve par l'uſage où ſont encore ces divers Peuples, même les Nègres, de ne circoncire leurs enfans qu'à l'âge de 13. 14. à 15. ans, en mémoire de leur Père commun Ismaël: presque tous les Nègres, à l'exception de ceux du Royaume de Benin, & du Canton d'Akra ſur la Côte d'Or, ſuivent cette pratique (1).

M'arrêterai-je à admirer l'illuſtre François qui eſt à la tête de cette auguſte Académie, & qui de la même main dont il meſure ce vaſte univers, répand dans tous ſes ouvrages les fleurs les plus variées. Il a imaginé le ſyſtème le plus ingénieux du monde ſur la formation du *fœtus*, & conſéquemment ſur l'origine des Nègres. Si je me perſuadois qu'il n'a pas voulu traiter ſérieuſement cette matière, mais ſeulement délaſſer ſon génie de quelque occupation plus abſtraite, je le prierois de me permettre de faire quelques petites réflexions ſur ſon ſentiment.

Je dirois que, ſi la couleur des Nègres vient de ce que de génération en génération les parties ſéminales, primitivement noires & analogues, ſe ſont réünies pour former un

(1) Hiſtoire des Voyages, tom. III. p. 210. & IV. p. 115. 413.

un Embryon nègre, on devroit voir des Nègres ailleurs que ſous la Zone Torride; ceux qui habitent des climats tempérés devroient être capables de produire de pareilles particules, & par conſéquent d'avoir des deſcendants qui bientôt ſeroient parfaitement noirs.

Je dirois encore qu'il devroit ſe trouver très-fréquemment des familles blanches, même des Nations entières de la même couleur entre les Tropiques. Pourquoi les particules ſéminales noires ſe réüniroient-elles plutôt & plus conſtamment à Benin ou au Congo, qu'à Vienne, ou à Londres?

CHAPITRE III.

Conjectures ſur la cauſe de la couleur des Nègres.

Je n'attribuë point au fonds de mon ſyſtème le caractère de la nouveauté, je ſouhaiterois ſeulement qu'il eût celui de la vraiſemblance. Je fais remonter, comme ont fait d'autres Auteurs, la cauſe de la couleur des Nègres à l'effet de l'impreſſion de l'air, & de la nature du climat. Mais des obſervations particulières, que j'ai faites ſur le rapport des voyageurs, pourront répandre quelque clarté ſur cette matière, d'elle même très-obſcure.

Ce n'eſt pas ſeulement à la proximité du Soleil, & à l'action de cet aſtre qui darde

ſes

ſes rayons avec tant de vivacité & presque à plomb ſur toute la Zone Torride, que j'attribuë la couleur des Nègres : ſi cette proximité étoit l'unique cauſe de leur noirceur, il s'enſuivroit que plus les Peuples approcheroient de la Ligne plus ils devroient être noirs : c'eſt cependant ce qui eſt formellement démenti par l'expérience.

Les Nègres de la *Côte d'Or*, qui ſont ſous le 5. dégré de latitude, ne ſont pas extrêmement noirs. (1) Ceux du Royaume de *Juida* entre le 6. & 7. dégré ſont moins noirs que ceux qui habitent les bords du Sénégal & de la Gambra, quoique ceux-ci ſoient au 18. ou 20. dégré (2) ; & les Nègres de Congo entre le 5. & le 11. dégré ſont olivâtres, & ont les cheveux roux.

Deux autres cauſes peuvent, je crois, contribuër à la noirceur des Nègres.

CHAPITRE IV.

Prémière cauſe ; la groſſièreté & l'humidité de l'air.

La prémière eſt la groſſièreté & l'humidité de l'air qu'ils reſpirent. Cette qualité peut venir de ce que les terres qu'ils habitent

(1) Hiſtoire des Voyages, tom. IV. p. 95.
(2) Eodem, p. 283.

tent ſont extrêmement baſſes & marécageuſes ; & telle eſt la propriété de presque toutes les Côtes occidentales d' Afrique. L'air y eſt ſi chargé de vapeurs, que leur humidité pénètre jusque dans la poche, & y rouille le fer (1) : auſſi les habitans de ces Côtes ſont-ils beaucoup plus noirs que ceux qui demeurent dans les terres : parmi même les prémiers, ceux qui habitent les terrains les plus bas ont la couleur plus foncée, tels ſont ceux du Sénégal : la Côte, depuis la rivière de ce nom jusqu'au Cap Verd, eſt ſi baſſe (2) qu'elle eſt remplie de *Marigrots* qui ſont des amas d'eaux bourbeuſes que la mer laiſſe en ſe retirant. Ceux de la Côte d'Or, au-contraire, ſont moins noirs, auſſi le terrain y eſt-il beaucoup plus élevé (3).

Toutes les expériences confirment ce que je viens d'avancer. Les Guanches, ces anciens habitans des Iles Canaries, ces Peuples dont on a fait tant de recits fabuleux, ne ſont point à la vérité ſous la Zone Torride ; cependant comme ils ne ſont qu'à cinq dégrés du Tropique, ils reſſentent très-vivement les ardeurs du Soleil. Ceux qui demeurent au Sud de l'Ile de Ténérife ſont olivâtres, & on voit leur couleur s'éclaircir à meſure qu'ils

(1) Hiſtoire des Voyages, tom. III. p. 254.
(2) La même, tom. II. p. 297.
(3) La même, tom. IV. p. 212.

qu'ils approchent du Nord de l'Ile (1). La cause de ce changement ne vient pas de l'éloignement de la Zone Torride; 18 lieues de distance font-elles une différence assez considérable? non; c'est la disposition du terrain de l'Ile qui en est la seule source: les terres du Nord de Ténérife sont beaucoup plus élevées que celles du Sud; elles sont remplies de montagnes, & s'élèvent insensiblement depuis les Côtes de la mer jusqu'au Pic de Teythe; c'est ce que les relations, & les plans de l'Ile nous apprennent.

Dans L'Afrique-même, & sous la Zone Torride, quand on s'enfonce dans les terres, on trouve la couleur des Nègres diminuër si considérablement, que ce sont plutôt des Blancs que des Noirs. Le Chevalier des Marchais remonta le grand fleuve du Sénégal plus de 500 lieues dans les terres, (2) il pénétra sans doute jusques vers Tombuto, ce canton si renommé par le grand commerce de Poudre d'or & de Morfil qu'y vont faire tous les ans les Caravanes des Arabes, ou plutôt des Maures de Barbarie: il y trouva des Nations presque blanches. On peut mesurer à-peu-près la hauteur du terrain dans ces contrées, soit par la longueur du cours du Sénégal, qui étant extrêmement rapide doit avoir une grande pente, soit par la hauteur

(1) La même, tom. II. p. 252.
(2) La même, tom. II. p. 513.

teur de diverſes cataractes qui le coupent en pluſieurs endroits. On connoit entre autres celles de Galaam, de Felu, de Govina, dont la moindre a quarante braſſes de hauteur (1).

L'Afrique eſt généralement de tous les Pays ſitués entre les deux Tropiques celui qui eſt le plus bas ; auſſi eſt-ce en Afrique que ſont les plus beaux Négres. Il s'en trouve bien dans l'Inde, & dans les Philippines, mais leur couleur n'eſt pas ſi foncée. Ce qu'il y a même de ſingulier, c'eſt que les habitans de Kalecut dans le Malabar, ſur la Côte occidentale de la presqu'Ile de l'Inde, ſont presque blancs, quoique Kalecut ſoit au 10 ou 11. dégré. On pourroit en trouver la cauſe dans une temperature fort égale du climat: les pluies, qui y règnent depuis May jusqu'en Octobre, en modèrent ſi fort la chaleur que c'eſt un printems continuel, tandis que la Côte de Coromandel, qui eſt au de-là des *Gattes* éprouve le chaud le plus vif. Le Spectacle de la nature (2) fait quelques obſervations ſur la cauſe de ce Phénomène.

Comparons encore aux Africains les Caraïbes, ces anciens habitans de l'Amérique méridionale & des Iles Antilles : leur couleur eſt extrêmement hâlée, mais comme le Pays eſt fort élevé, ils n'ont pas ce brun fon-

(1) Hiſtoire des Voyages, tom. 2. p. 529.
(2) Tom. 8. part. I. p. 86. &c.

foncé qui distingue les Africains. Que le terrain ait une grande élévation, on en a un exemple dans l'Ile de la Martinique, dont tout le centre est occupé par de hautes collines que les Créols nomment des *Mornes* & sur lesquelles on ressent un air frais. Il en est la même chose dans la Guyane, l'Isthme de Panama, &c. les terres y sont hautes & montagneuses.

Au Pérou, dans cet espace de terrain qui est entre les hautes montagnes des Cordilières & la mer, & qui a environ 60. lieues de large, on voit les Naturels, qui demeurent vers les Côtes, beaucoup plus basanés; ils ont même une couleur cuivrée qui les caractérise, au-lieu que ceux qui habitent immédiatement au pié des Cordilières, sont aussi blancs que nous, le terrain s'élevant insensiblement jusqu'au bas de la montagne.

Si les Hottentots, quoiqu'ils habitent les montagnes, nous paroissent si noirs, ce n'est pas qu'ils le soient en effet, c'est uniquement parce qu'ils sont les Peuples les plus mal propres de la terre. Une de leurs pratiques la moins dégoutante est de s'oindre sans cesse le corps d'une composition de graisse de mouton, & de suie de chaudron (1).

CHA-

(1) Histoire de Voyages, tom. V. p. 145. 151.

CHAPITRE V.

Seconde cauſe; les vents.

Une ſeconde cauſe à laquelle j'attribueroit volontiers la couleur des Nègres, eſt le vent qui règne avec plus où moins de force & de durée dans les divers cantons de la Zone Torride, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins expoſés. Dans presque toute l'Afrique, le terrain étant bas, les vents s'y déchainent avec violence, s'y font ſentir trèsfréquemment. Je ne parle point ici des *Tornador*, des *Hermatans*, & autres ouragans de cette eſpèce qui ſont fort communs, mais de ces vents presque uniformes & continuels. Il n'en eſt pas de même dans l'Amérique & dans l'Inde, le Pays eſt tout entrecoupé de montagnes. Les illuſtres Académiciens, qui allèrent affronter les ardeurs du Soleil jusques ſous la Ligne, & de qui j'ai emprunté la remarque que j'ai faite plus haut, attribuent la cauſe de la couleur plus ou moins bazannée des Péruviens aux vents d'Eſt qui ſoufflent continuellement. Ceux qui habitent le pié des Cordilières n'en reſſentent point l'impreſſion, cette haute chaine de montagnes leur ſert comme d'abri; le vent paſſe à une lieue au-deſſus de leur tête; au-lieu que ceux qui ſont plus proches de la mer en éprouvent tout l'effet. (1)

Quel

(1) Figure de la terre par Mr. Bouguer, p. 101.

Quel eſt donc cet effet? L'expérience journalière nous apprend que le vent porté contre la ſurface de quelque corps humide l'altère & la noircit, j'en ai vu une épreuve bien ſingulière: une Demoiſelle de 19 ans, à qui des traits réguliers, une grande blancheur, & une aimable folie dans le caractère avoient attiré bien des adorateurs, donna, je ne ſais comment, dans la dévotion la plus bizarre du monde: cette jeune perſonne réſolut d'effacer en elle jusqu'aux principes-mêmes de ſes attraits: elle alla à ſa Campagne, & tous les matins elle eut grand ſoin de ſe laver le viſage; puis, ſans l'eſſuyer, elle l'expoſoit au vent & au grand air, ſacrifiant ainſi ſans raiſon une beauté naturelle aux viſions du bigotisme. Cette folle tentative lui réüſſit ſi bien qu'au bout de trois mois ſon teint devint bazané, & perdit ainſi en un moment ce que tant d'autres acheteroient au prix-même d'une portion de leurs jours.

Or, ſi pendant 3 à quatre mille ans de race en race, des hommes tout nuds ont été expoſés dès la mammèle au hâle du Soleil & du vent, n'eſt-il pas très-probable qu'ils ont pu contracter par-là une noirceur qui devient ineffaçable, parce que les principes de la couleur ont été changés, je veux dire la configuration des parties qui réfléchiſſent la lumière.

Je ne m'efforcerai point de rendre une raiſon abſolument ſans replique de la manière

dont se fait ce changement, c'est-à-dire le hâle ; il me faudroit plus de connoissance de la constitution du corps humain, & plus d'étude de la Nature : peut-être encore ne réussirois-je pas mieux : il me suffit d'exposer là-dessus mes conjectures.

Je pense donc que le Réseau, que nous avons dit être le siége de la noirceur, outre les larges mailles dont il est composé, doit être encore comme criblé d'une multitude infinie de petites ouvertures imperceptibles. La chaleur continuelle desséche absolument les humeurs qui pourroient se trouver dans ces interstices, ensorte que tous les rayons étant absorbés, ne peuvent réfléchir la lumière.

Ceci ne répugne en aucune manière à ce que j'ai dit plus haut de l'humidité : cette humidité n'étoit que l'humidité extérieure, l'humidité de l'air, qui ne peut produire d'autre effet que de rendre l'action du Soleil plus vive par la grossièreté des parties qu'il met en mouvement ; au-lieu que l'humeur, dont je parle ici, est intérieure, naturelle, & absolument indépendante de l'air.

CHAPITRE VI.

Explication de quelques observations particulières.

On pourroit peut-être expliquer par ce systême toutes les difficultés qui se présenteroient.

1°. Com-

1°. Comment les enfans des Nègres naissent-ils presque tous blancs? R. c'est sans doute parce qu'encore imbus & pénétrés de l'humeur dans laquelle ils nageoient, il faut un certain tems pour qu'elle se dissipe.

2°. Pourquoi les Nègres ont-ils la paume des mains, & la plante des piés blanches? R. parce que la forte pression que cause dans ces parties l'action continuelle, fait boucher ou disparoitre tous ces petits couloirs qui absorboient les rayons, la peau n'offre plus qu'une surface unie capable de les réfléchir.

3°. Pourquoi les Nègres sont-ils plus noirs apres leur mort que pendant leur vie? R. parce que, outre le déssèchement extérieur, il s'en opère encore un intérieur par la suppression totale des humeurs qui pouvoient se porter vers le Réseau.

4°. Pourquoi, quand un Nègre se brûle, la cicatrice paroit-elle blanche? R. parce que le feu a détruit le Réseau, & qu'un des effets du feu est d'empêcher que tout ce à quoi on l'applique, ne reçoive plus d'accroissement.

On pourroit ainsi rendre raison des phénomènes les plus extraordinaires dans cette matière; mais encore un coup, je ne donne tout ceci que comme de simples conjectures.

CHAPITRE VII.

Des Nègres blancs.

Nos yeux sont si accoutumés à voir des hommes parfaitement noirs, que cette habitude fait perdre de vuë la difficulté quil y a à expliquer leur origine: mais que parmi les Nègres il se trouve quelque-fois des hommes presque blancs, ou qui ont des tâches blanches répandues sur diverses parties de leur corps, c'est ce qui excite la curiosité du vulgaire, & l'admiration du Phisicien; il se rappelle alors que ces diversités de couleur sont autant de phénomènes dont il n'est pas facile de rendre raison.

Comme ces espèces d'hommes sont rares, peu d'Auteurs ont eu occasion d'en parler, moins encore ont tenté d'expliquer leur origine, ou la cause des tâches qu'on apperçoit en eux.

Outre les divers exemples de Nègres blancs, dont fait mention l'élégante dissertation de la Venus Phisique, on en trouve encore quelques-uns rapportés dans l'histoire des voyages (1). Mr. Bruë vit dans l'Ile de Bissao, qui est à l'Embouchure du Courbourbaly, en Guinée, une Négresse blanche née d'un Père & & d'une Mère noirs: il vit aussi dans le Royau-

(1) Tom. II. p. 564.

Royaume de Ghinola en Afrique un Seigneur du Pays nommé *Patricio Pareſſe* : il étoit blanc avec un cercle noir autour des yeux ; il n'y avoit en cela rien de bien ſingulier, il étoit fils d'un Hollandois & d'une Mulâtre Portugaiſe.

Dans le Royaume de Loando (1) il nait des enfans auſſi blancs que les Européens : on les nomme *Dondos*, ils ſervent ordinairement de Sorciers au Monarque du Pays ; leurs cheveux ſont blonds, leur couleur blême & cadavéreuſe, leurs yeux gris, leur vuë très-aſſurée pendant la nuit, le jour extrêmement foible : on aſſure qu'ils ſont d'une force extraordinaire.

Ces *Dondos* ont quelque rapport avec ces nocturnes habitans du Darien, dont Mr. Maupertuis nous a fait une deſcription ſi gracieuſe ; & au Nègre blanc qui parut à Paris en 1744. & qui donna occaſion à ſon ouvrage.

CHAPITRE VIII.

Mémoire ſur le Nègre moucheté de Bourdeaux.

Le Nègre moucheté qui eſt à Bourdeaux, eſt un enfant de 6 à 7 ans, de 3 piés 8 à 9 pouces de hauteur : ſa tête eſt parfaitement

(1) Hiſt. des Voyages, tom. IV. p. 590.

ment ſemblable à celle des Nègres ordinaires : il a le nez écaché, les lèvres groſſes, la bouche grande & les dents fort blanches.

Il a le ventre gros, pointu, avancé, & le corps aſſez bien configuré. Sa ſtature n'eſt pas extrêmement robuſte ; ſa force équivaut cependant à celle d'un enfant de 10 ans.

Son nombril ne rentre pas en dedans comme celui des autres hommes, il reſſort au contraire aſſez conſidérablement, & forme comme une tumeur de deux pouces de diamètre, & d'un demi pouce de ſaillie.

Le fonds de ſa couleur n'eſt pas d'un beau noir, mais il eſt infiniment plus foncé que celle des Mulâtres : dans divers endroits elle diſparoit totalement, & fait place à la plus belle couleur de chair que l'on puiſſe voir. Il a le devant & le ſommet de la tête parfaitement blancs dans la largeur environ de la paume de la main : dans cet eſpace les cheveux ſont blancs, mais courts, crépus, & rudes comme aux environs.

Son ventre, ſes cuiſſes, & un de ſes bras ſont jaſpés : tantôt le noir fait le fonds de la couleur, tantôt c'eſt le blanc, tantôt les tâches ſont exactement terminées, tantôt elles ſe noyent en quelque manière dans la couleur qui les environne. Ses jambes, depuis le genou qui eſt jaſpé, jusqu'au deſſous du molet, ſont blanches avec quelques tâches. Mais toute la partie inférieure jusqu'aux piés eſt abſolument noire, de manière qu'on diroit de véritables brodequins.

Il

Il a la vuë égalemnent aſſurée la nuit comme le jour ; le blanc de ſon oeil droit eſt plus chargé, & ſa couleur eſt plus terne que celui de ſon oeil gauche.

Il eſt né à Ste Lucie, une des petites Antilles Françoiſes, d'un Père & d'une Mère noirs : il a eu une ſoeur tâchetée comme lui, & qui eſt morte fort jeune. Il parle bien, il eſt doux, & ne manque ni de conception ni de reconnoiſſance pour ſes maîtres.

Sa Mère, comme la plupart des Négreſſes, pouſſoit la galanterie jusqu'à la débauche, accordant un jour ſes ſombres faveurs à un blanc, elle entendit ouvrir la porte du magazin, elle crut que c'étoit un mari jaloux qu'elle avoit, ce n'étoit qu'une chèvre qui s'étoit attachée à elle & qui ſavoit ouvrir la porte : cette vuë la frappa ſi fort, que l'on dit que ſon enfant en porta les marques, ſoit par la couleur, ſoit par la configuration de ſon ventre, ſoit par celle de ſa tête qui n'étant pas bien unie, offre au ſpectateur crédule des eſpèces de cornes.

D'autres attribuent cette variété de couleurs à ce que ſon mari Nègre la connut incontinent après que le Blanc ſe fut retiré. Ce nouveau Pan tiendroit ainſi de l'un & de l'autre de ſes Pères.

CHAPITRE IX.

Divers systèmes sur l'origine des Nègres blancs.

Quelques personnes ont regardé les Nègres blancs comme des monstres : ils appuyoient leur sentiment sur un fait qui paroit decisif; c'est qu'ils n'ont pas la faculté d'engendrer. Le voyageur Dapper (1) attribuë cette qualité négative aux *Dondos* dont nous avons parlé plus haut : cela peut être vrai à leur égard. Quant à ceux que l'on a vus en Europe, ou ils étoient trop jeunes, ou on n'y a pas fait assez d'attention pour pouvoir s'en assurer ; ainsi, il est fort incertain si cette impuissance est générale à tous les Nègres blancs. La Négresse que Bruë vit à Bissao en dément même l'universalité ; elle se maria avec un Nègre & en eut des enfans. Mais quand même cette triste qualité seroit le partage de tous les Nègres blancs, quelle en seroit la cause ? C'est ce qu'on n'explique point.

Vossius (2) a cru que cette blancheur chez les Nègres étoit une espèce de lèpre causée par la chaleur & la sécheresse; il veut parler

(1) Hist. des Voyages, tom. IV. p. 591.

(2) De origine Nili. Voyez hist. des Voyages, ibid.

ler ſans doute des Nègres mouchettés, car ceux qui ſont abſolument blancs, n'ont rien ſur leur corps d'analogue à la lèpre. Ce ſyſtème, qui a quelque vraiſemblance au prémier coup d'oeil, s'évanouït à l'examen. L'effet de cette vilaine maladie, dont on a heureuſement perdu presque jusqu'au ſouvenir, eſt d'augmenter, & de s'étendre peu-à-peu comme les Dartres, les Eréſipèles, les Cancers, &c. & de former des croutes ſur la peau. Il n'eſt rien de tout cela dans le Nègre de Bourdeaux; ſa peau eſt fort douce, très unie; les tâches blanches ou noires ne s'étendent point, ne gagnent point les parties voiſines; il ne ſent aucune prurition, aucune incommodité.

L'effet de l'imagination des Mères eſt un ſyſtème auquel on a eu recours d'autant plus volontiers qu'on ſe croyoit, avec une pareille explication, dégagé de tout embarras. C'eſt une qualité occulte. Paroit-il un Nègre tâcheté de blanc, c'eſt que ſa Mère a eu l'imagination frappée, ou dans l'acte-même de la conception, ou pendant qu'elle a porté l'enfant dans ſon ſein. Une chèvre blanche, ou noire, a frappé ſa vuë, voilà l'origine viſible & ſans replique des tâches qu'on apperçoit à ſon enfant, & de la configuration-même de ſon corps. On dit deux ou trois mots, d'analogie, de rapport intime, de ſympathie, on cite Mallebranche, & avec cela tout eſt dit. Je ne m'arrêterai pas long-tems à réfuter une opinion auſſi bizarre: un Académicien de

cette ville (1) l'a fait assez heureusement dans quelque ouvrage qu'il a donné sur ce sujet: Mr. de Maupertuis en démontre le ridicule, (2). Je ne chercherai pas même à détromper le vulgaire prévenu sur le compte du Nègre de Bourdeaux, en remarquant qu'il n'a absolument rien qui ait du rapport à une chèvre, *quand il s'agit de prouver une chose si claire, on est quasi sûr de ne pas convaincre.*

Je prens encore la liberté d'examiner le sentiment de Mr. de Maupertuis; & je me promets qu'il ne la desapprouvera pas. Mr. de Maupertuis pense que c'est à l'union des parties séminalles, qui n'étoient point analogues à celles de leurs parens, que l'on doit attribuër cette différence de couleur des Nègres blancs. Sans doute que si ces parties se fussent jointes en plus grand nombre, elles auroient formé des enfans parfaitement blancs.

Il me semble que pour la vérité de cette explication, il seroit nécessaire que ces parties ne fussent pas accompagnées de qualités, ou d'accidens qui détruisent ce prétendu rapport: je m'explique: si les parties, qui sont entrées dans la composition d'un Nègre blanc, eussent été destinées à former un Blanc, qu'elles fussent de celles qui forment les Blancs, pourquoi sont-elles accompagnées de

(1) Mr. Bellet, Doct. en Médecine. Essai sur l'imagination des Mères.

(2) Venus Phisique, ch. 15.

de laine, qui eſt blanche à la vérité, mais parfaitement ſemblable à la noire qui eſt aux environs. Cette laine caractériſtique des Nègres ne détruit-elle pas l'analogie?

CHAPITRE X.

Conjectures ſur la cauſe de la diverſité de couleur chez les Nègres blancs.

J'Ecrivois il y a quatre mois (1), que l'opinion de ceux qui penſent que la diverſité de couleur des Nègres blancs vient de la confuſion des ſemences d'un Blanc & d'un Noir, me paroiſſoit ridicule; peut-être précipitai-je un peu trop mon jugement: en-effet, il ſemble au prémier coup d'œil qu'on pourroit donner par ce moyen une raiſon du moins vraiſemblable de ce phénomène. Mais comme le fait ſur lequel on tableroit n'eſt point aſſuré, je ne crois pas qu'il faille en faire le fondement d'un ſyſtème.

Je penſerois donc que cette diverſité de couleurs devroit être attribuée à une défaillance de la membrane réticulaire, ou à une altération de cette partie du corps des Nègres, duë au pur hazard, à quelque accident, ou à quelque vice interne.

Je croirois encore que ce vice n'eſt point héré-

(1) Lettre à Mr. Formey du 29 Décembre 1749.

héréditaire, qu'on ne le transmet point à ſes enfans, qu'on ne l'a point reçu de ſes Pères: auſſi des Pères boiteux ont-ils des enfans dont la démarche eſt très-aſſurée, ceux-ci à leur tour ont des enfans noués, ou Rakais; ainſi la Négreſſe de Bruë avoit-elle un Père & une Mère noirs & des enfans de la même couleur.

Mais quelle eſt la cauſe qui feroit diſparoître, ou qui altèreroit la membrane réticulaire? C'eſt peut-être quelque humeur graſſe & onctueuſe, qui ſe portant ſans ceſſe vers ce Rézeau, en a bouché tous les petits conduits, de manière qu'ils ne peuvent plus abſorber les rayons de lumière. On pourroit demander encore qui a pu produire cette humeur? Mais quand le Phiſicien veut remonter à l'explication des cauſes prémières, ne ſe trouve-t-il pas ſouvent arrêté. Il peut donner des raiſons, ou du-moins des conjectures vraiſemblables, ſur les cauſes immédiates; peut-être même ſur quelque cauſe plus éloignée: mais quand il veut tout expliquer, il ſe trouve ſouvent obligé de dire des abſurdités, ou de ſe taire.

Quil me ſuffiſe d'avoir cherché la vérité. Je me conſolerai aiſément de ne l'avoir pas trouvée, ſi mes réflexions peuvent être utiles à des perſonnes qui ſauront profiter mieux que moi des découvertes que j'ai pu faire. Et je ſerai très ſatisfait ſi dans une matière auſſi obſcure j'ay pu dire quelque choſe qui ne ſoit pas tout-à fait déraiſonnable.

AR-

ARTICLE VII.

REMARQUES *sur les* TRAVAUX *des* ISRAELITES *en* EGYPTE.

MONSIEUR,

Vous m'aprennez par votre dernière lettre, que vous tombâtes l'autre jour entre les mains d'un de ces Faiſeurs de difficultés, ſi communs aujourd'hui, toujours diſpoſés à chercher chicane à l'Hiſtoire Sainte, quand il leur ſemble qu'elle donne la moindre priſe. Ce qui donna lieu à ſes doutes, c'eſt ce que Moïſe rapporte des Travaux des Iſraélites en Egypte.

Les Hébreux pendant leur captivité, furent comdannés à de pénibles corvées. Ces maîtres durs & cruels rendoient la vie amère à ce pauvre Peuple, en l'accablant d'ouvrages au-deſſus de ſes forces. Celui que l'Ecriture S. nous fait envisager comme le plus rude, étoit de faire de la Brique, & dans une quantité à laquelle il ne pouvoit ſuffire (*) *Quelle apparence y a-t-il à cela?* vous a dit votre Homme. *On ſait que ce Pays-là produit peu ou point de bois. On y eſt aſſez embarraſſé à* fai-

(*) Exod. II.

faire le feu absolument nécessaire à l'entretien de la vie. Ainsi on a mal choisi la scène.

Vous n'avez pas voulu me dire comment vous répondites à cette objection, mais je n'en suis pas en peine. Vous voulez savoir de moi comment je crois qu'on doit résoudre cette difficulté. J'ai sur vous le petit avantage d'avoir un peu plus de tems à y penser. Vous allez jouïr du plaisir de voir si nous nous sommes rencontrés.

Ma pensée est donc que cette objection n'a d'autre fondement que l'ignorance des usages anciens. Il est vrai que l'on croit ordinairement que cette Brique d'Egypte se cuisoit dans des Fourneaux à un feu violent, comme cela se pratique aujourd'hui; mais c'est une erreur. *Perrault* dit positivement après *Vitruve*, que les Anciens ne cuisoient point la Brique. Il nous apprend que les Grecs & les Romains se contentoient de la faire sécher au Soleil, mais qu'ils ne l'employoient qu'après l'avoir séchée plusieurs années; qu'avec cette précaution les murs bâtis de briques étoient ceux qui s'étoient conservés le plus longtems.

Si les Grecs & les Romains avoient cet usage, on doit l'atribuër à plus forte raison, aux Peuples Orientaux, comme les Babiloniens & les Egyptiens. On sait qu'il ne pleut pas beaucoup en Egypte, nouvelle raison pour se dispenser de cuire la Brique.

S'il est dit dans *l'Exode*, que pour aggraver le travail des Israélites, on ne leur fournissoit plus de paille, & qu'ils étoient obligés d'aller

ler chercher le chaume dans les Champs, il ne faut pas inférer de-là que ce fût pour chauffer les Fourneaux, & cuire la Brique. Cette paille courte avoit un tout autre usage. On l'incorporoit dans l'argile, & on les paîtrissoit ensemble. *Vitruve* & son Commentateur nous ont marqué cette circonstance. Voici le Passage.

„ Les Anciens employoient les Briques
„ non cuites, mais ils les laissoient sécher
„ cinq années avant que de les employer. On
„ y mettoit de la paille & du foin, de mê-
„ me que l'on fait en plusieurs endroits de
„ France, où les Cloisonnages sont faits d'une
„ composition de terre grasse paîtrie avec
„ foin, appellée *Torchis*, parce que cette com-
„ position est entortillée autour de plusieurs
„ bâtons en forme de torches." (*)

On trouve dans le même Auteur que les Edifices bâtis de Briques, à la manière des Anciens, sont estimés durer davantage que ceux qui sont bâtis de pierre. (†)

Malgré ce que *Vitruve* & son Commentateur disent de la solidité des Bâtimens construits de Briques simplement séchées au Soleil, je ne dois point vous dissimuler, MONSIEUR, que je lus dernièrement dans *les Voyages du Docteur Shaw* un accident qui ne fait pas honneur à cette Fabrique. Il s'agit du voisinage d'Al-

(*) Perrault sur Vitruve, *p.* 34.
(†) Ibid. *p.* 46.

d'Alger, & voici une des particularités qu'il en rapporte.

„ Il pleut fort rarement dans ces climats, „ dit-il. Lors que j'étois à *Tozer* en 1727, „ nous eumes une petite bruine, qui ne dura „ que deux heures, & qui ne laissa pas de „ causer de fâcheux accidens, puisqu'elle dé- „ molit plusieurs maisons, qui n'étant bâties „ que de branches de Palmier, & de tuiles „ séchées au Soleil, tombèrent en ruïne par „ l'humidité. Si la pluie eût été plus forte, „ ou qu'elle eût duré plus longtems, il est „ certain que toute la ville auroit été abî- „ mée, & réduite en un monceau de boue." (*) Il faut supposer que l'argile de ce lieu-là n'est pas bonne, ou que les Habitans ne savent pas la mettre en oeuvre.

Vous voyez, MONSIEUR, que je ne suis point dans la pensée, que la paille ou le chaume, que les Israélites alloient chercher dans les Champs, leur ait servi à cuire la Brique, quoique ce soit le sentiment ordinaire, & même celui de la plupart des Interprêtes. Cependant cette opinion n'est pas aussi insoutenable que voudroient le faire entendre nos Faiseurs de difficultés. Il y a des pays où la Tuile se cuit actuellement avec de la paille. En voici un exemple tiré d'une bonne Relation du *Malabar*. *Les Potiers de terre & les Tuiliers*, nous disent les

(*) Voyages de Shaw, *tom. I. p.* 285.

les Miſſionaires Danois, *au défaut de bois, brulent de la fiente de vache, ou de la paille, pour chauffer leurs petits Fours faits d'argile, & qui ſervent à cuire l'ouvrage qu'ils ont fabriqué.*

Il n'eſt donc pas auſſi abſurde que le prétendent certains eſprits contrediſans, que l'on eut cuit de la brique en Egypte avec de la paille; & l'on doit excuſer pluſieurs Interprêtes, à la tête deſquels vous pouvez mettre St. *Bernard*, qui ont cru que le chaume avoit été deſtiné à cet uſage. Cependant nous devons rendre juſtice à quelques Critiques modernes qui ne s'y ſont point mépris. Monſr. *Chais* examinant dans ſon *Commentaire* à quoi la paille pouvoit ſervir dans cette Fabrique, a obſervé d'abord que *peut-être on la mêloit avec le Mortier pour donner aux briques plus de conſiſtance* (*). Dom *Calmet* croit de même *qu'on mêloit ce chaume avec la brique ou avec la terre broyée, & qu'on ſéchoit enſuite ces briques au Soleil.* Mr. *Le Clerc* eſt encore le plus exprès de tous dans ſon *Commentaire ſur le Pentateuque.* Il ne met point d'alternative dans cet uſage de la paille, comme les autres. Il la fait ſervir uniquement à être mêlée & paitrie avec l'argile, & il allègue de bonnes autorités pour prouver que c'étoit la pratique conſtante des Anciens.

L'Ouvrage des Iſraélites en Egypte étant expli-

(*) Sur Exode V. 7.

expliqué de cette manière, semble donner lieu à une nouvelle difficulté. Si la chose est ainsi, repliquera-t-on, pourquoi l'Ecriture nous représente-t-elle le travail des Israélites comme excessif? Il semble que c'est une occupation bien supportable que celle de paitrir de l'argile avec de la paille hachée.

Mais vous voyez bien, MONSIEUR, que la dureté consistoit dans la grande quantité de briques qu'on les obligeoit de fournir journellement, sous peine d'être maltraités. Il falloit battre & broyer longtems la terre destinée à faire des Tuiles. *Hérodote* nous apprend une petite circonstance de cette Fabrique chez les Egyptiens, qui la rendoit plus desagréable qu'ailleurs, c'est que dans ce pays-là l'usage étoit de broyer la terre avec les mains. (†)

La dureté de ces maîtres consistoit sur-tout en ce qu'on refusoit aux Israélites la paille nécessaire, sans rien retrancher cependant de la quantité de briques qu'on exigeoit d'eux journellement. Ils étoient obligés de se répandre dans la Campagne, & peut-être assez loin, pour y chercher au-moins du chaume. Par-là ceux qui restoient au travail, manquant tout à la fois & de matériaux & de bras, ne pouvoient pas fournir la quantité de briques qu'on leur demandoit, & sur quoi on ne se relâchoit point. *Alors*, dit l'Historien Sacré, *les*

(†) Hérodote, *Liv. II. ch.* 36.

les Commissaires étoient battus. On les rendoit responsables de ce que le Peuple n'avoit pas fait la tâche dont on l'avoit chargé, quoique cela ne dépendît pas d'eux. On ne laissoit pas de leur donner une rude bastonade.

Vous trouverez, MONSIEUR, dans la Narration de Moïse, quelques autres circonstances aggravantes. Vous y remarquerez, par exemple, que quand ces malheureux Israélites font des représentations au Prince pour qu'il addoucisse un peu leurs corvées & qu'il les proportionne à leurs forces, il ne leur répond que pas des railleries insultantes. *Vous êtes de loisir*, leur dit-il (*). Peut-on insulter d'une manière plus accablante des gens qu'on surcharge de travail comme des bêtes de somme, que de leur reprocher ironiquement qu'ils ont du loisir de reste?

A propos de la dureté de ce Tiran, je suis tenté de placer ici une Remarque, quoiqu'elle soit plus Théologique que Critique. On parle beaucoup dans les écoles de *l'Endurcissement de Pharaon.* Dieu avoit ordonné à Moïse de dire à ce Prince *de laisser aller son Peuple* (†). La-dessus les Théologiens féconds en questions subtiles, demandent pourquoi Dieu qui connoit l'obstination de Pharaon, & qui prévoit le peu de succès des sommations qu'il lui fait faire, continue pourtant à lui envoyer de nouveaux messages?

Mr.

(*) Exod. V. 17.
(†) IX. 13.

Mr. *Chais* nous a rapporté une Réponſe que le Docteur Anglois *Jakton* a faite à cette difficulté. Je ſouhaite, MONSIEUR, que vous la trouviez auſſi ſolide qu'elle vous paroitra ingénieuſe. Quoiqu'il en ſoit, je vais vous la tranſcrire pour ſa ſingularité.

„ Dieu punit Pharaon, *dit-il*, en le traitant „ de la même manière que ce Prince en avoit „ uſé envers les Iſraélites, après que Moïſe „ l'eut ſolicité de la part de Dieu à les laiſſer „ aller. Comme il exigeoit d'eux la même „ quantité de briques, dans le tems qu'il leur „ refuſoit la paille dont ils avoient beſoin „ pour fournir leur tâche, ainſi Dieu l'appelle „ à l'obéiſſance, il lui réïtère les mêmes ſom„ mations, quoiqu'il lui refuſât la grace dont „ il auroit eu beſoin pour ſe convertir. Ja„ mais la Loi du Talion fut-elle plus légiti„ mement exécutée, & jamais coupable eut„ il moins ſujet de ſe plaindre du chatiment „ qu'on lui fait ſubir? "

Je reviens à la Critique qui eſt un peu mieux mon élément que la Théologie. Vous vous rappelez ſans doute, MONSIEUR, d'avoir vu dans le *Dictionaire de Baile* le reproche que cet Auteur fait à *David* d'en avoir uſé avec les *Ammonites*, qu'il avoit ſubjugués, d'une manière beaucoup plus cruelle que Pharaon avec les Iſraélites ſes Eſclaves. Il eſt vrai que ſi l'on s'en tenoit aux Verſions, ce Prince auroit fait *ſcier* ſes Priſonniers de guerre, il les auroit fait *déchirer avec des Herſes*, ou avec *des Chariots ferrés*, & en auroit

fait

fait jetter d'autres dans des *Fourneaux* ardens. (*) Mais un habile Professeur Allemand a très-bien fait l'apologie de *David* à cet égard. Il a fait voir qu'il faut prendre dans un sens actif ce que l'on avoit pris jusqu'à présent dans le sens passif; je veux dire qu'au-lieu de les condamner à être sciés, il les appliqua à scier eux-mêmes du bois ou du marbre; au-lieu d'être mis sous des Herses, le vainqueur se contenta de les leur faire trainer sur les terres ensemencées. Il faut ramener au même sens les autres Articles. (†)

Voilà une explication fort heureuse & fort satisfaisante, mais très-peu de gens avoient fait attention à cette Brochure. C'est ce qui m'engagea, il y a dix ou douze ans, à en donner un Extrait qui a été inséré dans la *Bibliothèque Germanique* (§). Je crus devoir faire quelque petit changement à la version du Docteur Allemand. Il y a, par exemple, quelque variété à l'Article des *Fourneaux*, mais je m'en suis tenu à ceci, en suivant toujours la prémière ouverture donnée par Mr. *Danz*,

(*) 2 *Sam.* X. 2.

(†) L'Auteur de cette explication est Mr. *Danz* qui a été Professeur des Langues Orientales dans l'Université de Jéne. Il fit imprimer l'an 1710, une Brochure sous ce titre, *Davidis in Ammonitas devictos mitigata crudelitas.* On m'a dit que cet habile homme est mort il y a un peu plus de vingt ans.

(§) Tom. XLIII. *p.* 166.

Danz, que *David envoya une partie de ses Prisonniers dans les lieux où étoient les Fourneaux à briques, & peut-être aussi les Fours à chaux. Les voilà donc simplement condamnés à faire de la brique, de la tuile, ou de la chaux. On peut comparer la destination que David fit de ses Prisonniers de guerre, devenus Esclaves, au sort des Israélites en Egypte. Tout le monde sait qu'ils y furent condamnés à faire de la brique.* (*)

Je vous avoue, MONSIEUR, qu'alors je n'avois pas encore examiné si la brique se cuisoit dans des Fourneaux en Orient, ou si l'on se contentoit de la sécher au Soleil. J'aimerois donc mieux aujourd'hui m'en tenir aux *Fours à chaux*. Ce qui m'y détermine encore, c'est une particularité que je viens de lire dans les *Causes célèbres*. Il y a à la fin du Tome XV. une Dissertation *des peines parmi les Romains*. L'Auteur dit qu'outre les mines à quoi l'on condamnoit les coupables, on les employoit aussi quelquefois *à travailler à la chaux*. (†) Nous pouvons bien appliquer à l'Orient ce qui se pratiquoit à Rome à cet égard.

Vous serez bien aise d'apprendre qu'on a adopté l'explication de Mr. *Danz* dans la nouvelle Traduction qu'on vient de faire de la Bible à *Genève*, & qui doit être imprimée bien-

(*) Bibliot. German. *T. XLIII. p.* 172.

(†) Causes célèbres. *T. XV. p.* 596. Edit. de Paris.

bientôt: Rien n'étoit plus nécessaire que cette correction. Indépendamment même du langage suranné, on peut dire que dans cet endroit l'ancienne version étoit tout-à-fait barbare.

Vous me donnez dans votre Lettre un autre point à discuter. Il s'agit du *Rocher d'Horeb* que Moïse frappa de sa verge, & d'où il tira miraculeusement de l'eau pour desaltérer le Peuple. S. Paul rappelle cet évènement dans son Epitre aux *Corinthiens*, & il y ajoute une circonstance qu'on ne trouve point dans les Livres de Moyse, c'est qu'après cela ce Rocher suivit les Israélites dans leur marche. *Ils buvoient*, dit-il, *du Rocher spirituel qui les suivoit.* (*) Vous me chargez de vous expliquer ces dernières paroles qui vous embarrassent.

Je vous avouerai d'abord ingenument, MONSIEUR, que je ne les entends pas mieux que vous. Je ne sai comment m'y prendre pour faire que cette pierre suive les Israélites dans le Désert. Comment rouler un Rocher? Je serois tenté de dire avec les Femmes arrivées au sepulcre du Sauveur: *Quis nobis volvet Lapidem?* Dans cette perplexité, j'aurai besoin du secours d'autrui.

Si je m'addresse aux Rabins, ils m'apprendront qu'après que le Peuple eut bu abondamment de cette eau miraculeuse, on mit le *Rocher d'Horeb* sur un Chariot, à la manière

(*) 1 Cor. X. 4.

re d'un gros Muid toujours plein & toujours ouvert à quiconque en vouloit boire. Quelques anciens Pères ont donné dans cette rèverie. *Dom Calmet* met du nombre *Tertullien*, St *Ambroise*, S^t^. *Chrisostome*, & quelques autres (*).

D'autres Interprêtes, plus sages que les précedens, veulent que quand S^t^. *Paul* dit, que le Rocher suivoit les Israélites dans leur marche, cela ne doit pas s'entendre du Rocher-même, mais de l'eau qui en sortoit, & qui continua longtems à couler. Il y a ensuite partage d'opinions sur la manière dont cette eau pouvoit les suivre dans leurs divers Campemens. Les uns croient que les eaux sorties du *Rocher d'Horeb*, reglèrent leur cours sur la marche du Peuple de Dieu, le suivirent constamment, & fournirent à ses besoins durant quarante ans. Le Père Berruier, dans son *Histoire du Peuple de Dieu*, a adopté cette pensée. D'autres croient que ces eaux formèrent un Ruisseau, & même un Torrent, dont les Israélites suivirent le cours jusqu'à l'endroit où il tomboit dans la Mer.

J'ai trouvé dans le *Journal des Savans* l'Extrait d'une *Chronologie Historique* de M^r^. *Gayot*, Historiographe de l'Evêque de Liége, où cet Auteur réfute les explications précedentes. „ Si le Rocher, ou l'eau du Rocher, avoit „ suivi les Israélites, *dit-il*, de quelque ma„ nière que ce fût, pour fournir à leurs be„ soins, il n'auroit pas été nécessaire que

„ Moï-

(*) Dict. de la Bible, au mot *Réphidim*.

„ Moïſe frappât un autre Rocher dans u-
„ ne occaſion différente, comme l'Ecriture
„ nous apprend qu'il l'a fait, ni de creuſer des
„ Puits, comme les Iſraélites firent peu après
„ la ſeconde percuſſion du Rocher." (*)
Monſr. *Chais* avoit combattu ce ſentiment à-peu-près de même. *Il eſt plus conforme au Narré de Moïſe*, dit-il, *de concevoir que Dieu les pourvut d'eau de tems en tems d'une façon miraculeuſe, que de ſuppoſer qu'il les fit ſuivre par une Riviere.*

Monſr. *Le Clerc* dans ſes *Obſervations ſur Hammond*, croit que le Paſſage de l'Epitre aux *Corinth.* veut dire ſimplement que les Iſraélites ſe faiſoient apporter de l'eau de la Fontaine miraculeuſe, qui s'étoit ouverte dans le Rocher d'*Horeb*. Il allègue à cette occaſion une citation d'*Elien*, qui ſemble fort à propos. Cet Hiſtorien dit, qu'entre les proviſions que *Xerxès* faiſoit porter avec lui, il y avoit de l'eau du fleuve *Choaspe*, dont les Rois de Perſe buvoient toujours. Pour exprimer cela, Elien a dit que *l'eau du fleuve Choaspe ſuivoit ce Prince.* Voilà qui paroit d'abord fort heureuſement trouvé. Mais on conçoit aiſément qu'un Prince, comme le Roi de Perſe, pouvoit faire porter la quantité d'eau dont il avoit beſoin pour ſa perſonne; mais ce n'eſt plus la même choſe dès qu'il s'agit d'en transporter pour abbruver une armée, comme celle

(*) *Nomb*, XX: 11. XXI: 18. Journ. des Sav. *Avril* 1746. Art. II. Edit. de Paris.

le des Iſraélites, à quoi il faut encore ajouter leurs beſtiaux.

Quoique l'explication de M. *Le Clerc* ſoit ſans contredit la plus ingénieuſe de toutes, je vous avoue cependant, MONSIEUR, que je ne ſaurois y acquieſcer. J'oſe dire que ce *Rocher d'Horeb*, qui fourniſſoit de l'eau aux Iſraélites dans le Déſert, a été une *Pierre d'achoppement* pour les Interprêtes. Je vais donc en votre faveur faire une nouvelle tentative pour applanir les difficultés qui ſe préſentent à la lecture de ces paroles de St. Paul.

Les verſions diſent toutes que les Iſraélites buvoient de l'eau *du Rocher qui les ſuivoit*: mais je vous prie de remarquer qu'il n'y a pas ainſi dans l'Original. On y lit ſimplement qu'*ils burent du Rocher ſuivant*, ou *qui ſuit*. Le Texte ne dit donc point que cette eau ait ſuivi les Hébreux, & c'eſt ici la ſource de l'erreur.

Mais qu'a donc voulu dire St Paul quand il nous parle du Rocher miraculeux *ſuivant*? Rien de plus ſimple & de plus aiſé à entendre. Il venoit de parler dans le verſet précedent du miracle de la Manne. *Vous ſavez*, dit-il aux Corinthiens, *que nos Pères ont tous mangé de la même nourriture*, c'eſt à-dire, de la Manne tombée du Ciel miraculeuſement; après quoi il ajoute qu'ils ont auſſi bu de l'eau du Rocher *qui ſuit*, c'eſt-à-dire, qui ſuit dans la Narration de Moïſe, & dont il eſt parlé dans la ſuite. Effectivement ces deux faits ſe ſuivent immédiatement dans le livre de l'*Exode*. Vous trouverez le premier

mi-

miracle dans le Chap. XVI. & l'autre dans le XVII. Il y a lieu d'être surpris de ce qu'une explication aussi naturelle & aussi simple, n'est pas venue dans l'esprit de tous nos Interprêtes.

Disons encore un mot de ce *Rocher d'Horeb*. La plupart des voyageurs, qui ont été à la Terre sainte, nous parlent de ce fameux Rocher comme l'ayant vu. Il est vrai qu'en général on doit fort se défier des monumens que l'on montre aux Pélerins, qui vont en dévotion dans ce pays-là. Sans parler d'un grand nombre d'autres Reliques, on leur fait voir je ne sai combien de Pierres qui ont rapport à l'Histoire sainte. On leur montre, par exemple, la Colonne où le Sauveur fut attaché quand Pilate le condamna au fouet : on leur fait voir de même la Pierre sur laquelle *Joseph d'Arimathée* posa le Corps de J. C. crucifié pour l'ensevelir, la Pierre du sepulcre, celle de dessus laquelle il s'élança pour monter au Ciel, où l'on voit encore l'empreinte d'un de ses piés : on en montre je ne sai combien d'autres. Un voyageur plus privilégié que les autres, nous raconte qu'il a eu la consolation de voir *la Pierre que les Edifians ont rejettée*, dont il est parlé dans le *Pseaume* CXVIII.

Le *Rocher d'Horeb* ne doit point être mis dans la classe de ces monumens suspects. Il est assez bien caractérisé pour qu'on puisse le reconnoitre encore aujourd'hui. Les plus sages voyageurs nous le font envisager de cette

te manière. Voici ce qu'en dit le Docteur *Shaw*.

„ On voit encore dans la vallée de *Réphi-*
„ *dim*, le *Rocher de Méribah*, une des plus
„ belles antiquités qu'il y ait dans le monde,
„ & qui s'eſt parfaitement conſervée jusqu'à
„ ce jour, ſans que les injures de l'air, ni
„ le tems l'aient endommagée en quoi que ce
„ ſoit. C'eſt un bloc de marbre *Granite*, au
„ milieu de la vallée d'environ ſix verges en
„ quarré. Il paroit s'être détaché du *mont*
„ *Sinai*. Les eaux qui découlèrent de ce Ro-
„ cher, ont creuſé dans le marbre, vers l'u-
„ ne des extremités, une espèce de canal,
„ qui a deux pouces de profondeur, & vingt
„ de largeur, & qui paroit revêtu par-tout
„ d'une croute ſemblable à celle qui s'attache
„ au-dedans d'un Coquemar dont on s'eſt
„ ſervi quelque tems. On y voit encore une
„ espèce de mouſſe que les roſées entretien-
„ nent, & l'on trouve par-tout dans le Ca-
„ nal un grand nombre de trous, dont quel-
„ ques-uns ont un, ou deux pouces de dia-
„ mêtre, & quatre ou cinq pouces de pro-
„ fondeur, qui ſervent de preuve vivante &
„ démonſtrative que c'étoient-là tout autant
„ de ſources. (*)

Le Père *Sicard* Jéſuite en dit autant, & peut-être encore davantage. „ Le 1er. ob-
„ jet de nos Obſervations, dit-il, fut le Ro-
„ cher, dont l'eau ſortit avec abondance, ſi-
„ tôt

(*) Voyage de *Shaw*. *T. II. p.* 40.

„ tôt que Moyse, par l'exprès commande-
„ ment de Dieu, l'eut frappé de sa Verge.
„ Cet illustre prodige est si évident, qu'il n'y
„ a point d'Athée, qui en considérant attenti-
„ vement ce que nous avons vu, ne soit for-
„ cé de reconnoitre un Etre souverain & tout
„ puissant, seul capable d'opérer une si gran-
„ de merveille. „ Vers le milieu du *Valon*
„ *Réphidim*, & à plus de cent pas du *mont*
„ *Horeb*, on découvre, en marchant par un
„ grand chemin assez frayé, une haute Roche
„ parmi plusieurs autres plus petites, laquel-
„ le a été, par la succession du tems, déraci-
„ née des montagnes voisines.

„ Cette Roche est une grosse masse d'un
„ Granit rouge: la figure est presque ron-
„ de d'un côté, & elle est plate de celui qui
„ regarde *Horeb*. Sa hauteur est de douze
„ piés avec pareille épaisseur: elle est plus lar-
„ ge que haute, son circuit est d'environ cin-
„ quante piés. La face plate est percée de
„ douze trous, placés horizontalement, à
„ deux piés du bord supérieur du Ro-
„ cher.

„ La situation de ce Rocher ainsi expli-
„ quée, venons aux circonstances qui prou-
„ vent manifestement le miracle de l'Auteur
„ de la Nature.

„ 1. On remarque aisément un poliment,
„ qui règne depuis la lèvre inférieure de cha-
„ que trou jusqu'à terre.

„ 2. Ce poliment ne se fait voir que le
„ long d'une petite Rigole creusée dans la
„ sur-

„ surface du Rocher & qui suit la Rigole
„ d'un bout à l'autre.
3. Les bords des trous & des Rigoles sont,
„ pour ainsi parler, tapissés d'une petite
„ mousse verte & fine, sans qu'il paroisse
„ dans aucune autre partie du Rocher, une
„ seule herbe, si petite qu'elle puisse être;
„ toute la surface du Rocher, aux bords
„ près des trous & des Rigoles, est pure
„ pierre.

„ Ces trois observations faites, je deman-
„ de ce que nous signifient ce poliment des
„ lèvres inférieures des trous, ces Rigoles é-
„ galement polies de haut en bas, cette peti-
„ te mousse qui ne croit que sur les extre-
„ mités des trous, & le long des Rigoles,
„ sans que dans tout cela trois mille ans é-
„ coulés aient fait aucun changement? Ce
„ sont là autant de preuves incontestables
„ qu'il sortit autrefois de tous ces trous une
„ eau abondante & miraculeuse. (*)

Voilà, MONSIEUR, avec quel enthousiasme le Père *Sicard* a parlé de ce Rocher. Si vous me demandez présentement mon sentiment sur les circonstances singulières que ce Missionaire nous a si éloquemment détaillées, je vous avouerai naturellement que je ne voudrois pas les garantir toutes. Je ne dois vous répondre que du Rocher en gros, que les plus exacts voyageurs nous assurent être

(*) Mémoires des Missions du Levant, *T. VII. p.* 13.

être le même que frappa Moïse. Pour les douze trous, que l'on voit bien que l'on a voulu faire rapporter aux douze *Tribus d'Israël*, il y a beaucoup d'apparence qu'ils sont l'ouvrage du Ciseau. La Rigole, je la soupçonne également factice. Cette mousse, qui indique encore aujourd'hui que l'eau y a passé autrefois, au-lieu de confirmer notre foi, paroit être elle-même matière à incrédulité. Comment se figurer ces restes ou ces suites d'humidité, après plusieurs milliers d'années, sur un Rocher, & dans un Climat aussi brûlant que celui de la Palestine ? Vous serez sans doute d'avis, MONSIEUR, que nous rangions cette mousse & cette Rigole avec les ornières des Chariots des Egyptiens, que quelques Auteurs ont dit qu'on voyoit encore plus de mille ans après dans le lit de la Mer-Rouge, lorsqu'elle se retiroit par le reflux.

Il est vrai que le Docteur *Shaw* a dit à-peu-près la même chose que le P. *Sicard*, ce qui semble donner beaucoup de poids au témoignage du Jésuite ; mais voici le rapport d'un autre voyageur Anglois, qui doit affoiblir & diminuër beaucoup le merveilleux que nous ont débité les deux autres. Il s'agit de Mr. *Pocock*, homme fort éclairé & très-judicieux, dont on a imprimé les voyages. Il passa à Genève à son retour du Levant. Nous lui demandames ce qu'il pensoit de ces indices d'eau qu'on prétend remarquer encore sur le *Rocher d'Horeb*. Après être convenu de l'identité du Rocher, il contesta la plupart des

au-

autres circonſtances que les voyageurs font valoir. Il nous avoua qu'au prémier aspect de ce monument, il crut de voir ſous chacune de ces Bouches une trace ou espèce de Rigole, qui ſembloit déſigner que l'eau y avoit paſſé, mais que ces trous étoient fort exhauſſés, & qu'il n'en pouvoit pas bien juger du pié du Rocher, qu'il trouva le ſécret de monter au-deſſus pour voir les choſes de plus près, & qu'alors il s'aſſura parfaitement qu'il n'y avoit point de mouſſe.

Sa Conjecture eſt donc que pour contrefaire de la mouſſe, les Arabes, ou peut-être les Moines du *mont Sinaï*, y mettent de tems en tems quelque menue herbe broyée entre leurs doigts, & qu'ils trouvent le moyen d'y fixer. Ils impoſent ainſi aux voyageurs que la dévotion attire dans la Terre ſainte. Cette ſupercherie eſt apparemment mieux développée dans ſon voyage imprimé. Mais faute d'entendre l'Anglois, je ne puis pas vous en rendre raiſon plus en détail.

Je ſuis, &c.

A R-

ARTICLE VIII.

* *LETTRES PHILOSOPHIQUES* ſur le DROIT NATUREL.

LETTRE PREMIÈRE.

Des Etats & des Etres heureux & malheureux.

Monsieur,

C'eſt trop longtems me refuſer à vos inſtances, je vais vous ſatisfaire ; & puisque vous me l'ordonnez, je tâcherai de vous expoſer toute la liaiſon de mes idées ſur un ſujet également curieux & important. La tâche eſt difficile par elle-même : votre bon goût la rend plus difficile encore. D'un côté vous voulez qu'en Philoſophe je marche d'un pas ferme & que je raiſonne de ſuite ; de l'autre vous recuſez toute methode qui ſente l'école. Vous m'avez interdit ces démonſtra-

tions *ſcientifiques*, que notre ſiècle ſemble avoir adoptées comme les ſeules capables de porter dans un ſujet le flambeau de l'évidence. Vous ſentez, dites-vous, tout le prix de la *Methode Wolfienne*, quand on bâtit un ſyſtème ſur des principes avérés; mais vous trouvez auſſi que ſi, pour en fonder, on ſe ſert de principes ſujets à conteſtation, qu'on donne des définitions dont l'évidence n'eſt pas palpable, vous trouvez, dis-je, qu'alors cette methode n'a d'autre mérite que celui de plaire à ceux qui veulent bien lui en prêter. Pour m'en convaincre vous me citez des définitions du Philoſophe de *Halle*, que vous prétendez être peu exactes ou plutôt défectueuſes. Vous ſavez, Monſieur, que je ſuis aſſez de votre avis à cet égard. Les ſciences Mathématiques ont cela en leur faveur, qu'en leur prêtant des fondemens idéals, on laiſſe à notre eſprit un vaſte champ de découvertes idéales, dont l'application aux choſes réelles devient très-utile par leur mutuelle conformité. Il nous importe très-peu de quoi une ligne & des ſurfaces ſoient formées : il ſuffit que la Théorie des lignes & des ſurfaces appliquée aux corps nous fourniſſe une practique très-réelle & très-avantageuſe. Qu'il ſoit faux que les corps ſont des compoſés de ſurfaces, il n'en eſt pas moins vrai, que la Théorie, qui le ſuppoſe, s'accorde parfaitement avec la nature des choſes qui exiſtent. D'ailleurs l'expérience vient continuellement à notre ſecours : comme d'un côté elle nous rend aſſez circon-

ſpects

ſpects ſur les conſéquences ſpéculatives ; elle nous indique de l'autre côté jusques à quel dégré on peut les admettre, en faire uſage ou les corriger. Par-là nous ne courons aucun risque : nous pouvons, ſans crainte d'inconvénient laiſſer à un EULER la gloire de nous avoir appris la conſtruction des Vaiſſeaux : mais il n'en eſt pas de même de la ſcience de nos devoirs. „ *Quod ſi* (dit fort bien le célèbre „ WOLF) *dogmata hypotheſibus ſuperſtruas*, „ *quibus ad dirigendas actiones opus habes*, *incerta* „ *theoria incertam quoque pariet praxin. Ubi ergo* „ *incerta praxis periculoſa eſt*, *quamadmodum in* „ *Moralibus & Medicina*, *ibi hypotheſibus prorſus eſt valedicendum*, *nec permittendum ut ab* „ *iis ullo modo praxis pendeat.*" Jamais on ne pouvoit penſer plus juſte. C'eſt dommage que Mr. *Wolf* y ait manqué lui-même en compoſant ſon *Droit Naturel*. Cet ouvrage préſente, ſi l'on veut, une chaine de vérités, mais elles ne ſont nullement applicables aux Etres que nous nommons *Hommes*. Peut-être me diſpenſeriez-vous de prouver ici cette accuſation ; mais comme il ſe pourroit auſſi que vous ne vous fuſſiez pas apperçu du défaut qui me la fait intenter, & que tous ceux qui ont traité du *Droit Naturel* ſemblent y être tombés, je crois pouvoir employer quelques lignes à faire voir qu'elle eſt fondée. „ *Obligatio* (dit l'illuſtre Baron, dans le §. 68. de ſes „ inſtitutions de Droit Naturel) *univerſalis eſt* „ *qua quilibet homo tenetur quatenus homo eſt.*" Il fait abſtraction de toutes les circonſtances

qui accompagnent l'homme, de tous les rapports dans lesquels il nait, croît & meurt. De-là il déduit les prémiers devoirs de l'homme: il en déduit qu'ils sont tous égaux; que naturellement l'un n'a aucune prérogative sur l'autre; enfin il en déduit toutes les conséquences qui doivent nécessairement en resulter si on considère les hommes comme ayant été placés tout d'un coup sur la Terre sans liaison & sans relations. Or comme cette supposition est non seulement incertaine, mais fausse, puisque l'expérience nous apprend que, depuis notre naissance jusques à notre mort, nous existons dans des relations, dont la plupart sont essentielles à notre être, il est évident que toutes les obligations, qui découleront de cette obligation universelle, devront tenir plus ou moins du défaut de leur source. Il étoit bien permis à Mr. DE WOLF de se représenter le genre humain comme un composé d'Etres existans sans aucune relation, mais il auroit dû s'en tenir à cette spéculation & ne pas appliquer aux hommes des rapports uniquement dûs à l'abstraction de ceux qui ont réellement lieu. Peut-être en a-t-il emprunté l'idée des Auteurs qui ont traité le Droit Naturel avant lui. Vous la trouvez dans les principaux ouvrages: même la définition que les Jurisconsultes Romains donnent du Droit Naturel, semble nous prouver que l'on croyoit de leur tems devoir faire abstraction de toutes les circonstances & de tous les rapports, dans lesquels les hommes exi-

exiſtent, pour s'en faire un certain fondement. Si Mr. WOLF ne fait que rédiger en corps ce que d'autres ont donné, nous devons encore moins nous étonner de trouver dans ſon livre les *quaſi contracts*, & toutes les autres hypothèſes, qui ſelon moi n'ont été imaginées que par un défaut de Philoſophie. Il eſt aſſez évident qu'on s'eſt trouvé obligé de les introduire pour remédier aux inconvéniens de l'obligation univerſelle *quatenus homo*, & des conſéquences auxquelles elle donne lieu. Voilà donc une hypothèſe générale qui en demande de particulières pour correctif. Encore ſi ces dernières y ſatisfaiſoient : mais elles ne font que prêter des armes à ceux qui ſavent les manier pour défendre le *Pour & le Contre.* Pour n'en plus douter il n'y a qu'à ouvrir les ouvrages qui traitent de nos devoirs, & à jetter les yeux ſur les manifeſtes que les Puiſſances ont ſoin de répandre, quand elles ſont prêtes à parler par le fer.

Il eſt tems de finir ces réflexions. La *Methode ſcientifique* les a fait couler de ma plume inſenſiblement : néanmoins je ſuis bien aiſe qu'elles m'aient mis dans le cas de vous indiquer une des principales raiſons pourquoi je ne puis m'accommoder des principes du Droit Naturel généralement reçus & adoptés aujourd'hui. Vous jugerez, Monſieur, ſi c'eſt à tort ou non, dès que vous aurez lu mes lettres. A la vérité cela ne décideroit pas : je pourrois très-mal me tirer d'affaire ſans que les défauts des autres en fuſſent pour cela

moins réels ; mais on auroit d'un autre côté grand raiſon de ne pas rejetter des choſes, qui pour être défectueuſes ne laiſſent pas d'être utiles, jusques à ce qu'on ait quelque choſe de meilleur. Je ne me flatterois point de pouvoir y parvenir, ſi je ne vous avois ſouvent vu goûter les idées que j'ai eu l'honneur de vous communiquer dans nos entretiens, & ſi je n'avois vu des gens du prémier ordre applaudir à *l'Eſſai de Philoſophie morale de Mr.* DE MAUPERTUIS. Encouragé de ces deux côtés, voici comment je m'y prendrai.

Je me ſervirai de la methode analytique & ſynthétique en même tems. La première me fournira des définitions, la ſeconde me les fera employer, & toutes deux ſerviront à faire ſentir & remarquer les rapports des idées, leur combinaiſon, leur convenance avec les Etres qui exiſtent, & la liaiſon qui les tient unies. Cela vous donnera le moyen de découvrir d'abord les défauts qui pourroient ſe gliſſer, ſoit dans une définition, ſoit dans un raiſonnement, ſoit dans quelque tranſition ; & ne vous cachant pas la manière qui m'y fait parvenir, il ne vous ſera pas difficile de me ſuivre & de m'arrêter là où je pourrois manquer la véritable route : c'eſt une grace que je vous demande & dont je vous tiendrai compte avec d'autant plus de reconnoiſſance qu'un ſeul écard ſuffiroit pour m'égarer tout-à-fait. J'entre en matière.

§. 1. En jettant les yeux ſur ce qui nous envi-

environne, l'idée d'exiſter nous vient. Je penſe, donc je ſuis, diſoit Descartes avec raiſon. Cette perception, le ſentiment que nous ſommes, que les Etres qui affectent nos ſens exiſtent, en eſt une que nous ne pouvons communiquer ni expliquer à d'autres : nous trouvons que c'eſt une perception que nous ne pouvons décompoſer, que c'eſt une perception ſimple. C'eſt cette perception qui nous a fait donner le nom d'Etre à tout ce que nous appercevons comme exiſtant, ou ce que nous pouvons concevoir comme exiſtant. La même perception de notre exiſtence & de l'exiſtence des autres Etres nous a fait découvrir une différence notable entre eux & nous. Nous ſentons que nous exiſtons avec un ſentiment de notre être; mais nous voyons d'autres Etres, qui bien loin de nous donner quelque ſigne de cette même faculté, nous font croire & nous perſuadent qu'ils n'en jouïſſent pas. Sans m'arreter à prouver, ou plutôt à rechercher, ſi les indices ſont convaincans ou non, il ſuffit de remarquer que quelle que ſoit la différence entre ces Etres & ceux qui ont un ſentiment de leur être, elle eſt aſſez grande pour nous autoriſer à les mettre en deux claſſes différentes, ou à les déſigner par des noms différens. C'eſt pour cela que l'on nomme *Etre intellectuel* celui qui jouït du ſentiment de ſon être; & *Etre inintellectuel* celui qui ne jouït point de ce ſentiment.

§. 2. Une autre vérité, qui ſe manifeſte

d'abord, c'eſt que tous les Etres intellectuels, que nous connoiſſons par nos ſens, ont une exiſtence ſucceſſive: c'eſt-à-dire, qu'ils n'exiſtent pas toujours de la même manière; & la façon dont ils ſont, ſubit un changement continuel. Tandis que je vous écris je ſens que j'exiſte d'une certaine manière; mais je ſens auſſi que vous écrivant actuellement d'autres mots & ayant d'autres idées, je n'exiſte plus de la manière dont j'exiſtois peu auparavant. L'expérience journalière me convainc que telle eſt la durée de l'exiſtence des Hommes & des Etres intellectuels que les ſens me font connoitre. Or ſi vous faites attention à ce qu'emporte le mot *Etat*, vous trouverez qu'il déſigne uniquement, dans un ſens moral, la façon dont un Etre exiſte. *Probus eſt dans un état aiſé* veut dire que la manière d'exiſter de *Probus* lui donne de l'aiſance, ou en donneroit à celui qui s'y trouveroit.

§. 3. Il eſt de la nature de l'Etre intellectuel de ſentir qu'il exiſte, il eſt de même de ſa nature de ſentir qu'il exiſte d'une certaine façon. Quand il ſent qu'il eſt, il ne ſent pas qu'il eſt en général de quelque manière, mais la perception de ſon exiſtence le convainc qu'il exiſte d'une ſeule manière déterminée, qu'il eſt dans un certain état déterminé: or comme ce ſentiment ne peut pas être celui de tel ou tel état en général, mais que ce ſentiment doit être l'idée d'un état déterminé, il s'enſuit que tout Etre intellectuel exiſte avec un ſentiment de ſon exiſtence & d'un état, que

ce

ce ſentiment lui repréſente comme étant celui dans lequel il ſe trouve. Quoique je ne doute point que vous ne compreniez ce raiſonnement, je tâcherai pourtant de l'éclaircir par un exemple, parce qu'il ſe pourroit que je ne me fuſſe pas expliqué d'une manière aſſez claire. Le voici. Je vous écris maintenant: cela ne m'empêche pas à la vérité de me repréſenter à moi-même occupé à d'autres choſes, c'eſt-à-dire dans des états différens; mais dès que je ſens mon état, il faut que je me conçoive dans un état unique, parce qu'il eſt contradictoire que je me conçoive dans deux états à la fois; que j'exiſte à la fois de deux différentes manières; & qu'il eſt impoſſible que je me croye en même tems occupé à vous écrire & à ne pas vous écrire. Il n'eſt pas impoſſible que je ne me faſſe illuſion, & qu'occupé à vous écrire je ne croye écrire à un autre; mais il eſt impoſſible que je ſois dans la perſuaſion que j'écris à cet autre, tandis que je me perſuade que c'eſt à vous que j'écris. Il eſt donc évident que tout Etre intellectuel exiſte avec un ſentiment de ſon exiſtence & de ſon état.

§. 4. De-là il eſt manifeſte encore, que tout Etre intellectuel ne ſent que ſon état préſent. Il peut bien ſe concevoir dans quelque état; mais dès qu'il ſent ſon exiſtence, ce n'eſt pas ſon exiſtence paſſée qu'il ſent, laquelle n'eſt plus, ni ſon exiſtence future, qui n'a pas lieu encore; mais c'eſt ſon exiſtence actuelle, & par conſéquent auſſi ſon état actuel, ainſi

tout ſentiment eſt celui de l'état actuel dans lequel un Etre ſe trouve.

§. 5. Ce ſentiment peut être *erroné* ou *juſte*. Quand en vous écrivant je ſens que je vous écris, le ſentiment que j'ai de mon état répond à mon état; mais il n'y répond pas, quand occupé à vous écrire je me perſuade écrire à un autre: je me ſens alors dans un état différent de celui dans lequel je ſuis. Il eſt vrai qu'à proprement parler je ne ſens pas alors l'état dans lequel je ſuis; mais auſſi, lorsque je dis que tout Etre intellectuel exiſte avec un ſentiment de ſon état, je m'accommode à la manière de parler vulgaire; & j'entends par-là uniquement, qu'un tel Etre exiſte avec un ſentiment déterminé d'un état déterminé, qui s'offre à lui comme étant celui dans lequel il ſe trouve. Or quand un Etre exiſte avec un ſentiment de ſon état, qui répond à ſon état, je nomme ce *ſentiment juſte*, & je le nomme *erroné* dans un cas contraire. Vous voyez par-là, Monſieur, qu'il n'y a qu'un ſentiment juſte, & qu'il peut y en avoir d'erronés à l'infini.

§. 6. Une autre propriété du ſentiment eſt, que l'Etre qui en jouït aime mieux l'éprouver que ne pas l'éprouver, ou mieux ne pas l'éprouver que l'éprouver. Quand un Etre ſe trouve dans le prémier cas, c'eſt-à-dire, quand le ſentiment qu'il a de ſon exiſtence & de ſon état eſt tel, qu'il aime mieux l'éprouver que ne pas l'éprouver, vous le voyez dans un état qui lui fait préférer ſon être au néant,

& vous le voyez préférer l'être au néant: le contraire a lieu ſi le ſentiment de ſon exiſtence eſt tel, qu'il aimeroit mieux ne pas l'éprouver que l'éprouver; quand il eſt tel que l'Etre aimeroit mieux n'avoir point de ſentiment du tout que celui qu'il éprouve, cet Etre eſt alors dans un état auquel il préfère le néant, ou l'inſenſibilité.

§. 7. C'eſt cet effet des ſentimens de notre exiſtence & de notre état qui a donné lieu aux mots *agréable* & *desagréable*, *plaiſir*, *peine*, *heureux*, *malheureux*, &c. Quand Lycippe vient de s'entretenir avec vous & qu'il me dit avoir paſſé chez vous une agréable ſoirée, dit-il autre choſe ſi ce n'eſt que durant le tems qu'il s'eſt trouvé chez vous, le ſentiment de ſon état a été tel, qu'il a conſtamment mieux aimé l'éprouver que ne pas l'éprouver? De tous ceux qui employent ces mots, il y en a fort peu qui réflêchiſſent à leur ſignification fondamentale: il eſt vrai que pour la plupart l'expreſſion, que je prête ici à Lycippe, eſt plutôt relative à un autre état, dans lequel on s'eſt trouvé, & dont on a mieux aimé encore éprouver le ſentiment que de ne pas être: mais ſi vous prenez la peine de décompoſer avec moi les idées que cette expreſſion renferme, vous trouverez que vous parviendrez à cet effet ſimple de notre ſentiment, par lequel nous aimons mieux l'éprouver que ne pas l'éprouver; & cela ſe manifeſtera évidemment lorsque la combinaiſon des idées me fera parvenir à ces états qui n'échappent pas aux eſprits vulgaires.

§. 8. Je nomme donc *sentiment agréable* celui qu'on aime mieux éprouver que ne pas éprouver, & *desagréable* celui auquel on préfèreroit l'insensibilité. Vous voyez, Monsieur, que la définition des mots *plaisir*, & *peine*, que Mr. DE MAUPERTUIS a donnée dans son *Essai de Philosophie morale*, est juste: car le mot *plaisir* répond parfaitement à l'idée de *sentiment agréable*, & le mot *peine* à celle de *sentiment desagréable*; & dans la suite je pourrois bien selon les occasions me servir indifféremment de ces mots.

§. 9. Je vous ai dit plus haut (§ 6.) que l'on préfère le néant à l'être, ou l'être au néant, parce que le sentiment qui accompagne notre être est tel, qu'on aime mieux l'éprouver que ne pas l'éprouver, ou mieux ne pas l'éprouver que l'éprouver. Il pourroit vous naître ici une difficulté, que je dois faire évanouïr. Vous pourriez peut-être vous imaginer que j'avance un paradoxe, puisque personne ne s'avisera de dire qu'un homme accablé de douleurs, & qui cependant préfère cet état douloureux au néant, jouït d'une perception agréable; & que tout le monde pourra nommer cet état misérable sans qu'aucun ne le regarde comme pire que le néant. Il est vrai, Monsieur, que tel est souvent le jugement du vulgaire; mais après que je vous aurai fait voir qu'il ne resulte que d'un défaut de justesse dans l'emploi des mots, par lesquels nous exprimons nos idées, je me flatte que vous trouverez que ce n'est qu'à

nos

nos expreſſions confuſes qu'il faut attribuër cette prétendue contradiction. Repréſentez-vous cet homme accablé de douleurs, ſans aucun eſpoir de pouvoir en être delivré, & perſuadé qu'il finira ſa vie dans l'état actuel où il ſe trouve, croyez-vous qu'il préfère ſon être au néant; croyez-vous qu'on le juge préférable? C'eſt, dit-on, que malgré les douleurs la vie eſt bien douce. J'y conſens; mais en ce cas la perception des douleurs & celle d'exiſter ne forment-elles pas alors un ſentiment qui, tout pris enſemble, eſt agréable? l'agrément, que donne la perception d'être, ne compenſe pas ſeulement le desagrément qui reſulte de celle des douleurs, mais l'anéantit, & il en reſte une qui mérite à juſte titre le nom d'agréable, quoique l'agrément ſoit ſi vous voulez un *infiniment petit*. Outre cela, quand on dit qu'un homme accablé de douleurs ne goûte aucun plaiſir, que le ſentiment de ſon état doit être desagréable, on ne parle pas dans un ſens abſolu; c'eſt la plupart du tems relativement à ſes états paſſés & plus ſouvent par abſtraction des autres circonſtances qui feroient prononcer un jugement contraire. Quand un Etre intelligent ſe trouve dans un état douloureux, c'eſt-à-dire, dans un état uniquement accompagné de perceptions desagréables, ſans aucun eſpoir de parvenir à un autre état, il eſt évident qu'il préfèrera le néant à l'être, & tous ceux qui ſeront à portée d'en juger ne pourront que le regarder comme tel.

§. 10.

§. 10. Il eſt donc prouvé que ce qui nous fait préférer l'être au néant, ou le néant à l'être, eſt que nous aimons mieux éprouver que ne pas éprouver, ou mieux ne pas éprouver qu'éprouver, le ſentiment qui l'accompagne ; que le ſentiment agréable nous fait préférer l'être au néant & le ſentiment contraire le néant à l'être. Cette vérité doit ſervir de ſource à toutes celles qui compoſent le corps de la Juriſprudence naturelle.

§. 11. L'on nomme *heureux* l'état qu'accompagne un ſentiment agréable, & *malheureux* celui qui eſt accompagné d'un ſentiment desagréable : l'on nomme *heureux* l'Etre qui jouït d'un tel état, & *malheureux* celui qui ſe trouve dans l'état contraire. D'où il paroit qu'un Etre eſt heureux dès qu'il préfère ſon exiſtence au néant, & qu'un Etre eſt malheureux dès qu'il préfère le néant à l'exiſtence ; que par conſéquent un Etre, qui préfère ſon être au néant, ne peut être malheureux, tant qu'il donnera cette préférence à ſon être, & qu'il en eſt de même dans un ſens contraire de l'Etre malheureux. Je ne m'arrêterai pas ici à éclaircir des difficultés que les notions confuſes du vulgaire pourroient faire naître. Ce que j'ai dit dans le §. 9. répond à tout ce qu'on pourroit m'alléguer à cet égard. J'ajouterai ſeulement un exemple, pour faire ſentir à quel dégré on peut concilier mes raiſonnemens avec les idées vulgaires. *Lycidas* me dit qu'*Anacréon* eſt malheureux, parce que toutes ſes entrepriſes lui manquent ; qu'il y a perdu ſon

Bien ;

Bien; qu'il eſt ſans reſſource, ſans amis, &c. Que ſignifie là le mot *malheureux*? N'eſt-ce pas l'idée d'un Etre dans un état dont le ſentiment doit néceſſairement être desagréable? Cependant *Anacréon* ne préfère pas le néant à l'être: il ſeroit bien fâché de mourir, donc il n'eſt pas malheureux, donc il eſt vrai qu'il n'y a point d'Etres malheureux que ceux qui préfèrent le néant à l'être. Si *Lycidas* conçoit *Anacréon* comme préférant ſon être au néant, il le nomme malheureux par erreur ou relativement à un état précedent: par erreur, parce que le fondement qui lui fait nommer *Lyſandre heureux* après avoir obtenu un emploi, eſt qu'il conçoit alors *Lyſandre* dans un état accompagné d'un ſentiment agréable; leurs états ne différant que du plus au moins, il faut qu'il nomme *Anacréon malheureux* relativement, parce qu'on nomme ſouvent un Etre malheureux qui paſſe d'un état, accompagné d'un ſentiment agréable, à un état qui l'eſt bien auſſi, mais qui ne l'eſt pas tant. C'eſt dans ce ſens que mon ami *Sempronius* m'écrit que *Leucippe* eſt malheureux, parce qu'il vient de manquer un emploi que toutes les circonſtances ſembloient lui aſſurer. Si *Lycidas* croit qu'*Anacréon* préfère le néant à l'être, & que cela ne ſoit pas; autre erreur de *Lycidas* qui ne change rien à l'état d'*Anacréon* ni à la vérité de nos raiſonnemens. Pour la ſentir, conſidérez les mots d'*heureux*, &c. dans leur ſens abſolu & ſeulement avec l'idée de l'état, de l'Etre, à qui on les applique, vous trou-

ve-

verez, Monſieur, que je ne m'ecarte pas du chemin de la raiſon. L'unique fondement qui nous fait nommer les *Etres*, les *Etats*, &c. *heureux*, *malheureux*, c'eſt que nous les concevons accompagnés de ſentimens agréables ou desagréables, qui par leur nature font préférer le néant à l'être, ou l'être au néant, & que par conſéquent tout Etre, qui préfère ſon être au néant, eſt *heureux*, & qu'il n'y a ni ne peut y avoir, de *malheureux* que ceux qui préfèrent le néant à l'être.

Je ſuis, &c.

SECONDE LETTRE.

De la vie heureuſe.

MONSIEUR,

Je ne me ſuis pas étonné de vos réflexions ſur le jugement que je porte de la *Methode ſcientifique*: j'avois preſſenti même que vous pourriez m'accuſer de contradiction, puisque vous m'avez vu ſouvent défendre cette methode avec chaleur, & que je vous ai tant exalté la harangue de Mr. KOENIG, par laquelle elle eſt miſe à couvert des plus vives attaques. Vous ne comprenez pas non plus comment j'ai pu relever des erreurs de Mr. le Baron de WOLF, moi qui plus d'une fois me ſuis aviſé de prendre des armes pour le défendre. Tout cela vous paroit aſſez contradictoire,

&

& vous vous expliquez d'une façon qui m'oblige à m'étendre ſur ce ſujet; à entrer dans une petite digreſſion, qui vous mette en état de juger plus favorablement à mon égard.

Il eſt vrai, Monſieur, j'ai critiqué la *Methode ſcientifique*, ou plutôt la *Wolfienne* : car je fais une diſtinction entre elles. La *Scientifique* me paroit la ſeule capable de former un *Syſtème de Science* : j'entends par *Syſtème*, non pas comme VOLTAIRE dans ſon *Eloge hiſtorique de* Mme. DU CHASTELET, *un amas de probabilités, qui peuvent ſervir à expliquer bien ou mal quelques effets de la Nature*, mais un *aſſemblage de propoſitions démontrées ſucceſſivement les unes par les autres, au moyen de principes évidens qui leur ſervent de baſe.* C'eſt ainſi qu'il en eſt des ſciences mathématiques. Or ſi la *Methode ſcientifique* eſt de telle nature qu'elle nous préſente d'abord des principes évidens, enſuite des propoſitions démontrées par ces principes, & ſucceſſivement des propoſitions plus complexes démontrées à leur tour par les propoſitions antérieures & par les principes, ſi, dis-je, ces principes ſont évidens & les démonſtrations exactes, vous conviendrez avec moi, qu'elle eſt non ſeulement préférable à toute autre methode, mais même l'unique qui puiſſe nous porter à la conviction. Elle nous apprend non-ſeulement les vérités, mais elle nous fait ſentir pourquoi ces vérités ont lieu, en nous indiquant la raiſon qui les produit. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on tâche de l'appliquer

à toutes les ſciences : il ſeroit à ſouhaiter qu'on parvint à un but ſi ſalutaire : la choſe eſt très-difficile. Pour parvenir aux principes évidens, aux prémières vérités, il faut décompoſer nos idées complexes, & par une analyſe exacte revenir à la ſource. Il n'eſt pas beſoin de vous en faire ſentir la difficulté. Les ouvrages de Mr. DE WOLF en font foi. Ce grand homme les a écrits tous dans un goût, qui ſeroit parfaitement ſcientifique, s'il n'avoit pris quelquefois des principes dont on peut lui conteſter l'évidence, comme je vous l'ai fait voir dans ma précedente, & s'il n'avoit quelquefois péché dans les démonſtrations. Mais cela n'empêche pas que tous ces ouvrages n'aient leur mérite, & qu'on ne puiſſe regarder Mr. WOLF, par rapport à pluſieurs parties de la Philoſophie, comme l'on regarde NEWTON par rapport à la Phyſique. S'il ne nous a pas donné des ouvrages parfaitement *ſcientifiques*, il nous a montré le chemin d'en faire.

On a trouvé deux défauts encore aux productions de notre Philoſophe ; le prémier c'eſt qu'il eſt trop diffus & que les raiſonnemens tiennent trop du ſyllogisme : le ſecond c'eſt qu'il ſe ſert de nouveaux mots latins, & qu'il en crée à ſa fantaiſie. Quant au prémier, je vous avouë que je le trouve auſſi : jamais je n'ai pu avoir la patience de lire ſes ouvrages mot à mot. Cependant ſi l'on fait attention que Mr. WOLF, en qualité de Profeſſeur, a dû les compoſer en faveur de disciples,

qu'il

qu'il vouloit accoutumer à une rigidité démonſtrative, & qu'il devoit ſuppoſer n'avoir que peu on point de connoiſſance des matières qu'il traite, je ne ſai pas ſi l'on ne pourroit point le diſculper de ce prémier défaut comme du ſecond, qui, ſelon moi, n'exiſte que dans l'eſprit cauſtique de ceux qui aiment mieux avoir la tête chargée de mots d'un peuple qui n'eſt plus, que d'idées nettes & préciſes. Ses *Horæ ſubceſivæ* prouvent bien qu'il auroit pu écrire d'une manière plus agréable ſans alterer cette liaiſon qu'on trouve dans tous ſes écrits, lesquels certainement doivent nous porter à l'eſtime & à la reconnoiſſance. Mais cette eſtime & cette reconnoiſſance doivent-elles nous aveugler ſur ſon ſujet; & faudra-t-il en Philoſophie comme à la Cour encenſer jusques aux défauts. Les dogmes d'un Philoſophe ſeront-ils auſſi ſacrés que la volonté d'un Deſpote? Je crois que non; & ſur ce fondement je vous ai dit naturellement ce que je penſois de la methode en queſtion, ſans vouloir porter aucune atteinte au mérite de Mr. WOLF: Il a tenté d'en faire uſage dans des ſciences où l'application en étoit plus difficile, parce que, comme je crois avoir eu l'honneur de vous le dire, on ne parvient pas ſi facilement par l'analyſe à des principes évidens, comme dans les Mathématiques: il l'a fait même avec ſuccès, mais je crois qu'il l'auroit fait avec plus de ſuccès encore & avec moins de riſque de tomber dans des

erreurs, si comme, Mr. *s'Gravesande*, il avoit plus médité. A vous parler franchement il me paroit que Mr. WOLF s'est plutôt appliqué à trouver des démonstrations aux propositions que d'autres écrits lui offroient, qu'à parvenir par une méditation analytique à des vérités propres à lui faire former des propositions. S'il est vrai, comme on le dit, que le Libraire de Mr. WOLF lui paye un Ducat la feuille, & que notre Philosophe n'est pas le plus *Philosophe* par rapport aux espèces, voilà d'abord, Monsieur, une *raison suffisante* de la grosseur & de la quantité des volumes que Mr. WOLF nous a donnés. En méditant il n'en auroit peut-être pas rempli la vingtième partie. Quoiqu'il en soit, je crois m'être justifié à son égard & à l'égard de mes idées au sujet de la *Methode scientifique*. Peut-être reviendrez-vous à la charge: vous me direz peut-être, comme un de mes amis me le disoit un jour, que tout ce que j'attribue à Mr. WOLF ne porte pas les caractères d'un grand genie, & que vous ne concevez pas comment Mr. KOENIG, qui d'un genie fort supérieur doit regarder Mr. WOLF comme infiniment au-dessous de lui, ne laisse pas cependant de lui donner de si grands éloges. J'y repondrai, Monsieur, en deux mots. Mr. KOENIG dans sa harangue ne prétend par justifier des défauts particuliers, dans lesquels Mr. WOLF peut être tombé: il a voulu seulement justifier la methode que ce Philosophe a introduite dans différentes scien-

ces

ces qu'on jugeoit n'en être pas ſusceptibles, & pour la mettre dans tout ſon jour, il fait ſentir la puérilité & le rudicule des raiſonnemens dont on ſe ſert pour la combattre. C'eſt ainſi que Mr. KOENIG s'eſt montré à la fois grand Orateur & grand Philoſophe. En effet, vous qui ſavez ce que c'eſt que l'art de démontrer, combien il eſt difficile de trouver des démonſtrations, même à des vérités très-ſimples, refuſeriez vous le caractère de grand genie à un Philoſophe, qui paroit le poſſéder, & qui nous indique les moyens de ſe le rendre familier? Que ſes défauts ne nous portent donc pas à lui refuſer la gloire qui lui eſt duë; mais auſſi que d'un autre côté ſon mérite ne nous aveugle pas ſur ſes défauts. Je reviens à la matière qui doit proprement faire le ſujet de ces Lettres.

§. 12. Je vous ai dit, Monſieur, & je crois vous avoir prouvé en même tems, que les *ſentimens agréables* ſont les *états* & *les Etres heureux*, & que les *ſentimens desagréables* ſont les *états* & les *Etres malheureux*; que les états & les Etres ſont tels ſelon les ſentimens qui les accompagnent. De-là il s'enſuit manifeſtement, qu'un Etre immuable, qu'un Etre qui n'exiſte pas par ſucceſſion d'états, qui exiſte toujours de la même manière, qu'un tel Etre ſera conſtamment dans un état heureux, s'il jouït d'une perception agréable, & qu'il ſera conſtamment dans un état malheureux, ſi la perception qui l'accompagne eſt desagréable; qu'il en ſera de même pour l'Etre dont l'exiſtence ſucces-

ſive le fera conſtamment paſſer pas des états, qui ſeront toujours accompagnés ou de ſentimens agréables ou de ſentimens desagréables ; mais qu'un Etre, dont l'exiſtence ſucceſſive le fera paſſer par des états accompagnés alternativement de perceptions agréables & desagréables, ſe trouvera auſſi alternativement dans des états heureux & malheureux.

§. 13. Vous avez dû remarquer, Monſieur, que je n'ai conſidéré l'Etre d'abord que dans ſon état actuel. Vous avez l'idée de la durée. L'exiſtence ſucceſſive nous la fait connoitre ſenſiblement. Elle eſt propre à tous les Etres intelligens que nous connoiſſons : c'eſt par elle qu'un Etre peut ſe trouver dans des états differens, & alternativement dans des états heureux & malheureux. Vous ſentez, que chaque état d'un tel Etre forme une partie de toute la ſuite des états qui compoſent l'exiſtence entière d'un Etre ; que la durée de cet Etre répond à cette ſuite, & que chaque partie de cette ſuite ou chaque état, répond à chaque partie de la durée. Or vous ſavez, Monſieur, que conſidérant la durée diviſée en parties qui répondent à chaque état ſucceſſif d'un Etre, on nomme ces parties de la durée *momens* ; nous pouvons donc bien nommer *états momentanés* tous les états par lesquels l'Etre continue ſon exiſtence. Ce qui me porte à les caractériſer ainſi, c'eſt que je veux, autant que je le puis, prévenir toute confuſion, & me conformer aux expreſſions vulgaires. Toute tranſition d'un

d'un état à l'autre n'étant pas également sensible, le vulgaire a coutume de regarder une suite d'états, qui ne lui présentent pas des différences notables, comme n'en étant qu'un : desorte que dans la bouche du vulgaire, le mot *état* repond à une suite plus ou moins grande de plusieurs *états momentanés* ; & il désigne aussi bien les états momentanés par le mot *momens*, que les parties de la durée. Dans ce sens vous voyez assez ce qu'il faut entendre par *moment heureux*, *moment malheureux* : ce ne sont que les états momentanés d'un Etre, accompagnés de sentimens agréables ou desagréables. La somme totale, toute la suite des états, par lesquels un Etre continue son existence, est ce que l'on nomme la *Vie* d'un Etre. On dit par ex. La *Vie* de Clitandre est un tissu de maux. Entend-t-on autre chose par-là si ce n'est que les états par lesquels Clitandre a passé ont été tous malheureux ?

§. 14. De-là vous voyez, Monsieur, que, sans nous éloigner de la signification ordinaire des mots, on peut appeller *Vie heureuse* celle d'un Etre dont l'existence immuable est accompagnée d'un sentiment agréable, ainsi que celle d'un Etre, dont l'existence successive le fera constamment passer par des *états heureux*, & qu'on peut appeller *Vie malheureuse* celle où le contraire a lieu. Tout cela est assez évident ; mais comment appeller une vie composée alternativement de momens heureux & malheureux ?

§. 15. Il faut se replier ici sur soi-même

& confidérer de nouveau la nature des Etres intelligens, qui existent par une succession continuelle d'états. Vous trouverez, Monsieur, qu'un tel Etre étant obligé de passer par deux états, dont l'un sera accompagné d'un sentiment agréable & l'autre d'un sentiment desagréable, préfèrera l'existence au néant, dès que le sentiment agréable sera plus fort que le desagréable, & qu'il préfèrera le néant à l'être, dès que le desagréable surpassera l'agréable ; & que l'existence lui sera indifférente si ces deux sentimens se compensent. Je fais ici une supposition, qu'un Géomètre ne me passeroit pas, & que la rigueur des démonstrations géométriques me défendroit d'employer. Comme je n'aime pas qu'on prouve par des vérités qui ne l'ont pas été encore, & qu'à cet égard je blâme en quelque manière TACQUET & d'autres, vous serez sans doute étonné que je tombe ici dans le même défaut. Vous n'auriez pas tout-à-fait tort ; cependant, comme je ne vous donne pas un traité, écrit dans un goût géométrique : & que ce sont des Lettres que je vous addresse, je me crois permises certaines libertés, que je ne me permettrois pas dans un ouvrage, où il seroit question de suivre exactement la route des Géomètres. D'ailleurs vous voyez assez que pour le fonds cela ne peut alterer la forme de démonstration que j'ai prise à tâche d'observer dans mes Lettres. Pour qu'il ne vous reste néanmoins aucune pierre d'achopement, & pour ne pas re-

revolter l'eſprit géomètre de notre ami D***, auquel vous les ferez ſans doute lire, je vai faire ſentir l'évidence de la ſuppoſition dont je me ſuis ſervi. Il pourra en placer la démonſtration à l'endroit de ma Lettre où il croira qu'elle conviendra le mieux.

§. 16. J'ai ſuppoſé que de deux ſentimens agréables l'un peut être plus fort que l'autre, & qu'un ſentiment agréable peut être plus fort que le desagréable, & *viciſſim*. Pour le prouver je n'ai qu'à en appeller à l'expérience, vous trouverez non-ſeulement qu'un ſentiment agréable peut être plus fort qu'un ſentiment desagréable, que ces deux ſentimens peuvent ſe compenſer, qu'un ſentiment agréable peut être plus fort qu'un autre ſentiment agréable, qu'il en eſt de même des ſentimens desagréables, mais vous trouverez qu'il y a une infinité de dégrés dans les ſentimens agréables & desagréables. Lorsqu'occupé à un calcul algébrique vous vous obſtinez à réſoudre un problème, votre état n'eſt-il pas ſouvent accompagné d'un ſentiment desagréable, & ne vous trouvez-vous pas dans un état accompagné d'un ſentiment agréable plus fort que le desagréable lorsque vous êtes parvenu à la ſolution. L'agrément d'avoir trouvé la vérité ne ſurpaſſe-t-il pas la recherche que vous en avez faite. Les voyages des Académiciens de *Paris*, faits pour déterminer la figure de la Terre, ne confirment-ils pas ce que j'ai avancé. Vous me direz peut-être, que dans ces cas l'espoir de la découverte

compenſe le desagrément de la recherche, & que tout bien compté, la recherche eſt toujours accompagnée d'un ſentiment agréable. Je ſuis parfaitement d'accord avec vous. Accordez moi ſeulement que la recherche, conſidérée en elle-même, peut être desagréable, & que ce n'eſt que l'attente de parvenir à ſon but qui la rend agréable : ceci étant il eſt décidé qu'un ſentiment agréable peut être plus fort qu'un ſentiment desagréable ; car le desagrément de la recherche ne s'évanouïroit pas ſi l'agrément ne le faiſoit évanouïr, & il ne le feroit pas évanouïr s'il n'étoit plus fort. L'expérience nous fait voir encore, que les ſentimens agréables & desagréables diffèrent auſſi par le plus & le moins ; & le théatre nous en donne des exemples. Quand Auguſte fait ſentir à Cinna tous les bienfaits dont il l'a comblé, quels agrémens ne ſentez-vous pas à ce discours majeſtueux ; mais n'êtes-vous pas affecté avec plus de force encore ; votre agrément n'eſt-il pas plus grand, quand vous entendez dire à cet Empereur

Cinna, tu t'en ſouviens & veux m'aſſaſſiner.

Quelle eſt la raiſon qui vous fait préférer une pièce Italienne à une Françoiſe : eſt-ce parce que vous aimez mieux ne pas éprouver qu'éprouver le ſentiment que fait naître en vous le chant François ? non : c'eſt parce que le chant Italien fait naître en vous un ſentiment agréable plus fort.

Il en eſt de même des ſentimens desagréables. Ceux

Ceux que font naître une petite piquure & une brûlure, ſont tous deux desagréables ; mais celui qui naît de la dernière eſt plus fort que celui qui naît de la prémière. Je vous en citerois mille exemples, ſi je ne croyiois aſſez mal employer les heures que je vous deſtine. Peut-être même n'êtes-vous pas trop content que je vous retienne ſur des choſes que l'expérience journalière met hors de doute & de conteſtation : car ſi jamais un fait fut avéré & conſtaté à chaque heure du jour, c'eſt que les ſentimens, ſoit agréables, ſoit desagréables, ſont plus forts les uns que les autres, & qu'à cet égard il y a des dégrés infinis. Monſieur de MAUPERTUIS nomme *intenſité* cette propriété des ſentimens, par laquelle nous ſommes plus ou moins affectés ; & comme ce mot emprunté de la Phyſique répond parfaitement à l'idée par laquelle on diſtingue le plus ou le moins d'effet de deux ſentimens, nous l'emprunterons de lui, & nous nous en ſervirons dans la ſuite.

§. 17. Quoique la démonſtration que je viens de vous donner, & que l'expérience m'a fournie, paroiſſe être ſans replique, je ne veux pas m'en contenter : je veux en donner une qui ſoit applicable à tout Etre intelligent qui exiſte par ſucceſſion d'états. Dès qu'on nomme un Etre dont l'exiſtence eſt ſucceſſive, qui exiſte par ſucceſſion d'états, on parle d'un Etre qui paſſe continuellement d'un état à l'autre : or ces états doivent être différents ; s'ils ne l'étoient pas, l'Etre n'exiſteroit pas avec une tranſition d'un état à l'autre ; il continueroit

roit d'exifter dans le même état, & par conféquent ce ne feroit plus un Etre dont l'exiftence eft fucceffive : donc il eft néceffaire que deux états, dans lefquels un Etre paffe fucceffivement, foient différens. Je dis en fecond lieu que tous fes états doivent différer les uns des autres & qu'il eft impoffible qu'un tel Etre fe trouve deux fois dans le même état. En voici la démonftration. L'état dans lequel un Etre s'eft trouvé, étant paffé, la caufe qui avoit produit cet état n'exifte plus, puifque toute caufe ceffe d'être dès qu'elle a produit fon effet : elle ne peut donc le produire une feconde fois qu'en exiftant elle-même une feconde fois. Mais cela eft impoffible ; car cette caufe exifteroit alors comme effet d'une caufe antérieure, & celle-ci devroit encore exifter comme effet d'une caufe antérieure, & ainfi de fuite ; deforte qu'il vaudroit autant dire que deux univers peuvent exifter deux fois, qu'une chofe peut exifter à la fois & ne pas exifter, que d'affirmer qu'un Etre, dont l'exiftence eft fucceffive, peut fe trouver dans deux états parfaitement femblables.

Il eft donc prouvé que tous les états d'un Etre, dont l'exiftence eft fucceffive, font différens. Or il n'y en a que de deux claffes : ceux qui font accompagnés de fentimens agréables & ceux qui font accompagnés de fentimens defagréables. Cela étant, il faut que les fentimens agréables diffèrent entre eux & qu'il en foit de même des defagréables. Je ne penfe pas qu'on foit affez peu Philofophe

pour

pour m'objecter que peut-être les états peuvent être différens, & que le ſentiment demeure le même : car en ce cas deux états différens auroient le même rapport avec un même Etre ; & deux différentes cauſes produiroient un effet ſemblable, ce qui eſt abſurde. Voilà donc prouvé que tous les états, & tous les ſentimens qui accompagnent ces états, ſont différens dans l'Etre qui exiſte ſucceſſivement. Or les ſentimens agréables étant tous d'une même nature, & tous les ſentimens deſagréables l'étant auſſi, il eſt évident qu'ils ne peuvent différer que par le plus & le moins : d'où s'enſuit que tous les ſentimens, dont un Etre jouït pendant le cours d'une vie ſucceſſive, ſont plus ou moins agréables plus ou moins deſagréables, ſans qu'il y en ait jamais deux d'une intenſité égale.

§ 18. Pour revenir maintenant à ce que j'ai établi ci-deſſus, il faut nous remettre entièrement dans la route que j'avois quittée & rebrouſſer un peu chemin, afin de n'en pas manquer le fil. Il s'agit de voir comment on peut appeller une vie compoſée d'états alternativement heureux & malheureux. Nous avons prouvé que tous les états ſont différens & accompagnés de ſentimens agréables ou deſagréables, qui le ſont plus ou moins ſelon leur intenſité. Puiſque l'agrément du ſentiment fait qu'on préfère l'exiſtence au néant & que l'agrément peut être plus ou moins grand, ainſi que nous l'avons vu, il eſt palpable que plus il le ſera plus auſſi l'Etre pré-

fè-

fèrera l'existence au néant ; & que d'un autre côté il préfèrera le néant à l'être d'autant plus que le sentiment de son état sera desagréable. Supposant donc un Etre qui devra passer par deux états, l'un heureux & l'autre malheureux, & supposant l'intensité du sentiment dans le prémier état égale à l'intensité du sentiment dans le second état, il est manifeste qu'il n'y aura aucune raison pourquoi l'Etre préfèrera son existence au néant ou le néant à l'être : car les raisons étant égales des deux côtés, elles se détruisent mutuellement, & il n'en reste pas qui puisse déterminer l'Etre à une préférence. Supposant l'intensité inégale, il est manifeste que la préférence tombera du côté où la raison est la plus forte. Supposons qu'au-lieu de deux états il y en ait trois par lesquels pourra passer l'Etre ; il est évident que l'intensité étant égale, l'être sera préféré au néant, si des trois états il y en a deux heureux & un malheureux ; & que le néant sera préféré à l'être, s'il y en a un heureux & deux malheureux ; que l'équilibre aura lieu si l'intensité du sentiment de l'état heureux ou malheureux est égale à l'intensité des deux sentimens des états heureux ou malheureux, & que de même la préférence tombera du côté où cette intensité du sentiment d'un seul état l'emportera sur l'intensité, ou les intensités des sentimens de deux états, ou leur sera inférieure. En poursuivant cette combinaison, on parvient à cette conclusion, que la cause, qui rend l'existence préférable au néant, ou le néant à l'ê-

l'être, eſt en raiſon compoſée de l'intenſité des ſentimens des états par leſquels on doit paſſer, & du nombre de ces états: (*) deſorte qu'un Etre préfèrera ſon exiſtence au néant dès que le produit, qui reſulte du nombre de ſes états heureux & de l'intenſité des ſentimens de ces états, l'emportera ſur le produit contraire, & qu'il préfèrera le néant à l'être lorsque l'oppoſé aura lieu; que tout Etre, qui ſe trouve dans le prémier cas, eſt un Etre heureux; & que tout Etre qui eſt dans le ſecond cas eſt un Etre malheureux; que la vie du prémier de ces Etres eſt heureuſe, & que celle du ſecond eſt une vie malheureuſe.

Je ſuis &c.

(*) Si l'on conſidère pluſieurs états comme n'en faiſant qu'un ſeul, ſi l'on conſidère tous les états heureux d'un Etre comme n'étant que la durée d'un ſeul état, & ſi l'on conſidère de même ſes états malheureux, nous avons cette règle générale, que l'illuſtre Préſident de l'Académie de Berlin nous a donnée dans ſon *Eſſai de Philoſophie Morale*, ſavoir que l'eſtimation de la vie heureuſe ou malheureuſe eſt le produit de l'intenſité des ſentimens agréables ou desagréables par la durée.

ARTICLE IX.

Nouvelles Litteraires.

FRANCE.

Paris.

M. d'*Alembert* vient de publier des *Elémens de Muſique théorique & pratique*, ſuivant les principes de M. *Rameau*. Son but eſt de fai-

faire voir comment on peut déduire d'un ſeul principe d'expérience les Loix de l'harmonie que les Artiſtes n'ont trouvées qu'à tâtons. Cet Ouvrage eſt marqué, comme tout ce qu'écrit M. d'*Alembert*, au coin de la plus haute Géométrie & de la plus profonde Métaphyſique. Les circonſtances favoriſent encore la réputation d'un livre qui dans le fonds n'eſt point à la portée de tous les Lecteurs qui en parlent & en jugent : mais M. *Rameau* eſt un objet qui réveille l'attention, ce célèbre Muſicien ayant un grand nombre d'Admirateurs, & quelques adverſaires accrédités.

La condamnation de l'*Encyclopédie* a fait le bruit qu'elle devoit naturellement faire. Il eſt certain que la plupart des Architectes de cet édifice n'ont pas eu la maturité & la circonſpection que demandent des Ouvrages de cette importance. Mais il eſt certain auſſi que leurs dénonciateurs ont eu recours à ces voies qui ſentent plus l'eſprit de parti que l'amour de la vérité. Les paſſages contre leſquels on s'eſt le plus récrié, pouvoient recevoir des explications favorables. La propoſition, par exemple, qui a le plus revolté étoit celle-ci : *La plupart des hommes honorent les Lettres comme la Religion & la Vertu, c'eſt-à-dire, comme une choſe qu'ils ne peuvent ni connoitre, ni pratiquer, ni aimer.* Cette aſſertion, tout-au plus énoncée un peu trop ſententieuſement & avec un air de myſtère, n'eſt-elle pas au fonds conforme à la plus exacte vérité? N'eſt-il pas vrai que le gros de ceux

qui

qui font montre d'un certain goût pour les Lettres ſont auſſi peu propres à les goûter, que le gros des Chrétiens l'eſt à ſuivre la Religion qu'ils profeſſe avec connoiſſance de cauſe & avec un penchant raiſonnable? Je me ferois fort de trouver l'équivalent de cette penſée dans vingt Ouvrages où elle n'a jamais été cenſurée. L'impuiſſance, qu'on attribue ici aux hommes, n'eſt manifeſtement point une impuiſſance abſolue qui vienne ou du fonds de leur eſſence, ou de la nature de la Religion; c'eſt une impuiſſance morale & volontaire, qui prend ſa ſource dans les diſpoſitions de leur eſprit & de leur cœur. On voit par-là que s'il eſt difficile d'écrire avec une préciſion qui ne donne aucune priſe, il l'eſt peut-être encore plus de juger avec une équité irréprochable. Au reſte je n'ai pas le moindre intéret perſonnel dans tout ceci, & je fais ſimplement ma fonction de Journaliſte *impartial*. Si l'*Encyclopédie* avoit paru avec tous les écarts de genies qui prennent un eſſor dangereux, elle auroit été un mauvais Ouvrage; ſi l'on bride les Ecrivains par des cenſures qui les forcent à étouffer des idées neuves & propres au progrès des connoiſſances humaines, ce livre ſera réduit à une Nomenclature fade & languiſſante.

M. *Grimm*, qui eſt de Ratisbonne, que M. le Comte *de Frize* s'eſt attaché en qualité de Sécrétaire, & qui s'étoit fait connoitre à *Paris* par deux Lettres charmantes ſur la Litterature Allemande, en a publié une nouvelle ſur *Omphale*, Opera qu'on a joué nouvellement. Cette brochure fait du bruit, parce que l'Auteur, à l'oc-

l'occaſion d'une aſſez mauvaiſe Pièce, attaque la Muſique & la manière de chanter des François. La Lettre de M. *Grimm* eſt pleine d'eſprit, d'agrément, & de principes : il y a peu de gens capables d'écrire auſſi bien ſur la Muſique.

M. *Jacquier*, qui s'occupe depuis 20 ou 30 ans à faciliter l'étude de notre langue & de notre orthographe, vient de publier un nouvel Ouvrage, dans lequel il ſuit toujours ſon objet, & qui a pour titre : *Manière d'enſeigner l'Orthographe & la Langue Françoiſe par principes.*

Il paroit quatre petits volumes de *Lettres d'amour du Chevalier* * * L'Auteur Anonyme de ces Lettres s'eſt mis dans toutes les ſituations où un homme amoureux puiſſe ſe trouver. Il fait en conſéquence tous les perſonnages que l'amour fait faire : il eſt tantôt paſſionné, puis galant, enſuite aimable; d'autres fois il ſe fâche, il boude, & ſe brouille. Les remords, les renouëmens, les dépits ſe ſuccèdent : il eſt vif avec quelques femmes, langoureux avec d'autres, badin & plaiſant avec un aſſez grand nombre, il traite pluſieurs de ſes maîtreſſes cavalièrement, mais il rend de vrais hommages à quelques autres. On ne voit ſouvent que de la coquetterie, quelquefois auſſi de la paſſion. Tout cela eſt joli, & bien exprimé, on ſent ſeulement un peu trop que c'eſt plus l'ouvrage de l'eſprit que du coeur.

Un Ouvrage que le Magiſtrat avoit ſupprimé il y a trois ou quatre ans, a obtenu la permiſſion de reparoitre : c'eſt le *Mémorial de Chronologie Généalogique & Hiſtorique, pour ſervir de guide*

dans la lecture de l'Histoire tant ancienne que moderne; Ouvrage contenant la succession des principaux Souverains de l'antiquité, ensemble celle de la Maison Royale de Bourbon & de toutes ses diverses branches, des Princes & des Princesses du sang aujourd'hui existans, des Ducs Pairs ou non Pairs, Chanceliers, Gardes des Sceaux, Sécrétaires d'Etat, & autres Grands de la Cour de France, avec les titres fondamentaux des honneurs dont ils jouissent, & l'état actuel de leurs familles.

Lorsque M. *de Crébillon* donna son *Catilina*, l'Abbé *de la Tour* publia l'Histoire de la fameuse Conjuration qui faisoit le fonds de cette Pièce. A présent que la Tragédie de *Rome sauvée*, qui sera joüée un de ces jours, a reveillé le Public sur Catilina, M. *Bellet*, qui avoit donné il y a quelque tems un livre de Physique fort agréable, a saisi cette conjoncture pour remanier un sujet qu'il croyoit manqué. L'Auteur a interrompu sa narration, en la coupant par intervalles par la Traduction des quatre Catilinaires, ce qui rend cet Ouvrage languissant. Cependant la célébrité de M. *de Voltaire* influë sur cette production: on s'amuse de l'Histoire dans l'esperance de s'occuper bientôt d'une belle Tragédie.

M. *de Moncrif* vient de donner une édition complette de ses Oeuvres en trois volumes *in octavo*: elles ne peuvent manquer d'être aussi bien reçues en gros qu'elles l'ont été en détail.

ITALIE.

Rome.

On connoît depuis longtems M. *Assemanni*, & combien il est propre à exécuter avec le

plus grand ſuccès les plus laborieuſes entrepriſes. Ce digne Prélat vient de donner une nouvelle preuve de ſon infatigable aſſiduité & de ſes profondes recherches dans l'Ouvrage intitulé : KALENDARIA *Eccleſiæ univerſæ, in quibus, tum ex vetuſtis marmoribus, tum ex codicibus, tabulis, parietinis, pictis, ſcriptis, ſcalptis-ve, Sanctorum nomina, imagines, & feſti per annum dies, Eccleſiarum Orientis & Occidentis, præmiſſis uniuscujusque Eccleſiæ originibus, recenſentur, deſcribuntur, notisque illuſtrantur, ſtudio & opera* Joſephi-Simonii Aſſemanni, *Bibliothecæ Vaticanæ Præfecti, & Sacro-Sanctæ Baſilicæ Principis Apoſtolorum de Urbe Canonici.* Tomus primus. *Kalendaria Eccleſiæ Slavicæ, ſeu Græco-Moſchæ*, in quarto, 3 Alph. 2 f. L'occaſion de cet Ouvrage qui aura pluſieurs volumes, ſont deux Tables de Calendriers en Grec Ruſſe, avec de petites images des Saints, dont M. le Marquis *Capponi* avoit prié M. *Aſſemanni* de lui fournir l'explication. Cela a conduit ce Savant de diſcuſſions en diſcuſſions, pendant leſquelles M. *Capponi* eſt mort en 1746. & c'eſt à préſent le Public qui va en profiter.

Une Diſſertation, qui fut imprimée il y a dix ans, ſous le titre de I *Piombi antichi*, a paru en Latin chez *Antoine de Roſſi.* C'eſt un *in quarto* de 17 f. avec 65 fig. ſous ce titre : *De plumbeis Antiquorum numismatibus, tam ſacris quam profanis, Diſſertatio* Franciſci Ficoronii, *quam Latine vertit* Dominicus Cantagallius, *S. Euſtachii in Urbe Canonicus.*

Bre-

Brescia.

Le Libraire *Rizzardi* a imprimé un Catalogue complet de toutes les Oeuvres de S. Em. le Cardinal *Querini*, en 2½ feuilles, grand *in octavo*. L'occasion en est la demande que M. *Schmessahl* avoit faite à Son Eminence d'une notice exacte de tous les Ouvrages qu'elle a publiés pour l'inserer dans les vies qu'il publie des Savans actuellement vivans.

Milan.

On a imprimé ici *Elizabethæ-Christinæ Augustæ justa funebria*: brochure de 36. pag. in fol. avec figures. Elle contient en fort beau latin un détail très-circonstancié des honneurs funèbres rendus dans cette ville à la mémoire de feu S. M. I. *Elizabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbuttel*, veuve de l'Empereur *Charles* VI. Des estampes très-bien gravées représentent le Mausolée dressé à cette occasion dans la grande Eglise & les peintures & inscriptions dont il fut orné. Ce Mausolée & ses ornemens sont un chef d'oeuvre de genie & de goût. Enfin cette brochure contient l'Oraison funèbre de cette illustre Princesse, prononcée par Mr. le Comte *Caroelli* Senateur. Quelques lignes que j'en vais transcrire, donneront une idée du stile de l'Orateur. Le morceau que je choisis roule sur un fait très-curieux & très-intéressant pour l'Histoire Ecclésiastique. Il s'agit d'un miracle opéré dans le lieu-même où Mr. Caroelli parloit, savoir devant le grand autel de l'Eglise Cathédrale de cette ville, & pour la vérité duquel il allègue en

témoignage ſes auditeurs, c'eſt-à-dire, tout Milan. Voici ce que c'eſt. La Princeſſe qui n'étoit encore que Reine, étoit venuë à cet autel pour y adorer, dit l'Orateur, un monument vénérable de notre redemption, (c'eſt-à-dire un clou de la crucifixion qu'on y conſerve,) lors qu'elle vit une femme poſſédée du Demon laquelle hurloit, aboyoit, rugiſſoit, étoit fort agitée & fort tourmentée. La Reine en eut compaſſion & pria l'Archevêque qui étoit préſent de délivrer cette pauvre femme. Auſſitot le Prélat implore intérieurement le ſecours de Dieu, dit 4. paroles, prend le Diable, le confond, le chaſſe du corps de cette femme, & le force à donner un ſigne certain de ſa fuite à la Reine. On ne dit point quel fut ce ſigne, qui au reſte étoit aſſez inutile à cette Princeſſe; car l'Orateur remarque qu'elle avoit la foi forte, & n'avoit pas le moindre doute. Ecoutons le lui-même. *Vos ipſos, Mediolanenſes humaniſſimi, teſtes voco. Animum iterum ad feliciſſimum illud tempus vertite quo patria, conſanguineis, neceſſariiſque relictis Iberas adoras profectura Eliſabetha urbem hanc brevi incolatu exornavit. In hoc illa templo maximam ad hanc aram ob venerabile humanæ redemptionis monumentum adorandum accedit: cum hosce prope cancellos provolutam videt miſerrimam fœminam a malo ſpiritu miris modis vexatam, more luporum ululantem audit, voce canis latrantem, leonis rugitu frementem, iiſque agitatam cruciatibus intuetur qui ſanctiſſimam quondam Paulam, Hieronymo teſte perterruerunt; miſeratione commota piiſſima Regina & forti fide*

ex-

excitata, ab adstante Archiepiscopo obsessæ mulieri præsentem rogat liberationem. Ad hæc Præsul, generis nobilitate, dignitate muneris, virtutum copia eminentissimus, divino tacitè implorato subsidio, acceptaque a domino facultate firmissimè fretus, brevi hoc præcepto, Exi impotens per potentem, *infestum Diabolum corripit, confundit, ejicit & ad fugam suam nil dubitanti Reginæ certo signo indicandam compellit. O fortem catholicæ Religionis asseclam!*

Naples.

On peut regarder comme une Collection bien faite & intéressante dans son genre, la réïmpression suivante: *Historia Principum Longobardorum, quæ continet antiqua aliquot opuscula de rebus Longobardorum Beneventanæ olim provinciæ, quæ modo regnum fere est Neapolitanum;* Camillus Peregrinius Alex. *fil. Campanus, recensuit, atque carptim illustravit. Hac nova editione, notis, ineditis adhuc opusculis, variisque dissertationibus, atque Peregrinii vita, auxit* Franciscus Maria Pratillus. Tomus I. in 4. 2 alph. Ceux qui ont la grande Collection de M. *Muratori* feront bien d'y joindre celle-ci.

Jean Simeoni a imprimé: *Acta divæ Restitutæ, Virginis & Martyris, cum philologicis enarrationibus* Jacobi Castelli, *ad Sanct. D. N. Benedictum* XIV. P.O.M. 14 f. *in octavo.* Sainte *Restitute* a depuis longtems une Eglise à Naples. Ses Actes avoient été envoyés de cette Ville à la collection des *Bollandistes* où ils ont été imprimés. M. *Castelli* en donne une Edition séparée avec une Préface, des notes, & diverses corrections.

Rimini.

Ce fameux Rubicon, que le paſſage de Jules-Céſar a tant illuſtré, eſt encore aujourd'hui matière à controverſe; & trois Rivières modernes, le *fiumicino*, le *Piſciatello*, & le *Luſo*, prétendent à l'honneur d'avoir porté autrefois ce nom. C'eſt pour le revendiquer au *Luſo* qu'a été écrite la petite Pièce ſuivante de 2 f. *in* 4. *Lettera del Sig. Dottor* Giovanni Bianchi, *di Rimino*, *intorno del Rubicone*, *ſcritta ad un ſuo Amico di Firenze*, &c.

Veniſe.

Ceux qui ſont curieux de ce qui concerne les Monnoies, & en particulier celles d'Italie, ſeront ſatisfaits du Traité intitulé: *Dell' origine e del Commercio della moneta*, *e dell' Inſtituzione delle Zeccha d'Italia*, *della Decadenza dell' Impero ſino al Secolo decimo ſettimo:* in quarto 1 alph. 6 f.

On a auſſi imprimé ici magnifiquement, ſans nom d'Imprimeur & de lieu, une Diſſertation de 3 pages in 4to avec une figure: *De duobus Imperatorum Raſſiæ nummis.* Ces Empereurs de Raſcie remontent à *Etienne* ſurnommé *Duſcianus*, ou *Eleemoſinarius*, qui parvint au Gouvernement en 1331. & qui s'étant rendu maître de presque toute la Romanie, l'Albanie & l'Epire, prit le titre d'Empereur, créa des Officiers aſſortiſſans à cette dignité, fonda un Ordre de S. Etienne, prit des armoiries & fit frapper des monnoies & des médailles, où on lit le titre d'Empereur. C'eſt de deux de ces Pièces qu'on donne ici la deſcription.

On

On a la ſeconde partie d'un Ouvrage périodique, intitulé: *Storia letteraria d'Italia.* Elle va de Septembre 1749. à Septembre 1750. & comprend non ſeulement les Livres qui ont paru, mais tous les évènemens Litteraires arrivés pendant cet eſpace de tems.

Un Recueil d'un autre genre & qui n'eſt pas moins utile, c'eſt: *Eccleſiæ Venetæ, antiquis monumentis, nunc etiam primum editis illuſtratæ, autore* Flaminio Cornelio, *Senatore Veneto.* Decas I-VIII. in 4to.

ANGLETERRE.

Londres.

Le ſavant M. *Maitland* a propoſé des moyens pour perfectionner la Navigation, dans un *Eſſai* où il traite principalement des Inſtrumens Aſtronomiques dont on ſe ſert ſur mer, & propoſe divers moyens très-ingenieux de les rectifier.

On vient de donner une nouvelle Edition du Poëme plein d'eſprit & d'art, où M. *Pope*, réüniſſant ſous un même point de vuë tous ſes Envieux, & ſes Ennemis, les terraſſa d'un ſeul coup: *The Dunciad complete in four Books according to* M. Popes *laſt Improvements, with ſeveral additions now firſt printed, and the Diſſertations, and the Hero, and notes variorum. Published by* M. Warburton *in* 8. 18*ſ.* La prémière Edition complette de ce Poëme avoit paru en 1729. *in* 4. mais les notes dont celle-ci eſt accompagnée la rendent beaucoup plus intéreſſante.

La Société Royale des Sciences a fait une perte conſidérable en la perſonne de ſon Sécrétaire M. *Cromwel Mortimer*, qui eſt mort d'Hydropiſie le 15 Janvier.

Les Libraires *Birt* & *Ward* ont fait imprimer, *Oxoniensis Academiæ: or the antiquities and curiosities of the University of Oxford.* By John Pointer, A. M. *Rector of Slapton in the County of Northampton, and Diocese of Peterborough*, in octavo 1 alph. 8 f. C'est la description la plus complette & la plus exacte que l'on puisse souhaiter de l'ancienne & célèbre Université d'Oxford.

Quoique l'Ouvrage suivant n'annonce que la vie de trois hommes illustres d'Angleterre, il renferme encore bien des curiosités Litteraires en tout genre, & des Pièces originales importantes. *Parentalia, or Memoirs of the Family of the* Wrens, *viz.* Mathew *Bishop of* Ely, Christopher *Dean of* Windsor *&c. but chiefly of sir* Christopher Wren, *late Surveyor-General of the Royal Buildings, President of the Royal Society &c. In wich is contained, besides his Works, a great Number of Original Papers and Records; on Religion, Politicks, Anatomy, Mathematicks, Architecture, Antiquities, and most Branches of polite Litterature. Compiled by his son* Christophes; *now published by his Grandson*, Stephen Wren, *Esq. with the Care of* Joseph Omes, *F. R. S. and Secretary to the Society of Antiquaries.* In folio 5 alph. 21 f. & 12 Planches.

Nous placerons ici la mort de quatre personnes d'un rang & d'un genre de talens fort différens, mais toutes distinguées dans leur genre, & qui ont été enlevées dans les derniers mois de l'année passée; savoir le 26. Octobre M. *Philippe Doddridge*, mort d'un mal de poi-

poitrine; le 16. Novembre le célèbre *Graham*, qui a fait tant d'excellens Inſtrumens, agé de 78 ans; le 30 Novembre M. *Loys de Cheſeaux*, Savant diſtingué, ſur-tout en Phyſique & en Aſtronomie, encore à la fleur de ſon âge; & enfin le 2. Décembre, l'illuſtre vicomte *de Bolingbroke*, qui a joué un grand rôle dans les affaires Politiques, & qui n'en a pas moins tenu ſa place avec honneur parmi les gens de Lettres.

Oxford.

Il a paru ici régulièrement depuis le commencement de l'année 1750. un Ouvrage périodique dans le goût du Spectateur. Il a pour titre. *The Student, or the Oxford and Cambridge monthly Miſcellany.* Les Pièces de Vers & de Proſe qui entrent dans ce Recueil ſont critiques, morales, ſatyriques, badines, & généralement parlant bonnes.

Cambridge.

Bentham, Imprimeur de l'Univerſité, a fait rouler la preſſe ſur: *An Eſſay on the Roman Senate, by* Thomas Chapman, D. D. *Maſter of Magdalen College in Cambridge, and Chaplain in Ordinary to his Mejeſty*, grand *in octavo* 1 alphab. 3 f. On a déjà des Ouvrages d'habiles gens ſur cette matière, comme ſont ceux *d'Hottoman*, de *Manutius*, de *Zamoski*, de *Vertot*, qui n'empêchent pas que celui-ci ne puiſſe être lû avec fruit.

NORD ET ALLEMAGNE.

Varſovie.

L'Imprimerie des Pères *piarum Scholarum*

a

a donné une Edition nouvelle & corrigée de l'Ouvrage que *Lucas Gornicki*, Staroste de *Tycokzin*, publia dans le tems de l'élection de Sigismond III Roi de Pologne, sous le titre de *Dialogi de electione, libertate, legibus, moribusque Poloniæ*. C'est un *in quarto* de 22 f. On est redevable de cette Edition à la libéralité de M. le Grand Maréchal de la Couronne, Comte *de Bielinsky*, & de M. le Grand Référendaire, Comte *de Zaluski*, Seigneurs également zélés pour le bien de la patrie & pour celui des Lettres.

Un autre Ouvrage du même Auteur a été exécuté à l'Imprimerie Royale des Jésuites; ce sont les *Acta regni Poloniæ ab anno* 1538. *ad annum* 1572. in quarto, 1 alph. 2 f. Les Editeurs se désignent simplement par les lettres J. Z. R. K. La prémière Edition de ce Livre avoit paru à Cracovie en 1637.

Wilna.

L'Imprimerie Royale des Jésuites a donné un Ouvrage en Polonois, intitulé. *La Livonie ancienne & nouvelle (avec tous ses Priviléges, Libertés, Droits, Dignités, & antiquités de sa noblesse, depuis les tems les plus anciens jusqu'à présent, par* M. Jean-Auguste de Hylsen, *Castelan de Livonie, Staroste de Braslau, & Maréchal du Grand Tribunal de Lithuanie.*

Leipsig.

Le 6e Volume de la Traduction de l'*Histoire d'Allemagne* du *P. Barre* a paru chez *Arkstée* & *Merkus*. Les mêmes Libraires ont annoncé qu'ils publieront aussi une Traduction

tion des *Voyages* de D. *Antonio d'Ulloa*, Officier Espagnol, qui a eu une part distinguée aux opérations que les Académiciens François ont exécutées dans le Perou.

La Librairie de *Weidmann* vient de donner la Traduction Allemande des *Considérations de M.* Foster, *sur la Religion Naturelle, & les vertus de la Société.* Cet Ouvrage mérite un Extrait dans les formes.

On trouve chez les Héritiers de *Lanc Kisch* l'Ouvrage de M. le Docteur *Jean-Ernest Hebenstreet*, Professeur dans l'Université de cette Ville, & Doyen de la Faculté de Médecine, qui a pour titre: *Anthropologia forensis, sistens medici circa rem publicam caussasque dicendas officium, cum rerum Anatomicarum ac Physicarum quæ illud attinent expositionibus*: in octavo. 1 alph. 21 f.

M. *Christophle Woller*, Docteur & Professeur dans cette Ville, a fait imprimer en un volume *in quarto* de 7 alph. & 8 *f.* en Allemand, ses *Considérations sur la Morale Chrétienne*, qu'on peut regarder comme le second Tome de la *Morale Chrétienne*, qu'il avoit publiée auparavant, quoique cela ne soit pas exprimé au titre.

Göttingen.

Dans une Assemblée de la Société Royale, tenuë le 5. de Février, M. le Professeur *Gesner* a lu une très-belle Apologie de Socrate, au sujet de l'accusation de Pedérastie, qui lui a été intentée; & il détruisit avec plus de force qu'on ne l'avoit fait jusquà présent, tous les prétextes de cette calomnie.

Bern

Berlin.

Le Second volume de la Description de cette Capitale, paroît. Il y a plusieurs années que Mrs. *Kuster* & *Muller* avoient publié le prémier. On est redevable du second à M *Kuster* seul. Il renferme plusieurs détails intéressans sur les édifices & les Antiquités de *Berlin.*

L'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres a aggrégé en qualité d'Associés externes, M. *Jallabert*, Professeur de Mathématique & de Physique à Genève; Mr. *Godin*, qui a eu une part distinguée aux travaux des Académiciens envoyés pour la mesure du dégré de la Terre pris à l'Equateur, & auquel S. M. Cath. vient d'accorder une des prémières charges de Marine à Cadix, & Mr. *Wetstein*, Chapelain de S. A. R. Madame la Princesse de *Galles.*

Tout le monde se félicite ici de l'acquisition de Mr. & de Mme *de Prémontval*, couple également recommendable par ses lumières & par ses vertus.

HOLLANDE.

La Haye.

Les Frères *de Tholen* ont exécuté un Ouvrage important, dont voici le titre : Θεοφίλȣ ἀντικήνσωρος τὰ δ᾽ελοσκόμβρα. Theophili *Antecessoris Paraphrasis Græca Institutionum Cæsarearum, cum notis integris* P. Nannii, J. Cortii, D. Gothofredi, H. Ernstii, *&* C. A. Fabrotti, *ac selectis quam plurimorum eruditorum observationibus, cum editis, tum ineditis. Lectionum varietates ex primariis editionibus & Pi-*

Pithoeano MSS. inseruit, novam versionem τῶ πόδας concinnavit, suasque animadversiones & ἐπικρίσεις addidit Guil. Otto Reitz, *JCtus, qui & fragmenta Theophilina, nunc primum collecta, & titulos Græcos de V. S. & R. J. denuo recognitos, nec non XX. Excursus varii argumenti, cum Glossario Theophilino, atque copiosissimos tam rerum quam Auctorum indices subjunxit.* Cela fait deux volumes, grand *in quarto*, dont le prémier a 3 alph. 18 f. & le second 4 alph. 21 f. Le nom de l'Editeur ne permet pas de douter que l'exécution de ce Livre n'ait parfaitement bien réüssi.

Le troisième Tome du *Thesaurus Juris Civilis & Canonici* de M. le *Syndic Meermann* paroit. C'est un volume de 716 pages sans la Préface.

Leyden,

Elie Luzac, *Fils*, Imprimeur-Libraire à *Leyden*, vient d'achever l'impression de l'*Introduction à l'Histoire des Juifs; depuis le déluge jusques à la fin du Gouvernement de* MOYSE: *où en défendant la Chronologie du Texte Hébreu, on compare & on concilie les faits rapportés dans le* Pentateuque *avec les plus anciennes Histoires; & où, avec quelques conjectures sur l'état de* l'Egypte ancienne, *on trouvera trois Cartes, destinées à marquer les campemens des* Enfans d'Israël; *par le Docteur* ROBERT CLEYTON, *Lord-Evêque* de Clogher *en* Irlande 4°. Cet Ouvrage a été traduit en François sous les yeux de l'Auteur.

Le même Libraire a sous presse une seconde Edition *du Philosophe Chrétien* par Mr. FOR-

MEY,

MEY, corrigée & augmentée: Il ſera aiſé de la diſtinguer de celle qui en a été faite à *Lyon*; dont le titre porte *Leyden, de l'Imp.* d'*Elie Luzac, Fils.*

Il mettra dans peu ſous preſſe une Traduction latine de l'Ouvrage Anglois que Mr. SMELLI a donné ſur les accouchemens. C'eſt un Diſciple de Mr. SMELLI qui s'eſt chargé de la faire : elle prévaudra ſur l'original par pluſieurs augmentations dont l'Auteur & le Traducteur l'enrichiront.

FIN.

TABLE des Articles.

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de

MAI ET JUIN,

MDCCLII.

TOME V.

TROISIÈME PARTIE.



A LEIDE,

DE L'IMP. D'ELIE LUZAC, FILS.

MDCCLII.

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les Mois de MAI & JUIN.

M D C C L I I.

ARTICLE I.

RE'FLEXIONS *sur le Systême de la Génération de M.* DE BUFFON, *par M.* DE HALLER.

On a lu avec plaisir dans notre Journal, à ce que nous avons appris de quelques personnes au jugement desquelles nous pouvons nous en rapporter, l'Extrait (*) de la Préface que M. *de Haller* a mise à la tête de la Traduction du Tome I. de l'Ouvrage de Mrs. *de Buffon* & *d'Aubenton*. Voici l'Extrait de la Préface du second Tome, qui n'a pas encore

(*) Voyez Tom. III. Part. 2. pag. 185. & suiv.

core paru en Allemand ; mais on a fait de cette Préface une brochure séparée, d'après laquelle nous allons travailler. Elle est imprimée en François, à Genève, chez *Barillot*, 1751. *in* 12. pp. 67.

Comme tous nos Lecteurs pourroient n'avoir pas l'Ouvrage de M. *de Buffon*, ni se rappeller distinctement son Système de la Génération, il faut commencer par insérer ici le passage entier, où il l'expose; après quoi, nous passerons aux réflexions de M. *de Haller*.

Système de M. DE BUFFON, *sur la Génération, tiré du* Tome II. de l'Histoire Naturelle, pag. 420. & suiv.

„ Il y a dans la Nature une matière qui
„ sert à la nutrition & au dévelopement de
„ tout ce qui vit ou végète. Cette matière
„ opère la nutrition & le dévelopement, en
„ s'assimilant à chaque partie du corps de l'a-
„ nimal ou du végétal, & en pénétrant inti-
„ mement la forme de ces parties que j'ai ap-
„ pellée *le moule intérieur*. Lorsque cette
„ matière nutritive est plus abondante qu'il ne
„ faut pour nourrir & déveloper le corps ani-
„ mal ou végétal, elle est renvoyée de toutes
„ les parties du corps dans un ou dans plu-
„ sieurs reservoirs sous la forme d'une liqueur.
„ Cette liqueur contient toutes les molécules
„ analogues au corps de l'animal, & par con-
„ séquent tout ce qui est nécessaire à la ré-

„ pro-

„ production d'un petit Etre entièrement sem-
„ blable au prémier.

„ Lorsque cette matière nutritive & pro-
„ ductive, qui est universellement répanduë,
„ a passé par le moule intérieur de l'animal,
„ ou du végétal, & qu'elle trouve une ma-
„ trice convenable, elle produit un animal,
„ ou végétal de la même espèce. Mais lors-
„ qu'elle ne se trouve pas dans une matrice
„ convenable, elle produit des Etres organi-
„ sés, différens des animaux & des végétaux:
„ comme les corps mouvans & végétans, que
„ l'on voit dans les liqueurs séminales des
„ animaux, dans les infusions des germes des
„ plantes, &c.

„ Cette matière productive est composée
„ de particules organiques, toujours actives,
„ dont le mouvement & l'action sont fixés
„ par les parties brutes de la matière en géné-
„ ral, & particulièrement par les parties hui-
„ leuses & salines. Mais dès qu'on les dé-
„ gage de cette matière étrangère, elles re-
„ prennent leur action, & produisent diffé-
„ rentes espèces de végétations, & d'autres
„ Etres animés, qui se meuvent progressive-
„ ment.

„ On peut voir au Microscope les effets de
„ cette matière productive dans les liqueurs
„ séminales des animaux de l'un & de l'autre
„ sexe. La semence des femelles vivipares
„ est filtrée par les corps glanduleux, qui
„ croissent sur leurs testicules; & ces corps
„ glanduleux contiennent une assez bonne

 „ quan-

„ quantité de cette ſemence dans leur cavité
„ intérieure. Les femelles ovipares ont, auſſi
„ bien que les femelles vivipares, une liqueur
„ féminale ; & cette liqueur ſéminale des fe-
„ melles ovipares eſt encore plus active que
„ celle des femelles vivipares. Cette ſemen-
„ ce de la femelle eſt en général ſemblable à
„ celle du mâle : elles ſe décompoſent de la
„ même façon , elles contiennent des corps
„ organiques ſemblables, & elles offrent éga-
„ lement tous les mêmes phénomènes.

„ Toutes les ſubſtances animales ou végé-
„ tales renferment une grande quantité de cet-
„ te matière organique & productive. Il ne
„ faut, pour les reconnoitre, que ſéparer les
„ parties brutes, dans lesquelles les particu-
„ les de cette matière ſont engagées, & cela
„ ſe fait en mettant ces ſubſtances animales
„ ou végétales infuſer dans de l'eau : les ſels
„ ſe fondent, les huiles ſe ſéparent, & les par-
„ ties organiques ſe montrent en ſe mettant
„ en mouvement. Elles ſont en plus grande
„ abondance dans les liqueurs animales que
„ dans toutes les autres ſubſtances animales ;
„ ou plutôt elles y ſont dans leur état de dé-
„ velopement & d'évidence : au-lieu que dans
„ la chair elles ſont engagées & retenuës par
„ les parties brutes, & il faut les en ſéparer
„ par l'infuſion. Dans les prémiers tems de
„ cette infuſion, lorsque la chair n'eſt encore
„ que legèrement diſſoute, on voit cette ma-
„ tière organique ſous la forme de corps mou-
„ vans, qui ſont presque auſſi gros que ceux
„ des

„ des liqueurs ſéminales. Mais à meſure que „ la décompoſition augmente, ces parties or- „ ganiques diminuent de groſſeur, & augmen- „ tent en mouvement; & quand la chair eſt „ entièrement décompoſée ou corrompuë par „ une longue infuſion dans l'eau, ces mêmes „ parties organiques ſont d'une petiteſſe ex- „ trème, & dans un mouvement d'une rapi- „ dité infinie : c'eſt alors que cette matière „ peut devenir poiſon, comme celui de la dent „ de la vipère ou de la farine corrompuë du „ bled ergoté.

„ Lorsque cette matière organique & pro- „ ductive ſe trouve raſſemblée en grande quan- „ tité en quelques parties de l'animal, où „ elle eſt obligée de ſéjourner, elle y forme „ des Etres vivans, que nous avons tou- „ jours regardés comme des Animaux, le „ Tœnia, les Aſcarides, tous les vers qu'on „ trouve dans les veines, dans le foie, &c. „ Tous ceux qu'on tire des plaies, la plu- „ part de ceux qui ſe forment dans les chairs „ corrompuës, dans le pus, n'ont pas d'au- „ tre origine. Les Anguilles de la colle de „ farine, celles du vinaigre, tous les préten- „ dus animaux Microscopiques, ne ſont que „ des formes différentes, que prend d'elle-mê- „ me & ſuivant les circonſtances cette matière „ toujours active, & qui ne tend qu'à l'orga- „ niſation. Elle ſe manifeſte d'abord ſous la „ forme d'une végétation; on la voit former „ des filamens, qui s'accroiſſent & s'étendent „ comme une Plante qui végète: enſuite les

„ extremités & les noeuds de ces végétations
„ se gonflent, se boursouflent, & crevent
„ bientôt pour donner passage à une multitu-
„ de de corps en mouvement, qui paroissent
„ être des animaux. Le fœtus lui-même
„ dans les prémiers tems ne fait que végéter.

„ Les matières saines ne fournissent des mo-
„ lécules en mouvement qu'après un tems
„ assez considérable ; mais plus ces matières
„ sont corrompuës, décomposées ou exal-
„ tées, comme le pus, le bled ergoté, le
„ miel, les liqueurs séminales, &c. plus ces
„ corps en mouvement se manifestent prom-
„ tement. Ils sont tous dévelopés dans les
„ liqueurs séminales : il ne faut que quelques
„ heures d'infusion pour les voir dans le pus,
„ dans le bled ergoté & dans le miel.

„ Il existe donc une matière organique ani-
„ mée, universellement répanduë dans toutes
„ les substances animales ou végétales, qui
„ sert également à leur nutrition, à leur dé-
„ velopement & à leur réproduction. La nu-
„ trition s'opère par la pénétration intime de
„ cette matière dans toutes les parties du corps
„ de l'animal ou du végétal. Le dévelope-
„ ment n'est qu'une espèce de nutrition plus
„ étenduë, qui se fait & s'opère, tant que les
„ parties ont assez de ductilité pour se gonfler
„ & s'étendre ; & la réproduction ne se fait
„ que par la même matière dévenuë surabon-
„ dante au corps de l'animal ou du végétal ;
„ chaque partie du corps de l'un ou de l'autre
„ renvoie les molécules organiques, qu'elle

„ ne

„ ne peut plus admettre : ces molécules ſont
„ abſolument analogues à chaque partie, dont
„ elles ſont renvoyées, puiſqu'elles étoient
„ deſtinées à nourrir cette partie. Dès-lors
„ quand toutes les molécules renvoyées de tout
„ le corps viennent à ſe raſſembler, elles doi-
„ vent former un petit corps ſemblable au pré-
„ mier, puiſque chaque molécule eſt ſem-
„ blable à la partie dont elle a été renvoyée.
„ C'eſt ainſi que la production ſe fait dans tou-
„ tes les eſpèces, comme les arbres, les plan-
„ tes, les polypes, les pucerons, &c. où l'in-
„ dividu tout ſeul reproduit ſon ſemblable; &
„ c'eſt auſſi le prémier moyen que la Nature
„ emploie pour la reproduction des Animaux,
„ qui ont beſoin de la communication d'un
„ autre individu pour ſe produire : car les li-
„ queurs ſéminales des deux ſexes contiennent
„ toutes les molécules néceſſaires à la repro-
„ duction; mais il faut quelque choſe de plus
„ pour que cette reproduction ſe faſſe. En
„ effet, c'eſt le mélange de ces deux liqueurs
„ dans un lieu convenable au dévelopement
„ de ce qui doit en reſulter, & ce lieu c'eſt
„ la matrice de la femelle.

„ Il n'y a donc point de germes préexiſtans,
„ point de germes contenus à l'infini les uns
„ dans les autres : mais il y a une matière or-
„ ganique toujours active, toujours prête à ſe
„ mouler, à s'aſſimiler, & à produire des Etres
„ ſemblables à ceux qui la reçoivent. Les
„ eſpèces d'animaux & de végétaux ne peu-
„ vent donc jamais s'épuiſer d'elles-mêmes :

„ tant qu'il ſubſiſtera des individus, l'eſpèce ſera „ toujours toute neuve: elle l'eſt autant au- „ jourd'hui qu'elle l'étoit il y a trois mille ans: „ toutes ſubſiſteront d'elles-mêmes, tant „ qu'elles ne ſeront pas anéanties pas la vo- „ lonté du Créateur."

Réflexions de M. DE HALLER *ſur ce Syſtème.*

Il n'y a perſonne qui ne puiſſe remarquer l'extrème reſſemblance qu'il y a entre l'opinion de M. *de Buffon*, ſur l'écoulement de la liqueur ſéminale de toutes les parties du corps, & l'ancienne Doctrine d'Hippocrate. Mais cette opinion a outre cela quelque choſe de particulier, & s'éloigne très-fort de l'idée du dévelopement généralement reçuë quant à cette matière organiſée, qu'on ſuppoſe également propre à devenir homme, animal, ou plante.

La plus grande probabilité de ce ſentiment vient ſans contredit de la conformité univerſelle de toute la Nature. Les Loix de la peſanteur, de l'attraction & de l'élaſticité, dont l'empire s'étend ſi loin, ſemblent prouver dans la Nature un grand penchant à gouverner pluſieurs corps par les mêmes forces, & à produire pluſieurs effets par les mêmes loix. On découvre aiſément les traces d'un Eſprit créateur dans cet art de produire par les mêmes cauſes des effets ſi différens, ſi compliqués,

&

& ſi oppoſés ; & l'on trouve dans cette ſage oeconomie des preuves d'une même Divinité, qui gouverne tout, qui dans toutes ſes actions choiſit toujours les moyens les plus courts, & qui n'eſt jamais aſſez prodigue pour employer deux loix, là où une ſeule peut ſuffire.

La formation la plus ſimple que nous connoiſſions, c'eſt celle des ſels, dont la ſtructure reſſemble à celle des criſtaux. Dans une ſolution de ſel expoſée au frais, il ſe ſépare de l'eau, malgré ſon uniformité apparente, une multitude de particules anguleuſes, qui, ſelon la diverſité des ſels, forment des criſtaux triangulaires, quadrangulaires, & à pluſieurs angles. Ces criſtaux forment par leur adhéſion mutuelle, & par leurs cohérences, différentes eſpèces de corps réguliers. Tout le monde connoit les particules cubiques du ſel commun & du ſucre, les pointes triangulaires du nitre & du criſtal : les grandes maſſes de criſtal de roche, dont j'ai vu moi-même des morceaux qui péſoient jusqu'à ſept quintaux, & les criſtalliſations presque inviſibles des ſels, ſont composées de particules entièrement ſemblables, & entre elles, & à la maſſe qui en reſulte. L'*Homéomérie* d'Anaxagore règne d'une façon évidente dans cette partie de la Nature ; & l'on y voit des particules former un tout, dont la formation eſt constante & régulière, ſans que le moindre ſoupçon de ſemence ou de germe s'y puiſſe gliſſer.

Des ſels aux floccons de neige, aux arbres de Diane, aux pennaches de glace, s'étend ſans

ſans interruption une chaîne d'organiſations, qui ſans aucun autre art ſont produites par la ſeule force de l'attraction. La diſtance ſeroit-elle ſi grande de là jusqu'à la *conferve*, qui tantôt petite, tantôt grande, tantôt avec des nœuds, tantôt ſans nœuds, ſelon que le mouvement de l'eau eſt plus ou moins grand, ſe forme ſous nos yeux d'une écume verte? Et n'y a-t-il pas une grande affinité entre cette plante, la plus ſimple de toutes, & le genre des Champignons, & de là avec tout le règne des végétaux? Y auroit-il ſi loin de ces organiſations dont nous venons de parler, & qui ſont privées de toute connoiſſance, jusqu'aux animaux les plus ſimples, dont toutes les parties ne ſont qu'une glu ſemblable & uniforme, dans l'écume d'une eau croupie, ou qui ſe recomplettent ſous les ciſeaux du Naturaliſte, d'une colle gluante & humide, dans laquelle ils ſe refondent peu de tems après? Où finit le règne des loix générales? Où eſt le point qui termine leur puiſſance formatrice, & au delà duquel elles deviennent ſteriles?

Ces conſidérations ſont deſtinées à rendre moins paradoxe la doctrine de M. *de Buffon*. Mais elles ne décident de rien; & tout ſe réduit à voir ce que les Expériences-mêmes prouvent. Mrs. *de Buffon*, d'*Aubenton* & *Needham* ont remarqué pluſieurs fois, que le bled bouilli pouſſe un lait, qui ſe gonfle en forme de cornes & de pointes, qui ſe fend aux extremités, & qui laiſſe ſortir par ces fentes de

pe-

petits corps mobiles, de figure ovale, & entièrement ſemblable aux autres animaux microſcopiques. Ces corps ne ſont pas la production de quelques moucherons inviſibles: l'eau bouillante, qui eſt un poiſon mortel pour tous les animaux, pour leurs œufs & leurs germes, n'arrête pas cette force productive.

Ici M. *Needham* fournit un chaînon de la grande chaîne du règne des végétaux; & auſſitot M. *de Buffon* va le lier à un autre, qu'il tire du règne des animaux. On remarque avec le ſecours du Microſcope dans la ſemence de toutes ſortes d'animaux des filets noués, des nœuds deſquels on voit ſortir des globules en mouvement, qui nagent dans la ſemence, & qui ont une reſſemblance très-diſtincte avec les globules mouvans, qui tirent leur origine de la farine du bled. Ici les empires des animaux & des végétaux, la force générative & la force végétative ſe trouvent liées. La vie eſt un dégré plus haut que la végétation, & celle-ci un dégré plus haut que la cryſtalliſation. Une chaîne d'organiſations s'étend ſans interruption depuis l'organiſation de l'homme le plus parfait à cet égard juſqu'à celle d'un floccon de neige.

Les animaux ſpermatiques de *Ham*, ou de *Hartſoeker*, que l'on attribuë ordinairement à *Leuwenhoeck*, parce que c'eſt lui qui les a examinés dans le plus grand nombre d'animaux, & qui les a décrits avec le plus de ſoin, ne ſont pas, à bien dire, des animaux, ſelon M. *de*

Buf-

Buffon, ce ſont des parties organiſées de la matière productive, & on les voit ſortir des nœuds des filets de la ſemence. Ils changent alors de figure ; au-lieu de croître, ils diminuent de volume, ils ſe débarraſſent peu-à-peu de leurs queuës, qui ne leur appartiennent pas eſſentiellement ; & ils ne peuvent pas être des animaux, puisqu'on les trouve dans l'infuſion de chair rôtie, où la chaleur n'auroit pas manqué de détruire tous les germes de vie qui y auroient été contenus. Enfin ils ne ſont pas propres aux animaux mâles ; on les remarque auſſi, quoiqu'en plus petit nombre, dans le ſuc des corps glanduleux qui ſe trouvent dans les ovaires des femelles. Chacun des deux ſexes a donc ſa ſemence, & dans cette ſemence des particules organiſées en mouvement, qui par leur union produiſent le fœtus. Ici M. *de Buffon* s'approche de l'opinion des Anciens, qui a ſubſiſté jusqu'au tems de *Stenon*.

Ces particules ſont entièrement ſemblables à toutes les particules du père & de la mère ; elles en ont pris la figure pour avoir été logées dans leurs intervalles : la Nature, cette artiſte experte, les a ſéparées des parties brutes & organiſées des ſucs de l'homme, & leur a imprimé l'image de toutes les parties du corps du père. C'eſt de-là que naît la reſſemblance des enfans avec leurs parens, le mêlange des traits du père avec ceux de la mère dans leurs deſcendans, les tâches des animaux, dont le père & la mère ſont de différentes

con-

couleurs ; enfin une quantité de questions, qui sont presque sans solution dans le système du dévelopement, trouvent ici leur réponse. Si l'on demande de quelle manière ces particules peuvent recevoir la structure intérieure du corps du père, pendant qu'elles ne devroient, à proprement parler, représenter que des vaisseaux creux, M. *de Buffon* répond que nous ne connoissons pas toutes les forces de la Nature ; qu'elle s'étoit réservée, à l'exclusion de ses disciples, les hommes, l'art de façonner continuellement des machines, qui exprimassent exactement la forme intérieure du moule. Jusqu'ici on n'a fait qu'exposer fidélement le Système de M. *de Buffon* : il s'agit à présent d'en porter un jugement.

Ce Philosophe mérite assurément le prix qu'on doit à ceux qui ont élevé quelque vérité sur les débris d'une erreur généralement reçuë. Par ses expériences, aussi bien que par celles de Mr. *Needham*, il paroit être incontestablement prouvé, que les animaux spermatiques ne sont pas une propriété affectée à l'homme, mais qu'ils sont un genre commun de certaines machines, qui se trouvent dans la substance de toutes sortes d'animaux & de végétaux, placés dans de certaines circonstances. Il est vrai qu'un homme très-versé dans l'usage des Microscopes, & qui a toujours remarqué tous les signes de vie dans les hôtes de la liqueur séminale, me confirme dans l'idée que ces machines pourroient bien être de vrais animaux. M. *Needham* lui-

lui-même s'éloigne ici de son ami, & accorde aux animaux spermatiques les privilèges de la vie & du mouvement spontané.

Mais ne seroit-il pas possible que ces vers ne fussent autre chose que des insectes qui naissent dans tous les sucs pourris ? Et ne les trouve-t-on pas en grande quantité dans la liqueur séminale, précisement parce que les vésicules de cette liqueur, & le voisinage des gros intestins sont la situation la plus propre à la pourriture. Cette odeur volatile alcaline que rendent toutes les choses pourries, ne la trouve-t-on pas dans la semence de la plupart des animaux ? Seroit-il bien probable que ces vers eussent jamais existé dans le corps du père & de la mère en qualité de particules organisées ? C'est ici qu'il m'est impossible de déférer au sentiment de M. *de Buffon* ; & les droits inviolables de la vérité ne le permettent pas. Une foule d'objections se présentent, & semblent se disputer laquelle paroitra la prémière sur les rangs.

Commençons par les *moules intérieurs*. Qui est-ce qui peut se faire une idée de rien de semblable ? Est-il possible que d'une matière tenace la Nature puisse produire un Etre infiniment petit, parfaitement semblable au père, & dont le sang, par exemple, soit infiniment plus subtil que celui qui coule dans les veines du père ? Cette matière est-elle susceptible d'une autre forme que de celle qu'elle prend dans les interstices des parties nutritives où elle s'est trouvée, & dont, selon

M.

M. *de Buffon*, sa propre abondance l'a chassée? Sont-ce ces interstices élémentaires, qui constituent la forme personnelle de l'homme? Est-ce de là que l'un tient son grand nés, & l'autre sa petite bouche? Mais ces objections, & d'autres semblables qu'on a faites à M. *de Buffon*, ne paroitront peut-être pas assez fortes; ainsi je ne veux pas m'y étendre davantage. J'aime mieux abréger en niant positivement que les enfans ressemblent à leurs Pères; si je prouve ce point, & qu'ainsi les enfans ne soient plus les images de leurs Pères, le reste de l'édifice tombera de lui-même.

Je n'insiste pas même sur ce que, si l'on peut alléguer des exemples d'enfans qui ont ressemblé à leurs Pères, il y en a toujours un beaucoup plus grand nombre, qui n'ont aucun trait de conformité avec eux; mes idées portent plus loin. Je dis qu'il n'y a point d'homme qui par la structure intérieure de son corps ressemble à un autre, & par conséquent qu'aucun enfant ne ressemble à son Père.

C'est l'Anatomie qui m'a instruit de cette vérité, qui a extrêmement augmenté mes travaux. Si les hommes se ressembloient, on n'auroit besoin que d'une seule description & d'une seule représentation des artères de la main: dès-là que ces desseins ressembleroient une fois à l'original, ce seroit pour toujours. Mais la Nature est bien éloignée d'une uniformité aussi commode; il n'y a jamais eu deux hommes, dont tous les nerfs, toutes les artères, toutes les veines, & même tous les muscles,

& les os n'aient été infiniment différens. Après avoir fait cinquante descriptions des artères du bras, de la tête, ou du cœur, je les ai trouvées toutes cinquante différentes. Le travail le plus ennuyant du monde, c'est assurément de réduire les artères à une énumération générale & uniforme. Cette variété règne dans toute la Nature; jamais plante n'a été semblable à celle dont elle a été la graine; ce qui cependant, selon les principes de M. *de Buffon*, devroit avoir parfaitement lieu, puisqu'il n'y a point ici de mêlange des liqueurs séminales du mâle & de la femelle, dont l'une ait pu troubler la structure de l'autre.

Cette variété s'étend beaucoup plus loin qu'on ne le pense dans la façon ordinaire d'enseigner l'Anatomie. Elle est sur-tout si grande & si infinie dans les nerfs & dans les veines, qu'il est presque impossible d'en faire une description; & l'on seroit presque tenté de croire que la Nature, dans la formation des animaux, non seulement n'a point eu de modèle, mais même qu'elle travaille sans plan. Ce seroit à la vérité pousser le doute trop loin; quoiqu'on ne puisse nier, qu'outre la différence constante qu'il y a dans la grandeur des branches, dans leurs angles, dans leurs situations, dans leurs divisions, dans les places des valvules, dans les extremités des petits rameaux, le nombre même des parties est différent dans chaque individu. Les grandes branches varient souvent, les médiocres toujours; & dans les petites cette variété s'étend con-

conſtamment ſur les deux côtés égaux du même corps. L'enfant n'eſt donc pas l'image de ſon Père; s'il l'étoit, pourroit-il avoir des parties dont le Père eſt privé? Il eſt conſtant chez les Anatomiſtes qu'il ſe trouve encore dans le fœtus des millions de vaiſſeaux, qui n'exiſtent plus dans les adultes. Le fœtus a deux artères ombilicales, une veine du même nom, un *ouraque*, un *timus*, un trou ovale, & quantité d'autres parties dont ſon Père eſt deſtitué; il a un double rang de dents, pendant que ſon Père n'en a qu'un ſimple.

Mais comme l'Anatomie n'eſt pas une lumière qui brille pour tout le monde, allumons le flambeau de la Nature dont l'éclat reſplendit aux yeux les moins ſavans. Conſidérons un Hottentot qui n'a plus qu'un teſticule, ou un Suiſſe, auquel, à cauſe des deſcentes ſi communes chez ce peuple laborieux, on a fait dès ſa jeuneſſe l'amputation d'un des mêmes organes. Cette opération ſe fait longtems avant le tems auquel, ſelon M. *de Buffon* même, les particules abondantes ſont renvoyées pour former une liqueur ſéminale. Le Hottentot pourtant, & ce Suiſſe engendrent des enfans qui ne ſont privés d'aucune partie, & qui ont ſpécialement les deux teſticules. Un homme qui a perdu un bras, une jambe, un œil, ne laiſſe pas de faire des enfans complets. Si M. *de Buffon* étoit tenté d'attribuer à la Mère cette main & cet œil de l'enfant, qui manquent au Père, du moins le teſticule ſeroit hors du pouvoir de la Mère, & il ne

resteroit à M. *de Buffon* que d'avoir recours à un adultère univertel chez toutes ces nations: accusation trop dure & trop peu vraisemblable. Ne voit-on pas tous les jours que des chiennes enfermées avec un seul mâle, & qui aussi bien que lui n'ont point d'oreilles, font des petits avec des oreilles bien conditionnées? Voit-on que les jeunes poulains manquent des dents incisives, que la jument aussi bien que l'étalon ont perdu longtems avant l'accouplement?

Après cela je n'ai pas besoin de remarquer que des Pères boiteux, difformes & défigurés, engendrent des enfans sains, dont l'épine du dos n'a pas la moindre ressemblance avec celle de leurs Pères. Les exemples précedens ont beaucoup plus de force, & nous dispensent d'en alléguer d'autres.

L'enfant n'est donc pas l'image de son Père, non plus que la plante ne l'est pas de celle qui a fourni sa graine: il en diffère entièrement dans toute sa structure intérieure, & très-souvent dans toutes les parties grossières; & il est toujours plus riche que le Père pour le nombre des organes.

La seconde difficulté n'est pas moins grande que la première, & je ne suis pas moins curieux de savoir comment l'ingénieux Auteur la résoudra. Quand même nous supposerions pour un moment que les images des interstices des yeux, des oreilles, &c. puissent s'assembler dans la liqueur séminale; quand même nous supposerions qu'elles y conser-

 vent

vent la ressemblance du corps, dont elles tiennent leur origine, nous verrions cependant ces particules organisées nager sans ordre dans la liqueur séminale; & M. *de Buffon* n'a point encore fait connoitre la cause qui les met en ordre, qui joint les particules de l'œil du Père avec les particules de l'œil de la Mère, les droites avec les droites, & celles du côté gauche avec celles du même côté, qui place les particules de l'oreille en leur lieu & à la distance convenable, qui mesure avec exactitude la situation & la proportion de toutes les parties, qui ajuste mille & mille moitiés d'artères séparées pour en faire un canal complet & continu selon la longueur de tout le corps; en un mot qui préside à l'ordonnance du corps humain, de façon que jamais un œil n'aille s'attacher au genou, qu'une oreille ne puisse se coller à la main, un orteil s'égarer au cou, un doigt de la main se placer au bout du pié, comme il arrive dans la cristallisation des sels, où l'on trouve à tout moment des pointes, tantôt semblables & tantôt différentes, souvent informes & dans un ordre renversé. Je ne saurois m'imaginer qu'il puisse y avoir entre les particules organisées de la liqueur séminale une différence, une forme qui les distingue les unes des autres, & qui sépare les élémens du pié des élémens de l'œil; & quand même je supposerois que des veines & des nerfs microscopiques nageassent dans la liqueur séminale, je ne trouverois cependant point de force dans la Nature qui pût

joindre, ſelon un plan tracé de toute éternité, les parties ſéparées du corps, ces millions de veines, de nerfs, de fibres & d'os. Il me ſemble que M. *de Buffon* a entièrement ſupprimé cette difficulté ; comme le Peintre *Timante* couvrit d'une voile le viſage d'*Agamemnon*, au-lieu de peindre ſa douleur. Il faut ici une force qui ait des yeux, qui faſſe un choix, qui ſe propoſe un but, qui contre les loix d'une combinaiſon aveugle amène toutes les fois & immanquablement le même coup. Car la plupart des animaux conçoivent dans le prémier accouplement, & font toujours des animaux réguliers, en comparaiſon desquels le nombre des monſtres eſt ſi rare, qu'il s'évanouït quand on l'examine ſelon les règles du calcul. Je ſouhaiterois que M. *de Buffon* voulût bien péſer cette objection & y répondre ; car j'avouë qu'elle m'accable. Mais il y a des esprits qui ſemblables aux Héros de Virgile, enlèvent des poids que pluſieurs hommes d'une force ordinaire ne ſauroient ébranler.

Il me reſte encore un doute, qui ne me paroit pas moins important, & dont je laiſſe l'examen au Lecteur. M. *de Buffon* n'héſite pas un moment à ſuppoſer dans les femelles la liqueur ſéminale : la moitié de ſon édifice repoſe ſur ce fondement, & ne peut abſolument s'en paſſer, puiſque, ſans un ſuc ſéminal femelle, les particules organiſées de la liqueur ſéminale du Père ne pourroient jamais produire que des enfans mâles. Mais je ne trou-

trouve pas la moindre preuve de l'existence de cette liqueur séminale ; je ne trouve rien qui puisse me convaincre que le sexe en soit pourvu, ni qu'il en répande & la mêle avec celle de l'homme. Posons en fait que l'humeur des corps glanduleux soit remplie de particules mouvantes, elle n'aura rien qui ne se trouve aussi dans les autres sucs humains : le bouillon même de la viande en a de pareilles. Mais c'est de ces corps glanduleux-mêmes que je vais tirer un argument contre M. *de Buffon*.

Les testicules du mâle existent en lui dès sa prémière jeunesse : quand ils sont parvenus à leur dégré de maturité, il s'accouple, & le suc prolifique, que le mâle répand pour le grand œuvre de la génération, tire son origine des testicules, qui depuis longtems ont été préparés à le fournir.

Mais les femelles, & sur-tout les femmes, n'ont point de corps glanduleux : toutes les femmes qui sont mortes sans concevoir, n'en ont jamais eu. Dans le tems qu'une jeune beauté saine & nubile conçoit, elle se trouve encore entièrement privée de l'instrument de la prétenduë liqueur séminale : ou prendra-t-elle donc la liqueur séminale elle-même ? C'est ici que M. *de Buffon* commet une faute contre l'Anatomie qu'il seroit injuste de ne pas lui pardonner. On lui est assez redevable d'avoir acquis de si grandes connoissances, malgré le tems que la profession des Armes lui a coûté, sans prétendre qu'il soit au fait des

des détails de divers arts, qui ſont fort au-deſſous de ſes occupations. Mais la vérité n'en doit pas ſouffrir. Ce ſont les animaux qui engendrent fort vîte, & à des intervalles peu diſtans, qui ont fait croire à M. *de Buffon* que toutes les femelles propres à la génération, ont des corps glanduleux, & par conſéquent des liqueurs ſéminales & des particules organiſées. Mais il eſt inconteſtable que ces corps glanduleux ne ſont pas la cauſe de la fécondation, ils en ſont la ſuite; ils ne naiſſent dans la femme qu'après la conception, & ils ne durent qu'un certain tems après l'accouchement, pour disparoitre peu-à-peu, & pour n'être jamais réparés par d'autres corps glanduleux ſemblables, à moins que la femme ne conçoive de nouveau.

Les femmes qui ont tout nouvellement reçu les embraſſemens des hommes, n'ayant donc point de corps glanduleux, il eſt conſtant qu'elles n'ont eu aucune liqueur ſéminale, quand elles ont conçu; & cela porte au ſyſtème de M. *de Buffon* une atteinte irrémédiable. Il ſeroit inutile de nier les faits, ou d'appeller au ſecours quelques expériences mal faites ſur les corps glanduleux. J'ai ouvert ſans préjugé & ſans vuë particulière, cent & cent femmes, tant vieilles que jeunes, je ne crois pas avoir trouvé les corps glanduleux au-delà de dix fois, & toujours dans des femmes groſſes, diſſéquées dans cet état, ou bientôt après l'accouchement.

D'autres circonſtances, & particulièrement l'in-

l'insensibilité de plusieurs femmes, & de plusieurs animaux femelles, qui conçoivent, s'opposent au sentiment de ceux qui croient que toutes les femmes, même celles qui ne sont pas extraordinairement lascives, répandent un suc prolifique dans l'acte de la génération. Quand elles en répandent, il est sûr qu'il n'entre pas dans la matrice, & par conséquent qu'il ne sert point à la génération.

Car d'où viendroit à la matrice cette liqueur séminale? Qui l'a vuë, & qui a jamais trouvé dans le corps de la femme quelque chose qui ressemblât à la liqueur séminale de l'homme? N'est-il pas vrai que l'odeur de cette dernière pénètre la chair-même des animaux mâles, pendant que celle des femmes est douce, & sans exhalaisons desagréables.

Je continuë à remarquer que M. *de Buffon* ne s'est pas servi d'un trop bon guide dans l'anatomie du sexe féminin. Il nie l'existence de la marque membraneuse de la chasteté corporelle. Cette marque cependant existe réellement; elle ne manque que quand une action opposée à la pureté l'a enlevée. Je l'ai trouvée dans tous les enfans & dans les filles adultes de tout âge & de toute condition. La Nature ne badine jamais; & il n'est pas à présumer qu'il faille envisager comme un privilége attaché à nos climats froids le gage infaillible qu'elle nous y donne de la chasteté de nos belles.

C'est assez combattre & réfuter; je ne le

 fais

fais jamais qu'à regret. Ici ſur-tout quel plaiſir n'aurois-je pas reſſenti, ſi j'avois pu me flatter d'entrevoir le grand myſtère de la génération. Mes propres objections me privent du tréſor que M. *de Buffon* m'offroit, & me réduiſent à la triſte néceſſité de le chercher encore par moi-même. Je vais finir par quelques réflexions, qui, bien loin d'être polémiques, ſeront apologétiques.

Certains partiſans de la Providence regardent le Syſtème de M. *de Buffon* & *Needham* comme dangereux; en ce que la matière y jouït du droit de ſe former ſoi-même. Des forces extenſives & attractives, univerſellement répanduës, produiſent la ſtructure divine d'une Marie-Therèſe, ou d'un Newton. La force qui peut créer des hommes, eſt également propre à bâtir des Planètes; & les forces éternelles & néceſſaires de la Nature nous diſpenſent d'un Créateur; elles ſuffiſent ſans lui à nous déveloper l'ordre & la beauté du monde. Or bannir cette preuve de la Divinité, c'eſt priver les hommes d'une conviction, dont l'évidence a frappé toutes les Nations. C'eſt-là ce qui a excité les allarmes & les plaintes du Clergé contre le Livre de M. *de Buffon*. Voyons ſi elles ſont fondées; & ſi la foi courroit quelque riſque, en accordant d'après l'expérience à la Nature des forces productives.

Pour moi, je ſuis parfaitement tranquille à cet égard. L'exiſtence de Dieu eſt également fondée ſur la contemplation du monde matériel,

riel, & ſur la Révélation: celui-là force l'Athée à reconnoitre un Créateur; & celle-ci pár ſes prophéties, par ſes miracles, & par toutes les preuves de ſa Divinité, fournit une chaine d'argumens qui ſe prêtent un ſecours mutuel.

Il eſt vrai qu'on pourroit nous taxer de trop de libéralité, ſi nous accordons aux Esprits forts, que la matière peut être formée & arrangée par certaines forces qui lui ſont inhérentes, & que M *Needham* borne à deux, à la force extenſive & à la force attractive. Mais ces preuves encore bien éloignées de la réalité de ces forces, ne troublent pas le repos de mon esprit. Tout concourt à ſoutenir l'édifice de la vérité; il n'y a que l'erreur qui croule, dès qu'on lui enlève les appuis qu'elle paroiſſoit avoir.

Nous remarquons évidemment que les ſels, les criſtaux, les métaux, ſont formés par de certains forces générales, ſans que le moindre ſoupçon de germe ou de ſemence puiſſe avoir lieu. Deux forces, qui reſſemblent beaucoup aux forces de M. *Needham*, gouvernent les Corps céleſtes dans leur mouvement; & qui eſt-ce qui tire de-là des preuves contre l'exiſtence d'un Créateur?

Eſt-ce l'opinion nouvelle, ou l'ancienne & renouvellée des cauſes finales, qui ôte à la Providence ſes droits? Eſt-il poſſible qu'il y ait aucun Syſtème, qui nous enlève cette conviction évidente, que l'œil eſt fait pour nous éclairer, quel que ſoit le principe de ſa forma-

mation, soit qu'il la tienne d'un germe, ou qu'il ait été produit sans germe ; & dès le moment qu'un œil, dans toutes ses membranes, dans toutes ses humeurs, dans toutes ses mesures & ses proportions, & dans toute la variété de sa structure accommodée à la structure des animaux, leur est donné pour les éclairer, & pour les conduire dans leurs différentes situations, ne devons-nous pas alors reconnoitre la volonté d'un Créateur, qui distribuë tout, qui a fourni à l'homme des mains, qui lui a refusé les armes n turelles dont tous les animaux sont pourvus, qui l'a privé de la longueur de la machoire si commode aux brutes, enfin qui lui a refusé tous les avantages dont il a été libéral envers tous les animaux, & que les mains de l'homme lui rendoient inutiles, mais qui étoient nécessaires aux brutes pour leur conservation?

La matière a-t-elle donc des vuës? Est-ce par un trait de son intelligence qu'elle a donné au poisson, qui devoit vivre dans un élément épais, un cristallin beaucoup plus rond qu'à l'homme, qui devoit respirer un air plus subtil? A-t-elle prévu que l'homme marcheroit sur ses piés, dans le tems qu'elle a déjà doublé d'une surpeau dure la plante du pié dans le fœtus, de même qu'elle a préparé au chien dans le ventre-même de sa Mère, les cals sur lesquels il doit marcher après sa naissance? Doit-on avoir recours

cours à la prudence de la pésanteur, & à l'habileté de la force élastique, quand on veut déveloper la raison pour laquelle l'homme, doué de la parole, & susceptible de connoissances, a si peu de délicatesse dans l'odorat & dans le goût; pendant que les animaux, que leur propre expérience doit instruire sur les propriétés salutaires ou nuisibles de leurs alimens, ont les mêmes sens, & des organes beaucoup plus fins & plus parfaits? Est-ce au choix d'une matière initiée dans les profondeurs de la sublime Géométrie qu'il faut attribuër la proportion observée dans la longueur des doigts de l'homme, qui fait que les doigts, qui se trouvent sur les extremités, sont les plus petits, de même que les segmens extrêmes, terminés à l'Orient & à l'Occident d'un globe, sont les plus petits, pendant que ceux qui passent par les Poles, & qui doivent les embrasser, sont les plus grands, comme cela se voit dans les doigts du milieu? Etoit-il inévitablement nécessaire que les animaux produisissent du lait, dans le tems-même qu'ils mettent bas, & qu'ils eussent un nombre de mammelles proportionné à celui de leurs petits? Du jet d'une matière aveugle ne pouvoit-il resulter d'autre structure que celle qui a un rapport si admirable avec les besoins de l'enfant nouvellement né?

Ce n'est donc pas proprement le dévelopement, ou la façon de produire, qui nous fournit des preuves de l'existence de la Divinité. Nous trouvons les traces les plus évidentes

de

de la ſage puiſſance du Créateur dans le rapport merveilleux de la ſtructure avec ſon deſſein.

Si la matière a des forces qui la rendent propre à former les Corps, ne croyons pas qu'elle les tienne d'un deſtin aveugle ; elles ſont reſtraintes par des limites éternelles, elles forment toujours en perfection, non des Etres mécaniquement égaux, mais des Etres ſemblables, des Etres qui leur ont été preſcrits ſur un plan inviolable, mais avec une variété qui exclut toute contrainte d'une matière aveuglément efficace. J'ai prouvé que jamais deux hommes, deux animaux, ne ſe reſſemblent dans leur ſtructure, quoiqu'il y ait un rapport parfait entre leurs parties principales. Qui eſt-ce qui a donné à la matière de la liqueur ſéminale la permiſſion de produire plus ou moins de vaiſſeaux, de former plus ou moins de nerfs, de doubler les branches, ou de les omettre? Et qui eſt-ce qui lui a preſcrit en même tems la règle de produire toujours & immanquablement une grande artère, un cœur, les grands nerfs ſympathiques, les grands muscles, & tout ce qui ſert non ſeulement à la vie de l'animal, mais ce qui peut contribuër à ſon bonheur? Si la Nature n'étoit pas l'inſtrument d'une ſageſſe ſupérieure, on ne remarqueroit pas moins de différence dans le plan général que dans les plus petites parties du corps humain, au-lieu que la variété règne toujours dans les dernières claſſes, ſans jamais atteindre à la prémière.

Mais

Mais enfin, qui eſt-ce qui a donné ces forces à la matière? Si des droits éternels lui en ont aſſuré la poſſeſſion, pourquoi donc le feu n'a-t-il point de péſanteur? Pourquoi l'eau n'a-t-elle point d'élaſticité? Pourquoi les métaux n'ont-ils point d'irritabilité? Et pourquoi les différentes claſſes de matière jouïſſent-elles de forces différentes, qui ne s'excluent pas les unes les autres par leur eſſence, mais qui ſe trouvent ici réünies, là ſeparées, & qui manquent abſolument à d'autres parties de la matière?

Qui eſt-ce qui rend ces forces ſi ſavantes & ſi conſtantes dans la production des animaux? Si les ſeules forces extenſives & attractives de la liqueur ſéminale forment l'homme ou le cerf, ſi ce n'eſt que le hazard qui s'en mêle, pourquoi donc cette matière, qui, ſelon l'opinion-même de M. *de Buffon*, eſt également propre à toutes ſortes de formes, ne produit-elle jamais, au-lieu de l'homme, un ſinge, qui a tant de reſſemblance avec l'homme? Comment eſt il poſſible que d'un ſuc gluant il naiſſe toujours, (car j'ai déjà dit que les animaux ne s'accouplent presque jamais ſans concevoir,) il naiſſe toujours, dis-je, un animal, & un animal de la même eſpèce que ſes parens? Cette conſtance ſuffit pour me convaincre, malgré les expériences de M. *Needham*, qu'il y a quelque choſe d'antérieurement formé dans la ſemence prolifique de l'homme & des animaux, quoiqu'on ne puiſſe pas dire que ce ſoit une mi-

gna-

gnature achevée du corps entier. La réproduction invariable d'animaux toujours semblables, & toujours divinement bien construits, semble être au-dessus de ces forces simples, qui ne produisent qu'une conserve, un sel, un crystal, qu'un animal microscopique de figure ovale, destitué de cœur & de membres, dont la vie ne consiste que dans la seule irritabilité, & dont la forme entière est incertaine. Les cristallisations même des sels paroissent originairement être fondées sur la figure actuellement formée des particules salines, & non sur une simple force attractive ; car le nitre fondu est encore nitre quant au goût, & quant à toutes les autres propriétés, quoique ses cristaux soient dissous dans l'eau.

Concluons. M. *de Buffon*, & même M. *Needham*, ne portent pas plus de préjudice à la Religion, que n'en a porté Newton, qui par le moyen de deux forces a expliqué le Système admirable de l'Univers, & les loix si compliquées de la révolution des Corps célestes. La doctrine de M. *de Buffon* a quelque danger de moins que celle de M. *Needham*. Sa matière organisée se moule dans l'homme-même pour devenir un homme; mais depuis que la terre a été embrasée par le feu, & inondée par un Océan universel, les hommes ont dû être produits sans moule, puisque l'eau & le feu n'ont point dû leur laisser de Père, dont ils puissent tirer leur origine. Leur structure, ce modèle général du genre humain, est donc, selon M. *de Buffon*, sorti im-

immédiatement des mains de Dieu-même, dans le tems que la terre s'est desséchée. Son systè-me n'offre aucun autre plan pour trouver un commencement au genre humain. La Nature dans ce systême ne se donne pas elle-même la forme ; elle ne fait que copier des moules déja créés.

Nous pouvons donc attendre sans inquietude le resultat des nouvelles expériences que pourront faire des gens exercés dans cet art, pour voir si elles confirmeront les forces animales & végétales de M. *Needham*, ou si elles les combattront. De nouvelles lumières nous approcheront toujours de la vérité, & de Dieu par la vérité.

ARTICLE II.

JOURNAL DU VOYAGE *fait par ordre du* ROI à L'E'QUATEUR, *servant d'Introduction Historique à la Mesure des trois prémiers dégrés du Méridien*, *par* M. DE LA CONDAMINE. Opposuit Natura alpemque nivemque. Juven. Sat. X. à Paris, de l'Imprimerie Royale, 1751. in quarto. pp. 280. sans la Pref. & la Table.

On a lieu d'être un peu surpris, quand on compare le tems que Mrs les Académiciens envoyés à l'Equateur ont employé

à faire leurs opérations dans les plus belles Provinces du Monde, avec celui dont Mrs les Académiciens envoyés au Pole ont eu besoin pour exécuter le même travail en surmontant de tout autres difficultés. Le caractère particulier de chacun des Membres de ces missions Philosophiques a contribué à cette différence; mais rien n'y a eu plus de part que le défaut d'harmonie entre les Académiciens du Perou, & la parfaite unanimité de ceux de Laponie. Quoiqu'il en soit, le public n'y a perdu que quelques années d'attente; voilà présentement tous les comptes rendus. Si M. *de la Condamine* s'en acquitte le dernier, il le fait avec honneur; & l'on peut dire de son ouvrage, qui ferme la marche de ceux qui ont été écrits sur le même sujet; que la fin couronne l'oeuvre. Il règne dans tout le Journal que nous annonçons beaucoup de netteté & d'exactitude, avec un grand air de droiture & de sincérité; qualités qui ont toujours caractérisé M. *de la Condamine*.

Ce n'est ici pourtant que peu de chose au prix de ce que l'Académicien pouvoit & vouloit donner. Plaçons ici le *Prospectus* de son ouvrage entier, comme il en avoit d'abord formé le projet. Cela prouvera du moins que si M. *de la Condamine* a passé dix ans au Perou, il n'y a pas été oisif; & l'on verra en même tems ce que l'on peut encore se promettre de lui, dès que les circonstances qui l'arrêtent présentement, ne seront plus les mêmes.

Dans

Dans le deſſein de faire un ouvrage qui portât le titre de *Suite des Mémoires de l'Académie*, il s'étoit déterminé à imiter la forme & la diſtribution des Recueils Académiques, & à diviſer ſon Livre en *Hiſtoire* & en *Mémoires*.

La prémière partie devoit contenir une *Rélation Hiſtorique de tout le Voyage*, laquelle eût embraſſé les divers objets qui pouvoient intéreſſer la curioſité du Lecteur. Un aſſez grand nombre de plans, de vuës, de cartes & de deſſeins, faits ſur les lieux & d'après nature, dont quelques-uns étoient déjà gravés, auroient accompagné cette prémière partie : la plupart de ces derniers auroient appartenu du moins autant au moral qu'au phyſique du pays.

La ſeconde partie auroit eu pour titre, *Mémoires de Mathématique & de Phyſique, recueillis pendant le cours du Voyage à l'Equateur* : elle devoit être diviſée en trois livres.

Le *prémier* n'eût traité que des opérations concernant la meſure de la Terre : le *ſecond* eût contenu divers Mémoires de Mathématique & de Phyſique, rélatif à cette meſure : le *troiſième*, d'autres Mémoires de divers genres ſur différentes matières étrangères à ce ſujet. Voici le titre & la diſtribution des trois Livres qui devoient compoſer cette ſeconde partie.

LIVRE I. *Opérations faites vers l'Equateur, pour reconnoitre la figure de la Terre.*

Section 1. *Détermination géométrique de la longueur de l'arc du Méridien.*

Section 2. *Détermination astronomique de l'amplitude du même arc.*

Ce prémier Livre est l'ouvrage que M. *de la Condamine* a donné en même tems que celui-ci, sous le titre de *Mesure des trois prémiers dégrés du Méridien de l'Hemisphère austral.*

LIVRE II. *Mémoires de Mathématique & de Physique, rélatifs à la figure de la Terre, ou aux opérations faites pour la déterminer.*

Ce second Livre devoit contenir les Articles suivans.

1. *Mémoire sur la mesure de la base actuelle* d'Yarouqui. 2. *Mémoire sur la mesure de la base actuelle de* Tarqui. 3. *Remarques sur les triangles de la méridienne de* Quito, *& sur les changemens que souffrent les angles observés dans les plans inclinés à l'horizon, lorsqu'on les réduit au plan horizontal.* 4. *Expériences sur la réfraction des objets terrestres.* 5. *Essai sur son évaluation.* 6. *De la manière de conclurre la hauteur vraie d'un objet par les angles observés de hauteur, ou de dépression apparente.* 7. *Supplément à la Table des hauteurs de quelques montagnes voisines de* Lima. 8. *Expériences sur la longueur absoluë du Pendule à seconde à différentes élévations du sol, & à différentes latitudes.* 9. *Différences de longueur du Pendule à secondes à différentes latitudes, & à diverses élévations du sol, tirées de la comparaison du nombre des vibrations d'un Pendule de métal qui oscille pendant 24 heures.* 10. *Expériences faites à* Chimboraço, *avec* M. Bouguer, *sur la déviation d'un fil-a-plomb, pour vérifier l'attraction Newtonienne.*

LIVRE III. *Mémoires de Mathématique & de Physique, sur divers sujets indépendans de la figure de la Terre.*

ASTRONOMIE 1. *De l'obliquité de l'Ecliptique, déterminée par les Observations solsticiales du soleil, faites à* Quito, *aux mois de Décembre* 1736. *& Juin* 1737. 2. *Hauteurs méridiennes du soleil.* 3. *Hauteurs méridiennes d'Etoiles.* 4. *Observations d'Eclipses de lune & de soleil.* 5. *Observations d'immersions & d'émersions des Satellites de Jupiter.* 6 *Observations faites pour déterminer les réfractions Astronomiques sous l'Equateur, au niveau de la mer & à* Quito, *tant le jour que la nuit.* 7. *Table des réfractions Astronomiques pour* Quito, *jusqu'à* 20. *dégrés de hauteur, tirée de mes seules Observations.* 8. *Observations diverses, faites à* Lima *& à* Quito, *pour la position de quelques Etoiles Australes.*

GEOGRAPHIE. 1. *Carte du cours de la rivière de* Chagres. *Remarques sur cette Carte, & sur la position respective de* Portobelo *& de* Panama. 2. *Carte du cours de la rivière des* Emeraudes. 3. *Détermination du point de la côte de la mer du sud, où passe l'Equateur.* 4. *Carte de la Province de* Quito. *Analyse de cette Carte, & des Elémens de sa construction.* 5. *Remarques géographiques sur la route de* Quito *à* Lima. 6. *Carte à grand point du cours du* Maragnon, *ou fleuve* des Amazones; *& Mémoires sur les moyens qui ont servi à la construire.* 7. *Remarques géographiques sur le cours de plusieurs rivières de l'intérieur du Continent de*

l'Amerique méridionale. 8. *Carte de la Côte depuis le* Cap de nord *jusqu'à* Cayenne, & de Cayenne à Surinam. 9. *Remarques sur la Topographie des environs du* Parà, *de* Cayenne *&* *de* Surinam. 10. *Extrait de mes Journaux de navigation de* Rochefort *à* la Martinique, Saint Domingue, Carthagène, Portobelo *&* Chagres; *de* Panama *à* Manta, Cabo-passado, Punta, Palmar, Cabo-San-Francisco, Attacames *&* Boca de Esmeraldas, *du* Callao *à* Païta *&* *à* Gayaquil, *du* Parà *à* Cayenne *&* *à* Surinam, *&* *de* Surinam *à* Amsterdam. 11. *Table des latitudes déterminées par mes Observations particulières.* 12. *Table des longitudes pareillement déterminées.*

HISTOIRE NATURELLE, &c. 1. *Additions au Mémoire sur le Quinquina, imprimé dans le Recueil de l'Académie de* 1738. 2. *Desseins & descriptions de quelques fleurs & de divers animaux, oiseaux & insectes de l'Amérique méridionale.* 3. *Observations diverses d'Histoire Naturelle.* 4. *Remarques sur l'ancienne langue du Pérou, vulgairement appellée* Langue de l'Inga. 5. *Vocabulaires de diverses langues de l'Amérique.* 6. *Conjectures sur l'origine des* Incas, *anciens Conquérans du Perou.*

PHYSIQUE GE'NE'RALE. 1. *Observations du Thermomètre de M.* de Réaumur. 2. *Observations du Baromètre & expériences sur les variations diurnes & périodiques de la hauteur du Mercure.* 3. *Table des hauteurs du Baromètre en divers lieux, & de la hauteur des mêmes lieux, determinée géométriquement.* 4. *Expé-*

rien-

riences sur la quantité d'eau de pluie à Quito. 5. *Expériences sur la vîtesse du son à* Quito *&* *à* Cayenne. 6. *Expériences sur la dilatation & la condensation des métaux.* 7. *Observations météorologiques.* 8. *Déclinaisons de l'aiguille aimantée, observées en mer avec le nouveau Compas de variation que j'ai décrit dans les* Mémoires de l'Académie de 1733. 9. *Déclinaisons de l'aiguille aimantée, observées à terre dans la Zone torride, depuis 9 dégrés de latitude boréale, jusqu'à 12 dégrés de latitude australe, dans l'étendue de 30 dégrés en longitude.* 10. *Déclinaisons de l'aiguille aimantée, observées en mer & sur terre en différens lieux.*

Les deux tiers des Articles dont on vient de lire l'énumération, ont été lus à l'Académie, au moins en partie, avant où depuis le retour de M. *de la Condamine*: quelques-uns sont dispersés par extraits dans des ouvrages déjà imprimés; mais aucun n'a été publié complettement: l'autre tiers n'a pas encore vu le jour.

Il paroit par les raisons que le savant Académicien allègue, ou plutôt qu'il fait entrevoir, des changemens apportés à l'exécution de ce plan, que le peu de concert entre lui & M. *Bouguer*, tant au Perou que depuis leur retour en France, en est la principale cause. Nous n'entrerons dans aucun détail à cet égard; il seroit à souhaiter que toutes les divisions qui ont rétardé le progrès des sciences fussent ensévelies dans un éternel oubli.

Il faut seulement détacher de ces discussions

deux remarques qui me paroissent essentielles. La prémière; c'est que les plus grandes différences qui se trouvent entre les Observations que ces Messieurs ont adoptées comme les plus exactes, & celles qu'ils ont rejettées comme défectueuses, ne changent les conclusions qu'on en peut tirer par rapport à l'applatissement de la Terre que du plus au moins; que toutes s'accordent à faire de la Terre un sphéroïde applati vers les Poles, ensorte qu'on tireroit encore la même conclusion quand ils se seroient trompés, non seulement de 20 à 30 secondes, mais de plus d'une minute sur la grandeur de leur arc, & quand même cette erreur tendroit à en diminuër l'applatissement.

La seconde Remarque mérite encore plus d'attention. Toutes les théories paroissant s'accorder à donner au Méridien une courbure elliptique, on avoit jugé que la mesure de deux de ses dégrés, pourvu qu'ils fussent pris à une assez grande distance l'un de l'autre, suffisoit pour déterminer cette courbure; cependant, plus les mesures du Méridien se sont multipliées, plus on a reconnu qu'il faut faire violence aux Observations pour les concilier avec les hypothèses. M. *de la Condamine* se contente de mettre le Lecteur à portée d'en juger, en offrant à ses yeux les différens rapports des axes terrestres, conclus par la comparaison des mesures prises sous l'Equateur avec celles qui ont été exécutées en France & sous le Cercle Polaire; & la seule conséquence qu'il en tire, c'est que bien que toutes

tes

ges les Observations s'accordent à prouver l'applatissement de la Terre vers les Poles, nous n'en avons pas encore assez pour déterminer exactement sa figure.

Le Journal de M. *de la Condamine* est divisé par Années, & il en comprend seize, depuis son départ de France en Mai 1735. jusqu'à la publication de cet ouvrage en 1751.

Mrs *Godin*, *Bouguer*, & *de la Condamine* partirent de la Rochelle le 16. Mai, 1735. Ils avoient pour Aides & Compagnons de voyage, M. *Joseph de Jussieu*, Docteur Régent de la faculté de Paris, frère cadet des deux Académiciens de même nom, & depuis élu Académicien lui-même en son absence en 1743. (Botaniste,) M. *Verguin*, aujourd'hui Ingénieur de la Marine à Toulon, & Correspondant de l'Académie, (Dessinateur pour les Plans & Cartes,) M. *de Morainville*, Ingéneur (Dessinateur pour l'Histoire Naturelle,) M. *Couplet*, Neveu de feu M. *Couplet* Trésorier de l'Académie, & M. *Godin des Odonnais*, parent de l'Académicien, (Aides l'un & l'autre pour les opérations) M. *Seniergue*, (Chirurgien,) & le Sieur *Hugo*, (Horloger, & Ingénieur en Instrumens de Mathématique.)

Lorsque ces Mrs. débarquèrent le 6. Novembre à Carthagène, ils trouvèrent un renfort, qui les attendoit depuis plusieurs mois; c'étoit deux jeunes Espagnols, Lieutenans de Vaisseau, Don *George Juan*, Commandeur d'*Aliaga* dans l'Ordre de Malthe, & Don *Antoine d'Ulloa.* Ces Officiers ont assisté avec

autant de fidélité que d'intelligence les Académiciens François dans toute la ſuite de leurs opérations ; & en 1748. ils ont l'un & l'autre publié conjointement à Madrit un Recueil d'Obſervations, & une Rélation hiſtorique de leur voyage en 5 volumes *in quarto* ; Ouvrages dans lesquels ils ont donné de nouvelles preuves de leur capacité.

Le 10 Juin 1736. treize mois après leur départ de France, les Académiciens & leurs Compagnons ſe trouvèrent tous raſſemblés, à *Quito*, ville célèbre de la domination Eſpagnole dans l'Amérique méridionale, Capitale d'une grande Province, avec le titre de Royaume, ſiége d'un Evéché, d'une *Audience Royale*, ou Parlement, & de divers Tribunaux, décorée d'un grand nombre d'Egliſes & de Couvens, de deux Colléges pour l'inſtruction de la jeuneſſe, & par une ſingularité remarquable de deux Univerſités. Cette ville, qui eſt devenuë le centre de leurs opérations, eſt à quarante lieuës de la mer, un quart de lieuë au delà de la Ligne Equinoctiale, & 80 dégrés & demi à l'Occident de Paris. Elle eſt ſituée au pié du Volcan de *Pitchincha*, dont les cendres l'ont pluſieurs fois presque enſévelie, ſans qu'aucun de ſes édifices en ait été ébranlé.

Le plus jeune & le plus robuſte de la Troupe, M. *Couplet*, mourut le 19 Septembre de la même année, d'une fièvre maligne, à laquelle il ſuccomba en deux fois vingt-quatre heures.

M.

M. *de la Condamine* résolut d'aller faire des Obſervations à *Lima*, & partit pour cet effet de *Quito*, le 19 Janvier 1737. On compte 400 lieuës de Quito à Lima; & il faut tout porter avec ſoi jusqu'à ſon lit. La moitié du chemin, par la route de *Loxa*, que l'Académicien avoit choiſie, eſt un pays de montagnes, où ſept lieuës par jour font une forte journée. Il arriva à Lima le 28 Février. Ici commencent les affaires étrangères à ſa miſſion, dans lesquelles une eſpèce de fatalité a engagé M. *de la Condamine* à diverſes repriſes pendant ſon ſéjour au Perou, & qui l'ont jetté dans des détails de procédure très-fatigans. La prémière qui lui fut ſuscitée, ce fut d'avoir contrevenu aux ordres de S. M. Catholique, en faiſant un commerce illicite, une contrebande. La choſe ſe termina, comme on peut le croire, à la décharge & à l'authentique juſtification de l'Accuſé, mais il n'en falut pas moins eſſuyer de longues formalités.

M. *de la Condamine* revint en Juin de Lima à Quito; & ce fut dans ſa route qu'il reconnut, deſſina & décrivit l'arbre du Quinquina. Il entra enſuite en communauté de travail avec ſes Confrères; & ils commencèrent à placer leurs ſignaux, & à prendre tous les autres arrangemens néceſſaires pour leurs meſures. On ne s'attend par que notre extrait puiſſe rien fournir à cet égard; nous nous arrêterons uniquement à ce qui peut être détaché & préſenté avec quelque agrément au Lecteur.

Le terrain peuplé & cultivé de la Province de Quito, est un vallon situé entre deux chaînes parallèles de hautes montagnes qui font partie de *la Cordelière des Andes*. Leurs cîmes se perdent dans les nuës, & presque toutes sont couvertes de masses énormes d'une neige aussi ancienne que le Monde. De plusieurs de ces sommets en partie écroulés, on voit sortir encore des tourbillons de fumée & de flamme au sein-même de la neige. Tels sont les sommets tronqués de *Coto-paxi*, de *Tongouragua* & de *Sangaï*. La plupart des autres ont été Volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront un jour. L'Histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions que depuis la découverte de l'Amérique ; mais les pierres ponces, les matières calcinées dont ils sont parsémés, & les traces visibles qu'à laissées la flamme, sont des témoignages authentiques de la réalité de leur embrasement. Quant à leur prodigieuse élévation, ce n'est pas sans raison que le Père *Acosta* avance que les montagnes d'Amérique sont à l'égard de celles d'Europe, ce que sont les clochers de nos villes comparées aux maisons ordinaires.

La hauteur moyenne du sol du vallon où sont situées les villes de *Quito*, de *Riobamba*, de *Latacunga*, de *la Villa de Ybarra*, & un grand nombre de bourgs & de villages, est de 1500 à 1600 toises au dessus de la mer ; c'est-à-dire qu'elle excède celle des plus hautes montagnes des Pyrénées, comme le *Canigou* & le *Pic du Midi* ; & ce sol sert de base à des montagnes

tagnes plus d'une fois auſſi élevées. *Cayambour*, ſitué ſous l'Equateur-même, *Antiſana*, qui n'en eſt éloigné que de cinq lieuës vers le Sud, ont plus de 3000 toiſes, à compter du niveau de la mer; & *Chimboraco*, haut de près de 3220 toiſes, ſurpaſſe de plus d'un tiers *le Pic de Tériffe*, la plus haute montagne de l'ancien Hemiſphère: la ſeule partie de *Chimboraço*, toujours couverte de neige, a 800 toiſes de hauteur perpendiculaire.

Pitchincha & le *Coraçon*, ſur le ſommet deſquels les Académiciens ont porté des Baromètres, n'ont que 2430 & 2470 toiſes de hauteur abſoluë; & c'eſt la plus grande que l'on ſache où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu juſqu'ici les plus hauts ſommets inacceſſibles. Depuis ce terme, qui eſt celui où la neige ne fond plus, même dans la Zone torride, on ne voit guères, en deſcendant juſques à 100 ou 150 toiſes au-deſſous, que des rochers nuds ou des ſables arides: plus bas, on commence à voir quelques mouſſes qui tapiſſent les rochers, diverſes eſpèces de bruyères, qui bien que vertes & mouillées, font un feu clair; des mottes arrondies de terre ſpongieuſe, où ſont plaquées de petites plantes radiées & étoilées, dont les pétales ſont ſemblables aux feuilles de l'If, & quelques autres Plantes, dont M. *de Juſſieu* n'a pas négligé de faire la deſcription. Dans tout cet eſpace la neige n'eſt que paſſagère; mais elle s'y conſerve quelquefois des ſemaines & des mois entiers. Plus bas encore, & dans

dans une autre Zone d'environ 300 toiſes de hauteur, le terrain eſt communement couvert d'une ſorte de *gramen* délié, qui s'élève jusqu'à un pié & demi, ou deux piés, & qui ſe nomme *Outchouc* (*Uchuc*) dans la langue des *Incas*. Cette eſpèce de foin, ou de paille, comme on l'appelle dans le pays, eſt le caractère propre qui diſtingue les montagnes que les Eſpagnols nomment *Paramos*. Ils ne donnent ce nom, du moins dans l'Amérique méridionale, qu'aux landes, ou friches d'un terrain aſſez élevé pour que le bois n'y croiſſe plus, & où la pluie ne tombe guères autrement que ſous la forme de neige, quoiqu'elle ſe fonde presqu'auſſitôt. Enfin, en deſcendant jusques à la hauteur d'environ 2000 toiſes au deſſus du niveau de la mer, on voit quelquefois neiger, & d'autres fois pleuvoir.

On ſent bien que la diverſe nature du ſol, ſa différente expoſition, les vents, la ſaiſon, & pluſieurs circonſtances phyſiques doivent faire varier plus ou moins les limites qu'on vient d'aſſigner à ces différens étages, & qu'elles ne peuvent être déterminées géométriquement.

Si l'on continuë de deſcendre après le terme qu'on a indiqué, il ſe préſente des arbuſtes; & plus bas, on ne trouve plus autre choſe que des bois, dans les terrains non défrichés, tels que les deux côtés extérieurs de la double chaîne de montagnes, entre lesquelles ſerpente le vallon qui fait la partie habitée & cultivée de la Province de *Quito*. Au dehors, de part

&

& d'autre de *la Cordélière*, tout est couvert de vastes forêts qui s'étendent, à l'Ouëst jusqu'à la mer du Sud, à 40 lieuës de distance; & du côté de l'Est, dans tout l'intérieur d'un Continent de 7 à 800 lieuës, le long de la rivière des Amazones, jusqu'à la *Guiane* & au *Brésil*.

La hauteur du sol de *Quito* est celle où la température de l'air est la plus agréable. Le Thermomètre de M. *de Réaumur* y marque communement 14 à 15 dégrés au dessus du terme de la glace, comme à Paris dans les beaux jours de Printems, & il ne varie que fort peu. En montant ou en descendant, on est sûr de faire descendre ou monter le Thermomètre, & de rencontrer successivement la température de tous les divers climats, depuis 5 dégrés au dessous de la congélation ou plus, jusques à 28 ou 29 au dessus. Quant au Baromètre, sa hauteur moyenne à *Quito* est de 20 pouces, une ligne, & ses plus grandes variations ne vont pas à une ligne & demie.

Après *Quito* & *Cuença*, *Riobamba* est la ville la plus considérable de la Province: elle est célèbre par ses manufactures de drap, dont on fait un grand commerce à *Lima*, & dans tout le Perou. Le sol de *Riobamba* est de 200 & quelques toises plus élevé que celui de *Quito*: la température de l'air y est par conséquent plus froide, mais d'ailleurs fort saine. M. *de la Condamine* a vu en divers endroits de ce canton plusieurs Vieillards Indiens, Métis & Espagnols, qui passoient cent ans; un entre autres

tres qui diſoit ſe ſouvenir de l'éruption du Volcan de *Togouragua*, arrivée vers 1641. & qui en rapportoit des circonſtances. M. *de la Condamine* feuilleta le regître des baptêmes & morts de ſa paroiſſe, qui commençoit en 1630. & il ne put y rencontrer ſon nom : il y trouva ſeulement la date ancienne de la mort de pluſieurs Vieillards qu'il lui avoit nommés, & la ſignature de pluſieurs Curés qu'il diſoit avoir connus dans ſa jeuneſſe : & tout lui parut conforme à ſon recit.

Notre Auteur place ici un éloge de la Nobleſſe créole de cette Province, où un aſſez grand nombre de familles nobles d'Eſpagne ont paſſé, il y a environ deux ſiècles, & poſſèdent depuis ce tems de grandes terres, & les prémiers Emplois du pays. Les Académiciens François en ont reçu toutes ſortes de politeſſes & de prévenances ; pluſieurs ſe ſont empreſſés à leur offrir leurs Maiſons de campagne, qui ſe trouvoient ſur le chemin de leurs opérations, les ont viſité ſous leurs tentes, & leur ont envoyé des proviſions & des rafraîchiſſemens. Ils ont trouvé dans les familles de ces Nobles les arts, les ſciences, le goût, & tout ce qui peut rendre la Société aimable.

Ce fut le 28. d'Août 1737. qu'arriva la mort tragique de M. *Senierque*, Chirurgien de la Troupe, ou, *Compagnie Françoiſe*, comme l'appelloient les Eſpagnols du Perou. Les détails de cette triſte avanture ont été rendus publics en 1745. M. *de la Condamine* s'eſt

VII

vu obligé, tant en son nom qu'en qualité d'exécuteur testamentaire du défunt, de soutenir & d'intenter pour l'honneur de sa mémoire, & devant un Tribunal étranger, un procès criminel, qui a duré près de trois ans, & qui seul eût suffi pour occuper quelqu'un qui n'eût eu que cette seule affaire.

Voici des idées plus réjouïssantes. Les Indiens de quelques cantons sont dans l'habitude de faire tous les ans une fête, qui n'a rien de barbare, ni de sauvage, & qu'ils ont imitée des Espagnols leurs Conquérans, qui l'ont eux-mêmes vraisemblablement autrefois empruntée des Maures. Ce sont des courses de chevaux, qui forment de vrais ballets figurés : les Indiens louënt des parures destinées à cet usage, & semblables à des habits de théatre : ils se fournissent de lances & de harnois d'apparence pour leurs chevaux, qu'ils manient avec assez d'addresse & peu de grace. Leurs femmes leur servent d'Ecuyers en ces occasions ; & c'est le jour de l'année où la condition de ces infortunées est le plus ennoblie. Leurs maris dépensent en un de ces jours de fête plus qu'ils ne gagnent en un an. Le Maître ne contribuë pour l'ordinaire à ce spectacle qu'en l'honorant de sa présence. Celui dont les Académiciens furent témoins, eut une scène des plus burlesques. Dans les intermèdes quelques jeunes Métis, qui ont le talent de contrefaire parfaitement tout ce qu'ils voient, & même ce qu'ils ne comprennent pas, jouèrent des Scènes pantomimes. " Je

„ les avois vus, dit M. *de la Condamine*, plu-
„ sieurs fois nous regarder attentivement,
„ tandis que nous prenions des hauteurs du
„ Soleil pour régler nos pendules. Ce devoit
„ être pour eux un mistère impénétrable,
„ qu'un Observateur à genoux au pié d'un
„ quart de cercle, la tête renversée, dans
„ une attitude génante, tenant d'une main
„ un verre enfumé, maniant de l'autre les
„ vis du pié de l'instrument, portant alterna-
„ tivement son œil à la lunette & à la divi-
„ sion, pour examiner le fil-à-plomb, cou-
„ rant de tems en tems regarder la minute &
„ la seconde à une pendule, écrivant quelques
„ chiffres sur un papier, & reprenant sa pré-
„ mière situation. Aucun de nos mouvemens
„ n'avoit échapé aux regards curieux de nos
„ spectateurs: au moment que nous nous y
„ attendions le moins parurent sur l'arène
„ de grands quarts de cercle de bois & de pa-
„ pier peint, assez bien imités; & nous vimes
„ ces bouffons nous contrefaire tous avec
„ tant de vérité, que chacun de nous, & moi
„ tout le prémier, ne put s'empêcher de se
„ reconnoitre. Tout cela fut exécuté d'une
„ manière si comique, que j'avouë que je n'ai
„ rien vu de plus plaisant pendant les dix ans
„ du voyage; & il me prit une si forte envie
„ de rire que j'oubliai pendant quelques mo-
„ mens mes affaires les plus sérieuses."

Il y a divers Volcans considérables dans la Province de *Quito*. Nous finirons cet Extrait par quelques particularités concernant ceux

de

de *Pitchincha* & *Coto-paxi*. Mrs. *Bouguer* & *de la Condamine* ne voulurent pas quitter *Quito*, sans voir cette espèce de *Vésuve* au pié duquel la ville est située ; & ils firent pour satisfaire cette curiosité des tentatives presque aussi périlleuses que celles qui coûtèrent la vie à Pline l'ancien. Ils y consacrèrent plusieurs jours de fatigues. Comme le 17. Juin 1742. fut le plus intéressant, nous nous bornerons au recit de ce qui s'y passa.

M. *Bouguer* proposa ce jour-là d'aller du côté de l'Ouëst, où étoit la grande brêche du Volcan ; & M. *de la Condamine*, enhardi par des expériences précedentes, indiqua le chemin le plus court ; c'étoit de monter tout droit par-dessus la neige à l'enceinte de la bouche du Volcan, & il s'offrit à servir de guide.

„ Je pris les devans, continuë-t-il, un long „ bâton à la main, avec lequel je sondois la „ profondeur de la neige : je la trouvai en „ quelques endroits plus haute que mon bâ„ ton, mais cependant assez dure pour me „ porter. J'enfonçois tantôt plus, tantôt „ moins; presque jamais beaucoup au-dessous „ du genou. C'est ainsi que j'ébauchai dans „ la partie de la montagne que la neige cou„ vroit les marches fort inégales d'un esca„ lier, environ 100. toises de haut. En ap„ prochant de la cime, j'apperçus entre deux „ rochers l'ouverture de la grande bouche, „ dont les bords intérieurs me parurent cou„ pés à pic ; & je reconnus que la neige qui

„ les couvroit du côté où je m'étois avancé „ la veille, étoit minée en dessous. Je m'ap„ prochai avec précaution d'un rocher nud „ qui dominoit tous ceux de l'enceinte. Je „ le tournai par dehors où il se terminoit en „ un plan incliné, d'un accès assez difficile; „ pour peu que j'eusse glissé, je roulois sur „ la neige 5. ou 600. toises jusqu'à des ro„ ches où j'aurois été fort mal reçu. M. „ *Bouguer* me suivoit de près, & m'avertit du „ danger qu'il partageoit avec moi : nous „ étions seuls; ceux qui nous avoient d'abord „ suivis, étoient retournés sur leurs pas. En„ fin nous atteignîmes le haut de notre ro„ cher, d'où nous vîmes à notre aise la bou„ che du Volcan.

„ C'est une ouverture qui s'arrondit en de„ mi-cercle du côté de l'Orient; j'estimai „ son diamètre de 8. à 900. toises : elle est „ bordée de roches escarpées, dont la partie „ extérieure est couverte de neige: l'intérieu„ re est noirâtre & calcinée. Ce vaste gouf„ fre est séparé en deux comme par une mu„ raille de même matière, qui s'étend de „ l'Est à l'Ouëst. Je ne jugeai pas la profon„ deur de la cavité, du côté où nous étions, „ de plus de 100. toises ; mais je ne pouvois „ en appercevoir le centre, qui vraisemblable„ ment étoit beaucoup plus profond. Tout „ ce que je voyois, ne me parut être que „ les débris écroulés de la cime de la mon„ tagne, lors de son embrasement: un amas „ confus de rochers énormes, brisés & en-

„ tassés

„ taſſés irrégulièrement les uns ſur les au-
„ tres, préſentoit à mes yeux une vive ima-
„ ge du chaos des Poëtes. La neige n'étoit
„ pas fonduë par-tout: elle ſubſiſtoit dans quel-
„ ques endroits: mais les matières calcinées
„ qui s'y mêloient, & peut-être les exhalai-
„ ſons du Volcan, lui donnoient une cou-
„ leur jaunâtre: du reſte, nous ne vîmes au-
„ cune fumée. Un pan de l'enceinte, entiè-
„ rement éboulé du côté de l'Ouëſt, empê-
„ che qu'elle ne ſoit abſolument circulaire,
„ & c'eſt là le ſeul côté par où il ſemble poſ-
„ ſible de pénétrer au dedans. J'avois porté
„ une bouſſole à deſſein de prendre quelques
„ relèvemens; je m'y préparois, malgré un
„ vent glacial qui nous geloit les piés & les
„ mains, lorsque M. *Bouguer* me propoſa de
„ nous en retourner: ce conſeil fut donné ſi
„ à propos, que je ne pus réſiſter à la per-
„ ſuaſion. Nous reprîmes le chemin de la
„ tente, & descendîmes en un quart d'heure
„ ce que nous avions mis plus d'une heure à
„ monter. Nous meſurâmes l'après-midi &
„ les jours ſuivans une baſe de 130. toiſes,
„ & nous relevâmes divers points avec la
„ bouſſole, pour faire un plan du Volcan &
„ de ſes environs."

Dans le tems-même que ces Meſſieurs étoient occupés à ce travail, la montagne de *Coto-paxi*, où eſt l'autre Volcan dont nous voulons parler, jetta des flammes en abondance; & cela produiſit une fonte de neiges qui cauſa de grands ravages. Elle n'en avoit

point jetté depuis plus de deux ſiècles, peu après l'arrivée des Espagnols, mais elle a continué ſes embraſemens en 1743. & 1744.

Celui de la nuit du 30. au 31. Novembre 1744. a été des plus terribles. On vit des cataractes de feu s'ouvrir de nouvelles routes, en perçant les flancs de la montagne, des cascades de neige à demi-fonduë ſe précipiter dans la plaine, une mer d'eau bouillante couvrir en peu de minutes le terrain pluſieurs lieuës à la ronde, & rouler dans ſes flots pêle-mêle des maſſes enflammées, des blocs de glace, & des fragmens de rocher. Les rivières ou torrens s'enflèrent ſi prodigieuſement, que trois ou quatre ponts de pierre furent emportés, & qu'une manufacture de drap très-ſolidement bâtie, à douze lieuës du Volcan, fut entièrement détruite. Le village de *Napo*, diſtant de plus de 30. lieuës en droite ligne, peut-être de plus de 60. par les grandes ſinuoſités du cours des rivières entre les montagnes, fut enlevé entre minuit & une heure du matin, cinq à ſix heures après la grande exploſion.

M. *Godin*, dans la Gazette de *Lima* des mois de Février & Mars 1745. a publié en Espagnol une Relation circonſtanciée de ces évènemens. M. *Bouguer*, dans les Mémoires de l'Académie de 1744. eſt entré dans un aſſez grand détail ſur l'éruption de *Coto-paxi* de 1742. Don *George Juan* & *Don Antoine de Ulloa*, dans leur Relation hiſtorique, ont auſſi traité la même matière. Cependant M. *de la Con-*

Condamine a trouvé dequoi glaner après eux, & rapporte les nouvelles particularités qu'on va lire.

En 1742. on avoit entendu très-distinctement à *Quito* le bruit du Volcan de *Coto paxi*, plusieurs fois en plein jour, sans même y faire une attention expresse : M. *de la Condamine* peut déposer à cet égard comme témoin ; cependant on n'entendit point dans cette même ville la grande explosion le soir du 30. Novembre 1744. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce même bruit, qui ne fut pas sensible à *Quito*, à douze lieuës du Volcan vers le Nord, fut ouï très-distinctement à la même heure & du même côté, en des lieux beaucoup plus éloignés, comme à *la Villa de Ibarra*, à *Pasto*, à *Popayan*, & même à *la Plata*, à plus de 100. lieuës mesurées en l'air: c'est dequoi l'on cite des témoins respectables. On assure aussi que le bruit fut entendu bien plus loin encore du côté du Sud, vers *Guayaquil*, & au-delà du *Piurà*, c'est-à-dire, à plus de 120. lieuës de 25. au dégré : le vent y aidoit un peu ; il souffloit alors du Nord-Est. Il y a quelque apparence que ce vent & les montagnes intermédiaires, sur-tout celle d'*Yavirac*, vulgairement *El Panecillo*, qui couvre immédiatement *Quito* du côté du Sud, empêchèrent le bruit d'y parvenir; tandis que le son, refléchi & augmenté par les Echos dans le vallon au Nord du Volcan, où ce vent ne se faisoit pas sentir, fut porté beaucoup plus loin du même côté.

On prétend que les eaux, en se précipitant du sommet de la montagne, firent plusieurs bonds dans la plaine, avant que de s'y répandre uniformément; ce qui sauva la vie à diverses personnes, par dessus lesquelles le torrent passa sans les toucher. Le terrain, cavé en quelques endroits par la chûte des eaux, s'est exhaussé en d'autres par le limon qu'elles ont déposé en se retirant. On peut juger quels changemens a dû recevoir la surface de la Terre par des évènemens semblables pendant le cours des siècles antérieurs, dans un pays où presque toutes les montagnes sont Volcans, ou l'ont été: il n'est pas rare d'y voir des ravins se former à vuë d'œil, & d'autres qui se sont creusés un lit profond en peu d'années, dans un terrain que l'on se souvient d'avoir vu parfaitement uni. Il est très-possible, il est même vraisemblable, que toute la superficie de la Province de *Quito*, jusqu'à une assez grande profondeur, soit formée de nouvelles terres éboulées & de débris de Volcans; & c'est peut-être par cette raison qu'on n'y découvre aucune Coquille fossile, quoique M. *de la Condamine* en ait cherché avec soin dans les cavernes les plus profondes.

En 1738. le sommet de *Coto-paxi*, par mesure géométrique, étoit de 500. toises au moins plus haut que le pié de la neige permanente. La flamme du Volcan s'élevoit, d'un commun aveu, autant au-dessus de la cime de la montagne, que son sommet excédoit la hauteur du

du pié de la neige. Cette mesure comparative, qui ne peut être sujette à une grande erreur, a été confirmée à M. *de la Condamine* par M. le Marquis *de Maënza*, de qui il tient la plus grande partie de ces détails. Placé à quatre lieuës de distance, & spectateur tranquile de ce terrible phénomène, quoique d'ailleurs il y fût fort intéressé par le dommage que ses terres en souffroient, il se trouvoit à portée de juger de tout avec plus de sang froid à *la Ciénega*, que ceux dont la vie étoit actuellement exposée au danger de l'inondation. Quand on rabattroit un tiers de la hauteur estimée, il resteroit encore plus de 300. toises, ou 1800 piés, pour la hauteur de la flamme : cependant la surface supérieure du cône tronqué, dont la pointe a été emportée par les anciennes explosions, avoit en 1738. sept à huit cent toises de diamètre. Cette vaste bouche du Volcan s'est visiblement étenduë par les éruptions postérieures de 1743. & 1744. sans parler des nouvelles bouches qui se sont ouvertes en forme de soupiraux dans les flancs de la montagne. Il est donc très-probable, qu'avant que cet immense foyer se fût si fort accrû & multiplié, dans le tems, par exemple, qu'a joüé la prémière mine, qui fit sauter un quart de la hauteur de *Cotopaxi*, la flamme réünie en un seul jet, dut être dardée avec plus d'impétuosité, & par conséquent put s'élever encore plus haut que dans le dernier embrasement. Quelle a dû être alors la force qui fut capable de lancer à plus de

trois lieuës de gros quartiers de roches, témoins irréprochables d'un fait qui ſemble, au prémier aſpect, paſſer les bornes de la vraiſemblance, parce que nous connoiſſons peu la Nature.

Enfin les cendres de l'embraſement de 1744. furent portées jusqu'à la mer, à plus de 80 lieuës; & du côté de *Riobamba*, elles couvrirent les terres au point qu'on ne voyoit plus la moindre verdure dans les campagnes, à douze & quinze lieuës de diſtance: ce qui dura un mois & plus en quelques endroits, & fit périr un nombre prodigieux de gros & menu bêtail. A la *Ciénega*, quatre lieuës à l'Ouëſt de la bouche du Volcan, la cendre avoit 3 ou 4 pouces d'épaiſſeur. Cette pluie de cendre avoit été immédiatement précedée d'une de terre fine, d'odeur desagréable, & de couleur blanche, rouge & verte, qui elle-même avoit été dévancée par une autre de menu gravier. Celle-ci fut accompagnée en divers endroits d'une nuée immenſe de gros hannetons blancs: la terre en fut couverte en un inſtant, & ils diſparurent tous avant le jour.

A R-

ARTICLE III.

D. *Johann Georg Gmelins* Reiſe durch Sibirien, &c.

c'eſt - à - dire

VOYAGE EN SIBE'RIE, *depuis* 1733. *jusqu'en* 1743. *par* M. JEAN-GEORGE GMELIN, *Docteur & Profeſſeur en Chymie & en Botanique dans l'Univerſité de* Göttingen. Tome I. gr. *in octavo*, à Göttingen, chez la Veuve Van den Hoeck, 1751. pp. 467. ſans la Préf.

Si la nouveauté n'a pas perdu ſon prix aux yeux des hommes, cette Relation doit exciter toute leur curioſité. La Sibérie, & en particulier la fameuſe Peninſule de Kamſchatka, ſe produiſent ici aux yeux de l'Univers, qui ne les connoiſſoit guères plus, au moins cette dernière, que l'on connoiſſoit l'Amérique avant *Colomb*. Il eſt intéreſſant d'apprendre d'abord ce qui a donné occaſion à ces Voyages.

L'Empereur PIERRE LE GRAND, auquel la Poſterité confirme de jour en jour ce ſur-

ſurnom, étant en 1717. à Paris, honora de ſa préſence l'Académie des Sciences de cette ville, & aſſiſta à une de ſes Aſſemblées. De retour dans ſes Etats, au bout de quelques années, il fit connoitre l'intention qu'il avoit d'être Membre de cette Académie. On reçut cette propoſition, comme elle devoit l'être; & le Czar promit de remplir ſes devoirs d'Académicien, en fourniſſant ſon contingent de travail. En effet il ne tarda pas à donner une première preuve de la fidélité avec laquelle il rempliſſoit ſon engagement, en envoyant à l'Académie une Carte très-exacte de la Mer Caſpienne qu'il avoit fait lever.

Cette idée conduiſit le génie élevé de ce Prince à d'autres. Toutes les Deſcriptions qui avoient paru juſqu'alors des Contrées Septentrionales, n'étoient qu'obſcurité. Tout Pays y portoit le nom de *Tartarie*, & tout Peuple étoit *Tartare*.

On ne connoiſſoit, ni poſitions, ni limites; ſur-tout on n'avoit pas les moindres lumières ſur cette communication tant déſirée avec l'Amérique; on ignoroit ſi un Continent joignoit cette partie du Monde avec le Nord de l'Europe, ou ſi quelque mer l'en ſéparoit. C'eſt principalement à cette dernière Queſtion que le Czar s'arrêta, ſentant combien il ſeroit curieux & utile d'en trouver la ſolution, combien ſes Etats en tireroient d'avantages pour l'accroiſſement d'un Commerce, dont il étoit le Créateur, & qu'il avoit déjà pouſſé fort loin. Quoique la Tartarie confinât à la Ruſ-

ſie,

ſie, on y en parloit beaucoup moins qu'ailleurs; & les idées dont on vient de parler, y étoient parfaitement nouvelles.

Pour s'aſſurer ſi le Continent de la Sibérie étoit le même que celui de l'Amérique, ou ſi la mer étoit entre deux, il y avoit plus d'une voie à ſuivre. La prémière & la plus prochaine, c'étoit par la Mer Glaciale. Si l'on avoit pu ſe rendre par elle jusqu'au grand Ocean, on auroit cotoyé tout le Nord de la Sibérie, & en particulier les montagnes placées à l'extremité, & qui ſont connuës en Ruſſie & en Tartarie ſous le nom de *Tſchuketſchoi*, quoiqu'elles portent dans les Cartes celui de *Schalaginskoinoſſ*; d'où auroit reſulté la preuve inconteſtable que la Sibérie n'étoit pas contiguë à l'Amérique. On ſait que les Anglois & les Hollandois ont fait à cet égard pluſieurs tentatives infructueuſes, & qu'il s'en faut beaucoup qu'ils aient pénétré jusqu'aux lieux où l'on peut s'aſſurer de la vérité du fait. Cela ne démontroit pourtant pas encore l'impoſſibilité de l'exécution. Quand la ſaiſon de l'année vient arrêter le cours de la Navigation, & que la glace s'empare de la ſurface des eaux, il ne faut pas penſer à retourner ſur ſes pas; mais on doit s'approcher des terres, chercher quelque Port, ou l'embouchure de quelque fleuve dont on ait déjà connoiſſance, obtenir du ſecours des Habitans, & ne pas ſe décourager par les incidens d'un Voyage qu'on n'a pas entrepris dans la penſée que ce fût une partie de plaiſir. L'eſſen-

tiel

tiel eſt d'hyverner en lieu ſûr. Dès que la glace s'ouvre, on ſe remet en mer, & on a déjà une grande avance. Mais il eſt pourtant vrai qu'un Etranger, auquel l'Hyver de ces climats eſt presque inſupportable, trouve beaucoup de difficultés à ſuivre cette voie.

La ſeconde eſt plus longue, mais auſſi elle eſt très-poſſible; car tous les obſtacles qui paroiſſent du prémier coup d'œil la rendre impratiquable, ſont de nature à être levés. Il s'agit de paſſer la Ligne, & d'aller jusqu'aux Indes par la route ordinaire: enſuite en cinglant à côté de la Californie dans l'Ocean Oriental, de tirer à l'Occident pour tâcher de trouver la Mer Glaciale. Il eſt vrai qu'on a bien des mers à paſſer, & bien des côtes à ranger, en prenant ce chemin; & cela donne lieu de craindre que, dans une auſſi longue courſe, il n'y ait des risques de pluſieurs ſortes à courir. Cependant on n'eſt pas en droit d'alléguer de ſimples préſomtions pour combattre la poſſibilité d'une choſe.

Enfin la troiſième voie eſt celle-ci. Comme *Kamtſchatka* eſt ſujet à la domination Ruſſienne, & que la mer ſur laquelle ce pays eſt ſitué, fait partie de l'Ocean Oriental, duquel la Mer Glaciale ne ſauroit être fort éloignée, il faudroit commencer la Navigation de *Kamtſchatka*, & faire voile de là en cotoyant les contrées Septentrionales jusqu'au fleuve *Anadyr*, & plus loin encore, autant que le pays s'étendroit. Cela doit néceſſairement fournir un moyen de s'aſſu-

ſûrer, ſi la Sibérie tient à l'Amérique, ou non.

Deux Vaiſſeaux partis d'Archangel par la Mer Blanche, prirent la prémière de ces trois routes, paſſant d'abord dans la Mer Septentrionale, & entrant de là dans la Mer Glaciale. Mais il leur arriva ce qui étoit déjà arrivé à d'autres, c'eſt qu'un de ces Vaiſſeaux, arrêté par les glaces, ne put branler de la place où elles l'avoient ſaiſi; & pour l'autre, dont on n'a jamais eu de nouvelles, il fut apparemment coulé à fonds ſous la glace. L'incertitude des évènemens dans une Navigation des plus étenduës, eſt ſans doute cauſe que la ſeconde voie n'a jamais été tentée. Et pour la troiſième, elle avoit été miſe ſur le tapis, peu avant la mort du Czar. M. *de Fontenelle* rapporte, dans l'Eloge qu'il a fait de ce Monarque, qu'au commencement de 1725. un habile Capitaine de la Flotte reçut ordre de faire conſtruire deux Vaiſſeaux deſtinés à l'exécution de ce projet; & il ajoute qu'on n'en a point ſçu d'autres nouvelles en France. Le fait eſt vrai. Le Capitaine nommé par Pierre I. étoit un Danois, appellé *Behring*. Les Inſtructions qu'il reçut, étoient de la propre main du Czar. Ce Capitaine devoit ſe rendre à *Kamtſchatka* avec des gens experts dans la conſtruction des Vaiſſeaux, en faire faire deux, prendre deux Lieutenants; & en mettant à la voile de *Kamtſchatka* tirer vers le Nord, pour découvrir ſi la Sibérie confinoit au Nouveau Monde. L'un des Lieu-

Lieutenans étoit auſſi Danois, & ſe nommoit *Spangberg* ; l'autre, qui portoit le nom de *Tſchirikow*, étoit Ruſſe. Sur ces entrefaites le Czar termina ſa glorieuſe carrière. Son Epouſe, qui lui succéda, & qui étoit ſi digne de lui ſuccéder, parut animée des mêmes vuës, & chercha les moyens d'exécuter tous les projets que ſon Auguſte Epoux avoit conçus. Elle fit partir immédiatement après ſa mort ces Navigateurs, ſur le même plan & avec les mêmes Inſtructions que le Czar leur avoit deſtinées. Ils paſſèrent cinq ans en allées & venuës, & ne revinrent qu'au commencement de 1730 lorsque Pierre II. venoit de mourir, en laiſſant ſon Throne à l'Imperatrice *Anne Ivanowna*. M. *Gmelin* juge, autant qu'il a pu en être informé, que les ordres du Czar ne furent pas exécutés avec toute la préciſion néceſſaire. On tira bien de l'embouchure de la rivière de *Kamtſchatka*, où les Vaiſſeaux avoient été conſtruits, droit au Nord; on paſſa même le fleuve *Anadyr*; mais il n'eſt pas bien ſûr qu'on ſoit parvenu jusqu'à l'endroit que les Cartes appellent *l'Ile de Diomède*, & aux montagnes ſituées dans ſon voiſinage. Quand on approcha de ces lieux, la ſaiſon étoit déjà avancée, & les brouillards perpetuels déroboient la vuë des côtes. La Queſtion demeura donc indéciſe; ou du moins l'eſpèce de déciſion qu'on produiſit, parut ſuſpecte à l'Amirauté.

L'Imperatrice *Anne*, ſoutenant dignement la gloire de ſes Prédéceſſeurs, ne laiſſa pas tomber

ber une auſſi belle entrepriſe. Pour tirer tout le parti poſſible de l'expérience qu'avoient acquiſe les Officiers employés à ce Voyage, elle les recompenſa de leurs ſervices précedens, en les avançant de grade, & elle nomma le principal d'entre eux, M. *Behring*, pour Chef d'une ſeconde courſe. Cette Princeſſe ordonna enſuite qu'on formât pour cette nouvelle expédition une Société de perſonnes, qui fusſent non ſeulement en état de ſuivre les routes, & de ſoutenir les fatigues, mais qui pusſent auſſi faire des remarques utiles ſur des Pays auſſi peu connus, répandre du jour ſur le caractère, les mœurs, & les uſages des Peuples qu'on y rencontreroit, & embraſſer les différentes parties de l'Hiſtoire Naturelle, pour en donner des relations & des deſſeins, qui ſatisfiſſent la curioſité, & qui étendiſſent les connoiſſances humaines. Mais l'Impératrice enjoignit ſur-tout de ne point perdre de vuë le grand but du Voyage, & de tenter toutes les voies dont l'impoſſibilité ne ſeroit pas manifeſte, pour rapporter une déciſion authentique de la Queſtion propoſée. Et comme toutes les vraiſemblances étoient que la Sibérie étoit détachée de l'Amérique, la Souveraine déſiroit qu'on déterminât ſoigneuſement la poſition reſpective de ces Terres, & la diſtance que mettoient entre elles ces mers inconnuës. Les mêmes ordres portoient que, chemin faiſant, on aſſignât la ſituation de la *Corée* & du *Japon*, & qu'on traçât avec la dernière exactitude, tout le fonds du Golfe de la Mer de

Kamtſchatka dans ſa direction au Sud-Eſt vers *Amur*, & les Iles qui ſont dans le voiſinage.

Tel étoit le Plan, ſeul digne d'immortaliſer le génie qui l'avoit conçu ; & tous les arrangemens étoient pris de manière à en aſſurer la réüſſite. Deux Vaiſſeaux partis d'Archangel devoient s'avancer dans la Mer Glaciale jusqu'à l'embouchure du fleuve *Ob*. Un autre Vaiſſeau devoit deſcendre de *Tobolsk* par les fleuves *Irtiſch* & *Ob*, & de là ranger les côtes de la Mer Glaciale jusqu'au *Jeniſei*. Enfin deux voiles devoient auſſi partir d'*Irkutzt*, deſcendre enſemble la *Lena* jusqu'à la Mer Glaciale ; & enſuite prendre l'un à l'Occident jusqu'à l'embouchure du fleuve *Jeniſei*, l'autre à l'Orient, le long des côtes de la Mer Glaciale, en paſſant devant les fleuves *Jana*, *Indigirka*, & *Kolyma*, pour entrer dans l'Ocean, & y prendre ſon cours jusqu'à *Kamtſchatka*. De cette manière on diviſoit, pour ainſi dire, les peines & les difficultés de l'entrepriſe ; & il y avoit ordre, ſi la Navigation ne réüſſiſſoit pas la prémière année, de la recommencer une ſeconde, une troiſième, jusqu'à ce qu'on eût trouvé le paſſage, ou qu'on ſe fût convaincu de ſon impoſſibilité. Les meſures étoient auſſi priſes, par rapport à la Sibérie, qu'on devoit élever aux embouchures des principaux fleuves qui ſe jettent dans la Mer Glaciale, un, deux, jusqu'à trois Obélisques, pour faire reconnoitre ces embouchures, lorsque les Navigateurs y parviendroient.

On diſcuta dans le même tems la ſeconde

voie ci-deſſus expoſée, qui conſiſte à paſſer la Ligne, & on l'auroit miſe en exécution, ſi un obſtacle imprévu, ſur lequel M. *Gmelin* ne s'explique pas davantage, ne l'eût empêché. En attendant cette voie demeure toujours ouverte & pratiquable, ſur-tout ſi le ſuccès de la troiſième voie découvre des circonſtances qui faſſent juger qu'il y a des avantages réels à retirer de la ſeconde.

C'eſt à cette troiſième, ou au départ de *Kamtſchatka* même pour aller reconnoitre de là l'objet déſiré, la jonction ou la ſéparation des deux Continens, c'eſt, dis-je, à cette dernière voie que ſe ſont réünis & réduits tous les deſſeins qui avoient été projettés. L'Académie des Sciences de *Pétersbourg* a eu la gloire d'y contribuër. Comme pour arriver à *Kamtſchatka*, il faut traverſer la Sibérie dans toute ſa longueur, il ſe préſentoit la plus belle occaſion de décrire cette vaſte étenduë de Terres presque inconnuës; & c'eſt à ce but que les travaux de l'Académie ſe rapportèrent principalement. Dès l'an 1719. un habile Médecin de Dantzig, nommé *Daniel-Gottlob Meſſerſchmidt* avoit été envoyé en Sibérie pour y faire des recherches d'Hiſtoire Naturelle. Il n'en revint qu'au commencement de 1727. & on lui doit la juſtice qu'il travailla avec beaucoup d'ardeur à exécuter non ſeulement ſes inſtructions, mais encore à découvrir les Antiquités du Pays, à meſurer l'élévation du Pole, & à pluſieurs autres choſes dignes d'attention. Mais par malheur il étoit

ſeul, ſans la moindre perſonne qui eût la capacité requiſe pour l'aſſiſter; il falloit qu'il fît toutes les écritures, tous les deſſeins, & par conſéquent il fut obligé d'omettre bien des choſes qu'il auroit fait entrer dans ſes Obſervations, s'il avoit eu les ſecours néceſſaires. D'ailleurs il y a certaines choſes, ſur lesquelles on ne peut bien compter que d'après le rapport de plus d'un témoin.

Ce prémier Voyage ne rendoit donc point inutile celui que l'Académie entreprit; c'étoit plutôt un motif pour l'exécuter. Elle reçut des inſtructions de la Cour, qui la chargeoient de joindre aux Obſervations Aſtronomiques, & aux Meſures Géometriques, la deſcription des choſes naturelles & politiques, tant dans l'étenduë de la Sibérie qu'à *Kamtſchatka* même. Chaque Membre de l'Académie, nommé pour le Voyage, eut encore ſes inſtructions à part qu'il reçut du Miniſtère, comme les Officiers de Marine recevoient les leurs de l'Amirauté. On ne ſubordonna point non plus les Académiciens aux Commendans des Vaiſſeaux ; ils y étoient ſur le pié de Paſſagers, avec ordre de leur fournir toutes les commodités & de leur prêter toute l'aſſiſtance, dont ils pourroient avoir beſoin. Les Profeſſeurs qui étoient chargés des recherches d'Hiſtoire Naturelle & de Politique, ne devoient pas aller plus loin que *Kamtſchatka*. Il n'y avoit que le Profeſſeur d'Aſtronomie, qui dût s'embarquer pour déterminer les ſituations des lieux, auxquels on aborderoit, ou qu'on dé-

découvriroit, à une portée qu'il pût soumettre à des Observations de son métier.

M. *Gmelin* nous assure que l'Univers s'étonnera, quand il sera instruit de la manière dont toutes ces choses ont été exécutées, & que cet évènement fera une véritable Epoque à la gloire immortelle de l'Impératrice *Elizabeth*, glorieusement régnante. Comme notre Auteur n'a point été du Voyage par mer, il ne sait point à fonds ce qui s'y est passé; & quand il le sauroit, il reconnoit que ce seroit une témérité punissable de sa part d'en instruire le Public, sans en avoir obtenu la permission. L'Ouvrage, sur lequel roule cet Article, n'est donc, à proprement parler, que le Voyage Académique, dans lequel il n'y a aucun sécret d'Etat, & qu'on peut regarder comme la suite & le supplément du Voyage de M. *Messerschmidt*. L'intention du Czar Pierre I. avoit été d'ailleurs, que cette Relation de la Sibérie, dont le Voyage fut commencé sous son règne & par ses ordres, devint publique; & il avoit promis en particulier à l'Académie des Sciences de Paris de lui en faire part, comme on le voit par la Lettre de M. *Blumentrost*, insérée dans l'Histoire de cette Académie pour l'année 1720. M. *Gmelin* a pourtant cru que la prudence lui ordonnoit de supprimer encore certains détails, soit par la liaison qu'ils peuvent avoir avec le Gouvernement de l'Empire, soit pour laisser aux personnes-mêmes, que la Cour de Russie en chargera, la gloire de donner une Histoire circon-

ſtanciée & complette de cette glorieuſe expédition.

Le Lecteur ne trouvera donc ici qu'un Journal du Voyage de *Sibérie* de *Pétersbourg* à *Jakutzk*, & du retour par la même route. M. *Gmelin* ne l'avoit dreſſé que pour ſa propre ſatisfaction. Il s'y eſt attaché à marquer les lieux, les fleuves, les lacs, les propriétés du terroir, les Peuples, leurs moeurs & coutumes, leur religion & leur culte avec les principales cérémonies. Ce prémier Tome conduit depuis *Pétersbourg* jusqu'à *Selenginsk*, qui eſt aux frontières de la Chine. Les jours ſont marqués ſuivant le vieux ſtyle qui étoit encore alors uſité en Ruſſie. Les meſures ſont auſſi priſes de Ruſſie, & les diſtances des lieux exprimés par *Werſtes*, qui font 3500 Piés Anglois. Il en eſt de même des poids. Un *Pud* fait en Ruſſie quarante livres; & ces 40 livres font 35 livres, & deux lots & demi, poids de Nüremberg.

Pour achever de donner une idée de l'Ouvrage de M. *Gmelin*, nous en tirerons les principales particularités qui concernent la ville de *Tobolsk*, Capitale de la Sibérie. Elle eſt ſituée à 58 dégrés, 12 minutes de latitude, ſur la rivière *d'Irtiſch*. On la partage en haute & baſſe ville. La haute ville eſt ſur la rive ſupérieure & Orientale de l'*Irtiſch*, & la baſſe dans le terrain qui eſt au-deſſous de l'autre côté du fleuve. Le circuit de ces deux villes priſes enſemble eſt fort grand. Toutes les maiſons en ſont de bois. Dans la haute vil-

ville, qui eſt la ville proprement dite, ſe trouve la Fortereſſe, qui eſt à-peu-près quarrée, & que le Gouverneur précedent, nommé *Gagarin*, a fait conſtruire de pierre. La Chancellerie de la Régence & le Palais de l'Archevêque ſont auſſi de pierre. La maiſon du Gouverneur, eſt près de la Fortereſſe. Celui qui y étoit en 1734. depuis quatre ans, s'appelloit *Alexei Livowitz Pleſchtſcheew*. Il y a dans la Citadelle des boutiques pour les marchandiſes ; & outre cela dans la haute ville un Marché pour les vivres. Le Gouverneur faiſoit alors actuellement élever un rempart autour de la ville ſupérieure, du côté Oriental qui regarde la Campagne ; & l'ouvrage tendoit à ſa fin.

La baſſe ville a ſon Marché, & quelques boutiques de mercerie, où l'on peut avoir toutes ſortes de bagatelles. Mais quand on veut faire quelques emplettes, ſoit ici ſoit dans la haute ville, il faut les faire en Hyver le matin depuis qu'il fait jour jusqu'à onze heures, & l'après-midi de 2 à 4, & en Eté le matin de 5 à 11 & l'après-midi de 4 à 8. Aux autres heures les Marchands n'y ſont point. Et aux heures de vente la preſſe eſt ſi grande qu'on ne ſauroit la percer qu'avec une peine infinie, parce que le chemin de la baſſe à la haute ville, ſur-tout en Eté, paſſe ordinairement par ce Marché.

Le Clergé ne paroit pas avoir pris d'auſſi fortes racines ici que dans les villes de Ruſſie ; il n'y a en tout que deux Egliſes prin-

cipales de pierre, qui ſont dans la Forteresſe, trois de bois dans la haute ville, & un Monaſtère nommé *Roſchdeſtwenskoi.* La baſſe ville a ſept Egliſes, & un Cloître de bois dit *Snamenskoi.*

Quant aux prérogatives du ſéjour de ces deux villes, la haute a ſur la baſſe l'avantage conſidérable de n'être point expoſée aux inondations; mais en revanche c'eſt une bien grande incommodité pour elle d'être obligée d'aller chercher au bas de la hauteur toute l'eau dont elle a beſoin. L'Archevêque ſeul eſt venu à bout de faire creuſer à grands frais un Puits de 30 *Klafters* de profondeur; ce qui fait 210 piés Anglois; mais l'uſage en eſt réſervé pour ſon Palais. Un autre grand inconvénient de la haute ville, c'eſt que tous les ans il ſe détache des morceaux conſidérables de la montagne du côté de l'*Irtiſch*; ce qui oblige ſouvent les habitans de démolir les maiſons qui ſont trop près du bord de ce fleuve, & de les aller placer ailleurs. M. *Gmelin* a vu des maiſons, dont les poûtres employées aux fondemens étoient déjà découvertes par l'eau de *l'Irtiſch.* Le Gouverneur précedent a cherché les moyens de prévenir cet accident, qu'il ſoupçonnoit venir de ce que l'embouchure du fleuve *Tobol*, qui donne ſon nom à la ville, ſe dégorgeoit préciſement visà-vis de la Forteresſe. Dans cette penſée il employa les Suédois, qui étoient alors priſonniers dans cette ville, à détourner cette embouchure, en lui creuſant un nouveau lit;

ce qui a été en effet d'un grand ſecours. Mais l'expérience a pourtant convaincu que le remède n'étoit pas ſuffiſant. Notre Auteur préſume que la principale cauſe de ces éboulemens eſt dans la terre graſſe, dont eſt principalement compoſé le rivage. Ces chûtes de terre n'arrivent qu'au Printems, dans la m me ſaiſon où *l'Irtiſch* ſe déborde. La force de l'eau dans ce tems-là mine par deſſous, entraîne la terre graſſe, & fait des cavités qui ne pouvant plus ſoutenir ce qui repoſe ſur elles, en cauſent l'affaiſſement. Un moyen plus ſûr de détourner entièrement le mal, ce ſeroit de planter des piquets, ou plutôt encore des ſaules, & d'autres arbres propres à former une haie, qui étant immédiatement appliquée contre ce rivage que les eaux attaquent, le ſoutiendroit

La baſſe ville a la commodité d'avoir l'eau à ſa portée; mais elle en a quelquefois trop par les inondations fréquentes auxquelles elle eſt expoſée. Elles ne ſont pourtant pas annuelles. Les habitans prétendent même qu'elles n'arrivent que tous les dix ans. En 1733. non ſeulement toute la ville, mais encore toute la Campagne aux environs du fleuve *Tobol* fut ſous l'eau. La Tradition ajoute qu'au bout de 10 ans, l'inondation a lieu deux années de ſuite. Ainſi on l'attendoit encore en 1734. lorſque M. *Gmelin* étoit à *Tobolsk*; mais la prophétie ne ſe trouva pas juſte; ce qui fait voir qu'on ne doit pas y faire grand fonds.

Les deux villes ont communication ensemble par trois chemins différens. Le prémier, qui est auprès de la rivière, est le plus roide. Il va droit à la Forteresse; & c'est le Gouverneur précedent qui l'a fait faire. On s'en sert sur-tout au Printems & en Eté, parce qu'il est garni de poutres. Il va depuis le rempart ou l'extremité de la haute ville jusqu'au Cloître de *Snamenskoi* dans la basse ville. Quiconque demeure à *Tobolsk* ailleurs que le long de ce chemin, n'est pas à son aise: car tout le terrain étant d'une terre forte & grasse, cela fait au Printems un mortier dont on a bien de la peine à se tirer; & il ne se sèche bien en Eté que dans la haute ville où la chaleur du soleil est extrêmement forte. Le second chemin n'est guères employé, ni Hyver, ni Eté parce qu'il est aussi fort roide, & n'est point garni de poutres. Le troisième sert le plus en Hyver, point du tout au Printems, & quelquefois en Eté. La montée en est plus douce que des deux autres. Quoiqu'il ne soit pas garni, il part de son extremité d'embas un sentier garni, qui va jusqu'au prémier chemin dont on a parlé, & se réünit avec lui auprès du Marché.

Si l'on vouloit donner des Armoiries à la ville de *Tobolsk*, comme en ont les villes d'Allemagne, la plus convenable seroit une Vache. Il n'y a point de lieu au monde, où l'on voye plus de ces Animaux dans les ruës. On ne sauroit, pour ainsi dire, se tourner l'Hyver, sans en avoir quelqu'une à ses côtés;

&

& le nombre en augmente encore au Printems & en Eté. Une ſingularité qui concerne les Chats, c'eſt qu'ils y ſont pour la plûpart rouges.

L'*Irtiſch* eſt la principale rivière qui paſſe à *Tobolsk*. Sa ſource eſt fort loin de là chez les Calmuques. Après avoir traverſé une grande étenduë de pays, elle paſſe par un Lac des Calmuques, nommé *Nurr-Saiſſan*; d'où jusqu'à *Tobolsk* il y a bien encore 2000 *Werſtes*, dans l'eſpace desquelles l'*Irtiſch* reçoit quantité de grandes & de petites rivières, dont les principales ſont l'*Iſchim* & le *Tobol*; après quoi arroſant *Tobolsk*, il va ſe jetter lui-même 400 *Werſtes* au deſſous dans l'*Ob*, près de *Samarowskoi-Jam*. On a déjà parlé de la ſituation où ſe trouve l'embouchure du *Tobol*. Les eaux de l'*Irtiſch* ſont toujours troubles & limoneuſes. Les Relations des Voyageurs asſurent que celles du *Tobol* ſont beaucoup plus claires & plus nettes, & qu'on peut encore les reconnoitre dans l'*Irtiſch* à plus d'un mille de la jonction de ces deux rivières. M. *Gmelin* n'a point trouvé que cela fût vrai. Pour ſe procurer plus de certitude à cet égard, il ſe fit apporter de l'eau du *Tobol*. Si elle n'étoit pas tout-à-fait auſſi trouble que celle de l'*Irtiſch*, il ne s'en falloit guères, & elle avoit le même poids. Peut-être qu'elle devient plus claire, lorsque l'air a été calme pendant un certain tems. Mais une choſe en quoi les mêmes Voyageurs ſe trompent au moins, c'eſt lorsqu'ils attribuent à l'*Irtiſch* un

un cours fort rapide. Sans parler des glaces qui l'embaraſſent ſouvent, notre Savant a fait l'expérience que ce fleuve employoit une heure à parcourir une *Werſte*. Il y a encore quelques petits ruiſſeaux qui courent dans la baſſe ville, & ſe jettent dans l'*Irtiſch*. Leurs noms ne ſont pas aſſez intéreſſans pour les mettre ici.

La ville de *Tobolsk* a beaucoup d'habitans, dont près du quart conſiſte en Tartares. Les autres ſont Ruſſes, mais pour la plupart, ou malfaiteurs qui y ont été envoyés pour leurs crimes, ou deſcendans de ſemblables exilés. Comme tout eſt à un ſi bas prix dans cette ville qu'un homme du commun y peut fort bien vivre avec dix Roubles par an; cela fait que la faineantiſe & les vices y règnent au plus haut point. Quoiqu'il y ait des Ouvriers de toutes ſortes de profeſſions, on ne ſauroit tirer d'ouvrage d'eux; & c'eſt un bonheur inſigne, quand on s'eſt procuré quelque utencile, ou autre choſe dont on avoit beſoin. Pour l'ordinaire on n'y réüſſit que par la violence, & en mettant chez les Ouvriers des Gardes qui les forcent à travailler. Tout au moins quand ils ont gagné quelque choſe, faut-il qu'ils l'aient dépenſé tout en débauche, avant que de ſe remettre à l'ouvrage. C'eſt ſur-tout l'extrême modicité du prix du pain qui eſt cauſe, que content de vivre au jour la journée, le Peuple de *Tobolsk* ſeroit, pour ainſi dire, fâché d'avoir un *Copicke* de reſte pour le lendemain, ou quelque petite ſom-

somme pour les cas de maladie. Quand ils n'ont rien, deux heures d'ouvrage mettent un homme en état de se reposer le reste de la semaine.

Le Gouverneur de *Tobolsk* a sous lui un Sous-Gouverneur à *Irkutzk*, avec tous les *Woyvodes* de Sibérie, de manière pourtant qu'il ne sauroit conférer ces places, mais qu'il est obligé de reconnoitre ceux auxquels la Chancellerie de Sibérie, qui est à Moscau, les accorde. C'est de l'Impératrice que le Gouverneur, Sous-Gouverneur, & les Officiers de la Chancellerie reçoivent leurs pensions: ce qui n'avoit point été usité auparavant, & ne l'est point encore à l'égard des Gouverneurs des autres Provinces, ni même des *Woyvodes* de Sibérie. Ce qu'il y a de plus respecté à *Tobolsk*, ce sont deux Sécrétaires de la Chancellerie de la Régence, qui, lorsqu'on change le Gouverneur, demeurent dans leur poste. Tout plie devant eux; & un clin d'oeil de leur part fait plus d'effet que dix ordres exprès du Gouverneur. Il faut même que les principaux Officiers de la Garnison se conforment à leurs volontés; ce qui leur donne un pouvoir presque illimité.

Le Gouverneur célèbre tous les jours de fête de la Cour. Il invite ces jours-là tous ceux qui sont au service de S. M. & les Marchands de la ville. Tant que les Académiciens ont été à *Tobolsk*, on n'a pas manqué de les comprendre dans cette invitation. Ils étoient à une même table, avec l'Archevê-

que,

que, les Archimandrites, quelques autres Eccléſiaſtiques, & les Officiers de la Garniſon. Les mets étoient apprêtés à la Ruſſe, mais les liqueurs étoient fort bonnes. Le vin de Rhin & les vins muſcats n'y étoient point épargnés. Après le repas, même en Carême, venoit la danſe, qui ne finiſſoit qu'à 7 ou 8 heures du matin. Ceux qui ne vouloient pas danſer, pouvoient fumer une pipe, ou jouër aux Dames. M. *Gmelin* a aſſiſté à pluſieurs fêtes ſemblables, parce qu'elles reviennent fréquemment, & s'étendent non ſeulement à toutes les fêtes de la Cour, mais encore à toutes les Naiſſances, & aux jours de nom de la Famille du Gouverneur. Et comme celui d'alors en avoit une nombreuſe, les fêtes ne manquoient pas. Le Sous-Gouverneur & les Sécrétaires en faiſoient autant pour leurs Familles, de ſorte qu'on ne chommoit guères à *Tobolsk*; & tout homme, dit notre Auteur, qui cherche ſa félicité entre les pots, ne ſauroit mieux rencontrer dans tout l'Univers que la Capitale de la Sibérie.

On s'étonnera peut-être des dépenſes qu'entraîne un ſemblable genre de vie; mais elles ne vont pas auſſi loin qu'on pourroit ſe l'imaginer. Aucun Marchand ne ſe retire d'une fête, ſans laiſſer ſon demi Rouble, ou même ſon Rouble entier; car ils cherchent à ſe ſurpaſſer en cela les uns les autres. Comme il y a beaucoup de Marchands, ce qu'ils laiſſent paye donc ſeul la valeur du feſtin; bien entendu, dit agréablement M. *Gmelin*, qu'il

n'y

n'y ait point à *Tobolsk* de Société Académique faiſant le voyage de *Kamtſchatka*, car ces Voyageurs boivent plus de vin en deux mois que cent Marchands ne feroient en deux ans. En devineroit-on la raiſon? Il faut la dire, de peur qu'on ne prenne les Académiciens pour de trop rédoutables bûveurs. C'eſt que quand les Marchands veulent boire au delà d'une portion qui leur eſt deſtinée, on leur ſert de l'hydromel au lieu de vin, & il faut qu'ils s'en contentent, trop honorés d'avoir été invités à une grande table.

Quant aux Tartares qui demeurent à *Tobolsk*, ils deſcendent en partie des anciens habitans du pays, avant que les Ruſſes euſſent ſubjugué la Sibérie, en partie des Tartares de *Bucharie*, qui ſont venus s'y établir de tems en tems avec la permiſſion des Grands Ducs, qui leur ont accordé certains priviléges. Ces gens-là ſont fort paiſibles, & vivent de commerce; car pour de profeſſions, ils n'en exercent point. Ils haïſſent tous les excès: c'eſt aſſez qu'un d'entre eux boive ſeulement du brandevin pour être décrié dans ſa Nation. En général ils ſont Mahométans, & peuvent prendre autant de femmes qu'ils ſont en état d'en entretenir. Mais comme ils vivent parmi les Chrétiens, il eſt rare qu'ils en prennent plus d'une. M. le Profeſſeur *Müller* a quelquefois aſſiſté aux cérémonies de leur Circonciſion. On circoncit ordinairement pluſieurs enfans à la fois, & on les prend de l'âge de 6 à 14 ans. La cérémonie commence par un re-

repas, où le Prêtre officiant, soit l'*Achun*, qui est comme le grand Prêtre, ou quelqu'un de ses inférieurs à sa place, est au haut bout de la table. Après lui sont assis suivant leurs rangs les autres Tartares, sur de larges bancs; & la cour de la maison est toute pleine de gens. D'abord après le repas, on sert le Thée; & ensuite autant d'hommes qu'il y a d'enfans à circoncire, les apportent sur leurs bras dans l'Appartement où la Compagnie est rassemblée. Alors l'*Abdal*, qui est le Ministre de la Circoncision, addresse la parole à l'*Achun*, & le prie de donner sa bénédiction à l'opération qui va être faite. Cette bénédiction donnée, les enfans sont circoncis; & tous les assistans font pendant ce tems-là une prière à voix basse. On rapporte sur le champ les enfans dans la chambre, où l'on avoit été les prendre; on les étend en une file sur un large banc, & on les couvre d'une legère couverture.

Si l'on est curieux de savoir comment l'*Abdal* s'y prend pour circoncire, en voici un détail abrégé, par lequel nous finirons cet Extrait. Il a dans sa main un plat de bois, dans lequel sont une petite lame de bois, de petites tenailles d'un bois élastique, un vieux rasoir, & un peu de coton brûlé. Il se place avec son plat devant l'enfant qu'il doit circoncire, & lui découvre les piés qu'il saisit bien ferme entre ses genoux. D'autres tiennent pendant ce tems-là les mains de l'enfant. Alors l'*Abdal* empoigne le membre, sur lequel

quel il doit opérer. Il pousse le prépuce jusques vers le milieu du gland, met avec la main gauche sa lame de bois par dessous, & de la droite prenant ses tenailles, pince la quantité de la peau du prépuce qu'il doit couper. Il se sert alors du couteau, pour séparer le morceau de peau, qui déborde entre les tenailles. C'est là la Circoncision, après laquelle il ramène le prépuce sur le gland, & met sur la plaie, pour en étancher le sang, du coton brûlé, qui produit d'abord son effet. Il dispose ensuite les piés de l'enfant, de manière que les genoux soient séparés & élevés, afin que le membre blessé ne touche à rien, & n'éprouve aucun frottement. On finit, comme nous l'avons dit, par étendre une couverture sur le nouveau Circoncis. La petite pièce coupée est triangulaire, & pas plus grande que ce △. L'*Abdal* la donne à la Mère, qui la garde dans du coton; & s'il n'y a point de Mère, il la jette. Pendant huit jours il vient visiter la plaie, sans y mettre pourtant aucun nouvel appareil. La plus grande attention, c'est d'empêcher que la peau ne recouvre entièrement le gland, car, lorsque cela arrive, il faut recommencer la Circoncision avec les mêmes Cérémonies que la prémière fois.

ARTICLE IV.

* L'ESPRIT DES NATIONS. *Manuscrit actuellement sous presse chez* Isaac Beaurgard, Pierre Gosse, *Junior*, *Libraire de S. A. R. &* Nicolas van Daalen.

CE n'est pas seulement en fait d'habillemens, de meubles, d'équipages, &c. que les modes s'établissent, disparoissent, & se renouvellent enfin. Les livres, ou plutôt leurs titres, sont sujets, ainsi que tout le reste, à cette vicissitude: témoin seulement celui d'ESPRIT, qu'on a souvent mis & remis, pour ainsi dire, à toutes sausses, dans les Ecrits intitulés *l'Esprit de* SENEQUE, *l'Esprit de St.* PAUL, *l'Esprit d'Ives de* CHARTRES, *l'Esprit de St.* FRANÇOIS, *l'Esprit de* GERSON, *l'Esprit de* PATIN, *l'Esprit d'*ARNAUD, ou plutôt de JURIEU, *l'Esprit de* FONTENELLE, *l'Esprit du* MONDE, *l'Esprit de l'*EGLISE, *l'Esprit des disciples de St.* AUGUSTIN, ou *des* JANSENISTES, & quantité d'autres semblables.

Et si l'on s'est plaint, avec assez de raison, que la plupart de ces prétendus *Esprits* n'étoient le plus souvent que des Compilations indigestes de Passages mal cousus les uns aux autres, ou des libelles injurieux & des satires infames & le fruit ingrat du travail

vail intéressé de simples Copistes, incapables de toute autre chose que de l'Esprit de pillage & de revente des pensées d'autrui, assez souvent, si non altérées & corrompuës, du moins fort mal copiées; l'on a eu toute la justice du monde d'approuver & de loüer comme d'excellens Ouvrages quelques-uns de ceux qui portent ce titre. Par exemple l'*Esprit des Loix*, tant de fois réimprimé, en tant de lieux, & en si peu de tems. Et nous osons nous flatter que notre *Esprit des Nations*; qui n'est pas moins bien approfondi, ni moins rempli de Remarques curieuses, de Recherches utiles, & de Réflexions solides, ne sera pas moins bien reçu du Public. Pour lui procurer d'avance au moins quelque lieu d'en juger, nous avons cru, qu'il ne trouveroit point mauvais, que nous lui en donassions le détail suivant.

Il est divisé en *VI. Livres*, précedés d'une *Préface* dans laquelle l'Auteur nous donne cette idée de son Ouvrage. " De toutes les
„ Recherches, qui peuvent servir d'objet à
„ l'occupation de l'homme, dit-il, il n'en trou-
„ vera jamais de si importante que lui-même.
„ Si l'homme, pris en particulier, est le
„ plus digne objet de ses études, que faut-il
„ penser de l'humanité en général, & du
„ corps de toutes les Nations? Cependant,
„ un sujet si grand & si noble n'avoit jamais
„ été traité. On s'étoit contenté de quel-
„ ques sentences décousuës, de quelques dé-
„ finitions vagues, sans jamais tenter un si-

„ stême général de l'homme, qui, par le
„ choix des faits, la qualité des principes
„ & leur ordre, satisfît aux phénomènes de
„ la Morale, & ramenât tout à un caractère
„ certain. La grandeur & la difficulté de
„ l'entreprise auroient dû m'effrayer plus
„ qu'un autre. Je sens combien j'aurois be-
„ soin ici de ce génie créateur, & même
„ combien ce travail est au-dessous, si je
„ l'ôse dire, du modèle & des idées que
„ j'en ai dans l'esprit. La forme seule,
„ qui doit présider au dessein, suffiroit pour
„ décourager.

„ Après avoir recueilli un nombre immen-
„ se de faits & d'usages, après avoir été
„ comme accablé sous le détail, il faut l'é-
„ pargner au Lecteur, régner sur ses con-
„ noissances, souvent d'une collection de
„ faits & d'évènemens ne tirer qu'une seu-
„ le Réflexion, ne prendre que la fleur,
„ n'extraire qu'un caractère. Telle fut tou-
„ jours la condition attachée à la Recherche
„ des *Esprits*.

„ L'ordre, qui doit enchainer les matiè-
„ res, & les distribuër dans une place où el-
„ les s'éclaircissent & se fortifient mutuelle-
„ ment, ne demande pas moins de délica-
„ tesse. Il est question de rappeller les gran-
„ des lectures à des points fixes, de ras-
„ sembler sous un petit nombre d'idées les
„ différentes parties de l'Histoire Universelle,
„ & les Relations des Voyageurs. La mul-
„ titude des vuës, des rapports, & des com-

„ bi-

„ binaisons, est infinie: & rien n'est plus aisé, „ que de perdre le fil, dans ce labirinte de „ Réflexions.

„ Ce goût pur & philosophique de dessein „ a retranché tout cet étalage de citations, „ avec le quel rien n'eût été plus aisé que de „ multiplier les volumes. Je n'en use qu'a- „ vec l'Esprit de choix & d'oeconomie, „ précisement autant qu'il est nécessaire pour „ former mes preuves, & égayer l'austérité „ du Raisonnement. . . . . . C'est ce qui a „ donné droit de supposer la connoissance „ des faits dans les Lecteurs, à un dégré „ du moins qui est fort commun aujourd'hui. „ Tous les traits, par lesquels je désigne „ les Peuples, peuvent être vérifiés par ceux „ mêmes qui n'ont que des idées générales „ de leur Histoire. Mes réflexions portent „ sur une multitude de faits publics, qui, ne „ pouvant être supposés, dégagent par con- „ séquent des dissertations & des détails.

„ Enfin, ce n'est ici que le portrait de *l'Es-* „ *prit général des Nations.* C'est ce que je ne „ puis assez répéter. Je peins les têtes & „ les expressions générales. . . . . Et voilà „ ce qui regarde la *Forme.*

„ Pour le *Fond*, il paroitra d'une extrême „ simplicité. Les causes phisiques se rédui- „ sent à l'imagination & au climat. Dans „ le causes morales, ou plutôt dans leurs „ conséquences, on a toujours donné la pré- „ férence aux idées simples; ce qui devien- „ dra plus sensible par les exemples. . . . .

La liberté est l'état naturel de l'homme,
„ & sans doute le plus parfait. Ses influences n'ont pas moins d'efficacité sur l'esprit que sur le cœur, sur les sciences que sur les vertus morales. Enfin la prudence, qui fait régir les Etats, est certainement préférable à la Philosophie, la Philosophie, est d'un prix supérieur aux arts de l'Eloquence, de la Poësie, de la Peinture, &c. . . . . On verra, par la *Manière* qui règne dans cet Ouvrage, que j'aurai lieu de me flatter d'une heureuse execution, si elle a répondu à l'amour que j'ai pour la liberté & la société."

Le *I. Livre* contient *XII. Chapitres* dont voici les titres. I. *Du génie des Nations.* II. *Des causes phisiques du génie des Nations.* III. *Des effets du climat sur les Plantes & les Métaux.* IV. *Des Lieux particuliers.* V. *De la translation des hommes, & des changemens survenus aux climats & aux pays.* VI. *De la couleur & de la figure des hommes des différens Climats.* VII. *Du fond du temperament, maladies ordinaires, & épidémiques, durée de la vie, de la sobriété & intempérance des hommes.* VIII. *Des autres qualités du corps propres aux Nations des différens climats. La voix & la prononciation des langues.* IX. *Quelques réflexions sur les habillemens.* X. *Des sentations en général, & de leurs différens dégrés.* XI. *Idée générale du cœur, & de l'esprit.* XII. *Jugement sommaire sur le fond du caractère des Peuples, & différence entre les Historiens & les Philosophes.*

Le

Le *II. Livre* contient *XIV. Chapitres*, dont voici les titres.

I. *Des causes morales du génie des Nations.* II. *Des institutions des Nations, en particulier & prémièrement des* Grecs. III *De l'éducation des* Grecs. IV. *Des institutions des* Romains. V. *Que le Fond du génie* Romain *n'a point changé.* VI. *Des institutions des anciens Peuples de l'Europe.* VII. *Que le Fond du génie des Nations modernes s'est conservé.* VIII. *De l'éducation chez les différentes Nations de l'Europe, & en particulier chez les* François. IX. *Des avantages de l'éducation* Françoise, *& de l'urbanité.* X. *De l'urbanité & de la politesse chez les autres Nations.* XI. *Suite de la même matière.* XII. *Des défauts de l'éducation* Françoise. XIII. *Continuation de la même matière, & de la véritable étenduë du caractère* François. XIV. *Suite de la matière de la bonne Compagnie, & de la ressemblance des* François.

Le *III. Livre* contient *XXI. Chapitres*, dont voici les titres.

I. *Du gouvernement des petites Républiques, & de leur génie.* II. *Si les anciennes polices étoient aussi parfaites & aussi savantes, que les modernes; & de leurs avantages.* III. *Des défauts des Gouvernemens de la prémière Antiquité, dans la morale, & dans la loï civile.* IV. *Des défauts des prémiers Gouvernemens politiques; & preuve par l'exemple de l'*Egypte. V. *Du Gouvernement de la* Chine, *& du génie de ses Peuples; où l'on parle aussi de l'Orient mo-*

derne. VI. *Des défauts du Gouvernement* Chinois. VII. *Réflexions sur l'Esprit général des Loix des Gouvernemens anciens & modernes.* VIII. *Des* Japonois. IX. *Des signes de despotisme dans le caractère d'une Nation.* X. *Des signes & de l'amour de la liberté chez les différens Peuples.* XI. *Exemples, ou effets, de ces différentes espèces de liberté, par raport au traitement des Esclaves.* XII. *Du fond de Gouvernement général convenable au génie des Européens & des Peuples Septentrionaux, où l'on résout quelques difficultés sur les Peuples douteux.* XIII. *Du fond du Gouvernement propre au génie des* François, *& de leur amour pour leur Roi.* XIV. *Parallele des guerres civiles d'*Angleterre *& de* France. XV. *Si les* François *peuvent soutenir la liberté; & de l'oeconomie publique.* XVI. *Des différens Gouvernemens par rapport aux vertus & aux talens.* XVII. *Des Arts sérieux.* XVIII. *Des qualités politiques, & des vertus morales, qui ont rapport à l'intérieur de l'Etat.* XIX. *Des vertus qui ont rapport à l'Etranger.* XX. *Continuation de la même matière.* XXI. *Des changemens arrivés, & du caractère de la Politique moderne.*

Le *IV. Livre*, traitant de la Religion, contient *XVII. Chapitres*, dont voici les titres.

I. *De l'origine des Fables.* II. *Des sentimens sur la divinité, chez les Anciens.* III. *Des Esprits.* IV. *De la Religion publique, & du penchant des anciens au merveilleux.* V. *Des miracles, en tant qu'ils ont rapport au génie des Peu-*

Peuples modernes. VI. *De l'enthousiasme, & des prophéties.* VII. *De la prémière partie du culte extérieur, des fêtes, des ablutions, & des pénitences.* VIII. *Seconde partie du culte extérieur, les cérémonies & les expressions du corps.* IX. *De la partie sécrette de la Religion, la magie, les allégories, & les mystères.* X. *Seconde partie de la Religion sécrette, les mystères, & les allegories.* XI. *De la clarté de la Religion Chrétienne, par opposition aux mystères des Payens.* XII. *Des Ministres de la Religion.* XIII. *De la* Chine, *& du* Japon. XIV. *Continuation de la même matière; des Ministres de la Religion chez les* Mahométans, *& en* Europe. XV. *Des Ministres de la Religion en* Europe. XVI. *De l'Esprit de tolérance chez les différentes Nations.* XVII. *De l'Esprit de prosélitisme.*

Le *V. Livre* contient *XXIV. Chapitres*, dont voici les titres.

I. *Des arts de l'Architecture & de la Sculpture; & de l'Esprit général des Nations en ces deux Articles.* II. *De l'éloquence des Orientaux.* III. *Du génie des Orientaux dans la Peinture & la Poësie.* IV. *De l'éloquence des Peuples modernes.* V. *Continuation de ce paralelle, & de la corruption du goût en ce Royaume* (de France) VI. *De la Poësie.* VII. *De la scène comique.* VIII. *De la différente espèce d'action sur les Théatres; De l'amour des spectacles, & de la profession des Acteurs.* IX. *De la Philosophie; & prémièrement de la personne des anciens Philosophes.* X. *Honneurs*

rendus à la Philosophie. XI. *Des défauts des Philosophes, qui causèrent la décadence de la Philosophie.* XII. *De la personne des Philosophes modernes.* XIII. *De la Philosophie en elle-même ; & prémièrement de celle des Orientaux.* XIV. *Du génie des Orientaux & des* Chinois *dans les autres parties de la Philosophie.* XV. *De la Philosophie des* Grecs *& des* Romains. XVI. *De la Philosophie moderne, de la Métaphisique, de la Logique, & des Scholastiques.* XVII. *Des mœurs, & de leurs principales divisions.* XVIII. *Des mœurs d'Etat, & des mœurs publiques & privées.* XIX. *Réflexions générales sur la manière dont les différens Peuples en ont usé envers les femmes.* XX. *Des femmes chez les* Grecs. XXI. *Des Dames* Romaines. XXII. *De l'amour chez les Peuples modernes de l'*Europe. XXIII. *Du génie des* Barbares. XXIV. *Second trait caractéristique de la* Barbarie.

Le *VI.* & dernier *Livre* contient *VI. Chapitres* dont voici les titres.

I. *De l'Epoque par laquelle on doit juger d'une Nation.* II. *De la difficulté de traiter les caractères de certaines Nations ; & des contradictions apparentes.* III. *Des causes de la décadence du génie & des arts ; & prémièrement des climats d'*Italie, *& des circonstances actuelles de la Nation.* IV. *Des compensations dans les vertus & dans les arts, particulières aux siècles & aux Nations différentes.* V. *Des pertes & des compensations de ces siècles dans la Philosophie, & la Société.* VI. *Jugement sommaire, par* sor-

forme de récapitulation, *sur la préférence entre les Nations diverses.*

A la suite de ce *VI. Livre* on a mis un Hors-d'œuvre, tiré des idées de comparaison qu'a fournies la Peinture : Il est particulièrement intitulé, *Idée ou Portrait du caractère des Nations dans les termes*, *&* *suivant le génie de la Peinture*, & divisé en 5. Paragraphes, les *Orientaux*, les *Grecs*, les *Romains*, les *François* & les *Anglois*.

Telles sont l'idée générale & la disposition particulière de cet Ouvrage. Et pour donner une bonne preuve de la manière également judicieuse & intéressante dont l'Auteur a su en employer les matériaux, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de choisir ce qu'il dit de l'éducation Françoise & de l'Urbanité dans son II. Livre, à la fin du Chapitre VIII, dans le Chapitre IX. & dans le Chapitre X. vu qu'étant François, sa Nation lui doit être incomparablement encore mieux connuë que toutes les autres. Voici donc de quelle manière il s'en explique. Ce sera, en même tems, un nouvel exemple de la régularité & de l'Elegance de son stile.

„ Parmi les Modernes, l'éducation *Fran-*
„ *çoise* est célèbre dans toute l'Europe, qui
„ envoie sa jeunesse prendre nos Elémens.
„ Les Etrangers rendent cette Justice à la
„ *France*, qu'elle a répandu les graces, la
„ douceur des mœurs, & donné l'esprit de
„ Société à toute l'Europe. Le voyage de
„ *France* est presque nécessaire aux *Allemands*,

„ aux

„ aux *Flamands*, aux *Anglois*, & aux Habi-
„ tans du *Nord*. Le mélange de la vivacité
„ *Françoise* avec le sérieux des Etrangers fait
„ un effet admirable dans les mœurs. Il ré-
„ pand sur leurs études & leurs caractères un
„ vernis précieux, qui y manque absolument;
„ &, quoiqu'en aient écrit quelques *Lacédé-*
„ *moniens outrés*, qui ne peuvent souffrir les
„ graces de la *nouvelle Athène*, il est bien dif-
„ ficile que le Commerce avec la *France* soit
„ dangereux aux Etrangers. . . . .

„ L'Ambassadeur d'*Athènes*, admis à l'Au-
„ dience du Sénat de *Sparte*, ne craignit point
„ de tracer, aux yeux de cette superbe Riva-
„ le, le portrait de sa Patrie, & d'en appel-
„ ler au jugement même de la *Grèce*. *Notre*
„ *ville*, dit-il, *est l'école de toute la Grèce.*
„ *La ville d'Athènes est ouverte à tout le mon-*
„ *de. Nos jeux & nos sacrifices durent toute*
„ *l'année. Nous nous confions plutôt en notre*
„ *valeur qu'en ruses & stratagèmes. La jeu-*
„ *nesse n'est point conduite par des exercices au-*
„ *dessus de ses forces. Notre politesse est sans*
„ *luxe, & notre Philosophie sans oisiveté. Nous*
„ *jugeons bien des affaires, & nous en discou-*
„ *rons bien. Connoissant la douceur des plai-*
„ *sirs, nous nous portons aux périls. Un Athé-*
„ *nien est capable de toute sorte de discipline,*
„ *& a de la disposition à faire tout avec justesse*
„ *& avec agrément.*

„ Je ne sais," reprend l'Auteur, "si j'ose-
„ rois présenter aux Nations de l'Europe ce
„ portrait d'*Athènes* & de la *France*, que les

„ plus

„ plus zélés Admirateurs des Anciens ont si „ souvent comparés. Ne diroit-on pas que „ ce Ministre d'*Athènes* ait écrit dans *Paris*?

„ Non-seulement les *François* ont donné „ la Société à toute l'Europe, mais ils ont „ porté si loin la perfection de la Société, „ qu'on a vu chez eux, encore plus que chez „ les *Athéniens* & les *Romains*, des Citoyens „ capables de réünir les mœurs & les ma„ nières des différentes professions.

„ Un *Romain* possédoit les dignités de Sé„ nateur & de Général d'Armée. Chez nous, „ les Magistratures sont séparées; mais, le „ *François*, homme de mérite, employé com„ me homme d'Etat dans la République, sau„ vera l'austérité de cette profession, si l'on „ peut ainsi l'appeller, par les graces & la „ liberté militaires. Voilà un exemple de „ l'urbanité, qu'il faut à présent dévelop„ per.

„ De la température parfaite des différentes „ qualités, du mélange de la Philosophie & „ du monde, des affaires & des plaisirs, de „ la grandeur & de la politesse, il sort un „ fruit exquis que les *Romains* nommèrent „ *Urbanité*, les Grecs *Atticisme*, & pour le„ quel les *François* n'ont encore pu trouver „ de terme bien propre. Ce fut l'un des plus „ beaux effets de l'Esprit *Romain*, qui parut „ pour la prémière fois dans le prémier *Sci*„ *pion*, & qui se soutint pendant près de trois „ siècles.

„ Quand on examine avec soin ce que *Ci*-

„ ce-

„ *ceron* & *Quintilien* nous ont laiſſé ſur l'ur-
„ banité *Romaine*, on trouve qu'elle conſi-
„ ſtoit dans un certain ton de la voix, dans
„ la délicateſſe & l'honnêteté de la raille-
„ rie, jointe à la modeſtie du maintien, &
„ ſur-tout dans une teinture ſécrette d'éru-
„ dition & de Philoſophie, qui ſe faiſoit ſen-
„ tir dans tout le diſcours. *Horace* dit,
„ qu'un homme de la ville doit déguiſer ſes
„ forces, & les affoiblir avec addreſſe avec
„ ſon adverſaire dans la diſpute.

„ Ce fonds de l'urbanité conſiſte dans les
„ mœurs: ce qui ne veut point dire un ca-
„ ractère ſolide de probité & de cordialité,
„ mais une ſoupleſſe d'eſprit, qui fait aiſé-
„ ment revêtir le caractère des autres, & les
„ apparences de la vertu pour lequel on
„ n'a, dans le fond, aucun véritable éloigne-
„ ment. De-là, il ſuit une inclination na-
„ turelle à obliger, lorsque nos intérêts ne
„ s'y oppoſent pas, avec une douceur qui
„ éloigne tout parti extrême dans la diverſi-
„ té des opinions & des goûts.

„ La forme de l'urbanité n'eſt autre cho-
„ ſe que l'exacte obſervation des bienſéances,
„ d'où reſultent cette bonne-grace de l'ex-
„ térieur, cet accord des manières avec la
„ démarche, des paroles avec le ſon de la
„ voix; toutes ces choſes, enfin, inexplica-
„ bles & ſécrettes, qui font un galant hom-
„ me, un homme du monde. L'idée com-
„ plette de l'urbanité des *Romains*, & des au-
„ tres Peuples, me paroit renfermée dans ces
„ Réflexions.

„ Pour

„ Pour commencer par ces derniers & par „ les *Grecs*, il me semble, que, par le mê- „ lange des professions, ils avoient des faci- „ lités très-grandes pour acquerir cette belle „ vertu. Le mêlange des professions, fami- „ liarisant un homme indifféremment avec „ chacune d'entre elles, ne lui fait prendre „ aucun pli trop marqué, aucune manière „ extérieure trop décidée. Les inclinations „ partagées ne produisent point cet air exté- „ rieur, cette phisionomie de profession, qui „ désignoit autrefois les Gens-de-Robe, & „ aujourd'hui encore les Sénateurs de *Venise*, „ depuis qu'ils ont quitté la guerre.

„ Il resultoit donc du mêlange de la gra- „ vité de Senateur, & de la liberté militaire, „ au jugement de *Ciceron*, des graces fières „ & douces, inimitables à ceux qui n'avoient „ jamais quitté la ville ; car c'est par une „ injuste prévention pour les mœurs de son „ siècle, que plusieurs Ecrivains ont soupçon- „ né les *Romains* de n'avoir pas possédé cette „ qualité dans cette perfection. Les *Romains* „ furent toujours sérieux, il est vrai : mais „ on se tromperoit étrangement sur l'idée ju- „ ste des graces. Les graces ne sont ni „ folâtres, ni badines : elles ressemblent à ces „ fonds d'étoffes sérieuses, égayées par des „ fleurs. C'est la raison animée, assaison- „ née, & passionnée. Les graces ne sont „ ni molles, ni voluptueuses. *Platon* vouloit, „ qu'un Philosophe sacrifiât sur-tout aux gra- „ ces. Il y exhortoit souvent *Xénocrate*. . . .

„ Si

„ Si l'urbanité *Romaine* empruntoit ses
„ plus grands agrémens de cette teinture sé-
„ crette d'érudition, le *François* peut être
„ soupçonné avec plus de justice d'avoir passé
„ les bornes de cette vertu, que de ne l'avoir
„ point atteinte. Quoique le *François* aime les
„ sciences, jamais il ne s'en picquera, ni ne
„ sera tenté d'affecter les talens comme les
„ vertus Cavalières. Les femmes, contri-
„ buant, outre cela, à adoucir la fierté natu-
„ relle à la raison, & nous obligeant, pour
„ plaire, à déguiser la Philosophie & la Scien-
„ ce qui blesseroient leur caractère enjoué,
„ il semble, par ces raisons, que la galan-
„ terie ou la politesse Françoise doit avoir
„ souverainement cette teinture sécrette, que
„ *Quintilien* demande pour l'urbanité.

„ C'est donc cette flexibilité, qui se prête
„ aux différens engagemens, aux diverses cir-
„ constances, à toutes les manières de penser
„ & d'écrire, qui fait le fond du génie *Fran-*
„ *çois*, éloigné de tout ce qui est extrê-
„ me. *Barclai* Ecossois dans son *Portrait des*
„ *Esprits*, remarquoit déjà cette bonne-gra-
„ ce naturelle au *François* dans toutes ses
„ modes, dans toutes ses parures, dans tous
„ ses habillemens, de quelque Nation qu'il
„ les empruntât. Qu'on lise avec soin les
„ Relations des Pays étrangers, toujours il
„ s'y reconnoit un goût particulier, qu'une
„ Nation préfère à tout ce qu'on peut d'ailleurs
„ lui offrir, au-lieu que les mœurs *Françoises*,
„ bien étudiées, ne présentent rien d'incompa-
„ tible avec les étrangères. „ On

„ On goûte en *France*, chacun à ſa place,
„ les plaiſirs répandus dans les différentes Na-
„ tions de l'Europe, les agrémens de la ta-
„ ble, ſi connus des *Allemands*, les ſpecta-
„ cles de l'*Italie*, les plaiſirs de la Chaſſe,
„ qui nous vient du Pays du *Nord*, les deli-
„ ces & la délicateſſe des *Lévantins*, la Phi-
„ loſophie même de l'*Angleterre* : tous ces
„ plaiſirs couronnés par celui de la Société.
„ Nous avons retranché les excès de la ta-
„ ble *Allemande*, corrigé l'uſage outré de la
„ Philoſophie *Angloiſe*, évité la Phrénéſie *Ita-*
„ *lienne* pour la muſique, & la fureur des
„ *Eſpagnols* pour les femmes."

Tout cela eſt curieuſement recherché, judicieuſement mis en œuvre, & élégamment exprimé. Mais, cette prédilection ſi marquée, tant ici, qu'en beaucoup d'autres endroits, pour *le Génie*, ou *Caractère François*; ou ſi l'on aime mieux, cette préférence, ou ſupériorité, ſi hautement accordée ſur celui de toute autre Nation, ſans doute paroitra partiale, & même offenſante; & je doute fort, que la précaution, que l'Auteur ſemble avoir priſe d'avertir, que, quoique *François*, il a blâmé les foibleſſes de ſes Compatriotes, & même fait tout un Chapitre *Des défauts de l'Education Françoiſe*, efface totalement de l'eſprit des Etrangers leur mécontentement.

ARTICLE V.

* LETTRE DE M. L'EVEQUE D'AGEN *à Mr.* LE CONTROLLEUR-GE'NE'RAL, *contre la tolérance des Huguenots en France; avec une* LETTRE *du* CURE' *de L. à ce* PRE'LAT *ſur le même ſujet.* à la Haye chez Daniel Aillaud 1751. 8°. pag. 56.

On a tant écrit & avec tant de force contre l'intolérance, elle s'accorde ſi mal avec les principes de la ſaine Philoſophie qui ſe répand tous les jours davantage, qu'on ne peut presque plus prendre parti pour elle ſans montrer par-là qu'on manque de l'éducation, & des lumières les plus communes. Un Ecrivain ſe deshonoreroit en France s'il parloit ſans horreur de la S. Barthélemi, & s'il oſoit approuver la révocation de l'édit de Nantes & toutes ſes ſuites. Voici cependant un Evêque qui, ſur le ſoupçon que les négotiants Huguenots pourroient être bien traités dans ce Royaume, prend l'alarme, écrit la plus violente Philippique contre les Proteſtans ſes compatriotes, va enfin jusqu'à paroitre affligé & ſurpris que le Roi n'ait pas pris depuis la paix les meſures les plus efficaces pour déraciner cette ſecte du Royaume. Il faut certes bien du courage pour braver par de pareils écrits

écrits le mépris inévitable de tous les gens sensés & modérés, & à moins que d'abandonner tout-à-fait l'esprit & le cœur de M. *l'Evêque*, il faut pour rendre raison de sa conduite, lui supposer absolument un zèle presque équivalent à celui du martyre auquel il verroit volontiers appeller tous les Huguenots. On doit même lui tenir d'autant plus de compte de son zèle qu'il n'a pas craint en s'y livrant de montrer l'ignorance la plus complette de l'Histoire, & des premiers élémens du raisonnement; la calomnie même paroit ne lui coûter rien, quand il s'agit de son zèle contre l'hérésie. Voilà bien des sacrifices.

Toute sa lettre se réduit à ce petit nombre d'idées.

Les Calvinistes ont causé de grands maux en France, l'époque de leur destruction est celle de la grandeur de la Monarchie, Louïs XIV. eut bien raison de les chasser & de s'opposer constamment à leur retour, cette expulsion étoit un profit tout clair pour l'Etat; les principes du Calvinisme sont opposés à toutes les Religions & à la Monarchie, c'est la seule secte qui ait jamais causé des troubles dans les Etats; suivant ses principes, le simple dégoût pour la personne du Prince autorise le peuple à le déposer; le mépris pour l'autorité des Rois est une suite du mépris qu'ont pour le pouvoir de l'Eglise ces nouveaux Réformés, chez qui la femme, l'artisan, le laboureur osent lire les livres saints, & se faire une idée de ce qu'ils y lisent : aussi s'est-il for-

mé parmi eux une multitude de ſectes, & les pays qu'ils habitent ſont remplis de Déiſtes, d'Athées & de *Non-croyants.* Ils ont détruit le Miniſtère Epiſcopal, briſé *par-là* les liens de la Religion, & ſont prêts par conſéquent à briſer ceux de l'Empire: Ils l'ont montré en Angleterre en desaprouvant les diſcours de Sachewrel; en France, dans les troubles des Cevennes, & dans la dernière guerre *par la joie* qu'ils ont fait éclater dans les desavantages du Royaume, *& l'affliction* qu'ils ont temoignée dans ſes ſuccès. Leur petit nombre ne doit pas faire permettre leur retour, parce qu'ils ſont *mauvais citoyens*, qu'ils pourroient être bientôt en grand nombre, leur Religion *conſacrant les vices* & *favoriſant la licence*, *l'ambition & l'avarice*, (ce n'eſt pas du moins celle des Miniſtres dont l'Evêque veut parler.) Il termine ſa lettre en exprimant pathétiquement la confiance que le Ciel, dit-il, lui inſpire, que les Huguenots ne ſeront pas rétablis: Il faut puiſqu'il n'en dit rien, que le Ciel ne lui ait pas inſpiré la confiance de voir ſes voeux ſatisfaits dans toute leur étenduë, par l'entière extirpation de cette ſecte qu'il avoit eſpéré devoir être le fruit de la paix; & en effet c'eſt de toute autre part que du Ciel que lui pourroit venir une pareille confiance.

Il ſuffit, je penſe, de l'extrait que nous avons donné de ſa lettre pour faire voir & l'ignorance & la mauvaiſe foi qui l'ont dictée, & quoique je n'aie pas appris que celui à qui on l'attribuë l'ait deſavouée, j'ai peine encore à croi-

re

re qu'un homme de ſon caractère & de ſa naiſſance ſe ſoit oublié jusqu'à ce point.

Cette lettre ne méritoit pas une refutation ſérieuſe, auſſi le Curé de L. (c'eſt ainſi que ſe déſigne l'Auteur de la réponſe qu'on trouve jointe ici) ſe contente-t-il de relever les bevues de Sa Grandeur, par une ironie continuée d'un bout à l'autre, mais ſoutenuë avec toute l'élégance & la délicateſſe poſſible, & avec un air de douceur & de modération qui contraſte admirablement avec la vehémence de l'Evêque pour ne rien dire de plus. Contentons-nous d'en donner quelques échantillons.

„ Comment prouveriez-vous, Monſeig-
„ neur, dit notre Curé vrai ou prétendu, que
„ la Religion des Calviniſtes *conſacre les vices*,
„ qu'elle *authoriſe la licence*, & *laiſſe à chacun*
„ *la liberté de faire ce qu'il lui plait*. . . . J'ap-
„ préhende que cet endroit de votre lettre ne
„ donne des idées ſiniſtres de la droiture de
„ votre cœur. On criera ſurement à la ca-
„ lomnie, & vous vous trouverez embaraſſé.

„ Vous faites un tableau de main de maître
„ des horreurs qu'enfantèrent les guerres civi-
„ les, dont la Religion fut la cauſe ou le pré-
„ texte; j'admire votre addreſſe, & la légère-
„ té avec laquelle votre plume paſſe ſur les
„ fureurs de la ligue. . . . Un Ecrivain vulgai-
„ re auroit tout gâté par des Panégyriques in-
„ diſcrets des Guiſes, ou en joignant ſon ap-
„ probation aux Eloges dont un grand Pape
„ honora les ſanglans triomphes de la S. Bar-
„ thélemi. Vous coulez ſur tout cela avec

„ une grace infinie. N'avez-vous point craint
„ de vous commettre en taxant les Huguenots
„ d'être ennemis des Rois par principe? Pour
„ moi j'appréhende que cette accusation ne
„ reveille les anciennes plaintes contre la do-
„ ctrine de certains casuistes d'entre nous. Vo-
„ tre Grandeur m'entend. Je tremble que les
„ assassins de nos Rois ne soient ramenés sur
„ la scène. On vous demandera si les Cle-
„ ments, les Châtels, les Ravaillacs étoient
„ Huguenots, si Mariana & ses pareils étoient
„ Calvinistes."

Le Curé continuë sur le même ton & avec la même force à relever les bevuës de l'Evêque dans les faits qu'il cite & dans les raisonnemens; ce qu'il dit par exemple sur l'origine de la République de Hollande, née selon lui de l'hérésie, sur la liberté d'examiner que laissent les Calvinistes, sur les sectes qui les divisent, & sur l'irréligion qu'elles ont amenée. „ Nos dissensions, dit l'Auteur de la
„ réponse, fournissent un prétexte aux Cal-
„ vinistes quand on leur reproche les leurs:
„ ils ont toujours le mot de Jansenisme à la
„ bouche; & pour vous en parler franche-
„ ment, je sue quelquefois sang & eau quand
„ on me pousse sur cette question. Pourquoi
„ aussi l'infaillibilité de notre Eglise est-elle
„ si peu efficace? A la Chine on croit les Pa-
„ pes infaillibles, & on se moque de leurs
„ Bulles: en France les Evêques anathéma-
„ tizent les Jansenistes, & tout en est plein
„ &c.

„ De

„ De quoi êtes-vous aller parler Mon-
„ ſeigneur, dit-on un peu plus bas au ſujet de l'accuſation d'irréligion. „ Quoi Rome! „ quoi Paris! Quoi . . .! Je me tais, la hon- „ te & la douleur me ſaiſiſſent. Je me ra- „ pelle avec émotion ce que diſoit le Père „ Merſenne, que de ſon tems notre Capitale „ renfermoit plus de 60 mille Athées dans ſes „ murs."

Le Curé n'a pas moins beau champ ſur ce que dit l'Evêque de la joie des Calviniſtes pendant la dernière guerre dans les desavantages de la France, ſur les eſpérances qu'il avoit eu de les voir exterminer, & ſur quelques pitoyables Dilemmes, par leſquels le Prélat avoit voulu prouver qu'on ne devoit point rappeller les Huguenots: on le mène ſur tout cela d'un air à lui ôter l'envie de revenir à la charge.

ARTICLE VI.

* Les Proverbes de Salomon, *traduits du Latin de Mr.* Schultens *par les Auteurs de la Traduction de* Job. à Leide chez Jean Luzac. 1752. in quarto. pag. 138.

Voici une nouvelle Traduction des Proverbes, qui ſera ſans doute auſſi bien reçuë du public, que celle du Livre de Job qui a

paru en 1748. On eſt redevable de ces deux ouvrages à trois Amis, qui cherchant à remplir utilement les heures de loiſir qu'ils paſſoient enſemble, ſe ſont occupés à rendre en François le véritable ſens du texte original, que le ſavant M. *Schultens* a ſi bien ſu exprimer en Latin. Leur Traduction de Job eſt aſſez connuë, pour que nous puiſſions nous diſpenſer d'en parler. On y trouve une exactitude, & une clarté à laquelle les autres Traductions n'ont pu atteindre, ſans que la beauté des expreſſions & des figures orientales dont ce Livre eſt rempli y ait rien perdu.

Les Proverbes de Salomon ont été publiés en Latin par M. *Schultens* à la ſollicitation de nos Traducteurs, qui vraiſemblablement l'auroient encore déterminé à nous donner pluſieurs autres Livres du vieux Teſtament, ſi la mort ne l'avoit prévenu. Tout le monde ſait combien ce célèbre Profeſſeur étoit propre à un ouvrage de ce genre; à une profonde connoiſſance des Langues orientales, il joignoit tout le bon goût & toute l'élégance qu'on peut acquerir par l'étude de la plus belle Litterature ancienne & moderne. Nos Traducteurs ont lu avec lui la plus grande partie de leur Traduction, ſur la fidélité de laquelle par conſéquent on peut faire fond; & on ne doit pas moins compter ſur le reſte, qui a été relu par M. *Schultens* le Fils, ſans lequel la perte qu'a fait l'Univerſité de Leide par la mort du Père, auroit été irréparable.

Cette Traduction doit avoir coûté beau-

coup de travail : ce n'eſt pas un ouvrage médiocre que d'exprimer en François des ſentences auſſi conciſes, & auſſi ornées de figures orientales que le ſont celles de Salomon. Nos Traducteurs peuvent ſe flatter d'y avoir réuſſi : ils ont conſervé toute la nobleſſe & la force de l'Original ; & l'on s'apperçoit que leur Traduction, écrite très purement en François, eſt celle d'un ouvrage du plus ſage & du plus éloquent des Rois de l'Orient. Dans quelques endroits, ils ont été obligés, pour le rendre plus intelligibles, d'inſérer dans le texte une espèce de paraphraſe, dont on ſent la néceſſité en jettant les yeux au bas de la page, où l'on trouve la Traduction litterale de ce qu'ils n'ont pu rendre mot à mot, & ils ont eu ſoin d'avertir que le ſens qu'ils ont exprimé eſt toujours celui que M. *Schultens* a adopté.

On ne trouve dans cet ouvrage qu'un très-petit nombre de notes fort courtes ; & il n'en falloit pas davantage ; car quoique ce livre ait toujours paſſé pour un des plus obſcurs de l'ancien Teſtament, c'eſt moins à Salomon qu'il faut s'en prendre qu'à ſes Interprêtes qui n'ont pas entendu la force des expreſſions qu'il a employées. Monſieur *Schultens* plus heureux, dirai-je, ou plus habile, a rendu à cet ouvrage ſa beauté & ſa clarté primitive, & il a été fidèlement ſuivi par nos Traducteurs. Pour donner un échantillon de leur travail, nous allons rapporter ici un paſſage, très-mal exprimé dans nos autres verſions :

la note dont il eſt accompagné, pourra faire juger au lecteur de la nature de la Traduction & des Remarques : il eſt tiré du *Chap.* XXX, *v.* 18. 19. 20.

18. *Il y a trois choſes dont la réünion me paroit tenir du prodige ; il y en a même quatre que je ne puis concevoir* dans le même ſujet. 19. *La voie de l'Aigle dans les Cieux , la voie du Serpent ſur le Rocher ; la voie du Navire au milieu de la Mer ; & la voie du jeune homme qui mène une vie pure.* 20. *Telle eſt la voie de la Femme adultère ; elle mange , elle eſſuye ſa bouche , & dit : je n'ai fait aucun mal.*

NOTE.

„ v. 18. Ce verſet , & le verſet ſuivant „ ſemblent avoir beſoin de quelque éclairciſſe„ ment, car ſi l'on prend les quatre choſes „ merveilleuſes , qu'*Agur* s'avouë incapable „ de concevoir , dans le ſens propre, on ne „ ſauroit disconvenir qu'il n'y ait mille cho„ ſes dans la nature auſſi incompréhenſibles „ que celles-là. Pour réſoudre cette difficul„ té notre ſavant Interprête obſerve , que la „ Femme adultère, dont il eſt parlé au v. 20. „ eſt dépeinte au v. 19. par quatre traits re„ marquables. Elle a l'audace d'un Aigle , „ qui s'élève vers les Cieux ; les détours d'un „ Serpent, qui par l'obliquité - même de ſes „ mouvemens ſe ſoutient ſur la pente d'un „ rocher ; la témérité d'un navire au milieu „ des flots de la mer ; & avec tout cela l'air

„ mo-

„ modeste d'un jeune homme distingué par la
„ pureté de ses mœurs.

En faveur de ceux qui voudront faire-relier ce Volume des Proverbes avec celui de Job, le Libraire a fait imprimer un titre commun, qu'il distribuë à ceux qui le veulent. Nous souhaiterions qu'il fût dans la nécessité d'en faire imprimer un pour tout le vieux Testament, traduit comme le sont ces deux Livres.

ARTICLE VII.

LETTRE *contenant un Eloge historique de Monsr.* CRAMER, *Professeur de Philosophie à* GENÈVE.

MONSIEUR,

Vous me faites quelques questions sur M. *Cramer* que nous avons perdu depuis peu. Vous avez ouï dire confusément, qu'ayant entrepris un voyage, la mort l'avoit surpris sur la route: vous me demandez quelque éclairçissement là-dessus. Vous ajoutez que vous verrez avec plaisir que j'y joigne quelques particularités de la vie de ce Savant, dont vous avez ouï parler d'une manière fort avantageuse.

M. *Cramer* avoit depuis quelque tems une espè-

espèce de langueur dont on ne connoissoit pas bien la cause, mais que l'on pouvoit attribuër vraisemblablement à l'excès du travail. Les remèdes ne paroissent pas convenir à ce mal. On lui conseilla un voyage dans les Provinces Méridionales de France. On le tiroit par-là de son Cabinet, & on lui procuroit un exercice qui devoit lui être salutaire. Deux ou trois amis, à qui la même ordonnance convenoit, se joignirent à lui, & ils partirent au solstice d'hiver 1751. Quelques précautions qu'ils prissent, le froid ayant considérablement augmenté à Noël, M. *Cramer* s'en ressentit. Nos Voyageurs ne laissèrent pas de continuër leur route, mais à peine avoient-ils mis le pié dans le Languedoc, que M. *Cramer* sentit ses forces diminuër entièrement, & il expira dans la petite ville de *Bagnols*, d'un affoiblissement total de la nature, comme un édifice qui croule sous son propre poids. (*) Voici quelques particularités de sa vie.

GABRIEL CRAMER étoit né à Genève en Juillet 1704, dans une famille qui nous à donné beaucoup de Médecins. Son Père, qui avoit exercé cette profession avec beaucoup de succès, mourut dans un âge avancé, il y a environ une année. Il laissa trois fils. L'Ainé s'étoit appliqué au Droit, & y avoit si bien réussi qu'il l'a enseigné pendant quelques années dans notre Académie en qualité de Professeur, & il n'a quitté ce poste que pour entrer

(*) *Il est décédé le 4. Janvier 1752.*

trer dans la Magiſtrature, où il remplit aujourd'hui une des prémières places. Le ſecond des fils étoit notre Philoſophe. Le Cadet s'eſt tourné comme ſes Ancètres du côté de la Médecine, & n'a pas moins de réputation que le Père. Les talens ſont héréditaires dans cette famille.

Notre Philoſophe fit ſes prémières études avec beaucoup de promptitude, & un ſuccès ſurprenant : Il répondit parfaitement aux ſoins que l'on donnoit à ſon éducation, & au delà de ce qu'on auroit oſé eſperer. J'en pourrois rapporter divers traits frappans. Mais je prévois, *Monſieur*, que vous m'en tenez quitte, & que vous dites en vous-même que ſon Hiſtorien fera fort bien d'imiter ſa rapidité, & de paſſer au plus vite ſes claſſes.

Le jeune *Cramer* ſorti du Collége, ſe déclara pour la Philoſophie, & les Mathématiques. Il y fit de rapides progrès ; ſans que l'application avec laquelle il s'occupa de ces ſciences nuiſit aux autres études qu'il devoit faite.

En 1724, M. *Cramer* ayant à peine vingt ans, diſputa la Chaire de Philoſophie. M. *Calandrin* qui n'étoit guère plus agé ſe préſenta pour le même poſte. Jugez, *Monſieur*, de la ſurpriſe du Public, lorsqu'on vit ces deux jeunes amis briller dans cette diſpute. Elle leur valut beaucoup d'applaudiſſemens. Il eſt vrai que la Chaire fut donnée à un troiſième Concurrent d'un âge plus mûr, & qui la remplit encore aujourd'hui fort dignement.

Mais

Mais on donna aux deux jeunes Compétiteurs une Chaire de Mathématique, qui fut partagée entre eux. On leur permit de voyager pourvu qu'ils ne le fiſſent pas tous deux en même tems, de peur que l'Académie ne ſouffrît trop de leur abſence, & ils ſurent profiter l'un & l'autre de cette conceſſion.

M. *Cramer* alla voyager en 1727. Il commença par Bâle où il fit un petit ſéjour, & il logea chez Mrs. *Bernouilli.* Il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour apprendre d'eux tout ce qu'il en vouloit tirer. Un mois ou deux ſuffiſoient à un Géomètre à qui déjà rien n'étoit difficile. En Hollande il lia une amitié étroite avec l'illuſtre M. *s'Graveſande.* Partout il s'attira l'affection & l'eſtime des Gens de Lettres. Il finit ſon voyage par Paris où il arriva ſur la fin de 1728, & où il fit des connoiſſances fort utiles.

Enrichi des nouvelles acquiſitions qu'il avoit faites dans les pays étrangers, il revint dans ſa patrie & s'occupa plus ſérieuſement que jamais de ſes études & de ſes fonctions.

Dans la ſuite il fut chargé ſeul de la chaire de Mathématiques avec le titre de Profeſſeur en Philoſophie

En 1747. il fit un ſecond voyage à Paris, & voici à quelle occaſion. Vous ſavez, *Monſieur*, que le Prince Héréditaire de *Saxe-Gotha* étoit venu fort jeune à Genève, où il avoit fait ſes prémières études. M. *Cramer* fut chargé de lui donner quelques leçons. Ce Prince voulant aller à Paris fit prier notre Philo-

ſo-

ſophe de l'y accompagner, pour lui continuër ſes ſoins. Le ſéjour fut d'une année dans cette capitale. Il y fit beaucoup de connoiſſances. Il voyoit ce qu'on appelle *la bonne compagnie* de l'un & de l'autre ſexe. Il fut recherché par pluſieurs perſonnes de mérite & même d'un rang diſtingué. Monſr. le Chancelier *Dagueſſeau* l'invitoit ſouvent à ſa table, & goûtoit beaucoup ſa converſation. Outre le Savant, on trouvoit encore chez lui l'Homme de goût & d'eſprit. Il jugeoit parfaitement bien d'une pièce de théatre, & il ſe fit une ſorte de réputation de ce côté-là. Il prit ſi bien le goût & les manières de Paris que, dans l'eſpace d'un mois ou deux, il n'y parut plus en Etranger.

Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire, *Monſieur*, qu'il fréquenta ſur tout Meſſieurs de l'Académie des Sciences, & qu'il fut fort accueilli d'eux. Pour vous faire juger de la conſidération qu'ils avoient pour lui, voici qui pourra ſuffire. Après la mort de M. *de Crouſaz*, quand il fut queſtion de remplir la place de membre de l'Académie, ces Meſſieurs propoſèrent, ſelon la coutume, deux ſujets au Roi. Ils indiquèrent M. *Van Swieten*, prémier Médecin de l'Impératrice, & M. *Cramer*. S. M. choiſit M. *Van Swieten*, qui eſt un Savant fort eſtimé. Mais la Politique eut beaucoup de part à ce choix. La Cour de France ne voulut pas manquer cette occaſion d'agréer à celle de Vienne.

C'eſt ici la place de vous marquer que M. *Cra-*

Cramer étoit de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, de celle de Montpellier, de Lion, & de l'Académie de l'Institut de Bologne. On voit quelques pièces de lui dans les Mémoires de ces différentes Académies. Je ne m'en rapelle qu'une présentement qu'il envoya à Berlin. C'est une Dissertation sur *Hippocrate de Chio.* (*)

M. *Calandrin*, après avoir enseigné d'une manière distinguée la Philosophie dans notre Académie, & s'être acquis une grande réputation dans les pays étrangers, fut fait Conseiller d'Etat en 1750. & laissa son emploi à M. *Cramer.*

Cette même année parut un de ses Ouvrages de Mathématique, qui lui a fait beaucoup d'honneur. Il porte pour titre, *Introduction à l'Analyse des lignes Courbes Algébriques*, par Gabriel Cramer, *à Genève* 1750, *in* 4to. M. *Daniel Bernoulli* aiant lu ce Livre écrivit à un homme du métier, *cet Ouvrage est au dessus de mes éloges, & digne de ceux des premiers Géomètres de l'Europe.*

Il est bon de vous dire, *Monsieur*, que M. *Cramer*, en approfondissant ainsi ce sujet difficile, ne négligeoit pas pour cela les autres parties des Mathématiques. Quelque vaste que soit cet objet aucune ne lui avoit échapé. Il s'étoit fort appliqué à l'Architecture, par exemple, & il avoit le gout exquis en matière d'Edifices. Cette finesse de gout s'étendoit sur tous

(*) *Mémoires pour l'année* 1748. *p.* 482.

tous les arts, Musique, Peinture, Gravure, tout lui étoit connu.

M. *Cramer* étoit bon Logicien. La justesse du raisonnement étoit ce qui le caractérisoit le mieux. Quelque matière qu'il maniât, il avoit l'art de trouver d'abord quelque heureux principe sur quoi il batissoit, & dont il savoit tirer des conséquences lumineuses qui répandoient beaucoup de jour sur son sujet. Il portoit par-tout la lumière. Il avoit encore cette étenduë d'esprit qui nous fait envisager un objet par toutes ses faces.

La Physique étoit sur-tout son élément. Afin, *Monsieur*, que vous ne vous en raportiez pas tout-à-fait à mon jugement, je vais vous produire le témoignage de quelques-uns des plus célèbres Académiciens de Paris. M. *de Mairan*, qui est regardé à juste titre, comme le prémier Phisicien de l'Europe, parle plus d'une fois dans ses Ouvrages, fort avantageusement de M. *Cramer*. Il lut un Mémoire à l'Académie *sur la lumière & sur les couleurs*. Il lui manquoit une expérience pour appuyer son explication, & il reconnoit qu'il la doit à notre Philosophe. *M Cramer Professeur de Philosophie & de Mathématique à Genève me l'a fournie*, dit-il. *Je suis en commerce de Lettres avec lui, & l'on peut voir par-là de quelle utilité est le commerce d'un homme de son caractère & de son savoir* (*).

L'A-

(*) Mém. de l'Acad. 1738. 1_r. *Mémoire. Art.* XCVI.

L'Académicien avoit auſſi donné un ſiſtème nouveau & fort ingénieux ſur la propagation du Son dans les différens tons qui le modifient (*). Il y avoit fait remarquer une grande analogie du Son avec la lumière & les couleurs. Il invita M. *Cramer* à lui en dire ſon ſentiment. La réponſe eſt remplie de politeſſes, mais qui n'excluent pas la ſincérité. Il dit à M. de *Mairan* qu'il a fait dans l'Acouſtique ce que *Newton* a fait dans l'Optique. Cependant il trouve quelques difficultés dans ſon ſiſtème qu'il ne lui diſſimule point. Il lui paroit que quelques pièces ne jouent pas bien. Mais enſuite il y met lui-même la main, & racommode heureuſement l'endroit défectueux. Vous trouverez, *Monſieur*, dans le *journal des Savans* un Extrait aſſez étendu des Lettres écrites à cette occaſion, que je vous conſeille de lire. Ce ſujet y eſt fort bien dévelopé. Voici la concluſion de cette correſpondance Litteraire qui mérite d'être raportée. M. *de Mairan ſouscrit à cette Réponſe qu'il trouve déciſive. . . . . Il remercie M. Cramer de la lui avoir fournie, & il louë ſa ſagacité de l'avoir imaginée* (**).

On retrouve encore plus d'une fois M. *Cramer* dans le Traité de M. *de Mairan* ſur les *Aurores Boréales*. Mais ce que cet Académicien écrivit à un de leurs amis communs,

(*) Mem. de l'Acad. 1737. *pag.* 1.

(**) Journal des Savans, *Mars* 1741. *p.* 170. *Edit. in* 4*to*.

muns, quand il eut appris ſa mort, eſt ce qui fait le plus d'honneur au défunt. Je ne vous en citerai que ces trois ou quatre lignes. *Vous ſavez l'amitié que j'avois contractée avec lui depuis plus de vingt ans. Elle n'avoit fait que ſe fortifier de plus en plus, parce que je découvrois toujours en lui de nouvelles qualités auſſi aimables que reſpectables. Je le conſultois avec confiance*, ajoute-t-il, *& j'étois animé dans mon travail par l'idée que mes foibles productions pourroient obtenir ſon ſuffrage.*

Mr. *Cramer* étoit obligé le jour des Promotions de notre Académie de traiter à ſon tour quelque queſtion rélative à ſa profeſſion. Mais bien des gens qui aſſiſtent à cette cérémonie n'ont qu'une legère teinture des ſciences, & il faut ſavoir s'accommoder un peu à leur portée. Le dernier diſcours de ce genre que nous donna notre Profeſſeur, roula ſur une queſtion d'hiſtoire naturelle, ou plûtôt de Botanique. Il s'agiſſoit de ſavoir ce que l'on doit penſer de l'opinion commune du changement du blé en ivraie. Ce qui rendoit cette queſtion intéreſſante, c'eſt que nos Promotions précèdent immédiatement la Moiſſon, & que cette année-là nos champs étoient fort infectés d'ivraie. Ce ne ſont pas ſeulement les gens de la campagne deſtinés à cultiver la terre qui prétendent que le froment ſe change en ce mauvais grain, mais des perſonnes même qui ont cultivé leur eſprit ſont infatuées de cette opinion. M. *Cramer* ſe déclara contre cette prétenduë méta-

morphofe, mais au-lieu de donner à fon difcours un air de difpute, il en fit un ingénieux Dialogue, qu'il fuppofoit s'être paffé dans une promenade de deux amis, qui les jours précedens avoient cotoyé un champ où l'ivraie abondoit. On comprit bien que les deux interlocuteurs étoient un de fes Collègues & lui. Ils épluchent la matière ; le *pour* & le *contre* y font très-bien expofés. Quoique le fujet n'en paroiffe pas fort fusceptible, on y trouve cette élégance & ces graces que l'on appelle *Aménités*. La trifte & malheureufe ivraie, l'*infelix Lolium* de Virgile fe changea en fleur entre fes mains, & en fleur des plus gracieufes. Ce difcours débité par un habile Orateur, qui avoit la voix fort belle, qui excelloit dans la récitation, qui varioit fon ton à-propos comme le demande le Dialogue, ce difcours ne pouvoit pas manquer d'être extrêmement applaudi. On vient de l'imprimer dans le *Mufeum Helveticum* de M. *Zimerman* de Zuric. On y perdra à la vérité les graces de la recitation : mais on y trouvera la queftion très-bien traitée pour le fond, ornée de tours fort ingénieux & exprimée dans la latinité la plus pure.

On ne devroit pas demander d'un grand Géomètre d'être autre chofe outre cela que Philofophe. On doit le tenir quitte des autres fciences. Le génie des Mathématiques & celui d'une grande érudition, par exemple, font dans une efpèce d'oppofition. Ils doivent s'exclure l'un l'autre. Ils vont même jus-

jusqu'à se mépriser mutuellement. Le seul partage que souffrent les Mathématiques, c'est l'étude de la Physique, à cause d'une espèce d'alliance qu'il y a entre elles. Après tout il est rare de voir un profond Géomètre qui soit fort savant, quand ce ne seroit que par la difficulté de trouver du tems pour satisfaire à tout. Cependant M. *Cramer* étoit bien autre chose que Mathématicien & Philosophe. On remarquoit en lui un génie universel qui embrassoit tout & qui réüssissoit à tout.

On avoit formé quelques Sociétés Litteraires dans notre ville, où il se trouvoit fort régulièrement. On y traitoit différentes matières de science & il étoit prêt sur tout. S'agissoit-il de la Religion? Il en parloit en Théologien consommé. Souvent on mettoit sur le tapis quelque passage de l'Evangile qui paroissoit n'avoir pas été bien entendu. Il ne manquoit guère alors d'y trouver un sens satisfaisant à l'aide de son goût critique, & avec le secours de la langue Grèque qu'il entendoit très-bien. Il ne lisoit jamais les anciens Géomètres Grecs que dans leur langue originale.

M. *Cramer* pouvoit aussi passer pour Antiquaire. Un préalable pour y réussir c'est d'entendre bien l'Histoire, & il l'avoit étudiée avec soin. Un autre secours pour bien connoitre les Médailles, c'est le talent particulier qu'il avoit pour déchifrer les anciennes Inscriptions, à demi & presque entièrement éffacées. Les écritures les plus bizares & les plus su-

rannées ne l'arrêtoient point. Vous pourrez, *Monſieur*, en juger par ce trait-ci.

Monſieur *Lullin*, Profeſſeur d'Hiſtoire Eccléſiaſtique dans notre Académie, fit il y a dix ou douze ans, de fort beaux préſens à la Bibliothèque publique de notre ville. Parmi les pièces rares dont il l'a enrichie, on voit des *Tablettes Cirées* telles que les avoient les Anciens. C'eſt un petit *Folio* composé de huit ou dix planches de bois fort minces, enduites d'une cire colorée ſur laquelle on écrivoit avec un ſtile ou un poinçon. Celles-ci avoient appartenu à *Alexandre Petau* Conſeiller au Parlement de Paris au commencement du XVII. ſiècle.

Il paroit par un feuillet de papier qui eſt à la tête, que ce curieux avoit fait des tentatives inutiles pour les expliquer. Nous y fumes d'abord auſſi embarraſſés que lui. On voyoit bien que ces Tablettes étoient toutes écrites d'un bout à l'autre, mais perſonne n'en pouvoit lire un ſeul mot. On s'aviſa enfin de les envoyer à M. *Cramer*, qui les dépouilla ſans peine, & ce ne fut qu'un jeu pour lui. Huit jours après il nous les renvoya avec une Copie qu'il en avoit faite. Elle étoit double. D'un côté une Copie figurée qui exprimoit fort exactement la forme des caractères, & toutes les abbréviations ; & vis-à-vis on voyoit l'explication en caractères ordinaires. Les Voyageurs qui viennent voir notre Bibliothèque, trouvent ces Tablettes fort curieuſes, mais ceux qui ont du goût ne manquent pas de

de remarquer que la Copie l'eſt bien autant que l'original. Au reſte ces Tablettes contiennent les menues dépenſes de *Philippe le Bel* dans les voyages qu'il fit en 1308, dans diverſes Provinces de France. (*)

Vous ſeriez - vous attendu, *Monſieur*, que notre Philoſophe ſe fût auſſi diſtingué du côté de la Politique? Cependant ç'a été un de ſes beaux endroits. Il étoit membre de divers conſeils de notre ville. Il y parloit ordinairement avec quelque étenduë ſur les queſtions propoſées, & toujours avec beaucoup de juſteſſe. Il s'exprimoit avec facilité, & en même tems avec énergie. Il avoit la voix fort belle, & toutes les autres qualités qui font l'Orateur. Quand il commençoit à dire ſon avis, on s'apercevoit d'un ſilence extraordinaire dans ces aſſemblées. En voilà aſſez pour vous faire conclure que non ſeulement notre Académie, mais encore notre Etat, ont fait une grande perte.

Quand on faiſoit attention à l'étenduë des connoiſſances de M. *Cramer*, on étoit tenté de l'appeller une *Encyclopédie vivante*. Né avec beaucoup de génie, & une mémoire des plus heureuſes, il apporta une application extraordinaire au travail.

Après ſa mort on a eu de nouvelles preuves que c'étoit un grand travailleur. On a trouvé dans ſon Cabinet un grand recueil de Lettres écrites aux principaux Savans de l'Euro-

(*) Mémoires de Trevoux, *Juillet* 1742. *Art.* L.

rope, que l'on peut regarder comme autant de Dissertations. Il y en a sur la détermination des orbites & des mouvemens des Planètes, sur la fameuse question des forces vives, sur le mouvement de l'Apogée de la Lune, & sur divers Ouvrages qui paroissoient, sur lesquels les Auteurs souhaitoient d'avoir son avis. Cette correspondance étoit si étenduë qu'elle auroit suffi seule pour occuper un Savant. On ne doute pas que ce grand travail de M. *Cramer* n'ait abrégé ses jours. Il n'avoit pas encore quarante huit ans quand nous l'avons perdu.

Vous avez vu ce qu'avoit écrit M. *de Mairan* sur cette mort. On vient de me communiquer une Lettre de M. *Daniel Bernoulli* sur ce triste sujet dont je vais aussi vous donner un petit Extrait. *J'ai perdu un intime Ami*, dit-il. *Votre ville & notre Suisse ont perdu un de leurs plus beaux ornemens, & toute l'Europe un Savant du prémier ordre, né pour augmenter & pour perfectionner les sciences . . . C'étoit non-seulement un illustre, mais encore un aimable Savant.*

Agréez, *Monsieur*, que je m'arrête quelques momens à déveloper cette dernière qualité que M. *Bernoulli* lui attribuë. M. *Cramer*, dit-il, *étoit un aimable Savant.* Né avec une physionomie heureuse, on le voyoit toujours avec son air ouvert & affable, cet extérieur prévenant qui nous gagne l'affection des autres, avant même qu'ils sachent ce que nous valons.

Mais

Mais c'est par les qualités du cœur qu'il étoit sur-tout aimable. C'étoit un bon Citoyen, fort attaché à la patrie. Il en a donné des preuves dans des occasions importantes. Il n'a jamais refusé aucun travail qui pouvoit tendre au bien public. On l'a vu s'ensévelir dans nos Archives, pour les mettre en ordre, & déchifrer tout ce qui avoit arrêté nos Archivistes. Peu avant sa mort, il étoit fort occupé de la réparation de notre Cathédrale, qui menace ruïne dans quelques-unes de ses parties.

Il étoit bon ami, très-sensible aux douceurs & aux charmes de l'amitié. Il ne se trouvoit jamais mieux que dans ce cercle d'amis qui formoient nos Sociétés Litteraires.

On le connoissoit aussi comme bon parent. Il a vêcu dans le célibat, & on a attribué en partie ce genre de vie au plaisir qu'il goûtoit dans le sein de sa famille. Il craignoit que le lien conjugal ne le séparât de la maison paternelle. Je sai bien qu'on n'est pas embarassé à donner la raison de ce que des gens de Lettres évitent les nœuds du mariage : c'est ordinairement pour pouvoir vaquer à l'étude avec moins de distraction. L'Abbé *le Blanc* dans ses *Lettres d'un François* écrites de Londres, dit que les hommes célèbres devroient garder le célibat. Son sentiment paroit fondé, mais il en donne une raison qui ne vous frappera guère, c'est qu'*une Madame Newton & une Madame de Fontenelle sonneroient mal aux oreilles.*

Enfin l'article le plus important, c'est qu'on

pouvoit regarder M. *Cramer* comme un véritable Chrétien. Il a toujours paru attaché à la Religion, & sa conduite a été des plus régulières. C'est là ce qui doit donner du prix à toutes les qualités aimables que je viens de lui attribuër. Il avoit bien étudié la Religion Chrétienne & s'étoit fortement convaincu de sa vérité & de son excellence. Il ne s'en étoit pas tenu là. Dans toutes les occasions il l'appuyoit & la défendoit avec toute la force de son beau génie. Il avoit une dextérité merveilleuse à résoudre les objections que tant de gens se plaisent aujourd'hui à faire contre la Révélation.

Voilà, *Monsieur*, une Lettre bien longue. Mais vous savez que l'affliction s'adoucit un peu en repassant les belles qualités d'un ami qu'on vient de perdre. On se soulage en *répandant des fleurs sur son tombeau.* C'est là la formule ordinaire pour exprimer cette pensée. Mais je reconnois de bonne foi que j'aurois tort de l'employer, & qu'elle n'est point ici dans sa place. Rien n'est moins fleuri que ma Lettre.

J'ai cru que dans ces occasions les ornemens ne servent qu'à rendre les éloges suspects. Vous savez aussi que l'affliction qui fait trop de dépense d'esprit, se rend par cela même un peu douteuse. C'est autant de rabatu sur les sentimens.

Monsr. *Jallabent* vient d'être élu Professeur de Philosophie à la place de M. *Cramer*. Il avoit auparavant la *Physique Expérimentale*.

On

On a de lui un Traité de *l'Electricité* qui lui a fait beaucoup d'honneur, & il s'eſt aquis beaucoup de réputation par divers autres endroits.

Je ſuis, &c.

à Genève le 20. *Janvier* 1752.

ARTICLE IX.

REMARQUES *ſur l'Article concernant la Lettre de* M. Gervaiſe Holmes, *qui a été inſéré dans le* Journal des Savans, *Edit. d'Amſt.* Mars 1752. pag. 516. & ſuiv.

L'Auteur *Allemand* de la Lettre de M. *Gervaiſe Holmes* n'a garde d'entrer en diſpute avec un adverſaire auſſi véhément que l'eſt le Critique Hollandois, qui vient de s'élever contre lui. S'il y avoit quelque fruit à eſpérer des Réflexions qu'il a inſérées dans ſa Lettre, il acheveroit de le détruire, en ſe livrant à une controverſe dont les commencemens ſont ſi aigres. Il n'eſt pourtant guères poſſible que cette vive ſortie ſoit l'effet d'un prémier mouvement; car il y a plus de deux ans que la Brochure à laquelle on en veut, eſt répanduë. Mais ſans approfondir des mo-

tifs

tifs qui ne font rien aux choſes-mêmes, on prend la liberté de demander ſeulement par voie de Remarques générales;

S'il y a quelque mal inhérent, & intrinſèque à la fiction, tant de la *Lettre ſur les Aveugles*, que de celle de *Gervaiſe Holmes*, quant à la perſonne, au caractère, & aux diſcours de *Sanderſon*? Eſt-il poſſible que quelqu'un, en liſant ces deux Lettres, tombe dans d'autres erreurs dangereuſes que dans celles qui naîtroient des matières-mêmes qu'on y diſcute? Le prétendu fait n'eſt qu'un acceſſoire, où il ne peut y avoir ni bien ni mal: autrement il faut proſcrire toutes les fictions du même genre qui ſont répanduës dans un grand nombre d'ouvrages Philoſophiques.

Cela étant, on demande encore; s'il falloit juſtifier par des autorités & des documens tout ce qui concerne la vie & la mort de *Sanderſon*, comme s'il eût été queſtion des faits fondamentaux de la Religion, ou des plus grands intérêts des Princes?

Quant au fonds même des idées, il n'importe guères plus de ſavoir ſi la Philoſophie de cette Lettre s'enſeigne à Cambridge ou non, que de rechercher ſi le vrai, ou le faux *Holmes*, vivent dans un *poële*, ou dans une chambre *à cheminée*. Mais ce qui eſt un peu plus important, & dont j'avouë que je ſuis dans quelque ſurpriſe, c'eſt de voir un Ecrivain qui prend la plume pour déclarer, (je ne dirai pas, qu'il n'eſt point initié dans les myſtères de *Leibnitz* & de *Wolff*; permis à lui & à

tout

tout autre de les ignorer, tant que bon leur semblera;) mais qu'il y a de l'inconvénient & même de l'*Anthropomorphisme*, à se représenter Dieu voyant tout d'une seule vuë, exécutant tout par une seule action, & faisant des ouvrages qui n'ont besoin d'autres réparations que de celles qui se puisent dans les ressources de la Nature-même, & dans les mesures prises décisivement lorsque le plan primitif a été formé; un Ecrivain qui suppose une *infinité* de Mondes possibles, comme si des combinaisons quelconques d'Elémens en nombre fini pouvoient aller à l'infini; qui doute, si parmi ces combinaisons, il y en a une *meilleure* que les autres, qui veut substituër des passages de l'Ecriture sur la Vocation des Gentils à des notions métaphysiques de la Création & de la Providence; qui n'auroit pas d'éloignement à faire Dieu Auteur d'un plan, *qui entraînat inévitablement les hommes dans le malheur*; qui croit qu'on favorise les Libertins, & qu'*on enfante des prodiges*, en voulant que les preuves de l'Existence de Dieu ne soient pas des inductions fausses & incomplettes, (d'ou les Libertins au-contraire n'ont tiré que trop d'avantages,) mais qu'on ramène ces preuves à toute l'évidence dont elles sont susceptibles, en poussant leur dévelopement jusqu'aux notions communes qui leur servent de base; qui conçoit le mouvement comme un Etre réel, & admet la possibilité d'un repos absolu; qui ne voit pas que la notion de l'ordre ne prouve qu'autant qu'on a démontré la

con-

contingence de cet ordre; qui veut qu'on lui répète des choſes cent fois dites & prouvées ſur l'inconſéquence de l'argument de Des-Cartes; un Ecrivain en un mot qui s'étonne de tout, pour qui tout eſt paradoxe, ton dogmatique, & *énigme* réſervée pour des Adeptes. A peine ce langage ſeroit-il pardonnable *à un Ecolier tout frais émoulu des Univerſités, qui ne connoitroit que les cahiers de ſon Profeſſeur.*

Il ſemble donc que ce n'étoit pas la peine de fouler aux piés le faſte prétendu de l'Auteur de la Lettre de *Gervaiſe Holmes*, & de le faire avec un faſte beaucoup plus grand, pour ne dire que des choſes auſſi vagues, & qui marquent plus d'envie de détruire que d'édifier.

On eſt prêt à fournir une diſcuſſion ſuivie, & auſſi approfondie que l'on en eſt capable, des doctrines qui peuvent faire de la peine à quelques Lecteurs dans le petit Ecrit en queſtion; mais on ne croit pas paſſer les bornes du droit naturel, en demandant que ceux qui exigent cette diſcuſſion veuillent bien s'exprimer d'une manière plus polie & plus modérée, & qu'ils n'entrent pas en lice auſſi échauffés que s'ils avoient déjà couru à perte d'haleine. Le défaut de ces conditions ſuffira pour rendre raiſon du ſilence auquel on eſt bien réſolu, au cas qu'elles n'agréent pas aux perſonnes à qui elles ſont propoſées.

A R-

ARTICLE IX.

LETTRE *de M.* DE VOLTAIRE *à l'Auteur de la Bibliothèque Impartiale.*

MONSIEUR,

On vient d'imprimer je ne sais où, sous le titre de Londres, un certain *Micromégas.* Passe que cette ancienne plaisanterie amuse qui voudra s'en amuser: mais on y a ajouté une *Histoire des Croisades*, & puis un *Plan de l'histoire de l'esprit humain.* Celui qui a imprimé ces rognures n'a pas apparemment grande part aux progrès que l'esprit humain a faits. Prémièrement les fautes d'impression sont sans nombre, & le sens est altéré à chaque page. Secondement il y a plusieurs chapitres d'oubliés. Troisièmement, comment l'Editeur ne s'est-il pas apperçu que tout cela étoit le commencement d'une histoire universelle depuis Charlemagne, & que le morceau des Croisades entroit nécessairement dans cette histoire?

Il y a quinze ans que je formai ce plan d'histoire pour ma propre instruction, moins dans l'intention de me faire une Chronologie, que de suivre l'esprit de chaque siècle. Je me proposai de m'instruire des mœurs des hommes plutôt que des naissances, des mariages & des pompes funèbres des Rois. *Le siècle de Louis XIV.* terminoit l'ouvrage. J'ai perdu dans mes voyages tout ce qui regarde l'histoire géné-

nérale depuis Philippe ſecond & ſes contemporains jusqu'à Louïs XV. & toute la partie qui concernoit le progrès des arts depuis Charlemagne & Aaron Vachild, c'eſt ſur-tout cette partie que je regrette. L'hiſtoire moderne eſt aſſez connuë, mais j'avois traduit en vers avec ſoin de grands paſſages du Poëte Perſan *Sady*, du *Dante*, de *Pétrarque*; & j'avois fait beaucoup de recherches aſſez curieuſes dont je regrette beaucoup la perte. Vous me direz; eſt-ce que vous entendez le Perſan pour traduire *Sady*? Je vous jure, Monſieur, que je n'entends pas un mot de Perſan, mais j'ai traduit *Sady*, comme *La Motte* avoit traduit *Homère*.

Comme je n'ai jamais compté ſurcharger le public de cette hiſtoire univerſelle, je la gardois dans mon Cabinet. Les Auteurs du *Mercure de France* me prièrent de leur en donner des morceaux pour figurer dans leur Journal. Je leur abandonnai quelques Chapitres, dont les examinateurs retranchèrent pieuſement tout ce qui regardoit l'Egliſe & les Papes; apparemment que ces examinateurs vouloient avoir des bénéfices en Cour de Rome. Pour moi, qui ſuis très-content de mes bénéfices en Cour de Pruſſe, j'ai été un peu plus hardi que Meſſieurs du Mercure. Enfin, ils ont imprimé pièce à pièce beaucoup de morceaux tronqués de cette hiſtoire. Un Editeur inconnu vient de les raſſembler. Il auroit mieux fait de me demander mon avis; mais c'eſt ce qu'on ne fait jamais. On vous imprime ſans vous con-

consulter, & on se sert de votre nom pour gagner un peu d'argent en vous ôtant un peu de réputation. On se presse, par exemple, de faire de nouvelles éditions du siècle de Louïs XIV. & de le traduire, sans me demander si je n'ai rien à corriger, à ajouter. Je suis bien aise d'avertir que j'ai été obligé de corriger & d'augmenter beaucoup. J'avois apporté à la vérité à Potsdam de fort bons mémoires que j'avois amassés à Paris pendant vingt ans; mais j'en ai reçu de nouveaux depuis que l'Ouvrage est public. Je m'étois trompé d'ailleurs sur quelques faits. Je n'étois pas entré dans d'assez grands détails dans le catalogue raisonné des gens de Lettres & des Artistes. J'avois omis plus de quarante articles; je n'avois pas pensé à faire une liste raisonnée des Généraux : enfin l'Ouvrage est augmenté du tiers. Il ne faut jamais regarder la prémière édition d'une telle histoire que comme un essai. Voici ce qui arrive: le fils, le petit fils d'un Ambassadeur, d'un Général, lisent votre livre. Ils vont consulter les mémoires manuscrits de leur grand-père; ils y trouvent des particularités intéressantes, ils vous en font part ; & vous n'auriez jamais connu ces anecdotes si vous n'aviez donné un Essai qui se fait lire, & qui invite ceux qui sont instruits à vous donner des lumières. J'en ai reçu beaucoup; & j'en fais usage dans la seconde édition que je fais imprimer. Voilà, Monsieur, ce qu'il est bon de faire connoitre à ceux qui lisent. Le nombre en est

assez grand, & le nombre des Auteurs, moi compris, beaucoup trop grand.

Je vous prie de faire imprimer cette lettre dans votre Journal, afin d'instruire les lecteurs, & afin que si quelque homme charitable a des nouvelles de la partie de l'histoire universelle que j'ai perduë, il m'en fasse au moins faire une copie.

J'ai l'honneur d'être passionément.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

VOLTAIRE.

Potsdam le 5 Juin 1752.

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

Rome.

L'Imprimerie de *Pallas* a donné une brochure de 3 feuilles, grand *in quarto*, avec 7 planches, intitulée: *Descrizione d'un Feto umano, nato colla maggior parte della membra radoppiate, fatta da* Luigi Stampini, *Bolognese, Professore di Chirurgia.* Il y a des singularités cu-

curieuſes dans cette deſcription. Le *Fetus* qu'elle concerne avoit la plupart des parties doubles, mais dans un tout autre arrangement que les autres *Fetus* qui ſont dans le même cas. Il n'avoit, par exemple, qu'une tête; mais il avoit deux langues, & deux trachées artères. Il n'avoit qu'un œſophage, un eſtomac, & un *duodenum*; mais les autres inteſtins étoient doubles, auſſi bien que le foie. Il avoit le *Scrotum* double, & dans chacun deux teſticules. Il y avoit auſſi deux cœurs avec tous les vaiſſeaux qui y appartiennent. L'arrangement de toutes ces parties étoit ſi exact, qu'il y a lieu de croire, que ſi ce *Fetus* étoit venu à terme, il auroit pu vivre.

Cremone.

Un Médecin d'ici a fait imprimer chez *Pierre Ricchini* en 12 f. in 4to. *Lettere mediche del Dottore* Martino Ghiſi, *in prima delle quali tratta di vari mali curati col mercurio crudo, e la ſeconda contiene l'iſtoria delle angine epidemiche degli anno* 1747 *e* 1748. C'eſt l'uſage des Pillules de *Belloſte*, & les cures qu'elles ont opérées, qui ont fourni occaſion à l'Auteur de reflêchir ſur les effets avantageux du mercure crud dans pluſieurs maladies des inteſtins & des nerfs, & de faire de nouvelles expériences là-deſſus. Il a diſſipé en particulier par ce moyen des humeurs qui paroiſſoient irréſolubles. On voit dans le Médecin qui a publié cet écrit, un aſſortiment rare d'érudition & d'expérience.

Naples.

L'Imprimerie de *Jean Simon* délivre les volumes 2 & 3. de l'ouvrage intitulé : *Historia Principum Longobardorum, quæ continet antiqua aliquot opuscula de rebus Longobardorum Beneventanæ olim provinciæ, quæ modo regnum fere est Neopolitanum;* Camillus Peregrinus, Alex. *filius, Campanus recensuit, atque carptim illustravit. Hac nova editione notis, ineditis adhuc opusculis, variisque dissertationibus, atque Peregrini vita, auxit* Franciscus Maria Pratillus. La Chronique de l'*Anonyme de Salerne* remplit tout le second volume ; mais le troisième est composé de 17. pièces.

On a achevé chez *Serafin Porsile* l'impression de la seconde partie de la *Scienza della natura del* P. D. Gio. Maria della Torre, *C. R. Somasco, Professore di Fisica nel Liceo Arcivescovile, e Membro dell'Accademia Reale Napoletana.* in quarto 3 alph. 6 f. & 31. figures. Ce volume traite principalement des différentes sortes de corps, qui entrent dans la composition de notre globe, ou qui en couvrent la surface.

Venise.

Il paroit ici deux Lettres : Hieronymi Zanetti ad Jo. Brunatium, & Jo. Brunatii *ad* Calogieram, *de facto Marchiæ*, en trois feuilles *in* 12. Ce *Factum Marchiæ* est un espèce de ligue que quelques villes de la partie supérieure de l'Italie formèrent contre l'Empereur Frederic I. On examine dans ces Lettres l'origine & les circonstances de cette affaire.

Pe-

Pesaro.

Gavelli a executé un ouvrage important dans son genre. Ce sont les *Produzione matematiche del Conte* Giulio Carlo di Fagnano, *Marchese de Toschi, e di Sant' Onorio, Nobile Romano, & Patrizio Senogagliese, alla Santità di N. S.* Benedetto XIV. *Pontifice Massimo*, en deux volumes, *in quarto* de 6 alph. avec seize planches. Les pièces qui forment ce Recueil avoient déjà paru séparément pour la plupart; l'une des plus étenduës est un Traité *des Proportions Géométriques*, qui occupe la meilleure partie du prémier volume. Elles sont toutes très-propres à faire honneur à leur illustre Auteur.

ANGLETERRE.

Londres.

Il y a eu de grands changemens à faire dans le Calendrier Anglois, pour l'ajuster à celui des autres Nations, comme le Parlement à ordonné que cela se fît avec le commencement de cette année 1752. L'ouvrage qui renferme les détails les plus instructifs à cet égard, est intitulé; *An act for regulating the Commencement of the Year; and for Correcting the Calendar now in Use.* En 8 feuilles *in folio.* C'est l'ouvrage d'un savant Astronome, nommé *Davall*; & il a été soumis à la révision de Mrs. *Folkes* & *Bradley*, Juges des plus compétens qu'il y ait en Europe.

On fait beaucoup de cas du savoir & de la solidité qui règnent dans l'ouvrage suivant:

An Enquiry in to the Truth and Certainty of the Moſaic Deluge ; wherein the arguments of the learned Iſaac Voſſius and others for a topical Deluge are examined ; and ſome vulgar errors, relating to that grand cataſtrophe are diſcover'd, by Patrick Cockburn , *M. A. Vicar of Long-Horſley in Northumberland*, grand *in octavo* d'un alphabet.

L'infatigable & rédoutable M. *Hill* s'eſt livré à la cenſure qu'il exerce ſi vivement ſur les autres, en publiant ſon *a Hiſtory of the materia medica*, en un volume *in quarto* de 895 pages, grand papier, & petit caractère. C'eſt une deſcription de tous les corps tirés des trois règnes de la Nature que les hommes emploient dans la médecine.

FRANCE.

Paris.

Heriſſant a imprimé un ouvrage conſidérable & utile : c'eſt un *Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, contenant l'Hiſtoire des Egliſes d'Orient & d'Occident ; les Conciles généraux & particuliers ; les Auteurs Eccléſiaſtiques, les Schiſmes, les Héréſies, les Inſtitutions des Ordres Monaſtiques, &c. depuis l'an* 33. *de l'Ere Chrétienne, juſqu'à l'année* 1700. en deux gros volumes *in octavo.*

On a fort goûté les *Lettres de* M. *l'Abbé de * * * à ſes élèves, pour ſervir d'introduction à l'intelligence des divines Ecritures, & principalement des livres prophétiques, relativement à la langue originale* Tome prémier Chez *Colombat.*

M. l'Abbé *de Marigny* a donné les tomes troi-

troisième & quatrième de son *Histoire des révolutions de l'Empire des Arabes.* Cet ouvrage devient plus intéressant, à mesure que l'Auteur approche des tems mieux connus.

Les *Lettres traduites d'un Anglois*, volume *in* 12. qui porte *Londres* au titre, ne paroissent point être une Traduction: on les attribuë à un homme aimable qui a de l'esprit & des connoissances. La plupart de ces Lettres roulent sur des matières de galanterie.

M. le Chevalier *de Cogolin* donne de tems en tems des Traductions fort heureuses en vers de quelques beaux morceaux des Poëmes anciens. L'année 1750. on avoit eu de lui l'Episode d'*Aristée*; & en 1751. il a donné en une brochure de 56. pages *in* 12. la *Dispute des Armes d'Achille*, tirée du XIII. livre des Métamorphoses d'Ovide.

C'est aussi une simple brochure, mais où il y a de l'étoffe pour un grand & bon ouvrage, qui a paru chez *Quillau* père, en 44 pages, sous le titre de *Réflexions décisives sur le Judaïsme.*

M. *Bion* a donné la sixième édition d'un livre bien connu ; *L'usage des globes célestes & terrestres, & des sphères*, &c.

La vie de M. de Rossillon de Bernex, *Evêque & Prince de Genève*, en un volume *in* 12. est un ouvrage destiné à nourrir la piété; & son Auteur, M. *Boudet*, Chanoine Régulier de S. Antoine, à des talens décidés dans ce genre d'écrire.

On débite les Tomes 2 & 3. du *Traité*

ſur la manière de lire les Auteurs avec utilité. Le prémier volume, qui avoit paru en 1747. traitoit des trois opérations requiſes pour faire des lectures dont on puiſſe ſe promettre du fruit; concevoir, réduire & développer. Le ſecond volume contient les principes de juger de ce que nous liſons; & le troiſième expoſe l'exercice de l'opération de juger.

M. *Digard* a prononcé à l'ouverture de ſes conférences publiques, à la fin de 1751. un *Diſcours ſur la facilité & l'utilité des mathématiques*, où il a traité les deux parties de ſon ſujet d'une manière très-ſatisfaiſante.

Les hauts faits d'Eſplandian, en deux volumes *in octavo*, chez la veuve *Piſſot*, ſont une ſuite de l'*Amadis* en quatre volumes, qui avoit été fort bien reçu.

Les amateurs de la Phyſique liront avec plaiſir les *Expériences & Obſervations ſur l'Electricité faites à Philadelphie en Amérique par M.* Benjamin Franklin, *& communiquées dans pluſieurs Lettres à M.* Collinſon, *de la Société Royale de Londres, traduites de l'Anglois.* C'eſt un volume *in* 12, qui ſe vend chez *Durand.*

On a fait une nouvelle édition des charmantes *Lettres d'une Peruvienne*, augmentée de pluſieurs Lettres & d'une Introduction à l'Hiſtoire, en deux volumes *in* 12, chez *Duchesne.*

M. *Bruhier* avoit répandu l'allarme & l'épouvante au ſujet des vivans, qu'on enterroit ſouvent pour morts. Ceux qui voudront ſe raſſurer, peuvent recourir aux *Lettres ſur la*

cer-

certitude des signes de la mort, où l'on rassure les Citoyens de la crainte d'être enterrés vivans, avec des observations & des expériences sur les Noyés: par M. Louïs, *Conseiller & Commissaire pour les Extraits de l'Académie Royale de Chirurgie, Démonstrateur Royal, & Membre de la Société Royale de Lyon.*

On a réimprimé l'*Histoire de la Comtesse* de Condez, Roman plein de délicatesse de Mademoiselle de *Lussan*, Auteur des *Veillées de Thessalie*, des *Anecdotes de Philippe Auguste*, des *Anecdotes de la Cour de François* I. des *annales de la Cour de Henri* II. & de *Marie, Reine d'Angleterre.*

Lyon.

On imprime ici chez les frères *Bruyset* un ouvrage qui doit naturellement avoir du succès. C'est le *Spectateur Anglois*, réduit & disposé de manière qu'on a retranché bien des choses peu intéressantes, & même assez scabreuses qui s'y trouvent répanduës, & qu'on en a fait un véritable livre d'instruction, propre à être mis entre les mains des jeunes gens. Ce travail est exécuté par une main aussi intelligente que bien intentionnée; car on l'attribuë à la respectable Mlle. *Hubert*, qui a fourni une carrière consacrée à la Vertu & à la Religion.

SUISSE.

Lausanne.

On voit ici une Réponse à la lettre de Mr.

l'*Evêque* d'Agen, ſous ce titre: *Le Patriote François & Impartial, ou Réponſe à la lettre de Mr. l'Evêque d'Agen à Mr. le Controlleur Général contre la Tolérance des Huguenots en date du prémier Mai* 1751. C'eſt un in 4to de 79 p. On y a joint un *Mémoire Hiſtorique de ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable au ſujet de la Religion Réformée, en pluſieurs provinces de France, &c. depuis* 1744. *jusqu'à la préſente année* 1751. ce Mémoire eſt de 36 p. Rien ne prouve mieux combien on eſt revenu du goût des controverſes, que le ſilence qu'on a gardé ſur la Lettre de M. *d'Agen*. Que de réponſes un pareil ouvrage n'auroit-il point attirées à ſon Auteur, il y a 40 ou 50 ans! Que de volumes n'auroit il point produits! Aujourd'hui il eſt presque mort en naiſſant. Ce n'eſt pas qu'il fût difficile d'y répondre, les injures, les calomnies, y ſont ſi groſſièrement entaſſées, il y a tant d'ignorance, & de mauvaiſe foi, qu'à chaque ligne le Prélat fournit de quoi le confondre, à quiconque voudra prendre la plume contre lui. On a été ſurpris qu'un homme diſtingué par ſa naiſſance, & par le rang qu'il tient dans l'Egliſe, n'ait point craint de publier un ouvrage qui ne peut que le deshonorer dans l'eſprit de tous les honnêtes gens de quelque communion qu'ils ſoient. La réponſe *du Patriote François* fait un contraſte frappant avec la Lettre de Mr. *d'Agen*; il ne ſe peut rien de plus ſage & de plus modéré: on n'y avance pas un fait qu'on n'ait ſoin d'en fournir la preuve. On s'attache à répondre à une ſeule

ac-

accuſation; c'eſt celle qui regarde la conduite que les Huguenots ont tenuë en France par rapport au Gouvernement. J'examinerai, dit l'Auteur, *ce qu'il y a à dire pour ou contre eux à cet égard, s'ils ſont rebelles par principes, ou s'ils ne le ſont pas; quelle fut leur fidélité depuis l'Edit de grace qui leur fut accordé en* 1629. *quelle a été la conduite qu'on a tenue à leur égard & quelles en ont été les ſuites; celle qu'il y auroit à tenir pour réparer les maux que celle-là a produit, & pour procurer au Royaume les avantages qui ſont l'objet de mes vœux.* Dans la diſcuſſion de tous les articles, l'Auteur ſoutient fort bien ſon titre de *Patriote François & Impartial.* Il triomphe de M. *d'Agen* ſi non par l'art & l'éloquence, car il y en a beaucoup dans la Lettre du Prélat, du moins par la force de la vérité & par l'évidence des preuves ſur leſquelles il appuie touts les faits qu'il rapporte. Le Mémoire ajouté à la Réponſe eſt deſtiné à repréſenter l'état déplorable des Proteſtans du Royaume: on y voit les calomnies dont on les noircit, les perſécutions de toutes ſortes qu'ils ont à eſſuyer; il mérite tout-à-fait d'être lu, ne fût-ce que pour ſe convaincre que l'eſprit de l'Egliſe Romaine eſt toujours le même: les progrès de la Philoſophie & de la ſaine raiſon, quelques grands effects qu'on leur attribuë, n'ont pu encore addoucir cet eſprit ſanguinaire & perſécuteur.

A L-

ALLEMAGNE.

Francfort en Mein.

On trouve ici chez *Philippe-Henri Hutter* le ſecond tome de l'ouvrage qui a pour titre : Gottlob Auguſti Jenichen, *JCti*, *Anteceſſoris*, *& h. t. Academiæ Ludovicianæ Rectoris*, Theſaurus Juris Feudalis, *continens optima atque ſelectiſſima opuſcula, quibus jus feudale explicatur, illuſtratur atque emendatur, ab Editore ordinatus, ac ſuis annotationibus, paſſim & opuſculis auctus & locupletatus.* C'eſt un *in quarto* de 3 alph. 13 f. ſans la dédicace & deux diſſertations préliminaires.

C'eſt ici, quoique le lieu ne ſoit pas nommé au titre, qu'on a imprimé : Eleutherophili Longini *Miscellaneorum theologico-philoſophicorum, partim quidem paradoxorum, fidei autem æque ac rationi illius luce colluſtratæ, ſe probantium.* Sectio I. En cinq feuilles *in octavo.* Il s'agit principalement dans ce morceau de la connoiſſance innée de Dieu, que l'Auteur s'attache à combattre, mais en ſe jettant dans l'extremité de ſoutenir que toute les idées que nous avons de la Divinité ont pour fondement la Tradition.

Breſlau.

Le Libraire *Korn* vient d'achever l'édition du *Grotius*, *de Jure belli & pacis*, avec les Commentaires de Mrs *de Cocceji*, père & fils, en quatre volumes *in folio.* Cette édition eſt fort

fort supérieure à toutes celles qui ont paru de cet excellent ouvrage.

Dresde.

M. d'*Arnaud*, qui est toujours fort estimé à la Cour de Dresde, & y reçoit des distinctions très-flatteuses de la part des plus augustes personnes de cette Cour, vient de donner un nouvel échantillon de ses talens poétiques, en traduisant avec beaucoup d'énergie les *Lamentations du Prophète Jérémie.*

Le Libraire *Walther* a achevé son édition des *Oeuvres de M. de Maupertuis.* Elle est fort bien exécutée en un seul volume *in quarto*, qui contient tous les ouvrages de cet illustre Auteur, excepté ceux qui sont de pure Géométrie & de calcul.

Göttingen.

M. le Professeur *Pütter* a fait imprimer chez *Schmidt*, Libraire de l'Université, un volume *in quarto*, qui a pour titre, *Introductio in rem judiciariam Imperii, speciatim quoque in statum ac praxim amborum summorum Imperii tribunalium.* Ce n'est point une simple réimpression du *Conspectus rei judiciariæ Imperii*, qu'il avoit donné il y a quatre ans, & qui avoit eu beaucoup de succès; on peut regarder cet ouvrage comme neuf, tant à cause des changemens dans la méthode, que vû les nombreuses additions que l'Auteur y a faites.

Leipsig.

La Librairie de *Weidmann* continuë l'impression de la Traduction des Sermons de M. *Fo-*

Fofter, & en a donné le 4me volume, en un alphabet *in octavo*, qui contient feize Sermons. On connoit fuffifamment le mérite de cet ouvrage.

Breitkopff a imprimé un poëme Héroïque Allemand, intitulé; *Hermann, ou l'Allemagne délivrée.* L'Auteur eft M. le Baron de *Schönaich*; & l'Editeur, M. le Profeffeur *Gotfched*, y a mis une préface intéreffante. C'eft un volume *in quarto*, d'un alph. & 5. f.

Berlin.

Le Libraire *Néaulme* a fait imprimer une petite brochure très-bien écrite, qui a pour titre, *Confeils d'un ami à un jeune homme qui entre dans le monde.* On l'attribuë à M. *Sack*, prémier Prédicateur de la Cour, & connu par d'excellens ouvrages.

Le Libraire *de Bourdeaux* a propofé de réimprimer par fouscription le bel ouvrage de piété de M. *Doddridge*; *Les commencemens, les progrès & la perfection du Chrétien*, &c.

C'eft ici, fous le titre d'Amfterdam, qu'on a mis au jour un petit ouvrage plein de feu & de goût: Il a pour titre: *Progrès des Allemands dans les Sciences, les Belles Lettres & les Arts, particulièrement dans la Poéfie, & dans l'Eloquence:* Sua nomina cuique. *Manil.*

M. *Chapat*, Confeiller, a donné une nouvelle édition d'un poëme, dicté par la piété, & propre à l'édification. Ce font *Les Actes des Apôtres mis en vers.* Il les avoit dédiés à Monfeigneur le Stathouder; mais ce Prince ayant été enlevé aux vœux de tous les gens

de

de bien pendant le cours de cette impreſſion, M. *Chapat*, en laiſſant ſon épitre dédicatoire à la tête, en a mis une autre à la fin pour Monſeigneur le Stathouder d'aujourd'hui.

Le Libraire *Voſs* a imprimé en 34. pages in 12. *Venus Métaphyſique*, *ou Eſſai ſur l'origine de l'Ame humaine par M.* L. On y ſoutient l'hypothèſe du *Tradux*, qu'on explique par une propagation des ames faites par les ames de père & mère, & d'elles-mêmes.

L'Académie commencera le prémier de Juin ſes Aſſemblées dans les magnifiques appartemens que le Roi a fait bâtir pour elle.

La Haye.

Nous ne faiſons qu'annoncer un petit volume, qui méritera que nous en parlions avec plus d'étenduë: Ce ſont les *Lettres ſur la coutume moderne d'employer le* Vous *au lieu du* Tu; *& ſur cette Queſtion*; Doit-on bannir le *Tuteyement* de nos verſions, particulièrement de celles de la Bible; *in octavo*. pp. 178. chez *Daniel Aillaud*. Il ſuffit pour apprendre d'avance le jugement qu'on a lieu de former de cet écrit, de dire qu'il ſort de la plume du célèbre M. *Vernet*, Paſteur & Profeſſeur à Genève.

TABLE
des Articles.

TA-

TABLE DES MATIERES,

Contenues dans le Tome V.

E R R A T A.

Pag. 448. ligne 2. Louis XV. lisez Louis XIV.

LIVRES,

qui se trouvent chez

ELIE LUZAC, FILS,

Imprimeur - Libraire à Leide.

Acta Helvetica Physico - Mathematico - Botanico-Medica, *Basil.* 1751. 4.
- - - Physico - Medica, Academ. Cæsar. Leopold-Carolinæ, *Norimb.* 1752. Tom. 9. 4.
Albini (Bern. Siegfr.) de ossibus corporis humani ad auditores suos. 8.
Altmanni (Jo. Georg.) Observationes philologico-criticæ in libros N. T., *Bernæ* 1737. 3 vol. 8.
Ayreri (Georg. Henr.) Opuscula varii argumenti, *Gott.* 1746. 2 vol. 8.
- minora, *ibid.* 1752. 8.
Abeille (l') du Parnasse, Berlin 1750-51. 4 vol. 8.
Académie (la plus nouvelle) universelle des Jeux, ou divertissemens innocens, contenans les règles des Jeux de Cartes permis, du Billard, du Mail, &c., Amst. 1752. 3 *vol. avec fig.* 8.
Art (l') de se tranquiliser dans tous les Evènemens de la vie, tiré du Latin du célèbre Ant. Alphonse de Sarasa, Strasb. 1751. 8.
Avantures singulières du faux Chevalier de Warwyk, Londr. 1752. 2 *Part.* 8.
Berger (Jo. Gothofr. de) Physiologia medica sive de natura humana, *Francof.* 1737. 4.
Bernouilli (Jac.) Ars conjectandi: accedit tractatus de seriebus infinitis, *Basil.* 1713. 4.
- - - - - - (Dan.) Hydrodynamica, *Argent.* 1738. cum fig. 4.
Bibliotheca historica Brandenburgica scriptores re-
rum

rum Brandenburgicarum exhibens, *Vratisl.* 1743. 8.
Bruckeri (Jac.) Hiſtoria - Critica Philoſophiæ à mundi incunabulis ad noſtram usque ætatem deducta, *Lipſ.* 1742 -- 44. 4.
- - - - - - - - - - Miscellanea hiſtoriæ phil. lit. criticæ, *Aug. Vindel.* 1748. 8.
Bruckmanni (Franc. Ern.) Epiſtola itineraria, *Wolfenb.* 1728 -- 50. *cum fig. Aeneis.* 4.
Bibliothèque de Campagne, ou Amuſement de l'Eſprit & du Cœur, nouvelle Edit. rectifiée & augmentée, Genève 1749. 18 *vol.* 12.
- - - - - *curieuſe hiſtorique & critique, ou Catalogue raiſonné des Livres difficiles à trouver. par David Clement*, Gotting. 1751 -- 52. *Tome* 2 & 3. 4.
Canzii (Iſr. Gottl.) Theologia naturalis thetico polemica, cui ſubjungitur Diſſertatio de Deo Spiritu eodemque neutiquam extenſo, *Dresd.* 1742. 8.
- - - - - - - - - - - Philoſophia fundamentalis, ſuis disciplinis comprehenſa variisque difficilioribus quæſtionibus enodandis adcommodata, cui logicæ præcepta nervoſe concinnata ſubjunguntur, *Tub.* 1744. 8.
- - - - - - - - - - - Disciplinæ morales omnes etiam quæ forma artis nondum hucusque comparuerunt, Edit. nova, *Francof. & Lipſ.* 1752. 8.
- - - - (Iſr. Theoph.) Philoſophiæ Leibnitianæ & Wolfianæ uſus in Theologia per præcipua fidei capita, Editio nova, emendata & Indice rerum & verborum aucta, *Francof. & Lipſ.* 1749. 8.
Carpzovii (Ben.) Diſputationes Hiſtorico - Politico - Juridicæ, *Lipſ.* 1710. fol.
Catalogus Bibliothecæ Theologicæ Syſtematico-criticus, in quo libri Theologici in Bibl. Reimanniana extantes, enumerantur, &c. *Hildeſ.* 1731. 3 vol. 8.
Cave (Guil.) ſcriptorum eccleſiaſticorum hiſtoria litteraria, Edit. nova, *Baſil.* 1741. 2 vol. fol.
Clerici (Joh.) Commentarius in V. Moſis Libros, Edit. nova auctior & emendatior, *Tub.* 3 vol. fol.
Com-

Commentarii de rebus in ſcientia naturali & medicina geſtis, *Lipſ.* 1752. 8.
Conringii (Herm.) de antiquitatibus Academicis Diſſertationes ſeptem, una cum ejus ſupplementis: recognovit Chriſtoph. Aug. Heumannus, adjecitque Bibliothecam hiſtoricam Academicam, *Gott.* 1739. 4.
Conſtantini Porphyrogenneti Libri duo de ceremoniis aulæ Byzantinæ, cura Jo. Henr. Leichii & Jo. Jac. Reiskii, *Lipſ* 1751. fol.
Crameri (Joh. Ulr.) uſus Philoſophiæ Wolfianæ in jure, *Marb.* 1740. 4.
Cénie, Pièce en cinq Actes, Paris 1751. 8.
*Conſeils à une Amie par Madame de P***, nouv. Ed.* Amſt. 1751. 8.
Diſſertatio epiſtolaris de oleo Wittrebiano, ſeu Kainput, ab homine Wolferbuttelano in India orientali invento, in terras Brunsvicenſes feliciter revocato, ejusque ſaluberrimis effectibus, 4.
Dictionnaire univerſel de Commerce, d'Hiſtoire naturelle, & des Arts & Metiers par Savary; 6. Edition exactement revuë, corr. & conſidérablement augmentée, Genève 1750 5 *vol. fol.*
- - - - - - *Royal, François-Anglois, & Anglois-François, par Mr. Boyer, Nouv. Edit. revuë, corr. & augm. conſidérablement*, Rott. 1752. 2 *vol.* 4.
Enchiridion, ſive prudentia privata ac civilis T. Pomp. Attici M. & Q. Ciceronum Cn. Julii Agricolæ Imp. Cæſ. Nervæ, Trajani, a Nepote, Ciceronibus, Tacito, Plinio deſcripta: recenſuit Jo. Math. Gesnerus, *Gott* 1745. 8.
Ecole (l') de l'Homme ou Parallèle des Portraits du Siècle & des Tableaux de l'Ecriture Sainte; ouvrage Moral, Critique & Anecdotique, Paris 1752. 8.
* *Ecrits pour & contre les Immunités, prétendues par le Clergé de France*, à la Haye 1752. *Tome 6 & 7. qui en fait la clôture* 8.
Eſſai d'un Traité du Stile des Cours, ou Réflexions ſur
la

la manière d'écrire dans les affaires d'Etat; contenant des Maximes à ce sujet tirées des Lettres, Mémoires & Actes publics de notre Siècle & éclaircie par des Exemples, par J. S. Sneedorff, Gott. 1751. 8,

Exposition Anatomique de la structure du corps humain par Mr. Winslow, nouv. Ed. corr. de nouveau & enrichie de cinq Planches & de l'Explication qu'en a donné le célèbre Mr. Albinus, Amst. 1752. 4 *vol.* 8.

Funccii (Joh. Nic.) de Stilo Latino exercitationes Rhetoricæ, *Marb.* 1752. 8.

Factum, ou Exposition simple des cruautés inouïes commises à Strasbourg par le Préteur Royal Joseph Klinglin, & à son instigation par le Gr. Sénat contre la personne, l'honneur & les biens de F. N. L. P. Beek, Bourgeois, Echevin & Inspecteur des Revenus de la dite Ville, Amst. 1752. fol.

Grotii (Hugo) Opera Omnia Theologica, *Basil.* 1732. 4 *vol.* fol.

Grynæi (Joh.) Opuscula Theologico-miscellanea, *ibid.* 1646. 8.

Gellerts (C. F.) Anmuthige Schriften / Strasb. 1749. 8.

Georgi (Theoph.) Allgemeines Europäisches Bücher Lexicon / bey jedem Buch sind zu finden die unterschiedenen Editiones, die Jahr-Zahl / das Format / der Ort / der Verleger / der Anzahl der Bögen und der Preiß / Leipsig 1742-50. 4 Th. fol.

Haller (Alb. v.) Opuscula sua Anatomica, *Göttting.* 1751. 8.

Heineccii (Jo. Gottl.) Historia Juris Civilis Romani ac Germanici, *Argent.* 1751. 2 *vol.* 8.

- - - - - - - - - - - - - - - - Antiquitates Romanæ, Edit. nova. 8.

Her-

Hertii (Jo. Nic.) Commentationes atque opuscula de ſelectis & rarioribus ex Juris prudentia universali, publica, feudali & Romana, nec non Hiſtoria Germanica, argumentis, *Francof.* 1737. 3 *vol.* 4.

Heumanni (Chriſtoph. Aug.) Diſſertationum Sylloge, *Gott.* 1743-50. IV. Part. 8.

- - - - - - (Jo.) Apparatus Jurisprudentiæ literarius, *Norimb.* 1752. 8.

Hiſtoire du Siècle de Louïs XIV. par M. de Voltaire, la Haye 1752. 2 *vol.* 8.

Hagedorns (des Herrn von) Fabeln und Erzehlungen / Franckf. 1752. 8.

Haller (Herrn von) Gedichte / Sechſte Auflage mit der Franzöſiſchen Ueberſetzung und den verſchiedenen Lesarten der erſtern vermehret / Zurich 1750. 8.

Jablonsky (Pauli Ern.) Pantheon Ægyptiorum, *Francof. ad Viadr.* 1752. Part. 2. & 3. 8.

Ikenii (Conr.) Antiquitates Hebraicæ ſecundum triplicem Judæorum ſtatum, eccleſiaſticum, politicum & œconomicum, delineatæ, Edit. 3. *Bremæ* 1741. 8.

* *Introduction à l'Hiſtoire des Juifs, depuis le Déluge jusques à la fin du Gouvernement de Moïſe, où en défendant la Chronologie du Texte Hébreu, on compare & on concilie les faits raportés dans le Pentateuque avec les plus anciennes Hiſtoires, & où avec quelques conjectures ſur l'état de l'Egypte Ancienne, on trouvera trois Cartes deſtinées à marquer les Campemens des Enfans d'Iſraël, par le D. Rob. Cleyton, Trad. de l'Anglois*, Leide 1752. 4.

Lettres Angloiſes ou Hiſtoire de Miſs. Clariſſe Harlove, Dreſde 1752. *Tome* 4. 5. & 6. & *dernier*. 8. *av. fig.*

- - - - *ſur la coutume moderne d'employer le* Vous *au lieu du* Tu; & *ſur cette Queſtion: Doit-on bannir*

le Tuteyement de nos versions , particulièrement de celle de la Bible, la Haye 1752. 8.
Lettres de M. Grauman concernant les Monnoies d'Allemagne, celles du Duché de Brunswick, traduites de l'Allemand, Berlin 1752. 8.
Mappi (M.) Historia Plantarum Alsaticarum, *Arg.* 1742. cum fig. 4.
Marinoni de re ichnographica, cujus hodierna praxis exponitur & propriis exemplis illustratur , inque varias , quæ contingere possunt , ejusdem aberrationes , posito quoque calculo , inquiritur, *Viennæ*, 1751. 4.
Methode (nouvelle) complette & facile pour apprendre la langue Allemande par le moyen de la Françoise, 6. *Edit.* Strasb. 1747. 8.
Mœurs (les) appreciées. 8.
Messias (der) Halle 1751. 8.
Noldii (Christ.) Concordantiæ particularum Ebræo-chaldaicarum, *Jenæ* 1734. 4.
Nimrod / ein Heldengedichte / Franckf. und Leipz. 1752. 8.
Oederii (G. Lud.) Animadversiones sacræ, *Brunsv.* 1747. 8.
Ottonis (Everh.) Commentarius & notæ criticæ ad Instituta, cui accedit Dissertatio de Legibus XII. Tab. *Francof. & Lips.* 1743. 4.
Observations sur les Plantes & leur analogie avec les Insectes par Mr. Bazin, Strasb. 1741. 8.
Oeuvres (les) de Mr. de Maupertuis, Dresde 1752. 4.
Pharmacopœa Wirtembergica in duas partes divisa , quarum prior materiam medicam , historico-physico-medica descriptam , posterior composita & præparata , modum præparandi & encheireses exhibet, Edit. 2da auctior & emendatior, *Stuttg.* 1751. f.
Philosophe (le) Chrétien par Mr. Formey, Sécrétaire perpetuel de l'Académie Royale de Prusse, 2me Edition revuë, corrigée & augmentée, Leide 1752. 12.
Pil-

Pièce qui a remporté le Prix ſur le ſujet des évènemens fortuits propoſés par l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin pour l'Année 1751. *avec les Pièces qui ont concouru*, Berlin 1752. 4.

Prince (le) les délices des Cœurs, ou Traité des qualités d'un grand Roi & Siſtème général d'un ſage gouvernement, Amſt. 1751. 2 *vol.* 8.

Reimmanni (Jac. Fred.) idea ſyſtematis Antiquitatis litterariæ, *Hildesh.* 1718. 8.

- - - - - - - - - - - - - - hiſtoria litteraria Babyloniorum & Sinenſium, *Brunsv. & Hildesh.* 1741. 8.

Rotherii (Joh. Henr.) Commentatio hiſtorico-theoretico-practica in Puffendorf. de officio hominis & civis, *Lipſ.* 1748. 4.

Stockii (Chriſt.) Clavis Linguæ Sanctæ N. T. Editio 5ta cura Joh. Frid. Fiſcheri, *Lipſ.* 1752. 8.

Struvii (Burc. Gotth.) Corpus Juris Publici, Edit. 3ª, *Jenæ* 1738. 4.

Teſtamentum V. ex verſione ſeptuaginta Interpretum, edente Jo. Jac. Breitingero, *Tig.* 1730. 4 vol. 4.

Titus Livius cum perpetuis Car. Sigonii notis quas J. Fr. Gronovius probavit ſuasque & aliorum notas adjecit, 1740. 8.

Teichmeyeri Inſtitutiones Chemiæ Dogmaticæ experimentalis, *Jenæ* 1752. 4.

Tables (quatre) Anatomiques repréſentant une obſervation très-rare d'une double matrice, par George Henry Eiſenmann, Trad. du Latin, Strasb. 1752. fol.

Traité des Dieux & du Monde, par Salluſte le Philoſophe, Trad. du Grec avec des Réflexions Philoſophiques & critiques, Berlin 1748. 8.

Voyage Hiſtorique de l'Amérique Méridionale fait par ordre du Roi d'Eſpagne par Don George Juan & par Don Antoine de Ulloa, Ouvrage orné des figures, Plans & Cartes néceſſaires, & qui contient une Hiſtoire des Yncas, du Perou, &c., Amſt. 1752. 2 *vol.* 4.

olitique
mpartiale

Journal d
rier 1815



inches

centimeters

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 (A)	12	13	14	15
L*	39.12	65.43	49.87	44.26	55.56	70.82	63.51	39.92	52.24	97.06	92.02	87.34	82.14	72.06	62.15
a*	13.24	18.11	-4.34	-13.80	9.82	-33.43	34.26	11.81	48.55	-0.40	-0.60	-0.75	-1.06	-1.19	-1.07
b*	15.07	18.72	-22.29	22.85	-24.49	-0.35	59.60	-46.07	18.51	1.13	0.23	0.21	0.43	0.28	0.19
Density										0.04	0.09	0.15	0.22	0.36	0.51

D50 Illuminant, 2 degree observer

Golden Thread

16 (M)	17	18 (B)	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	
49.25	38.62	28.86	16.19	8.29	3.44	31.41	72.46	72.95	29.37	54.91	43.96	82.74	52.79	50.87	L*
-0.16	-0.18	0.54	-0.05	-0.81	-0.23	20.98	-24.45	16.83	13.06	-38.91	52.00	3.45	50.88	-27.17	a*
0.01	-0.04	0.60	0.73	0.19	0.49	-19.43	55.93	68.80	-49.49	30.77	30.01	81.29	-12.72	-29.46	b*
0.75	0.98	1.24	1.67	2.04	2.42										Density

Colors by Munsell Color Services Lab

Don Williams